

Publications of the Institute  
for the History of Arabic-Islamic Science

The Islamic World  
in Foreign  
Travel Accounts  
Volume 16

Publications of the  
Institute for the History of  
Arabic-Islamic Science

Edited by  
Fuat Sezgin

THE ISLAMIC WORLD  
IN FOREIGN  
TRAVEL ACCOUNTS

16

Estat de la Perse  
en 1660  
par  
le P. Raphaël du Mans

Publié par  
Charles Schefer

Reprint of the Edition Paris 1890

First Part

1995

Institute for the History of Arabic-Islamic Science  
at the Johann Wolfgang Goethe University  
Frankfurt am Main

# ESTAT DE LA PERSE

EN 1660

PAR

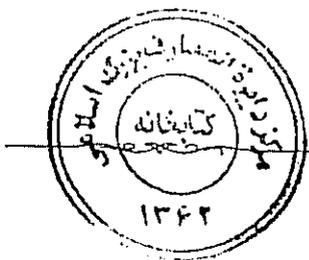
Le P. RAPHAËL DU MANS

SUPÉRIEUR DE LA MISSION DES CAPUCINS D'ISPAHAN

PUBLIÉ AVEC NOTES ET APPENDICE

PAR CH. SCHEFER

MEMBRE DE L'INSTITUT



PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, 28

—  
1890

DS 35.57  
. 17  
vol. 16, 17



Institut für Geschichte der Arabisch-Islamischen Wissenschaften  
Beethovenstrasse 32, D-60325 Frankfurt am Main  
Federal Republic of Germany

Printed in Germany by  
Strauss Offsetdruck, D-69509 Mörlenbach

Les relations diplomatiques et commerciales de la France avec la Perse, nulles pendant toute la durée du xvi<sup>e</sup> siècle, n'eurent que fort peu d'activité dans le cours du siècle suivant. Depuis la conclusion du traité de Madrid, François I<sup>er</sup> avait recherché l'alliance de la Turquie, et les rois ses successeurs cultivèrent toujours avec soin une amitié dont le secours leur était si utile dans leur lutte contre la maison d'Autriche. La Perse, engagée dans des guerres longues et désastreuses contre la Turquie, avait tenté, dès l'époque du sultan Ouzoun Hassan, de s'assurer l'appui de certains États chrétiens qui, en menaçant les provinces européennes des sultans, auraient détourné des frontières d'Asie une partie des forces de l'ennemi commun. Châh Ismayl, fondateur de la dynastie des Sêfêvis, après avoir anéanti les tribus turco-manes du Mouton blanc et du Mouton noir, avait essayé d'entrer en relations avec l'Empire germanique, le roi de Hongrie et la république de Venise<sup>1</sup>. Ses tentatives n'avaient

1. Un agent de Châh Ismayl, désigné dans la correspondance de Charles-Quint sous le nom de Frater Petrus de Monte Libano, apporta en 1525, à Tolède, une lettre dont la traduction latine fut publiée à cette époque avec celle adressée au roi de Hongrie, sous le titre suivant : *Sophi regis Persarum epistola ad Carolum imperatorem et Ludovicum regem Hungarie, quibus eis perpetuum foelus pollicitur, eosque ad arma sociâ in inimitissimum Turcarum regem captivâ*

point été couronnées de succès, et plusieurs de ses envoyés, découverts en Asie-Mineure, avaient été conduits à Constantinople pour y être mis à mort<sup>1</sup>. Les Vénitiens, de leur côté, après avoir soutenu contre Mahomet II une guerre longue et malheureuse, ne se souciaient nullement de sacrifier les intérêts de leur trafic dans le Levant, pour secourir des princes dont les États étaient si éloignés de leurs possessions. Ils avaient dû renoncer en Perse au commerce de la soie qui avait été pour eux, pendant une longue période, la source de profits considérables, et ils avaient perdu, par la mort de Ouzoun Hassan, la situation prépondérante qu'ils avaient à la cour de Tauriz<sup>2</sup>. Des consuls de la Seigneurie résidaient

*summopere hortatur, dolens vias Christianorum qui se perpetuis bellis dilanent, unde Ottomanorum imperium latius propagari possit. S. I. n. d., 4 ff.* Ces deux lettres sont ainsi datées et signées : Scripta est mense Xeval (cheval), anno Arabum D.C.C.C.XXIX. (août 1523). Humilis servus et maximus amicus, Xara Ismael Sophy filius Naiki Hider (Châh Ismayl Sfâyèy, fils de Cheikh Huyder). Le frère Pierre du Mont-Liban fut renvoyé en Perse, porteur de la réponse de Charles-Quint écrite à Tolède, le 25 août 1525. Châh Ismayl était mort le 14 mai 1524, et la chancellerie de la cour impériale était si mal informée des événements qui se produisaient en Asie, que Charles-Quint accréditait, en 1520, auprès de Châh Ismayl, Jehan de Balbi, chevalier de Jérusalem et gentilhomme de l'hôtel. Jehan de Balbi était chargé de demander au châh de Perse de prendre les armes contre le Sultan et s'il ne pouvait faire une expédition en règle, « de faire guerroyer ès limites et frontières des pays dudict Turcq et en plus de lieux qu'il sera possible pour le contraindre à tenir ses gens divisez et divertir ses forces et mesmes du costé du royaume d'Hongrie, qu'est le quartier où il peult plus grever ». Karl Lanz, *Correspondenz des Kaiser Karl V.* Leipzig, 1844, t. I, p. 52, 168, 202-204.

1. « Certezza di quei havemo nove freschissime di un mese et mancho, che de quelli loeli venne uno et dixè che Sophi havea mandato uno suo ambasciatore alla Maestà de re de Hungaria, ché debbia fare campo contra el Turcho perchê dicto Sophi gli seria preato dall' altro canto con grande exercito el quale ambasciatore fu discoperto appresso Angori et fu preso et menato in Constantinopoli et subito fu tagliato a pezzi con tutta la sua compagnia. » Marino Sanuto, *Diarii*, t. VIII, col.

2. Jean, empereur de Trébizonde, avait donné en mariage à Ouzoun Hassan sa fille Despina Theodora dont la sœur épousa Nicolò Crespo, duc de l'Archipel. Crespo eut de son mariage quatre filles qui épousèrent : Fiorenza, Mario Cornaro ; Lucrezia, un membre de la famille Priuli ; la troisième, Valenza, fut unie à Giovanni Cornaro et la quatrième, Violante, à Caterino Zeno qui fut, en 1472, ambassadeur de la Seigneurie auprès de Ouzoun Hassan. Caterino Zeno était le fils de Pier Zeno, sur-

dans cette ville, à Lahidjan et dans certaines localités du Khorassan, où les marchands vénitiens avaient monopolisé, outre le commerce de la soie, celui des marchandises précieuses de l'Asie centrale et de la Chine.

Pendant la guerre soutenue par Ouzoun Hassan contre Mahomet II, le Sénat avait fait parvenir en Perse des secours en artillerie et en munitions, et avait mis à la disposition du prince turcoman des officiers expérimentés et des soldats exercés au maniement des armes à feu. Les guerres d'extermination qui suivirent l'apparition de Châh Ismayl ruinèrent le commerce et l'influence des Vénitiens. Châh Tahmasp, fils et successeur de Châh Ismayl, se trouva engagé, durant les premières années de son règne, dans une guerre avec les Turcs qui ne prit fin qu'en 1554. Les vingt dernières années de sa vie ne furent troublées que par les incursions des Uzbeks dans le Khorassan ; le commerce européen essaya alors de reprendre le chemin de la Perse ; la reine Élisabeth, préoccupée des intérêts commerciaux de ses sujets, encouragea les projets d'Anthony Jenkinson, qui avait formé le dessein d'ouvrir au négoce britannique des voies nouvelles en Russie et dans l'Asie centrale. Le 25 avril 1561, la reine écrivit à Châh Tahmasp une lettre le priant d'accorder sa protection à Jenkinson qui se proposait de

nommé « il Dragone », qui, après avoir visité l'Arabie et la Perse, mourut à Damas. A son retour à Venise, Caterino Zeno fit imprimer une relation de son voyage dont tous les exemplaires disparurent sans que Ramusio et Zeno le jeune aient pu s'en procurer un seul. Zeno le jeune se servit des lettres que Caterino avait écrites à ses amis et publia en 1568 : *Dei commentarii del viaggio in Persia di M. Caterino Zeno il K. et delle guerre facte nell' imperio Persano dal tempo di Ussun Cassano in qua, libri due*, etc. Vincenzo Formaleoni a fait imprimer à Venise, en 1783, un ouvrage intitulé : *Caterin Zeno, Storia curiosa delle sue avventure in Persia, tratta de antico originale manoscritto*, qui n'a aucune valeur historique.

Cf. Berchet, *La repubblica di Venezia e la Persia*. Venise, 1865, p. 2 et 97 et suivantes.

parcourir ses États dans un but commercial ; ce voyage ne produisit pas les fruits que l'on avait espéré recueillir<sup>1</sup>. Les troubles qui agitèrent la Perse, depuis la mort de Châh Tahmasp jusqu'à l'avènement de Châh Abbas I<sup>er</sup>, et les difficultés intérieures et extérieures avec lesquelles ce prince eut à lutter au commencement de son règne, n'encouragèrent pas les Européens à se rendre en Perse ; mais la vigueur de son gouvernement et les succès qu'il remporta sur ses ennemis mirent un terme à la confusion dans laquelle le royaume était tombé depuis si longtemps.

Dans la dernière année du xvi<sup>e</sup> siècle, on vit paraître à la cour du Châh un Anglais, sir Anthony Shirley, qui venait offrir ses services militaires.

Sir Anthony Shirley, né à Wiston en 1568, appartenait à une famille noble. Après avoir achevé ses études à l'Université d'Oxford, il embrassa la carrière des armes et alla guerroyer dans les Pays-Bas. Il se distingua à la bataille de Zutphen (1591), et, pour récompenser sa valeur, Henri IV lui accorda le collier de Saint-Michel.

La reine Élisabeth ne lui permit pas d'accepter cette marque de distinction, et, à la suite d'une enquête dirigée par

1. Les relations de Jenkinson ont été publiées par Hakluyt dans le premier volume de *The principal navigations, voyages and discoveries of the English nation, made by sea or overland*. Londres, 1598-1600. Samuel Purchas les a réimprimées dans le tome III de son *Hakluytus posthumus or Purchas his pilgrimes, containing a history of the world, in seu voyages and land travells by Englishmen and others*. Londres, 1625, pages 231-242.

Melchisedech Thévenot en a inséré une traduction française abrégée dans la *Relation de divers voyages curieux qui n'ont pas été publiés et qu'on a traduits ou tirés des originaux*. Paris, 1696, t. I, 1<sup>re</sup> partie, p. 17-45, traduction qui a été insérée dans le tome IV du *Recueil des voyages au Nord contenant divers mémoires tres-utiles au commerce et à la navigation*. Amsterdam, 1732, pages 470-516. Enfin on trouve dans le *Persia, seu regni Persici status* de la collection des républiques publiées par les Elzevirs (Leyde, 1647, pages 270-279) une traduction latine également abrégée des itinéraires de Jenkinson.

sir John Packerings et par lord Buckhurst, il dut renvoyer le collier qu'il avait reçu du roi de France.

La protection du comte d'Essex valut, en 1596, à sir Anthony Shirley le commandement d'une expédition dirigée contre les îles espagnoles de l'Amérique : deux années plus tard, ce seigneur l'invitait à se mettre à la disposition de don César d'Este, fils naturel du duc de Ferrare, auquel le pape Clément VIII contestait la possession du duché. Clément VIII ayant fait son entrée à Ferrare avant l'arrivée de sir Anthony Shirley, la mission dont il était chargé devint sans objet. Le comte d'Essex lui fit alors proposer de se rendre en Perse pour déterminer Châh Abbas à entrer dans une ligue générale dirigée contre l'Empire ottoman, et à accorder aux sujets anglais certains avantages commerciaux. Sir Anthony Shirley accepta sans hésiter une mission qui n'était point exempte de périls. Il s'embarqua à Venise, le 24 mai 1598, avec une suite de vingt-cinq personnes, parmi lesquelles se trouvaient son frère Robert Shirley, le capitaine Powel qui fut créé chevalier par Jacques I<sup>er</sup>, John Howard, John Parrot, qui mourut à Lahore, et un artilleur habile dans l'art de fondre les canons.

Sir Anthony Shirley débarqua à Alexandrette, et après avoir séjourné pendant quelque temps à Alep, il traversa le désert et gagna Bagdad et les frontières de Perse. A Qazbin, il fut reçu, en l'absence du Châh, par le grand maître de l'hôtel de ce prince et par le gouverneur de la ville. Peu de jours après, Châh Abbas, revenant du Khorassan où il avait dirigé une expédition heureuse contre les Uzbeks, fit une entrée solennelle dans cette ville. Sir Anthony Shirley, dans l'audience qui lui fut accordée, ne déploya pas le caractère d'ambassadeur. Se conformant à l'usage des cours orientales,

il offrit en présent au Châh six paires de pendants d'oreilles en émeraude, deux bijoux ornés de topazes, deux coupes, l'une en cristal de roche, l'autre en or émaillé, et une salière en or. Grâce à l'influence d'Allah Verdy Khan, généralissime des armées persanes, sir Anthony Shirley réussit à faire agréer ses services et ses projets. Un ambassadeur ottoman, qui était venu solliciter le renouvellement de la trêve conclue entre la Turquie et la Perse, fut brusquement congédié, et Châh Abbas offrit à Shirley de prendre part à la campagne qui allait s'ouvrir contre les Turcs. L'intention du Châh était d'envoyer en Angleterre Robert Shirley qui aurait été chargé d'offrir en son nom des présents à la reine Elisabeth et de conclure un traité d'alliance avec cette princesse : mais sir Anthony Shirley représenta qu'il serait plus utile d'accréditer un ambassadeur auprès de tous les princes de la chrétienté, et de former avec eux une ligue à laquelle la reine d'Angleterre s'empresserait d'acquiescer.

Cette ligue aurait pour résultat l'anéantissement de la puissance ottomane, incapable de résister aux attaques combinées de l'Europe et de la Perse. Châh Abbas adopta ce projet et chargea sir Anthony Shirley de négocier des traités avec l'empereur Rodolphe, le pape, la république de Venise et le roi d'Espagne. Sir Anthony Shirley, pour donner un gage de sa sincérité, laissa à la cour de Châh Abbas son frère Robert et cinq de ses compagnons. Le Châh lui adjoignit un fonctionnaire de médiocre importance nommé Hussein Aly bek<sup>1</sup>, quatre *Qourtchy* (cavaliers de race noble), et cinq interprètes. Trente-deux chameaux étaient chargés de caisses ren-

1. « Le roy de Perse ayant résolu d'envoyer Cyrle pour ambassadeur, il luy donna pour compagnon Ussein Alibeg, gentilhomme de sa maison et l'un des petits huis-siers de son palais. » Antoine de Gouven, *Relation des grandes guerres et victoires obtenues par le roy Cha Abbas*, etc., 1646, p. 105.

fermant les présents du Châh. Sir Anthony Shirley prit congé de ce prince à Ispahan et après avoir traversé les villes de Kachan, de Qoum, de Savèh, de Qazbin et la province du Guilan, il s'embarqua sur la mer Caspienne et atteignit Astrakan après une pénible navigation. Il fallut six mois à l'ambassadeur et à sa suite pour se rendre à Moscou<sup>1</sup>. Par ordre du grand-duc, on affecta de ne point reconnaître à Shirley le caractère d'ambassadeur. Toutes les prévenances et tous les honneurs furent réservés à Hussein Aly bek. Les lettres dont sir Anthony Shirley était porteur furent ouvertes et il lui fut expressément défendu de voir les marchands anglais établis à Moscou. Après un séjour de six mois dans cette ville, l'ambassade persane reçut l'ordre de se rendre à Archangel et de s'y embarquer pour Stettin ; après avoir traversé l'Allemagne, elle arriva à Prague dans l'automne de l'année 1600. Elle fut honorablement reçue par l'empereur Rodolphe, mais ce

1. Sir Anthony Shirley a publié une relation de son voyage en Perse sous le titre de : *Sir Anthony Sherley, his relation of his travels into Persia. The dangers and distresses which befell him in his passage, both by sea and land, and his strange und unexpected delivrance. His magnificent entertainment in Persia, his honorable employment there-hence as Embassador to the princes of Christenvome, the cause of his disapointment therein, with his advice to his brother sir Robert Sherley, also a true relation of the great magnificence, valour, prudence, justice, temperance and other manifold vertues of Adas, now king of Persia, with his great conquests, whereby he hath enlarged his dominions. Penned by Sr Antony Sherley and recommended to his brother Sr Robert Sherley, being now in prosecution of the like honorable employment.* London, Printed for Nathianell Butler and Joseph Bagfet, 1613, 139 pp. Outre la relation de sir Anthony Shirley nous possédons celle de W. Parry : *A new and large discourse of the travels of sir Anthony Shirley, knight, by sea and overland to the Persian Empire, written by William Parry, gentleman, who accompanied sir Anthony in his travels*, London, 1601. Un résumé de la relation de Parry a été inséré à la fin du volume publié par Aug. Courbé en 1651 sous le titre de *Relations véritables et curieuses de l'Isle de Madagascar et du Brésil. Relation d'un voyage de Perse fait en les années 1598 et 1599 par un gentilhomme de la suite du Seigneur Scierly, ambassadeur du roi d'Angleterre.* John Cartwright, a publié : *Observations in his voyage from Aleppo to Hispaan and back again, about 1603, and returne by the way of Persia, Susiana, Chaldea, Assyria and Arabia,*

prince n'accueillit pas sans réserve les propositions de sir Anthony Shirley ; il lui donna le conseil de renoncer à la visite qu'il lui était enjoint de faire aux principales cours de l'Europe et lui proposa d'expédier des courriers spéciaux porteurs des lettres dont il était chargé. Après un séjour de trois mois à Prague, l'ambassadeur reçut son congé<sup>1</sup>. L'empereur lui fit remettre, au moment de son départ, cinquante pièces d'argenterie et deux mille ducats pour ses frais de route. Chacun de ses officiers reçut une grande coupe en argent doré et une gratification de deux cents ducats.

L'ambassade fut reçue avec pompe dans toutes les villes de l'Empire qu'elle traversa pour se rendre en Italie; elle fut magnifiquement accueillie à Mantoue par le duc Vincent de Gonzague. Shirley avait fait prévenir la seigneurie de Venise de sa prochaine arrivée, par un certain Michel-Ange Cerray d'Alep; un courrier fut, en outre, expédié de Mantoue, mais la réponse qu'il rapporta était loin d'être favorable. Des négociations étaient engagées entre la Seigneurie et la Porte ottomane et un envoyé du Sultan se trouvait alors à Venise. Le Sénat estimait que l'arrivée d'un ambassadeur de Châh Abbas pourrait donner de l'ombrage à la Porte ottomane et nuire au succès des pourparlers. Il invita donc sir Anthony Shirley et ses compagnons à renoncer à leur visite. Les envoyés du Châh se déterminèrent alors à se rendre à Rome. Ils se dirigèrent sur Florence où le grand-duc les accueillit avec la plus grande courtoisie, et ils trouvèrent à Sienne un cardinal chargé par le pape de les accompagner jusqu'à Rome<sup>2</sup>. Dans l'audience

1. Les dépêches relatives à la mission de sir Anthony Shirley adressées au Doge par Piero Duodo, ambassadeur de Venise auprès de l'empereur Rodolphe, sont insérées dans l'Appendice, pages 277-284.

2. Cf. *L'entrée solennelle faite à Rome aux ambassadeurs du roy de Perse, le cinquiesme avril 1604. Envoyez à N. S. Pere le Pape pour contracter ligue contre*

qui lui fut accordée, sir Anthony Shirley exposa au Saint-Père les vues de Châh Abbas au sujet de la ligue contre les Turcs ; il promit au nom de ce prince le libre exercice de la religion chrétienne dans toute l'étendue de la Perse, et il fit luire aux yeux de la cour de Rome l'espérance de faire entrer un jour les Géorgiens dans le giron de l'Église catholique. Le séjour de sir Anthony Shirley à Rome se prolongea jusqu'au mois de juillet 1601. A cette époque, il quitta secrètement la capitale du monde chrétien, et, en compagnie d'un serviteur et d'un page, il gagna Ancône et Venise. Les motifs de ce brusque départ sont restés enveloppés de mystère. On a prétendu que ses papiers et les lettres adressées aux différents souverains par Châh Abbas, avaient été dérobés par un de ses gens, portés à Constantinople et livrés au grand vizir. Ne se sentant point en sûreté, sir Anthony Shirley avait cru devoir se mettre sous la protection de la seigneurie de Venise. Don Juan de Persia<sup>1</sup>, de son côté, affirme que sir Anthony Shirley avait vendu, en Moscovie et à des marchands anglais établis dans les ports de la Baltique, une partie des présents destinés aux souverains chrétiens : une dispute très violente aurait eu lieu à Sienne, en présence du cardinal envoyé par le pape, entre sir Anthony Shirley et Husseïn Aly bek, lorsque

*le Turc et moyenner la reduction de son royaume à la religion catholique, apostolique et romaine. Traduit de l'italien imprimé à Rome. Paris, chez J. et P. Mellayer, imprimeurs et libraires ordinaires du Roy, 1601. Jouxte la copie imprimée à Lyon par Jacques Roussin.*

1. *Relaciones de Don Juan de Persia*, fo 156. Don Juan de Persia portait avant sa conversion au christianisme le nom de Ouroudj bek. Il était le fils d'un officier distingué appelé Sultan Aly bek, appartenant à la tribu kurde des Beyat et qui trouva une mort glorieuse au siège de Tauriz. Le roi d'Espagne fut son parrain et lui donna le nom de Juan. Il a publié, avec l'assistance du licencié Remon, un ouvrage intéressant intitulé : *Relaciones de Don Juan de Persia dirigidas a la Magestad Catholica de Don Philippe III rey de las Españas y señor nuestro. Divididas en tres libros donde se tratan las cosas notables de Persia, la genealogia de sus reyes, guerras de Persanos, Turcos, Tartaros y las que vido en el viaje que hizo a España*

celui-ci réclama les cadeaux que l'on devait remettre au pape et qui ne purent être retrouvés. Cet incident désagréable aurait déterminé la fuite de Shirley.

Husseïn Aly bek demeura encore deux mois à Rome. En le congédiant, le pape lui fit don d'une chaîne en or et d'une somme de deux mille ducats, et chacun des Courtchy reçut une chaîne et le portrait de Sa Sainteté. Trois Persans qui avaient manifesté le désir d'embrasser le christianisme demeurèrent à Rome. Un chanoine, originaire de Barcelone, nommé don Francisco Guasque, fut chargé d'accompagner l'ambassade et de subvenir à tous ses besoins jusqu'à son arrivée en Espagne. Husseïn Aly bek et sa suite allèrent s'embarquer à Gênes sur deux galères qui les conduisirent à Savone : de cette ville ils se dirigèrent sur Avignon, puis ils arrivèrent à Perpignan après avoir traversé Nîmes, Montpellier et Narbonne. A Barcelone, ils furent reçus par le duc de Feria, vice-roi de Catalogne, et conduits à Valladolid où Philippe III leur accorda une audience solennelle. Husseïn Aly bek séjourna pendant deux mois à la cour : il y éprouva un chagrin cuisant. Son neveu, Aly Qouly bek et Ouroudj bek, touchés par les cérémonies de l'Église catholique et séduits par la manière de vivre et les coutumes des Espagnols, manifestèrent l'intention d'abjurer l'islamisme. Sur leur demande, ils furent confiés aux soins de Pères de la Compagnie

*y su conversion y la de otros dos cavalleros persianos. Anno 1604. Con privilegio. En Valladolid por Juan de Bostillo en la calle de Samano.* Cet ouvrage est divisé en trois livres. Le premier contient la description sommaire des provinces de la Perse, la façon dont elles sont gouvernées, leurs coutumes, les principales tribus qui y résident, enfin on y trouve la chronologie des rois de Perse depuis Nemrod jusqu'à Châh Abbas. Le deuxième livre est consacré à la dynastie des Sèfèvis et aux guerres soutenues par les Persans contre les Turcs et les Uzbeks. Le troisième nous fournit le récit de l'arrivée de sir Anthony Shirley à la cour de Perse et celui du voyage de l'ambassade depuis son départ d'Ispahan jusqu'à son arrivée à Lisbonne.

de Jésus qui se chargèrent de leur instruction religieuse. Ils furent tenus l'un et l'autre sur les fonts baptismaux par le roi et par la reine et on leur donna les noms de Don Philippe et de Don Juan.

Husseïn Aly bek reçut du roi, à son audience de congé, une chaîne d'or de la valeur de cinq cents écus et une somme de dix mille ducats pour ses frais de voyage. Il fut conduit à Lisbonne et embarqué sur un des navires de la flotte qui se rendait à Ormuz. Pendant les quelques jours qu'il passa à Lisbonne, il eut encore le cruel déplaisir de voir un des cavaliers attachés à sa mission, Bouniat bek, renoncer à l'islamisme et recevoir au baptême le nom de Don Diego.

Husseïn Aly bek essaya de tirer vengeance de ces néophytes ; il soudoya un Maure qui, après avoir ramé sur les galères d'Espagne avait été rendu à la liberté, et il fallut l'intervention énergique du marquis de Santa Cruz pour sauver d'un guet-apens les nouveaux chrétiens Don Diego et Don Juan de Persia.

Pendant que l'ambassadeur persan parcourait l'Italie et l'Espagne, l'empereur Rodolphe avait envoyé un agent auprès de Châh Abbas afin de s'éclairer plus complètement sur ses intentions et sur sa puissance. Il avait désigné pour remplir cette mission un gentilhomme de Transylvanie, Étienne Kakasch de Zalonkemeny. Ses instructions lui prescrivaient de conclure un traité d'alliance et il devait engager le Châh à ne point souscrire, ayant la prise de Tauriz, aux propositions de paix qui lui seraient faites par le Sultan. Kakasch avait, en outre, l'ordre d'inviter, à son passage à Moscou, le grand-duc Boris à joindre ses efforts à ceux de l'Empire et de la Perse pour abattre la puissance ottomane. Kakasch partit de Prague le 27 août 1602 et arriva à Moscou le 9 novembre

suisant. De Moscou il gagna Astrakan où il s'embarqua le 22 juillet 1602 et, après une navigation pénible de trente et un jours sur la mer Caspienne, il débarqua à Langueran. Il put arriver à Lahindjan où la maladie de huit des personnes de sa suite le contraignit de s'arrêter ; lui-même ne tarda pas à succomber aux fatigues et aux privations endurées pendant son voyage. Son secrétaire, Tectander von der Jabel, remit à Châh Abbas les lettres de l'Empereur et revint à Prague accompagné par un ambassadeur, nommé Abbas Qouly Khan, accrédité par le Châh auprès de la cour impériale, et par Henri de Logau qui venait de remplir une mission auprès du grand-duc de Moscovie<sup>1</sup>.

Dans les dernières années de son règne, Philippe II avait résolu d'envoyer en Perse un ambassadeur chargé de demander à Mohammed Châh Khoudabendèh d'autoriser dans ses États le libre exercice de la religion chrétienne, de continuer la guerre contre l'Empire ottoman et de stipuler pour ses sujets certains avantages commerciaux. Le vice-roi des Indes

1. Tectander von der Jabel nous a laissé une relation du voyage de Kakasch : une première édition remplie de fautes grossières parut en 1605 et fut désavouée par l'auteur qui donna au public en 1609 une seconde édition dédiée à Christian II, duc de Saxe et aux princes Jean, Georges et Auguste, ducs en Saxe et margraves de Magdebourg, et portant le titre suivant : *Iter Persicum, Kurtze doch ausführliche und wahrhaftige Beschreibung der Persianischen Reiss : welche auff der Röm : Kay : Maj : allergnedig. Befehl, im Jahr Christi 1602, von dem Edlen und Gestrengen Herren Stephano Kakasch von Zalonkemeny vornehmen Siebenburgischen von Adel, anfangen : und als derselbig unterwegs zu Lantzen in Medier Land todes verschieden : von seinem Reissbefehrten Georgio Tectandro von der Jabel vollends continuiret und verichtet worden, etc., 1609. Gedruckt zu Altenburg in Meissen.* (Iter persicum, brève mais non moins détaillée et véridique description du voyage en Perse entrepris en l'année du Christ 1602 sur l'ordre de Sa Majesté Impériale et Romaine par le noble seigneur Étienne Kakasch de Zalonkemeny, gentilhomme de Transylvanie : et lorsque celui-ci mourut en route à Lantzen au pays des Mèdes : continué et achevé par son compagnon de voyage George Tectander von der Jabel. Imprimé à Altenbourg en Misnie.)

La relation du voyage de Kakasch a été traduite en français et publiée en 1877 à Paris, chez Ernest Leroux.

dom Mascarenhas, comte de Santa Cruz, reçut l'ordre de désigner un personnage capable de s'acquitter avec succès d'une mission si délicate. L'état des finances de la vice-royauté des Indes ne permettait pas de faire les dépenses qu'entraînait l'envoi d'un personnage de distinction à l'une des cours les plus fastueuses de l'Asie. Le conseil du vice-roi dut se contenter de faire partir pour Ispahan le Père Simon Moralès qui avait une connaissance approfondie de la langue persane et la parlait avec la plus grande facilité. Le Père Moralès, fut accueilli avec bienveillance par le Châh qui le chargea de donner à son fils, Hamzèh Mirza, des leçons de mathématiques et d'astronomie. Les propositions, faites par le Père Moralès, d'une action de l'Espagne et de ses alliés contre l'Empire ottoman, furent agréées et Mohammed Châh Khoudabendèh rompit les négociations entamées en vue de la conclusion de la paix. Le Père Moralès avait, en outre, déterminé la cour de Perse à envoyer un ambassadeur en Espagne. Il s'embarqua avec lui sur un navire appelé le *Bon Voyage* ; assailli par une violente tempête sur la côte orientale d'Afrique, le *Bon Voyage* se perdit corps et biens.

Philippe III, préoccupé comme son père de l'extension de la foi chrétienne en Orient, chargea, dans le courant de l'année 1601, le vice-roi dom Arias Saldanha et Alexis de Menessez, archevêque de Goa et primat des Indes, d'envoyer une mission en Perse. Les Pères Jérôme de la Croix, Christophe du Saint-Esprit et Antoine de Gouvea, religieux de l'ordre des Hermites de Saint-Augustin, furent désignés pour se rendre à la cour de Châh Abbas. Cette mission partit de Goa le 15 février 1602 et arriva le 4 septembre à Mechhed, où résidait alors le Châh. Ce prince envoya à sa rencontre les principaux officiers de sa cour à la tête desquels

se trouvait Robert Shirley<sup>1</sup>. Une audience fut accordée sans délai aux religieux et le Père Jérôme de la Croix<sup>2</sup> présenta au Châh la lettre du roi d'Espagne, les cadeaux du vice-roi des Indes, et il offrit au nom d'Alexis de Meneszez un exemplaire richement relié de la *Vie de Jésus-Christ* et quelques tableaux de sainteté. Châh Abbas témoigna tout d'abord de grands égards aux Pères Augustins qui l'accompagnèrent à Kachan et à Ispahan; mais les excès d'un zèle indiscret et le spectacle déplorable des querelles et des scènes de violence qui eurent lieu entre Diego de Miranda et Francesco da Costa, envoyés par le pape Clément VIII, refroidirent singulièrement les bonnes intentions du Châh. Il essaya vainement de réconcilier les deux envoyés du pape; il permit néanmoins aux religieux Augustins de construire un couvent et une église à Ispahan, et il fit payer, par son trésorier, les artistes chargés de couvrir les murs d'arabesques en or et en azur. Après avoir reçu de Gouvea l'assurance que le vice-roi des Indes ne dirigerait aucune expédition sur les côtes du golfe Persique, il déclara la guerre au Sultan et fit partir pour l'Espagne, en compagnie de Gouvea, un de ses officiers, Allah Verdy bek, chargé de remettre des lettres au roi Philippe III<sup>3</sup>.

1. « Un peu devant les autres, marchoit un jeune homme Anglois de nation, aagé de vingt ans ou environ, nommé Robert Cyrle, qui faisoit sa résidence en la cour du Roy depuis quatre ans. Il estoit venu avec un sien frère plus aagé, nommé Anthoine Cyrle, homme fort entendu et de grande expérience ès choses de la guerre. » Gouvea, *Relation*, etc., p. 102.

2. On peut consulter pour les missions diplomatiques confiées aux Hermites religieux de Saint-Augustin les : *Briefves relations des progrès de l'evangile au royaume des Perses en la conversion des Mores, préparation des Perses à la moisson evangelique et en la réunion des Armeniens avec l'Eglise de Rome, par les frères hermites religieux de Saint-Augustin. Item, les grandes conquestes du grand Roy de Perse sur nos communs ennemis les Turcs*, à Liège, 1610. Cet ouvrage est dû à la plume de George Maignet, docteur théologien et prieur de S. Augustin lez Liège.

3. Antoine de Gouvea nous a laissé une relation des différentes missions envoyées par le roi d'Espagne Philippe III à la cour de Perse. Cet ouvrage fut publié à Lisbonne, en 1611, sous le titre de : *Relaçam en que se tratam as guerras e*

Châh Abbas était toujours préoccupé de l'idée de s'emparer d'Ormuz et de chasser les Portugais des places qu'ils occupaient à l'entrée du golfe Persique ; mais ce projet ne pouvait être réalisé sans l'appui de la marine d'une puissance européenne et sans la conclusion d'une paix avantageuse avec la Turquie. Le Châh crut devoir tenter un nouvel effort pour unir les princes chrétiens dans une ligue contre l'empire ottoman ; il se décida à envoyer en Europe Robert Shirley, porteur de lettres l'accréditant auprès des princes chrétiens. Robert Shirley s'était distingué dans les combats livrés aux Turcs dans l'Azerbaïdjan et dans l'Arménie persane,

*grandes victorias que alcançon o grande Rey da Persia Xu Abbas do grão Turco Mahometto e seu filho Amethe : as quais resultarão das Embaixadas q̄ por mandado da Catholica e real Magestade del rey D. Felipe segundo de Portugal fizerão alguns religiosos da ordem dos Eremitas de S. Augustinho a Persia. Composto pello Padre F. Antonio de Gouvea. Lisbon, Por Pedro Craesbeeck, 1611. Il a été traduit en français et mis au jour sous le titre de Relation des grandes guerres et victoires obtenues par le roy de Perse Cha Abbas contre les empereurs de Turquie, Mahomet et Achmet son fils, ensuite du voyage de quelques religieux de l'ordre des Hermites de Saint-Augustin, envoyez en Perse par le roy Catholique Dom Philippe secondroy de Portugal par le P. Fr. Anthoine de Gouvea, religieux du mesme ordre, recteur du collège de Saint-Augustin de Goa, professeur en théologie. A l'Illustrissime et Reverendissime seigneur Dom F. Alexis de Meneses, archevesque de Goa, primate et gouverneur de l'Inde orientale. Traduit de l'original portugois imprimé à Lisbonne, avec licence de l'Inquisition, de l'ordinaire et du Palais. Rouen, 1646.*

Antoine de Gouvea a publié également l'*Histoire orientale des grans progrès de l'église catholique, apostolique et romaine en la reduction des anciens Chrestiens dits de Saint-Thomas, de plusieurs autres schismatiques et hérétiques à l'union de la vraye eglise, conversion encore des Mahometans, Mores et payens par les bons devoirs de l'Illustrissime et reverendissime seigneur Dom Alexis de Meneses de l'ordre des Eremites de Saint-Augustin, archevesque de Goa et primate en tout l'Orient. Composée en langue portugoise par le R. P. T. Antoine de Gouvea et puis mise en espagnol par V.-F. François Munoz et tournée en français par F. Jeun-Baptiste de Glen, docteur en théologie, tous frères du mesme ordre. A Bruxelles, par Rutger Velpius, imprimeur juré à l'Aigle d'or, près de la cour, l'an 1609.*

Antonio Gouvea est aussi l'auteur de la *Relação breve de algunas causas mais no taveis que os religiosos de Sancto Agostinho fizeram na Persia em servico da sancta Igreja Romana e de Sua Magestade ote o anno passado de 1607 que mandou fazer o Padre Provincial de Sancto Augustinho. Lisboa, Por Viente Alvarez, 1609. Je n'ai point eu cet ouvrage entre les mains, mais tout me porte à croire qu'il a servi de base à celui de Maigret dont il a été question dans la note précédente.*

et Châh Abbas lui avait fait épouser, en 1607, la fille d'un chef circassien nommé Ismayl Khan. Robert Shirley quitta la Perse dans le courant de février 1608, accompagné par le capitaine Thomas Powel, qui avait rendu des services signalés en organisant les troupes persanes; il traversa la Russie et arriva à Cracovie où il fut honorablement reçu par le roi Sigismond. Nous ne connaissons point la durée du séjour de Shirley à la cour de ce prince, mais nous savons qu'il se trouvait à Prague au mois de juin de l'année suivante. C'est à cette époque qu'il fut créé chevalier par l'empereur Rodolphe; peu de temps après, ce prince lui conféra le titre de comte palatin et lui remit pour Jacques I<sup>er</sup>, roi d'Angleterre, une lettre dans laquelle il lui rendait compte des bons offices prodigués aux chrétiens de Perse par Robert Shirley. Celui-ci souhaitait se rendre directement de Prague en Angleterre; le comte de Salisbury auquel il fit part de son désir lui répondit qu'il serait le bienvenu à son arrivée en Angleterre, mais que le roi le verrait avec plaisir s'acquitter d'abord auprès des autres souverains de la mission qui lui était confiée.

Robert Shirley se mit en route pour l'Italie : il traversa la Toscane et arriva à Rome le dimanche 27 septembre 1609; il y fit le lendemain son entrée solennelle. Dans l'audience qui lui fut immédiatement accordée, il fit connaître le vif désir de Châh Abbas de prendre part à une ligue de tous les princes chrétiens, dirigée contre la puissance ottomane. Il remit entre les mains du pape Paul V les lettres de Châh Abbas et celles que l'Empereur lui avait confiées. Robert Shirley quitta Rome comblé de cadeaux par le pape et par le cardinal Borghese; il gagna Milan et alla s'embarquer à Gênes pour se rendre à Barcelone. Arrivé dans cette ville, il fut invité à s'y arrêter jusqu'à la réception des ordres

de la cour : le roi et le duc de Lerme le voyaient arriver avec une certaine appréhension ; le secrétaire Prado disait à Francis Cottington, ambassadeur d'Angleterre, qu'on avait été si souvent dupé par des gens venant de ces pays éloignés que Sa Majesté était résolue, avant de le recevoir, de se convaincre qu'il était revêtu réellement du caractère d'ambassadeur. « D'ailleurs, ajoutait-il, nous n'avons pas grande opinion de sa sagesse en le voyant arriver la tête couverte d'un turban. » Robert Shirley dut faire à ses frais le voyage de Barcelone à Alcalá et d'Alcalá à Aranjuez. Il eut son audience dans le courant du mois de janvier 1610. Il remit deux lettres au roi et essaya dans un long discours de le déterminer à se joindre à d'autres princes chrétiens pour faire une guerre active à l'empire ottoman. Le roi lui répondit en peu de mots ; la reine, de son côté, lui adressa quelques paroles banales. Robert Shirley se plaignit avec beaucoup de vivacité au duc de Lerme de la façon singulière dont il était reçu. Il se rendit cependant à Madrid et il y fut logé et défrayé par le roi. Sur l'avis reçu par lui qu'il serait traité en ambassadeur par le roi Jacques, Robert Shirley manifesta le désir de se rendre en Angleterre ; il annonça qu'il suivrait la cour d'Espagne à Lerma et, qu'après avoir reçu son congé, il irait s'embarquer à Saint-Sébastien pour Londres où il comptait arriver pendant les fêtes de Pâques. Robert Shirley eut, en effet, son audience de congé dans les premiers jours du mois de mars 1610, et il reçut, avec la réponse du roi aux lettres de Châh Abbas, une gratification de quatre mille ducats. Diverses circonstances ne lui permirent pas de se rendre en Angleterre avant l'été de l'année 1611. Il envoya chercher sa femme demeurée en Pologne et demeura avec elle toute l'année à Madrid.

Au mois d'août 1610, la cour d'Espagne, influencée par l'arrivée d'Imam Qouly khan porteur de riches cadeaux en soieries et en pierres précieuses et accompagné par Gouvea, avait paru adopter les projets commerciaux que lui avait soumis Shirley. On affirmait de toutes parts qu'il allait s'embarquer à Lisbonne pour retourner en Orient; mais, l'acquiescement de la cour d'Espagne aux propositions de Shirley tardant à lui être donné, il se détermina à aller offrir à Jacques I<sup>er</sup> les avantages commerciaux qu'il avait en vain proposés au duc de Lerme. Une dépêche adressée par Cottington à lord Salisbury sous la date du 5 janvier 1611, nous fait connaître les appréhensions de Robert Shirley. Il craignait que le roi d'Angleterre dont il était le sujet ne voulût pas consentir à l'accueillir avec les mêmes marques de considération que les autres souverains. Il n'aurait pas demandé mieux, s'il n'avait point été entouré de Persans dont les rapports pouvaient lui créer de sérieux embarras, que d'être reçu avec la plus grande simplicité. Enfin, il exprimait la crainte que la cour d'Espagne s'opposât à son départ pour l'Angleterre, et il souhaitait savoir si le roi n'interviendrait pas pour qu'il lui fût permis de continuer son voyage. Robert Shirley soumettait en même temps à l'appréciation du ministre les propositions qu'il comptait faire au nom de Châh Abbas : Les négociants anglais auraient la faculté de s'établir dans deux ports du golfe Persique où seraient installés deux consuls de S. M. Britannique, et la direction des comptoirs et des opérations commerciales serait entièrement abandonnée aux mains des agents de la Compagnie des Indes orientales. Cottington demanda à Robert Shirley pourquoi le gouvernement espagnol n'avait point accepté les propositions qui lui étaient faites; Robert Shirley lui répondit que Philippe III

n'avait pas voulu s'engager à déclarer la guerre aux Turcs ni abolir le droit de 23 pour 100 prélevé à Lisbonne sur les marchandises destinées à être exportées en Orient. L'intention de Robert Shirley était de ne proposer à la cour de Saint-James qu'une convention commerciale ayant pour objet de priver le Grand Seigneur des droits de douane prélevés sur les marchandises de Perse traversant les provinces de l'empire ottoman et destinées à l'Europe.

Dans les derniers temps de son séjour à Madrid, les démarches de Robert Shirley avaient été entravées par son frère, sir Anthony, qui, revenu de Naples dans un état de complet dénuement, accusait son frère de vouloir se rendre en Angleterre pour y conspirer contre la monarchie espagnole. Robert Shirley en était arrivé à craindre que l'on ne tentât de se débarrasser de lui par le poison et l'ambassadeur d'Angleterre près la cour de Madrid était persuadé, de son côté, qu'il ne pourrait s'éloigner d'Espagne que clandestinement. L'audience de congé qu'il avait sollicitée ne lui avait point été accordée; cependant, malgré toutes les machinations de son frère, sir Anthony, Robert put quitter le territoire espagnol au mois de juin 1611, et arriver sain et sauf à Bayonne. Au mois d'août, il était avec sa femme dans le domaine paternel de Wiston et, le 1<sup>er</sup> octobre, le roi Jacques lui donnait audience à Hampton-Court et recevait les lettres de Châh Abbas. Douze jours plus tard, quatre marchands, membres de la Compagnie orientale, furent désignés pour faire appel à son expérience et examiner les propositions qu'il était appelé à faire. « M. Robert Shirley, écrivait M. Chamberlain à sir Dudley Carleton, a assisté à plusieurs conférences; mais je doute que ses projets réussissent, car la route est longue, les profits incertains et nous détruirions

notre commerce avec les Turcs. » Les négociants qui trafiquaient avec le Levant étaient opposés aux propositions de Shirley qui avait, en outre, à se défendre des accusations portées par les Espagnols contre lui depuis qu'ils avaient vu le roi Jacques disposé à accueillir les ouvertures qui lui seraient faites. Le séjour de Robert Shirley en Angleterre se prolongea pendant un an et demi. Le roi Jacques s'était décidé à conclure une convention qui devait engager non seulement les deux souverains, mais encore leurs successeurs. Le roi d'Angleterre se chargea d'une partie des frais nécessités par l'équipement d'un navire et d'une pinasse qui devaient conduire Shirley aux Indes ; les officiers de cet armement avaient reçu l'ordre de s'assurer si les vaisseaux anglais pourraient gêner les entreprises tentées par les Espagnols et si les rapports faits par les marchands étaient exacts et méritaient confiance. Robert Shirley s'embarqua pour retourner en Perse : au mois de novembre 1614, il se trouvait à Agra à la cour du Grand Mogol et, au mois de juin de l'année suivante, il était de retour à Ispahan <sup>1</sup>.

Le roi d'Espagne de son côté, auquel Robert Shirley s'était engagé à réserver à ses sujets, sous certaines conditions, le commerce exclusif de la soie, crut devoir s'éclairer sur les ouvertures qui lui avaient été faites et il désigna pour se rendre en Perse avec le titre d'ambassadeur, don Garcias de Silva Figueroa de la maison des ducs de Feria.

Parti d'Espagne au commencement de l'année 1614, Figueroa arriva à Goa au mois d'octobre de cette même année. Les circonstances étaient critiques : Châh Abbas venait de

1. On peut consulter, sur cette mission de Robert Shirley, *The Sherley brothers, an historical memoir of the lives of sir Thomas Sherley, sir Anthony Sherley and sir Robert Sherley knights, by one of the same house...* Chiswick, 1848, pages 55-96.

s'emparer des îles de Kich et de Bahreïn et du fort de Goumroun à l'abri duquel se formaient les caravanes qui portaient dans l'intérieur de la Perse les marchandises de l'Inde. Les Portugais, jaloux de voir un Espagnol investi des fonctions d'ambassadeur, suscitèrent mille difficultés à Figueroa et mirent obstacle à son départ. On lui promit pendant trois ans le navire sur lequel il devait s'embarquer et l'argent que le vice-roi des Indes avait ordre de lui remettre pour ses frais de voyage. Lassé d'attendre, Figueroa nolisâ une petite barque de commerce et partit de Goa le 17 mars 1617. Il aborda à Ormuz après une navigation de cinq semaines et il y éprouva les mêmes difficultés qui l'avaient si longtemps retenu à Goa. Il put cependant gagner la côte du Lar, débarquer à Bander, arriver à la ville de Lar et gagner de cette dernière ville Chiraz après un voyage de six jours. Il dut y attendre pendant quatre mois les ordres de Châh Abbas qui montrait peu d'empressement à le recevoir et ne jugeait pas à propos de le faire venir à Ferahabad dans le Mazandéran. Il reçut l'autorisation de se rendre à Ispahan où il demeura jusqu'au 18 mai. Il reçut alors la permission de partir pour Qazbin où se trouvait la cour. Deux jours après son arrivée dans cette ville, le Châh lui donna audience, et au bout de deux mois, il dut retourner à Ispahan où il résida jusqu'à la fin de la campagne contre les Turcs et jusqu'au terme du séjour du roi dans le Mazandéran. Châh Abbas revint dans sa capitale au commencement de l'été de l'année 1619. Il reçut à son arrivée, dans une audience solennelle, l'envoyé de Philippe III, les ambassadeurs du Grand Mogol, du khan de Boukhara, du grand-duc de Moscovie et des Cosaques de Pérécop. Figueroa remit à Châh Abbas une lettre de Philippe III qu'un religieux, frère Jean Thadée du Saint-Esprit, venait de lui

apporter et il voulut, selon la teneur de ses instructions, renouer les négociations. Il demandait la restitution au roi d'Espagne des îles et des places du littoral du golfe Persique dépendant de l'île d'Ormuz dont le Châh avait fait la conquête et il devait insister auprès de ce prince pour obtenir de lui l'engagement de ne point permettre aux Anglais et aux sujets des autres puissances européennes de trafiquer en Perse. Le monopole du commerce devait être réservé aux sujets de Sa Majesté Catholique. Sur ces deux points, Figueroa essuya des refus si catégoriques et si persistants qu'il considéra sa mission comme terminée et sollicita son audience de congé. Elle lui fut accordée le 2 août et le 19 octobre suivant, il débarquait à Ormuz. L'ambassade de Figueroa marque la dernière tentative faite par l'Espagne pour établir directement avec la Perse des relations diplomatiques et commerciales<sup>1</sup>. La cour de Madrid vit cependant reparaitre au mois de juin 1619 sir Robert Shirley, dont le séjour se prolongea jusqu'au printemps de 1622. Il se rendit

1. Don Garcias de Silva Figueroa naquit à Badajoz en 1570. Après avoir servi Philippe II en qualité de page, il embrassa la carrière des armes et obtint une compagnie à la tête de laquelle il fit les campagnes des Pays-Bas. Parti en 1614, Figueroa ne revit l'Espagne qu'en 1624. Pendant son séjour à Ispahan, Figueroa adressa au marquis de Bedmar une lettre qui fut traduite en latin et parut sous le titre de : *Garcia Silva Figueroa Philippi III Hispaniarum Indiarumque regis ad Persia regem legati, de Rebus Persurum epistola v kal. an. M.D.C.XIX Spahani exarata ad marchionem Bedmari nuper ad Venetos nunc ad Sereniss. Austria archiduces, Belgarum principes, regium legatum. Antwerpiae, ex officina Plantiniana. M.D.C.XX, 16 pages.*

La relation de l'ambassade de Figueroa fut traduite en français sur le manuscrit original et publiée sous le titre de : *L'ambassade de D. Garcias de Silva Figueroa en Perse, contenant la politique de ce grand empire, les mœurs du roy Schach Abbas et une relation exacte de tous les lieux de Perse et des Indes, où cet ambassadeur a esté l'espace de huit années qu'il y a demeuré. Traduite de l'espagnol par Monsieur de Wicquefort. A Paris, chez Louis Billaine, 1639.*

L'ouvrage de Garcias de Silva Figueroa abonde en détails intéressants sur la géographie de la Perse, sur les villes d'Ispahan, de Qazvin, de Chiraz et sur les ruines de Persépolis.

à cette époque à Rome et, au mois de janvier 1624, il était revenu à Londres et y était reçu comme ambassadeur de Châh Abbas. Deux ans après, un Persan nommé Naqd Aly bek se présentait comme envoyé du Châh et contestait à sir Robert Shirley le titre d'ambassadeur. Il déchirait les lettres de créance, accusant Shirley de les avoir falsifiées et portait sur lui les accusations les plus outrageantes. Charles I<sup>er</sup> voulut s'éclairer sur une situation aussi étrange. Il désigna comme ambassadeur auprès de Châh Abbas, sir Dormer Cotton qui fut accompagné par sir Robert Shirley et Naqd Aly bek. Sir Dormer Cotton avait pour mission de s'enquérir de la vérité ou de la fausseté des accusations portées contre sir Robert Shirley et de négocier une convention commerciale. Naqd Aly bek embarqué sur un des navires de l'escadre anglaise s'empoisonna pendant une relâche sur la côte orientale d'Afrique. Sir Dormer Cotton débarqua à Bender Abbassy le 9 janvier 1626. Châh Abbas résidait alors à Echref dans le Mazandéran, où il avait fait construire un palais pour y passer les hivers. L'ambassadeur de Charles I<sup>er</sup> dut traverser toute la Perse pour aller l'y rejoindre ; il obtint une seule audience dans laquelle il félicita le Châh des succès qu'il avait obtenus contre les Turcs, ennemis acharnés de la chrétienté : il exposa ensuite que le but de son long voyage était l'établissement du commerce des soies et autres marchandises de Perse et la justification de sir Robert Shirley des accusations violentes portées contre lui par Naqd Aly bek. Enfin, l'ambassadeur insista sur ce point qu'il était chargé d'affermir les relations amicales existant entre la Grande-Bretagne et la Perse. Dans sa réponse au discours de sir Dormer Cotton, Châh Abbas proposa de livrer tous les ans à Charles I<sup>er</sup>, à Ormuz, dix mille balles de soie et de prendre en paiement des draps

jusqu'à concurrence de leur valeur. Quant à la justification de sir Robert Shirley, elle était complète puisque Naqd Aly bek s'était soustrait, en se donnant la mort, à un châtement mérité. Après cette audience, sir Dormer Cotton ne revit plus le Châh, les fonctionnaires de la cour s'éloignèrent de lui et on cessa d'avoir pour lui les égards que l'on témoigne toujours aux envoyés des princes. Sir Dormer Cotton quitta Echref profondément attristé par l'insuccès de sa mission et par les procédés du premier ministre Mohammed Aly bek. Il dut s'arrêter à Qazbin et, le 23 juillet 1627, il succomba aux attaques d'une violente dysenterie et fut inhumé dans le cimetière des Arméniens. Sir Robert Shirley l'avait précédé de dix jours dans la tombe et ses compatriotes avaient dû l'enterrer sous le seuil de sa maison<sup>1</sup>.

1. Sir Thomas Herbert avait été placé auprès de sir Dormer Cotton par son parent le comte de Pembroke. Après la mort de sir Dormer Cotton, les membres de l'ambassade gagnèrent Ispahan et de cette ville allèrent à Bagdad et descendirent le Tigre et le Chatt el Arab jusqu'au golfe Persique. Sir Thomas Herbert continua son voyage jusqu'aux îles Moluques et rentra en Angleterre après une absence de quatre années. Sir Thomas Herbert qui s'était attaché à la personne de Charles I<sup>er</sup> fut créé baronnet par Charles II. Il mourut en 1681. La première édition du voyage de sir Thomas Herbert a paru à Londres en 1634 sous le titre de : *Some leares-travels into Africa and Asia the great, especially describing the famous empires of Persia and Industan interwoven with such remarkable occurrences as hapned in those parts during these later times as also many other rich and famous kingdoms in the oriental India with the isles adjacent. — Severely relating their religion, language, customs and habits als also proper observations concerning them.* Cette édition fut suivie de trois autres. La troisième édition est *much enlarged with many additions nigh a third part more then was in any of the former impressions besides the addition of many new and lively brasscuts all by the author now living.* Londres, 1675. La relation de sir Thomas Herbert a été traduite en hollandais et Wicquefort en a fait paraître à Paris en 1663 une traduction française sous le titre de *Relation du voyage de Perse et des Indes orientales, traduite de l'anglois de Thomas Herbert avec les révolutions arrivées au royaume de Siam l'an mil six cens quarante sept, traduites du flamand de Jérémie van Vliet.* La relation du voyage de Thomas Herbert abonde en citations classiques souvent déplacées ; mais elle offre un intérêt réel par l'exactitude des descriptions. Je citerai pour la Perse celles de Chiraz et de la réception qui fut faite à l'ambassadeur anglais par Imam Qouly khan gouverneur du Fars, celle de Persépolis, d'Ispahan, de Qazbin, de

Pendant le cours de la dernière mission de sir Robert Shirley, Châh Abbas avait ruiné d'une manière définitive la puissance portugaise dans le golfe Persique. La Compagnie anglaise des Indes orientales avait établi en 1613 un comptoir à Bender Abbassy : ses agents, accueillis avec empressement par les autorités persanes, avaient été l'objet de mauvais traitements de la part des Portugais d'Ormuz ; des navires de la Compagnie avaient été capturés, leurs équipages massacrés ou réduits en esclavage. Les sujets de Châh Abbas avaient dû aussi subir de nombreuses avanies, et aucun négociant persan, passant par les possessions portugaises, n'avait été autorisé à se rendre dans l'Inde<sup>1</sup>. Châh Abbas n'ayant pu faire admettre aucune de ses réclamations proposa à la Compagnie anglaise de s'unir à lui pour mettre fin à la domination portugaise. Ces ouvertures, faites en 1620, furent favorablement accueillies, et à la fin de l'année suivante (16 novembre 1621), un conseil se réunit à Soualy près de Surate sous la présidence de M. Thomas Rostell ; il y fut décidé que cinq navires et quatre pinasses se rendraient de conserve dans le golfe Persique et captureraient tous les navires appartenant aux Portugais ou au Samorin, s'empareraient de leurs cargaisons et feraient leurs équipages prisonniers. L'escadre de l'amiral Ruy Frera devait aussi être attaquée dès qu'elle serait aperçue par les navires anglais. Le gouverneur de la province de Fars, Allah Verdy khan et son fils Imam Qouly khan avaient reçu de Châh Abbas l'ordre

Qoum et d'Echref. Les noms appartenant à des langues étrangères sont toujours singulièrement défigurés au point d'être méconnaissables.

1. « On m'écrivit de plus que tous les Ormuziens s'étoient saisis de tous les marchands de Perse qu'ils avoient pu rencontrer et les avoient mis en prison pour s'assurer de leurs personnes et pour les retenir comme otages jusqu'à ce qu'ils vissent plus clair dans leurs affaires. » *Voyages de Pietro della Valle*. Rouen, 1745, tome VIII, page 70.

de mettre leurs troupes en mouvement ; dès qu'ils apprirent l'arrivée des navires anglais, ils se dirigèrent vers la côte et dépêchèrent des fonctionnaires pour réclamer l'assistance des capitaines anglais contre l'ennemi commun. Le 21 décembre, un conseil fut tenu à bord du *Jonas Whal* et on rédigea les conditions exigées par les officiers anglais pour prix de leur coopération. Elles étaient formulées en ces termes : 1° Dans le cas où avec notre assistance, Dieu rendrait les Persans maîtres de l'île et du château d'Ormuz, le butin et les marchandises seraient partagés par moitié entre les Persans et les Anglais ; 2° Le château ainsi que l'artillerie et les munitions seront remis aux Anglais. Les Persans construiront un autre château à leurs frais ; 3° Les revenus de la douane seront également partagés, et les marchandises des Anglais seront exemptées de tous droits. Les prisonniers chrétiens seront remis aux Anglais, et les prisonniers musulmans aux Persans. Enfin, les Persans devront subvenir à la moitié de la dépense de l'escadre pour la nourriture, la solde des équipages et la détérioration du matériel. Ils devront, de plus, fournir la poudre et les projectiles.

Allah Verdy khan et Imam Qouly khan arrivèrent le 8 janvier 1622 à Mina sur la côte du golfe Persique. Les négociations pour la conclusion du traité s'ouvrirent immédiatement. Le premier article fut ratifié sans aucune modification ; il fut stipulé, dans le second, que le château d'Ormuz serait occupé simultanément par les Anglais et les Persans, jusqu'à ce que Châh Abbas eût fait connaître son bon plaisir. Le troisième article fut approuvé à la condition que les marchandises destinées au Châh et au gouverneur de la province de Fars seraient seules affranchies de tout droit. Le dernier article comportait une réserve à l'égard du

Ruy Frera, capitaine du château de Kich, et de Simon de Mila, gouverneur du château d'Ormuz. Il fut encore stipulé que l'on ne tolérerait aucun changement de religion de la part des prisonniers, et que les deux parties contractantes supporteraient, par portion égale, les dépenses faites pour les poudres et les projectiles.

La conquête d'Ormuz marque la fin de la puissance portugaise dans le golfe Persique et son affaiblissement dans l'Inde ; elle rendit les Anglais maîtres du commerce de la Perse et contribua puissamment à la consolidation de l'influence et au développement de la Compagnie des Indes orientales. Nous possédons plusieurs relations de cette expédition<sup>1</sup>. Je mets sous les yeux du lecteur le récit qui nous en est donné par sir Thomas Herbert : « Les chefs les plus considérables de l'armée payenne sous le chan de Schiras estoient Allyculy beg, Pollot beg, Schaculi beg, Scharekary Mohamet sultan et Ally beg, roy du port. Ceux-cy camperent avec le reste de l'armée à Bandar Combron, et deux jours après, qui fut le 20 janvier 1622, ils se rendirent

1. Purchas en a inséré quelques-unes dans ses *Pilgrimes* : en voici les titres : *Relation of Ormuz and of the late taking thereof by the English and Persians.*

*A relation of the kings of Ormuz and of the founlation of the citie of Ormuz taken out of a chronicle which a king of the same kingdome composed called Pacaturunza (Padiçah Touran Chdh) written in arabicke.*

*Relation of Ormuz businesse by Master W. Pinder. Part of a letter written to Sir John Wastenholme by T. Wilson chyrurgian containing many particulars of the Ormuz warre and cause thereof as also of the most admirable taking of a great Portugall ship well manned by a small English pinesse.*

*Relation of the last Ormuz businesse gathered out of the journall of Master Edward Monoxe the agent of the East Indian merchants trading in Persia.*

*A certificate from the Portugits of their kind usage, wherein was performed more then was promised them.*

*The vice admiral, his second letter. A certificate made by Sundrie Portugals how the Treasure, Jewels, etc. belonging to the king and his Vizeer of Ormuz which mere secretly ware conveyed out of the castle of Ormus by the Persians.*

*A letter written from Ruy Frera Dandrada and sent aboard the « Jonas » by one of his captaines named Alfonso Borgea at our first arrivall neare the castle of Keshme.*

maîtres du port avec peu de peine ; après quoy le chan et les capitaines anglois Wedal, Blyth et Woodcock trouverent bon de faire aussitost une batterie et de battre le château avec douze pièces de canon cinq heures durant, quoy que d'abord ils eussent fort peu d'esperance de venir à bout de ceste conqueste. Toutesfois, afin que l'on ne crust pas qu'ils manquoient de courage, les Anglois transporterent le 9 février en deux frégates qu'ils avoient prises depuis peu et en deux méchantes chaloupes du país qui ne pouvoient servir à autre chose, trois mille Persans dans l'isle. Ces Persans n'eurent pas si-tost mis pied à terre qu'ayant fait quelques retranchemens pour se couvrir et des batteries pour le canon, commencerent à battre la place furieusement, croyant n'y pas trouver grande resistance. Mais les Portugois qui avoient souffert le débarquement et qui avoient mesmes abandonné la ville firent une sortie sur eux avec tant de courage et de resolution qu'ils arreterent la furie des attaquans, renverserent leurs barricades où ils tuerent plus de trois cens hommes et les repousserent avec leur artillerie, en sorte que les Perses temoignerent plus d'étonnement en leur retraicte qu'ils n'avoient temoigné de courage aux approches.

« En ce desordre un bastion sauta, mais le combat ne laissa pas de continuer. Il y eut peu de perte considerable de part et d'autre jusques au 24 février, que les Anglois avancerent leurs tranchées vers le chasteau sous lequel la flotte portugoise estoit à l'anchre ; et en dépit de l'artillerie de la citadelle et de la diligence que la flotte voulut faire qui estoit composée de cinq galions et de vingt frégates, ils mirent le feu au vaisseau *Saint-Pierre* qui estoit de quinze cens tonneaux et servoit d'admiral à la flotte. Le reste de la flotte espagnole

apprehendant le mesme malheur pour tous les autres vaisseaux et n'ayant point de retraite ny le moyen de se defendre de cette sorte d'attaque coupa les cables du navire qui estoit en feu et le laissa en cet état aller là où le vent et la marée le pourroient porter. Les Anglois trouvoient cette occasion trop chaude pour en oser profiter et sçavoient d'ailleurs qu'il n'y avoit point d'autre butin à faire que des munitions. Mais dès que le navire tourna vers Larack, une troupe d'Arabes et de Perses s'y jetterent et l'aborderent comme des matins affamés, avec tant de furie que leur avarice et leur rapine ne consuma pas moins le vaisseau et n'y fit pas moins de mal qu'avoit fait le feu qui le brusloit depuis deux heures. Le 17 mars, les Persans voulant sortir d'affaire et voulant faire voir qu'ils n'avoient point esté oisifs, mirent le feu à une mine remplie de quarante barils de poudre qui emporta une bonne partie du rempart. Les Portugois ne perdirent pas le cœur pour cela, mais ils se servirent de la breche pour faire une sortie sur les assiegeans et combattirent plus d'une heure avec tant d'opiniastreté qu'ils repousserent un gros bataillon qui s'estoit présenté pour donner l'assaut. Toutesfois, les assiegeans estant encouragez par leurs chefs retournerent à la charge avec beaucoup de courage qui fit étendre grand nombre de morts sur la place de part et d'autre, en sorte qu'après un combat de neuf heures, les assiegés furent contraints de faire sonner la retraite, quoy qu'ils la fissent avec tant d'ordre qu'il sembloit qu'elle fut tout à fait volontaire. Comme en effet les Portugois furent assez adroits pour temoigner plus de peur qu'ils n'en avoient en effet, si bien que les Persans se tenant asseurez de la victoire commencerent à monter par la breche et à entrer dans la ville de tous les costez dont les assiegez furent

fort aisés, car ils les reçurent si bien à coups de grenade, pots et cercles de feu et versèrent sur eux tant de plomb et soufre fondu que les assiegeans malgré leur bravoure furent contraints de se retirer, laissant plus de mille des leurs dans le fossé et dans la breche. Schaculibeg, voyant cette misere et enragé de la perte de tant de gens, passa avec deux cens hommes à travers du feu des assiegez et s'empara d'un bastion, mais il ne le put garder qu'environ une demy heure, car cinquante *Hialgos* bien résolus après avoir été attaqués par les feux d'artifice des assiegeans, les chargerent, les contrainrent de se retirer et les suivirent jusques auprès des barricades d'où ils rentrerent victorieux dans la place après un combat de trois heures. Cette resistance morfondit tellement le courage des Persans qu'ils furent cinq jours sans oser rien entreprendre, demeurant estonnez de la valeur et de l'adresse de leurs ennemis. Mais le 23, leur esperance commença à revivre, après avoir veu le succès du combat entre les Anglois et les Portugois. Nostre canon qui estoit sur le bord de la mer, après avoir continuellement battu les murailles et les fortifications de la place fut enfin tourné contre les navires où apres avoir abattu quantité de masts et de defenses, ils coulerent enfin le vice admiral et le contre admiral de la flotte de Ruy Frieria et ruinerent ainsi l'esperance qui pouvoit encore rester aux assiegez tant qu'ils se voyoient en quelque façon maistres de la mer. Cependant, ils n'estoient pas moins assiegés des maux qu'ils sentoient au dedans; la peste, la famine et le flux de sang diminuant sensiblement la garnison tous les jours et ils estoient incommodez des attaques continues des assiegeans, de sorte que cinq jours apres, ils firent sortir de la place deux gentils hommes bien faits et bien suivis qui se presenterent dans un fort bel equipage aux premiers

corps de garde du camp ennemy où ils furent receus par quelques Kizil Basches du regiment de Schaculibeg et après quelques complimens, ils commencerent à parler de capitulation et à demander une cessation d'armes. Ils offrirent de reconnoistre la faveur que le chan leur feroit en leur accordant la paix par un present de deux cent mille tumains qui valent un million de pistoles et de payer tous les ans sept vingt mille ecus de tribut pour lequel ils donneroient de bonnes assurances quoy qu'ils dissent depuis que ce qu'ils avoient fait n'avoit esté que pour gagner du temps. Le capitaine les renvoya en leur disant qu'ils vinssent querir la responce le lendemain et en fit son rapport au general, lequel manquant d'argent, écouta les ouvertures de paix et dit qu'il estoit prest de l'accorder pourveu qu'ils payassent comptant cinq cent mille tumains qui montent à deux millions de Jacobus et deux cent mille tous les ans ; à quoy les Portugois repartirent qu'ils n'estoient point encore en si mauvais estat qu'on leur pust extorquer des conditions si desavantageuses et pour les obliger à acheter une paix si honteuse et puisque l'avarice les possedoit à un tel point, ils declaroient qu'ils ne donneroient pas la cinquiesme partie de ce qu'ils demandoient pour acheter la plus grande faveur qu'ils pourroient esperer d'eux. Après cela, ils firent proposer des moyens d'accommodement aux Anglois ausquels ils firent représenter qu'ils estoient et les uns et les autres chrestiens, qu'il n'y avoit pas longtemps mesme des lors que Jean de Gand, comte de Flandre, leur avoit fait la guerre, ils avoient tiré du secours de Portugal et qu'encore depuis ce temps là, il y avoit eu plusieurs traittez d'alliance entr'eux qui pourroient donner de bons sentimens à des gens de cœur et faire naistre de la bonne volonté en ceux qui n'estoient point ennemis. Que s'ils avoient esté offensez en

quelque chose par les Portugois, ils en estoient marris et prests de le réparer de telle façon, par argent ou autrement, qu'ils auroient sujet d'en estre satisfaits; au reste, que les actes d'hostilité que les Anglois faisoient pendant que leurs Roys estoient amis, ne pouvoient pas estre excusés par aucunes loix, ny par le droit des gens, ny par les regles du christianisme. Ce furent à peu près les raisons que les Portugois alleguerent pour tacher de porter nos gens à un accommodement : mais soit que nos gens de marine eussent de l'aversion pour les Portugois ou qu'ils ne les entendissent point, ou bien qu'ils fussent trop avant engagez en cette entreprise pour la pouvoir quitter avec reputation ou bien que l'on reconnut que ce n'estoit qu'une feinte que cette soumission, celui qui avoit entrepris de négocier cette affaire s'en retourna avec peu de satisfaction. Deux jours aprez, les assiegiez virent des marques infailibles de leur perte et du ressentiment des Anglois quand ceux cy firent mettre le feu à deux mines qui firent une si grande ouverture que toute la ville en demeura comme découverte; et neantmoins, les assiegeans n'oserent hazarder l'assaut, tant ils estoient rebutez de la perte qu'ils avoient faicte en la dernière attaque, de sorte que s'amusant à regarder l'effet des mines, ils faisoient assez connoistre qu'ils manquoient de cœur pour monter à la breche; ils donnerent du cœur aux moribonds des Portugois qui estoient déjà plus qu'à moitié defaits par la peste, la famine et les autres incommodités, sans celle de la soif qui commençoit à s'augmenter, depuis que les trois puits de la place estoient taris. Le 14, un navire chargé de Mores arriva à Ormus au secours des Portugois; mais se voyant découverts, ils se voulurent retirer, à dessein de débarquer ailleurs. Le general de l'armée de Perse leur fit dire qu'ils n'avoient

qu'à aborder et leur jura qu'ils n'auroient point de mal ; mais estant assez simples pour se fier à la parole du Persan, il y en eut quatre-vingts à qui on trancha la teste et l'on mit le reste à la chaisne.

« Ceux d'Ormuz combattoient cependant avec tant d'opiniastreté contre toutes ces incommoditez dont ils estoient assaillis tant au dedans que par dehors, parce qu'ils attendoient à toute heure le secours de Ruy Frieria, mais inutilement. Le 17, on donna feu à une autre mine où soixante barils de poudre firent une horrible bresche. Les Perses y entrèrent en tres-grand nombre, à dessein de se loger dans le bastion, mais dix-huit gentilshommes suivis de quelque peu de soldats le conserverent et contraignirent les ennemis de se retirer. Le 18 avril, les Persans reprirent courage et se logerent dans le bastion. Le mesme jour, deux faux renegats sortirent de la place et s'estant presentez au camp des ennemis, furent amenez devant le general auquel ils dirent qu'ils se venoient rendre volontairement et luy dirent que la place estoit dans un estat où il estoit impossible que les assiegez pussent encore conserver longtems, parceque la maladie y consumoit bien plus de monde que ne faisoient toutes les attaques des assiegeans. Cet advis donna du courage aux Persans, en sorte qu'ils resolurent de donner le lendemain un assaut general et d'entrer pesle-mesle par la bresche. Ce que les Portugois presvoyant et qu'il n'y avoit point d'assurance à prendre dans la parole des Mahometans, ils traiterent avec les Anglois ausquels ils rendirent le chasteau avec leurs trésors le 23 avril, stipulant seulement leur vie et escorte pour les conduire à Muskat en Arabie. Les Anglois executerent de bonne foy ce qu'ils avoient promis et transporterent jusqu'à trois mille Portugois en la terre ferme, à dessein de

sauver aussi le reste; mais les Persans, envieux de la gloire des Anglois, surprirent environ trois cens Arabes dont les uns estoient chretiens, les autres musulmans, à qui ils firent trancher la teste, contre la parole qu'ils avoient donnée et contre leur honneur. Ils envoyèrent les testes à Gombron, comme les trophées de leur victoire et des marques assurées de leur conquête aussi bien que de leur inhumanité. Après cela, l'on ferma les magasins des munitions de guerre et des vivres et l'on porta les trésors en des lieux qui furent fermez sous le cachet des armes des deux nations, pendant que les soldats achevoient de tuer ce qui restoit encore en vie, de violer les femmes qui ne s'estoient point sauvées, de polluer les églises et de ruiner et d'abattre les plus belles maisons. Dans ce désordre, un malheureux Anglois, sans avoir égard à l'ordre expres qui avoit esté donné et contre les defenses, entra par force dans un couvent où l'on avoit retiré beaucoup de richesses et, en sortant de là, il fut blâmé de tout le monde à cause de son facheux sacrilège : mais les Persans n'en eurent pas sitôt donné avis à leur general qu'il leur permit de faire des violences partout et de prendre tout ce qu'ils trouveroient, à leur bien seance, de sorte que toute la ville fut pillée pendant que les Anglois ne songeoient à rien moins qu'à cela. Dès qu'ils le sceurent, ils en demanderent raison aux Perses, mais ceux-cy se voyans maîtres de la place, s'en moquerent et ne laisserent aux Anglois que la valeur d'environ vingt mille jacobus pour l'important service qu'ils venoient de leur rendre. L'on partagea également toute l'artillerie qui fut trouvée dans la ville et dans le chateau, montant à trois cens pièces de canon de fonte. Il y en a qui doublent ce nombre encore que nos gens disent qu'il n'y avoit que cinquante trois pièces de batterie montées sur

leurs affuts, quatre autres canons, six demy canons, deux demy couleuvrines de fonte, seize pierriers de fonte, un de fer, sept bastardes de fonte, quelques basilisques de la longueur de vingt deux pieds et quatre vingt douze pièces de fonte demontées. Ce que je croy d'autant plus aisement, que les Portugois se sont toujours vantez que s'ils eussent eu l'artillerie qui leur estoit necessaire, l'on n'eust jamais pris la place. Les Perses firent emmener le canon qu'ils y avoient gagné à Gombron, Lahor, Schiras et mesmes jusques à Isbahan et Bagdet. Seid Mahomet Schah, roi d'Ormus, demeura prisonnier entre les mains des Persans qui le font encore aujourd'huy garder à Schiras, où ils ne luy donnent pour sa subsistance que environ quinze ceus par jour, au lieu que la pension que les Portugois luy payoient auparavant montoit à cent quarante mille ecus par an. Toute la ville est aujourd'huy entierement ruinée à la reserve du chateau qui conserve sa premiere beauté et grandeur et est habité par des Persans.

« Les matelots y trouverent suffisamment de quoy contenter leur avidité, quoy qu'ils en profitassent peu, parce que le jeu, le vin et les femmes emportèrent en un moment tout ce qu'ils avoient gagné avec peu de peine. Le capitaine Woodcock eut une grande fortune et un tres grand malheur en mesmes temps : car il prit par rencontre une fregate qui s'alloit retirer, chargée d'argent et de perles d'une valeur inestimable, où il trouva un million d'ecus pour sa part. Mais il ne jouït pas longtemps de ce riche trésor. En effet, l'or n'est que de la boüe et il n'y a pas de plus meschans idolatres que ceux qui font leur idole de la terre. Il ne perdit pas seulement ses richesses, mais aussi sa vie et son vaisseau nommé *La Baleine* qui coula à fond à la barre de Swaley, sans que

L'on put sauver la valeur d'un seul denier de toutes ces richesses <sup>1</sup>. »

Les Anglais s'étaient modestement établis, depuis 1613, dans deux ports de la côte du Laristan ; la prise et la ruine d'Ormuz leur assurèrent, avec la prépondérance de leur marine dans le golfe Persique, le monopole du commerce des Indes orientales avec la Perse. Les Hollandais, de leur côté, profitèrent aussi de l'anéantissement de la puissance portugaise pour fonder des comptoirs dans les ports où les Anglais avaient été autorisés à résider. Ils s'engagèrent à acheter, à un prix convenu d'avance, une certaine quantité de balles de soie qui leur seraient fournies par le roi, et il leur était permis de faire entrer dans leurs magasins, affranchies de tous droits, les épices qu'ils tiraient de leurs établissements de la Malaisie, ainsi que les marchandises qu'apportaient de Hollande les flottes qu'ils envoyaient tous les ans dans l'océan Indien. Les agents des Compagnies anglaise et hollandaise avaient reçu en cadeau du roi des maisons à Ispahan et à Chiraz. Ils avaient obtenu la permission de faire, dans cette dernière ville, du vin et de l'eau-de-vie pour leur usage, et ils en expédiaient aux Indes tous les ans des quantités considérables. Châh Abbas, lors de la conclusion de l'accord relatif à la coopération des navires anglais pour l'attaque d'Ormuz, s'était engagé à abandonner aux agents britanniques la moitié des revenus de la douane de Bender-Abassy, et à exempter leurs marchandises de tous droits de douane et de péage. Ces engagements ne furent point observés : les Persans prétendirent que les Anglais n'entretenaient pas dans le golfe Persique le nombre de navires qui avait

1. Thomas Herbert, *Relation du voyage de Perse et des Indes orientales*, Paris, 1663, pages 190-197.

été stipulé et ils cessèrent de payer la moitié des sommes perçues par la douane de Bender-Abbassy. Les Anglais furent réduits, au bout de quelque temps, à consentir qu'une somme fixe de quarante-cinq mille écus fût versée, chaque année, entre les mains du délégué de la Compagnie des Indes.

Les Hollandais ne furent pas mieux traités : ils s'étaient engagés à recevoir en échange de leurs marchandises une certaine quantité de soie appartenant au roi, ainsi que des tapis, des laines et des brocards. Chaque année, on abaissait le prix d'estimation de leurs marchandises et on élevait la valeur de celles que fournissait le roi, et leur qualité laissait, en outre, de plus en plus à désirer.

Richelieu, qui poursuivait partout la lutte contre la maison d'Autriche, songea pendant un moment à enlever à l'Espagne les places possédées par les Portugais sur la côte de Malabar et placées sous la souveraineté de Philippe III. Il lui fallait, pour atteindre ce but, s'appuyer sur l'alliance d'un souverain asiatique ; il jeta les yeux sur Châh Abbas, qui avait fait contre les Turcs et les Uzbecks plusieurs campagnes heureuses. Il désigna, pour traiter avec la cour de Perse, Louis des Hayes, baron de Courmenin, conseiller et maître d'hôtel du roi, qui, déjà en 1622, avait été envoyé à Constantinople et en Palestine pour s'opposer aux agissements des Arméniens. Ceux-ci avaient empiété, à Bethléem et à Jérusalem, sur les sanctuaires possédés par les Franciscains et menaçaient de les dépouiller complètement. Pour éviter le retour de pareilles spoliations, des Hayes devait installer un consul à Jérusalem, et il fit, en effet, reconnaître, en cette qualité, un sieur Lempereur.

Cet agent eut pour mission spéciale de faire exécuter strictement le firman obtenu de la Porte par M. de Césy, ambas-

sadeur du roi à Constantinople. Revenu en France, des Hayes reçut l'ordre de se rendre en Danemark et en Suède et, à son retour du Nord, il dut se préparer au voyage de Perse. Les instructions qui lui furent données portent la date du 18 février 1626. Elles lui enjoignaient de préparer, au moyen d'un traité, l'établissement de relations politiques et commerciales entre les deux États, la protection de la religion chrétienne et la création de comptoirs pour l'échange des marchandises. L'alliance offerte à la Perse était surtout dirigée contre l'Espagne qui, par l'annexion du Portugal, était devenue maîtresse des places conquises au xvi<sup>e</sup> siècle par cette dernière puissance.

Des Hayes crut pouvoir traverser sans danger les provinces asiatiques de l'Empire ottoman; mais à son arrivée à Constantinople, le grand vizir mit obstacle à son voyage, et des Hayes dut retourner en France sans avoir pu s'acquitter de sa mission. Son arrivée avait été annoncée à Châh Abbas. Le Père Pacifique, dans l'audience qui lui fut accordée par ce prince, donna le motif qui n'avait pas permis à des Hayes de se rendre à sa cour.

« Vostre Majesté, dit-il, a sceu par aucuns de ses sujets arméniens qui estoient à Paris, il y a trois ans, comme le roy de France, mon prince et mon seigneur, avoit envoyé un gentilhomme de sa cour nommé Monsieur des Hayes, gentilhomme fort accompli et de mérite, pour venir saluer Vostre Majesté de sa part, l'assurer de la grande inclination qu'il avoit en son cœur pour l'honorer et l'aymer, tant pour la grande renommée que vostre valeur et vos victoires glorieuses vous ont acquise, que pour la grande liberté que vous donnez aux chrestiens sur les royaumes de vostre obéissance, comme aussi pour vous remercier du bon accueil que tous ses sujets

de France venus en ces quartiers disent avoir reçu de vous, avec lesquels vous avez tesmoigné grandement la pratique et le commerce dont il avoit ordre de vous entretenir et non moy : aussy Vostre Majesté a-t-elle appris il y a sept ou huit mois par deux jeunes gentilshommes françois qui sont venus icy pour voir vostre païs, comme ledit gentilhomme envoyé du Roy, ayant pris son chemin par Constantinople, il l'a trouvé fermé pour luy et s'en est retourné<sup>1</sup>. »

La mission religieuse confiée au Père Pacifique obtint un plein succès. Il avait une première fois parcouru presque tout le Levant en 1622. Parti de Marseille au mois de janvier de cette année, il s'était rendu à Constantinople et y avait été témoin de la révolution qui coûta la vie à Sultan Osman. De Constantinople, il se rendit en Égypte et visita ensuite les saints Lieux de la Palestine. De retour en Europe, il soumit à la Propagande un projet ayant pour objet l'établissement, dans le Levant, de couvents de son ordre ; ses propositions ayant été agréées par le Saint-Siège et par le cardinal de Richelieu, il repartit en 1627 accompagné de deux religieux pour fonder un hospice à Alep. Le Père Pacifique trouva auprès des religieux et des communautés chrétiennes de cette

1. Des Hayes de Courmenin se rendit en Russie en 1629 ; il devait obtenir du grand-duc de Moscovie la permission pour des marchands français de s'établir à Narva : il était, en outre, chargé de solliciter, à son retour, du roi de Danemark, le droit de passage par le Sund, et du roi de Suède, la liberté de navigation dans les mers voisines.

Des Hayes prit parti contre le cardinal de Richelieu. Il fut arrêté en Allemagne où il essayait de réaliser un emprunt sur les pierreries de la reine-mère. Amené dans le Languedoc où se trouvait la cour, il fut jugé et exécuté à Béziers. Le secrétaire qui accompagnait des Hayes a donné à sa première relation le titre de *Voyage de Levant fait par le commandement du Roy en l'année 1621*. A Paris, chez Adrian Taupinard, rue Saint-Jacques, à la Sphère, 1624.

Dans une seconde édition parue en 1629, l'auteur a ajouté « plusieurs choses notables observées en un troisieme voyage fait à Constantinople il y a deux ans ». Une troisième édition a vu le jour en 1643. *Les voyages au Danemark curieux d'annotations par P. L. M.* ont été publiés à Paris en 1664, in-12.

ville une mauvaise volonté si marquée qu'il dut recourir à l'intervention de quelques renégats français, qui servaient dans l'armée turque rassemblée dans le nord de la Syrie, et qui agirent sur l'esprit du grand vizir en sa faveur. Les firmans, expédiés par la Porte, autorisaient l'établissement à Alep d'un couvent de capucins. Toutes les formalités juridiques ayant été remplies, le Père Pacifique se hâta de se rendre dans l'île de Chypre et d'acquérir à Nicosie une maison dans laquelle il installa un de ses compagnons, pour y attendre les secours qui devaient être envoyés de France.

Revenu à Alep, le Père Pacifique fit connaître son dessein de passer en Perse : il ne se laissa point détourner par les avis fâcheux qu'on lui donna sur les périls du voyage et sur les mauvaises dispositions du Châh à l'égard des religieux francs. Emmenant avec lui le Père Gabriel de Paris et le Père Juste de Beauvais, il partit d'Alep pour Bagdad et arriva dans cette dernière ville après un voyage pénible de cinquante-deux jours. Le Père Pacifique fut favorablement accueilli par le gouverneur persan ; il laissa à Bagdad le plus jeune de ses compagnons, le Père Juste de Beauvais, et il prit le parti de se rendre, non point à Qazbin où se trouvait Châh Abbas, mais à Ispahan où il reçut une cordiale hospitalité dans la maison du gendre de Khodja Nazar, chef de la communauté des Arméniens établis dans le faubourg de Djoulfa. L'arrivée du Père Pacifique causa une vive émotion parmi les membres des Compagnies anglaise et hollandaise. Ils craignaient qu'il ne fût le précurseur d'agents d'une Compagnie française que l'on supposait vouloir s'établir en Perse. Ces soupçons furent promptement dissipés et, grâce à l'appui de l'archevêque arménien, le vartabed Khatchadour, et à l'influence de Khodja Nazar, le Père Pacifique fut appelé à

Qazbin où se trouvait la cour. Le Père et son compagnon furent invités à un grand repas auquel assista le roi et ils lui présentèrent, à la fin du banquet, les portraits de Louis XIII, de la reine et de la reine-mère. Le Père Pacifique sollicita des commandements royaux lui permettant d'établir une mission à Bagdad et une autre à Ispahan. Ils furent promptement expédiés et le Père Pacifique s'empressa de retourner en France<sup>1</sup>. Après une navigation fertile en incidents, il débarqua à Barcelone, et passant par Narbonne il se rendit au camp d'Alais, où il remit, avec une lettre de Châh Abbas, les riches étoffes que ce prince l'avait chargé de présenter en son nom à Louis XIII. L'honneur d'avoir établi en Perse la première mission de religieux français revient au Père Pacifique de Provins. Il accrédita, pour ainsi dire, à la cour de Perse et fit connaître aux Arméniens, encore nombreux à Ispahan, des religieux qui purent contre-balancer l'influence des Hermites de Saint-Augustin portugais et celle des Carmes déchaussés italiens et espagnols. Les Capucins français ont, dans certaines circonstances, rendu aux voyageurs et aux négociants français des services qui ne sauraient être oubliés<sup>2</sup>.

1. V. à l'Appendice les pièces X, XI, XII.

2. Le Père Pacifique de Provins a publié une *Lettre sur l'étrange mort du Grand Turc, empereur de Constantinople*. Paris, 1622. *Relation du voyage de Perse fait par le R. P. Pacifique de Provins, predicateur capucin, où vous verrez les remarques particulieres de la Terre Sainte et des lieux où se sont operez plusieurs miracles depuis la création du monde jusques à la mort et passion de Nostre Seigneur Jesus Christ. Aussi le commandement du Grand Seigneur Sultan Murat pour établir des couvens de Capucins par tous les lieux de son Empire. Ensemble le bon traitement que le roy de Perse fit au R. P. Pacifique, luy donnant un sien palais pour sa demeure avec permission aussi de bastir des monastères par tout son royaume et finalement la lettre et présent qu'il luy donna pour apporter au Roy Tres-Chretien de France et de Navarre Louis XIII, avec le testament de Mahomet que les Turcs appellent sa main et signature qu'il fit avant de mourir*. Paris, 1631.

L'année suivante, il parut à Lille, une nouvelle édition in-12, dédiée à Albert-Henri, prince de Ligne.

Châh Abbas I<sup>er</sup> mourut en 1629 à l'âge de soixante-trois ans, après un règne de quarante-cinq ans. Ce prince avait vu paraître à sa cour les ambassadeurs de presque tous les souverains de l'Europe et de l'Asie, et il avait accrédité des envoyés auprès de la plupart des princes chrétiens. Pour augmenter ses revenus, il avait favorisé le commerce et monopolisé quelques-uns des produits de son empire. Les Arméniens, ses sujets, fréquentaient les marchés de l'Europe et avaient fondé des établissements à Livourne, à Venise et à Amsterdam. Ils venaient faire à Paris l'acquisition d'objets de luxe, et leur exemple était suivi par des marchands musulmans.

La sécurité des routes était complète en Perse, grâce à une police vigilante et à des exemples sévères; partout le Châh faisait élever des caravansérails pour abriter voyageurs et marchandises. Des négociants anglais, hollandais et français, dont les noms nous ont été conservés, résidaient à Ispahan, et le Châh avait à son service un certain nombre d'artisans français, horlogers, armuriers, orfèvres, appartenant presque tous au culte réformé.

Le calme et la prospérité que la Perse devait au génie de Châh Abbas subirent quelques altérations pendant le règne de son petit-fils, Châh Sefy, qui monta sur le trône après lui; mais les relations diplomatiques et commerciales du royaume avec l'Europe n'en furent pas affectées.

Frédéric, duc de Holstein, avait fondé la ville de Friedrichstadt et il désirait en assurer la prospérité en y établissant des fabriques de soieries dont la Perse aurait fourni la matière première. Il voulut profiter des liens qui l'unissaient au grand-duc de Moscovie, Michel Fédorovitch, pour obtenir, avec une partie des soies vendues chaque année aux Anglais et aux Hollandais, l'autorisation de les faire passer par la

Russie. Le duc de Holstein résolut donc d'envoyer une première mission au grand-duc de Moscovie. Il chargea de négocier une convention commerciale le jurisconsulte Philippe Crusius et Otto Brugman, négociant de Hambourg. Oelschläger, plus connu sous le nom d'Olearius, leur fut adjoint en qualité de secrétaire. Le 22 septembre 1633, les envoyés du duc de Holstein prirent congé de lui et partirent pour Lubeck afin de gagner Riga. La distance qui sépare cette ville de Moscou ne put être franchie qu'en huit mois. Le 14 août 1634, Crusius, Brugman et Oléarius furent reçus par le grand-duc en audience solennelle. Ce prince leur témoigna la bienveillance la plus marquée et leur accorda la permission de faire construire à Nise les navires destinés à la navigation du Volga et de la mer Caspienne, lorsqu'ils se rendraient en Perse. Le grand-duc Michel exprima aux envoyés du duc de Holstein le désir de les voir séjourner à Moscou jusqu'après les fêtes de Noël, mais ceux-ci insistèrent pour obtenir leur congé et, après un voyage que les rigueurs de l'hiver rendaient pénible et dangereux, ils arrivèrent à Gottorp le 7 avril 1635. Le succès de cette première tentative détermina le duc de Holstein à ne point tarder à donner suite à ses projets. Les mêmes personnages furent chargés d'offrir à Châh Sefy de riches présents et de stipuler certains avantages pour le commerce des soies : ils quittèrent Gottorp le 24 octobre 1635 et firent leur entrée à Moscou, le 28 mars 1636. Le 6 avril, le grand-duc recevait les envoyés de Frédéric de Holstein en audience solennelle et, le 20 mai, ils étaient autorisés à continuer leur route. La navigation sur la Caspienne fut des plus pénibles ; le navire qui portait Crusius et sa suite échoua sur la côte de Derbend et ils ne purent quitter cette ville que le 22 décembre, pour se diriger sur Chemakhy. Ils durent y attendre pendant

trois mois les ordres du Châh, et s'arrêter encore pendant deux mois à Ardebil. Ils traversèrent les villes de Sulthanièh, de Qazbîn, de Qoum et de Kachan et firent leur entrée à Ispahan le 3 avril 1637. Le jour même, ils reçurent la visite de l'agent de la Compagnie hollandaise, le sieur Nicolas Jacobs Overschie qui leur déclara sans détour qu'il avait ordre d'entraver leurs négociations et de tout mettre en œuvre pour en empêcher le succès. Le 16 août, Châh Sefy leur accorda une audience dans laquelle il déploya la plus grande magnificence. Outre les cadeaux du duc de Holstein, Crusius offrit personnellement « une arquebuse dont le bois estoit d'ébène et qui se bandoit en baissant seulement le chien. Un vase de cristal de roche garny d'or et enrichy de rubis et de turquoises. Un cabinet d'ambre et une petite horloge sonnante. Le sieur Brugman donna un chandelier de cuivre doré à trente branches, ayant une monstre sonnante dans le pommeau, une paire de pistolets dorez dans de beaux fourreaux. Une fort belle horloge de sable. Une montre dans une boîte de topaze. Une enseigne de diamans et de rubis et, dans un billet, le présent de deux pièces de canon que nous avons laissées à Ardebil ».

Le 2 décembre, Abbas Qouly bek, qui était attaché à l'ambassade en qualité de mihmandar, vint apporter les cadeaux du Châh. Chaque envoyé reçut « un cheval dont la selle étoit couverte de lames d'or et la bride chargée de boucles du même métal, deux vestes à la persane accompagnées du *mendil* et du *mianbend*, c'est-à-dire du turban et de la ceinture de brocard d'or, de la façon du païs. De plus, pour eux, deux cent cinq pièces de quinze sortes d'étoffes de soye, de satin, de damas, de darai ou de taffetas renforcé de coton et deux cens tumains en argent qui valent justement trois mille

trois cens soixante dix piastres ou mille pistoles, pour la dépense du voyage dans le retour. Les cinq principaux de la suite eurent chacun une veste de satin et une autre à fleurs d'or et de soye. Les autres gentilshommes en eurent chacun une de tabis à fleurs d'or, mais le reste de la suite n'eut rien ».

L'inconduite et la violence du sieur Brugman hâtèrent le départ de l'ambassade : elle quitta Ispahan le 24 décembre 1637, et ce jour-là, Crusius apprit que Châh Sefy avait désigné un de ses maîtres d'hôtel, Imam Qouly Sultan, pour se rendre en qualité d'ambassadeur auprès du duc de Holstein et lui offrir, en son nom, des cadeaux estimés valoir vingt-cinq mille écus. Crusius et ses compagnons trouvèrent Imam Qouly Khân à Astrakhan; ils revirent Moscou pour la troisième fois le 2 janvier 1639, et le 1<sup>er</sup> août, ils rentraient à Gottorp sans avoir pu obtenir les avantages que l'on s'était promis d'un commerce régulier avec la Perse<sup>1</sup>.

Au milieu du xvii<sup>e</sup> siècle, il y avait à Ispahan trois couvents appartenant à des religieux catholiques. L'un était celui des Augustins placé sous la protection du roi de Portugal, dont les religieux jouissaient des revenus de leurs propriétés dans l'Inde, et recevaient d'abondantes aumônes que leur faisait parvenir le patriarche des Indes. Le second était celui des Carmes déchaussés, originaires pour la plupart d'Espagne et d'Italie. Ces religieux travaillaient surtout à la conversion des Arméniens schismatiques. Le troisième appartenait aux Capucins; le roi de France pourvoyait à leur entretien<sup>2</sup>.

1. La traduction française des Voyages d'Olearius par Abraham de Wicquefort a paru à Amsterdam en 1727, sous le titre de : *Voyages très curieux faits en Moscovie, Tartarie et Perse, trad. en françois par Abraham de Wicquefort.*

2. « Il y a quatre églises de catholiques romains dont l'une a été fondée par monsieur l'évesque de Babylone, autrefois de l'ordre des Carmes deschauds. L'autre est

L'évêque de Babylone, Bernard de Sainte-Thérèse, carme déchaussé français, avait, pendant son séjour à Alep, reçu l'hospitalité chez les Pères de la Compagnie de Jésus établis dans cette ville. Témoin de leurs succès, il forma le projet de fixer une mission à Ispahan.

La reine de Pologne, Marie-Louise de Gonzague, constitua sur son épargne un fonds pour subvenir aux frais d'établissement de cette maison, et plusieurs grands seigneurs et dames de la cour y ajoutèrent des dons considérables. Le Père Alexandre de Rhodes qui, pendant plus de trente ans, avait répandu l'enseignement de l'évangile parmi les populations de la Chine, de la Cochinchine et du Tonkin, fut choisi par le supérieur général de la Compagnie pour aller, avec un autre Père et un frère, procéder à l'installation de la mission d'Ispahan<sup>1</sup>. Les trois missionnaires s'embar-

de capucins français qui ont acquis leur maison sous le nom du roy de France afin de n'estre point molestez. La troisième est d'Augustins portugois autresfois bastie par la magnificence des roys de Castille, lorsqu'ils estoient roys d'Ormous et des conquestes des Indes orientales. La quatrième est des Carmes deschauds italiens qui sont envoyez par la Congrégation de *Propaganda fide* dont monsieur le cardinal Cupponi est à présent préfet. Ces religieux ont de quoy exercer leurs missions et ont pour objet la conversion des Monsulmans, Arméniens, Juifs, Parsis, Indous et Sabis qui se rencontrent tous en grand nombre en Hispahan.» *Les voyages et observations du sieur de la Boulaye Le Gouz*. Paris, 1653, page 98.

1. « Les Jésuites allèrent en Perse, l'an 1645, un Père Rigourdy étant leur supérieur. Il avoit des lettres de recommandation du pape, du roi et de plusieurs autres potentats de la chrétienté ; mais il n'avoit point de présents pour les accompagner, chose sans laquelle on n'est jamais bien reçu en Orient. A ce défaut, le Père Rigourdy proposa de grandes et impraticables alliances entre la France et la Perse, pour ruiner l'empire du Turc, dont les principales conditions étoient que l'on donneroit mademoiselle de Montpensier en mariage au roi de Perse ; que M. le Prince de Condé la meneroit à Ormus avec une flotte sur laquelle il y auroit vingt mille hommes, tandis qu'une autre grande armée attaqueroit le Turc du côté de la Syrie, et autres semblables propositions extravagantes, pour toutes lesquelles le bon Père ne demandoit qu'une maison et des lettres patentes pour l'établissement des Jésuites. Le roi trouva ces offres si impertinentes et toute la proposition si absurde, qu'il remit à une autre fois à donner la maison ; mais il donna les lettres patentes pour l'établissement. » *Voyages du chevalier Chardin*, Paris, 1811, tome VIII, page 107.

quèrent à Marseille, le 16 novembre 1654 et arrivèrent à Ispahan après une année de voyage. Le Père de Rhodes trouva à Ispahan le Père Aimé Chezaud, ancien supérieur de la maison d'Alep qui avait une certaine connaissance des langues orientales; il avait déjà composé un dictionnaire persan, écrit en cette langue quelques opuscules religieux et rédigé, et remis au premier ministre du Châh, un traité sur le mystère de la Trinité et de l'Incarnation du Verbe, fils de Dieu. Les Pères Jésuites étaient soutenus à la cour de Perse, sans grand succès, par un sieur de la Chapelle, gentilhomme normand, qui jouissait de quelque crédit auprès de Châh Sefy. Ce prince donna l'ordre à son premier ministre de convoquer les plus savants docteurs musulmans, pour discuter avec le Père Chezaud sur les principaux dogmes du christianisme. Les membres du clergé persan ne permirent pas au Châh d'assister à ces controverses théologiques; elles ne convertirent du reste personne et les Jésuites, qui s'étaient flattés d'obtenir à la cour d'Ispahan des succès éclatants, durent se borner à ouvrir des écoles pour les enfants à Tauriz, à Chemakhy, à Nakhtchivan et dans quelques autres localités du nord de la Perse <sup>1</sup>.

Louis XIV et Colbert, constamment préoccupés de l'extension et de la prospérité de la marine et du commerce de la France, songèrent à reprendre le projet qui avait été un instant caressé par le cardinal de Richelieu, et à disputer aux Anglais et aux Hollandais les marchés de l'Inde et de l'Ex-

1. La relation du voyage du Père de Rhodes en Perse a été rédigée par le Père Jacques de Machault sous le titre de : *Relation de la mission des Pères de la Compagnie de Jésus établie dans le royaume de Perse par le R. P. Alexandre de Rhodes dressée et mise au jour par un Père de la mesme Compagnie*. Paris, 1659. On a réimprimé à Lille, en 1884, *Les voyages et missions du P. Alexandre de Rhodes, S. J., en la Chine et autres royaumes d'Orient*.

trême-Orient. Les Anglais et les Hollandais avaient, dans Bombay et dans l'île de Ceylan qu'ils occupaient, une excellente base d'opérations en cas d'événements venant à se produire dans l'océan Indien ou les mers de Chine. La France ne possédait dans les Indes aucune place qui pût assurer la sécurité des magasins et des établissements d'une grande compagnie. Un capitaine Ricaut avait formé une association de vingt-quatre personnes pour le commerce de la côte orientale d'Afrique et la colonisation de Madagascar. Malgré les droits du capitaine Ricaut, le maréchal de la Meilleraye avait fait nommer gouverneur de Madagascar un de ses protégés nommé Pronis et, sur les rapports envoyés par celui-ci, il témoignait le plus vif intérêt à tout ce qui se passait dans cette grande île. Une première concession de dix ans avait été renouvelée au mois de septembre 1643 et lorsqu'elle fut arrivée à son expiration, on accorda une nouvelle prolongation de dix années. Madagascar semblait pouvoir former une excellente station sur la route des Indes ; on songea alors, après s'être accommodé avec M. le duc de Mazarin, héritier du maréchal de la Meilleraye, à constituer la Compagnie à laquelle on accorderait le privilège exclusif du commerce de l'Asie<sup>1</sup>.

1. La première Compagnie française à privilège exclusif pour le commerce des Indes fut formée en 1604 ; en 1611, elle n'avait fait aucune expédition ; mais pour écarter toute rivalité, elle fit renouveler son privilège par lettres patentes de Louis XIII, du 2 mars 1611. En 1635, le privilège exclusif de la Compagnie étant expiré, le capitaine Regimont, avec l'aide de quelques négociants de Dieppe, forma une compagnie qui envoya un navire aux Indes. Il revint richement chargé. Regimont s'associa le capitaine Ricaut et les deux navigateurs firent encore quelques voyages avantageux. Le cardinal de Richelieu crut faire prospérer ce commerce en accordant à la Compagnie un privilège exclusif pour dix ans. L'événement ne justifia pas ses espérances. La Compagnie avait envoyé, en 1643, un vaisseau qui devait former un établissement à Madagascar : quatre autres partirent en 1644 et 1648, mais vers 1650, elle avait cessé tous ses envois. *Mémoire sur la situation actuelle de la Compagnie des Indes*, juin 1769, par M. l'abbé Morellet, pages 10 et 11.

Le projet de la Compagnie des Indes fut dressé le 26 mai 1664 dans une assemblée des négociants notables de Paris : trois jours après, les statuts étaient présentés au roi à Fontainebleau et ils étaient immédiatement arrêtés en conseil. Les lettres patentes en forme d'édit furent expédiées à Vincennes au mois d'août et enregistrées au Parlement en septembre. Le roi accordait à la Compagnie le droit de faire naviguer, seule à l'exclusion de tous ses sujets, dans toutes les mers des Indes, d'Orient et du Sud pendant l'espace de trente ans. La Compagnie devait avoir à perpétuité la possession de l'île de Madagascar et toutes les places, terres qu'elle pourrait conquérir sur les barbares, à la seule condition d'offrir au roi, à chaque changement de règne, une couronne et un sceptre d'or. Le roi s'engageait à faire le cinquième des frais des trois premiers armements et ne demandait de remboursement qu'à la fin de la dixième année. Toutes les pertes subies par la Compagnie devaient être imputées à la somme fournie par le roi. Les marchandises importées aux Indes ou exportées de cette contrée seraient exemptes de tous droits, ainsi que les bois et matériaux nécessaires à la construction et à l'armement des navires de la Compagnie. Ces conditions réglées, on désigna les agents qui devaient se rendre à la cour du Grand Mogol et des princes de l'Inde, en passant par la Perse où il avait été jugé nécessaire d'avoir, à l'exemple des Anglais et des Hollan-

On ne s'occupa dans le principe que d'un établissement à Madagascar, et c'est dans cet esprit que François Charpentier, doyen de l'Académie française, écrivit en 1664, le *Discours d'un fidèle sujet du roi touchant l'établissement d'une Compagnie françoise pour le commerce des Indes orientales adressé à tous les François*. L'année suivante, Charpentier fit paraître la *Relation de l'établissement de la Compagnie françoise pour le commerce des Indes orientales, dédiée au Roi avec le recueil de toutes les pièces concernant le même établissement*. Une seconde édition fut publiée en 1666.

dais, des établissements à Ispahan, à Chiraz et à Bender-Abbassy -

La Compagnie chargea du soin de ses intérêts, en Perse et dans les Indes, trois négociants, les sieurs Beber, Mariage et Dupont ; le roi désigna pour le représenter auprès de Châh Sefy, M. de Lalain, gentilhomme ordinaire de la chambre, et M. de La Boullaye Le Gouz, gentilhomme angevin, qui avait déjà fait un voyage en Perse et était allé aux Indes en compagnie d'un de ses compatriotes, le Père Zenon, capucin. Rappelé en France par des affaires de famille, La Boullaye Le Gouz, qui avait parcouru l'Orient sous le nom d'Ibrahim bey et prenait en France le titre de voyageur catholique, fut présenté à Louis XIV. Il parut à la cour en costume persan, et ses récits intéressèrent le roi qui l'engagea à publier la relation de ses voyages.

De Lalain et La Boullaye furent autorisés à écrire au roi pour lui rendre compte des incidents qui pourraient survenir<sup>1</sup>. Ils ne déployèrent aucun caractère diplomatique à leur entrée sur le territoire persan, et leur passage à Erivan et à Tauriz ne fut pas signalé à la cour par les gouverneurs de ces villes. De Lalain, La Boullaye Le Gouz et les trois députés de la Compagnie arrivèrent à Ispahan le 13 novembre 1665 : les deux premiers allèrent se loger chez un négociant français, le sieur de l'Estoile<sup>2</sup>, et les autres chez un Arménien. De Lalain était chargé de remettre au sieur de l'Estoile la singulière lettre dans laquelle celui-ci, qualifié de premier valet de cham-

1. Le lecteur trouvera dans l'Appendice, pièces XX à XXXVI, pages 290-320, les lettres adressées par de Lalain et La Boullaye Le Gouz au roi et à M. de Lionne. Ces lettres sont conservées aux Archives du Ministère des Affaires étrangères.

2. Ce sieur de l'Estoile se trouvait à Paris en compagnie d'un marchand persan, nommé Seïf aga, lorsque Poulllet entreprit son voyage du Levant. *Nouvelles relations du Levant*. Paris, 1668, tome I, page 3.

bre du Châh de Perse, était invité à accorder ses bons offices aux délégués français<sup>1</sup>. La division avait éclaté parmi eux dès les premiers jours qui suivirent l'arrivée à Ispahan. Il avait été prescrit aux députés de la Compagnie de suivre pour leur conduite les avis de M. de Lalain. Sur les excitations du sieur Beber, ils se refusèrent absolument à reconnaître son autorité. Le Père Raphaël, qui devait les faire profiter de son expérience et les guider par ses conseils, éprouva les plus grandes difficultés à leur faire entendre la voix de la conciliation. Ce fut avec des peines infinies qu'il put faire adopter par les deux partis le texte de deux lettres collectives par lesquelles les délégués annonçaient leur arrivée au Nazir ou grand maître de la cour et à son adjoint, Mirza Tahir.

Châh Sefy revint à Ispahan quelques jours après l'arrivée des députés français; il s'arrêta dans une de ses maisons, aux portes de la ville et l'Imad eddaoulèh ou premier ministre et le Nazir envoyèrent chercher le Père Raphaël, pour savoir de lui quelle était la condition des gens qui venaient d'arriver et qui les avait envoyés. Ces deux ministres ne pouvaient croire qu'ils fussent de véritables délégués chargés d'une mission spéciale, et que La Boullaye Le Gouz, qui était déjà venu en Perse, en eût laissé ignorer les usages à la cour de France et à ses compagnons. La mésintelligence qui continuait à régner parmi les Français n'était pas faite pour effacer cette première impression défavorable. Malgré les efforts et les soins du Père Raphaël, elle éclatait en toute occasion. Le jour de l'audience accordée par le Châh, La Boullaye Le Gouz et Beber se tinrent pour offensés de ce que ce prince eût parlé à cinq reprises différentes au Père Raphaël et à MM. de Lalain et

1. Appendice, pièce XV, page 289.

Mariage, tandis qu'il ne leur avait adressé la parole qu'une seule fois. Châh Sefy avait reçu des mains de M. de Lalain la lettre écrite par le roi de France; elle était placée dans un petit coffret sur le couvercle duquel étaient brodées en relief les armes de France et de Navarre. Le Châh ouvrit ce coffret fermé par un simple crochet et se montra fort surpris de trouver une lettre écrite sur une feuille de parchemin de petit format et dépourvue du grand sceau; elle différait essentiellement de celles qui lui avaient été adressées précédemment par le roi en faveur des Pères Jésuites. « Raphaël, dit-il, je ne reçois pas de lettre ouverte et sans sceau; prends-la et l'emporte, car je ne crois pas qu'elle vienne d'un grand roi comme le roi de France. » Le Père Raphaël parvint à calmer le mécontentement du Châh, et le premier ministre l'invita à se rendre à son palais avec le gentilhomme qui avait remis la lettre entre les mains du Châh Sefy, afin que l'on pût en faire la traduction. La Boullaye Le Gouz prétendit avoir été convié par l'Itimad eddaoulèh et il insista pour accompagner le Père Raphaël et M. de Lalain. Le Père y consentit et fit tous ses efforts pour déterminer l'Itimad eddaoulèh à entrer en pourparlers avec les députés de la Compagnie. Ce fut en vain; le ministre déclara qu'il n'avait pas reçu l'ordre de se mettre en rapport avec eux. Les égards témoignés au Père Raphaël et à M. de Lalain, et le peu de cas que l'on semblait faire de leurs personnes portèrent au plus haut degré l'exaspération des députés du commerce. Ils exhalèrent leur mécontentement dans les termes les plus violents et menacèrent d'écrire au roi qui, selon eux, « ferait voler des têtes pour venger les affronts qui leur étaient faits ». Le Nazir fut chargé de les écouter et de prendre note de leurs demandes. Quand il fallut se rendre chez lui, les délégués refusèrent de s'y pré-

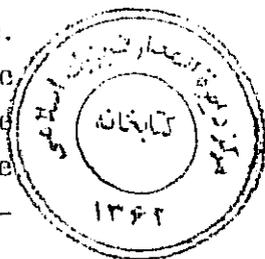
senter en même temps que les deux gentilshommes et il fallut toute la prudence et toute l'adresse du Père Raphaël pour éviter un nouvel éclat et les déterminer à rédiger les demandes, qui devaient être soumises à l'agrément du Châh. Ces demandes étaient les suivantes : les marchandises importées en Perse par la Compagnie devaient être, pendant les trois premières années qui suivraient son établissement, exemptes de tous droits de douane et de tous péages. Pendant les années suivantes, les agents de la Compagnie jouiraient des grâces ou des privilèges qui sont ou pourraient être accordés à l'avenir aux autres nations. En reconnaissance de ces avantages, les députés s'engageaient à faire au Châh et à ses ministres des cadeaux dont ceux-ci auraient lieu d'être satisfaits. Ces députés réclamaient, à la cour et dans les cérémonies publiques, la préséance sur toutes les autres nations, comme les agents du roi l'avaient dans toutes les cours de la chrétienté et à la Porte du Grand Seigneur. Enfin, le Châh était prié d'accorder une maison à Ispahan aux représentants de la Compagnie. Le Nazir promit de soumettre et de recommander à la bienveillante sollicitude de son maître les demandes des Français. Le Châh se mettait alors en route pour se rendre dans le Mazandéran. Deux jours après son départ, le Père Raphaël fut averti que la réponse à la lettre du roi de France et le *raqam*, ou ordre relatif aux privilèges accordés à la Compagnie, étaient expédiés et un courrier vint lui apporter l'ordre de venir, avec les députés, rejoindre la cour qui se trouvait à Tadj-Âbad, à trois journées d'Ispahan. De nouvelles scènes fâcheuses marquèrent leur arrivée dans ce village, et la mésintelligence devint telle que le Père Raphaël refusa d'accompagner chez le Nazir de Lalain et Mariage qui voulaient faire modifier

certaines articles qu'ils jugeaient désavantageux pour le commerce. Il fut alors décidé que de Lalain et Mariage suivraient la cour, pour s'occuper des affaires de la Compagnie et que La Boullaye Le Gouz, Beber et Dupont se rendraient à Bender-Abbassy en compagnie du fils de l'Estoile, leur interprète, et que de là ils passeraient aux Indes. Mariage revint à Ispahan après avoir obtenu l'autorisation de faire faire à Chiraz, à l'exemple des Anglais, des Hollandais et des Portugais, douze mille *men* de vin pour l'usage des agents et des employés de la Compagnie. De Lalain le rejoignit bientôt dans la capitale après avoir visité les villes de Tauriz, d'Ardebil et de Qoum. La Boullaye, Beber et Dupont se mirent en route le 16 novembre pour se rendre à Bender-Abbassy et s'embarquer là pour Surate. Dupont, le plus judicieux et le plus conciliant des députés du commerce, avait été vivement affecté par les querelles et la désunion de ses compagnons. Il succomba à Chiraz à la maladie qui le minait depuis quelque temps, et il fut enterré dans le cimetière des Arméniens de cette ville. De Lalain partit six jours après eux ; arrivé à Bender-Abbassy, il subit l'influence funeste du climat. Il fut atteint d'une fièvre pernicieuse et voulut se faire transporter à Chiraz où, grâce à un air plus salubre, il espérait rétablir sa santé. La mort l'arrêta à trois lieues de Bender-Abbassy, au village de Bendi-Aly où il fut inhumé dans le sable.

De La Boullaye et Beber arrivèrent à Surate le 1<sup>er</sup> avril 1666. Ils y donnèrent, comme en Perse, le triste spectacle d'une vie scandaleuse et devinrent l'objet du mépris des fonctionnaires du Grand Mogol et des résidants étrangers. De La Boullaye disparut, assassiné, croit-on, par des soldats persans, ainsi qu'un jeune esclave qu'il avait acheté à un

Français nommé Murzin, arquebusier au service du Châh de Perse. Beber, après mille aventures fâcheuses, mourut misérablement à Goa.

Il n'entre pas dans mon sujet de tracer une histoire de la Compagnie des Indes orientales. Le départ d'une flotte pour l'océan Indien avait fait naître en France les plus brillantes espérances, mais la rivalité des agents de la Compagnie, la mort de la plupart d'entre eux, le choix d'une île insalubre qui n'offrit pas les ressources que l'on avait cru en tirer sur la foi de relations inexactes, les malversations d'un Hollandais, le sieur Caron, auquel on avait confié des intérêts considérables dans ces pays éloignés, portèrent la plus grande atteinte à la considération et aux ressources de la Compagnie. La guerre de 1667, celle de 1672, la destruction sur la côte de Ceylan d'une partie de l'escadre commandée par M. de la Haye et la prise de Saint-Thomé anéantirent le commerce français aux Indes. Louis XIV avait fait en 1671 une nouvelle démarche auprès du Châh en faveur de la Compagnie. Un sieur de la Jonchère fut chargé d'offrir quelques présents au nom du roi et dut solliciter le renouvellement des privilèges accordés cinq ans auparavant. On avait promis au gouvernement persan l'établissement d'un commerce régulier et l'arrivée à Bender-Abassy, à époques fixes, de vaisseaux chargés de riches marchandises. On s'étonnait à Ispahan de voir que aucune des promesses faites n'avait été tenue. Si l'on s'en rapporte à la traduction d'un *ragam* faite par Pétis de la Croix, Châh Suleyman aurait, en considération de la demande faite par Louis XIV, accordé au mois de décembre 1671, le renouvellement des privilèges accordés en 1666<sup>1</sup>.



1. Appendice, pièce XLV, pages 340-342.

Cette démarche paraît être la dernière que le roi ait tentée en faveur du commerce de ses sujets en Perse, avant les missions confiées aux sieurs Fabre et Michel en 1708.

Les guerres qui marquèrent la fin du xvii<sup>e</sup> siècle, les tentatives faites pour obtenir un établissement dans le royaume de Siam et pour nouer des relations commerciales avec la Chine influèrent sur les décisions de la Compagnie et détournèrent son attention des comptoirs du golfe Persique et d'Ispahan. Toute la sollicitude de Louis XIV se porta désormais sur les missions des capucins et des jésuites établies dans la capitale et les provinces de la Perse.

Les lettres adressées par le roi au Châh ont toutes pour objet de recommander à la bienveillance de ce prince les hospices et les écoles des Capucins à Ispahan et à Tauriz, les églises et les écoles des jésuites à Chemakhy, à Érivan et la communauté des dominicains à Nakhtchivan. Un prélat arménien-uni, Mathieu de Avanic, avait été nommé évêque du diocèse de Nakhtchivan et était allé se faire sacrer à Rome en 1668. A son retour en Perse, il fixa sa résidence à Ispahan : deux dominicains qu'il envoya en Europe en 1673 furent reçus par le pape et par le roi auxquels ils remirent des lettres rédigées en persan et, jusqu'en 1674, Mathieu de Avanic fut considéré par les ministres persans comme le représentant accrédité du roi, du pape et de la république de Venise. Neuf années plus tard, François Picquet, évêque de Cesarople *in partibus infidelium*, fut revêtu du caractère d'ambassadeur.

François Picquet appartenait à une famille honorable de Marseille. Il fut destiné au commerce, mais, en 1652, le consulat de France à Alep étant venu à vaquer, il obtint ce poste et l'occupait pendant huit ans à la satisfaction générale.

Sa dévotion et sa charité, le zèle qu'il déploya pour la défense des intérêts chrétiens en Syrie et sa correspondance avec la Congrégation de la Propagande attirèrent sur lui les regards de la Curie romaine. François Picquet était attiré vers l'état ecclésiastique par une vocation sincère et irrésistible.

Pendant un congé qu'il vint passer en France, il entra au séminaire, fut ordonné et reçut le prieuré de Grimaud, en Provence. M. du Chemin, vicaire apostolique de Babylone, retenu en France par ses infirmités, était dans l'impossibilité d'aller rejoindre ses ouailles. Picquet fut désigné pour le remplacer. Le 24 juillet 1675, il recevait le titre d'évêque de Cesarople en Macédoine et un bref du pape lui conférait les fonctions de vicaire apostolique de Nakhtchivan. Il s'adjoignit quelques prêtres pour l'aider dans les travaux de sa mission et s'embarqua à Marseille pour se rendre dans le Levant. Il arriva à Alep au mois de novembre 1679. Les dominicains établis à Nakhtchivan avaient fait entrer dans le giron de l'Église romaine un certain nombre d'Arméniens qui formaient une communauté riche et importante. Elle avait à subir de la part des gouverneurs persans de nombreuses avanies et de cruelles persécutions. Pour obtenir justice et être assurés d'une protection efficace, ils s'adressèrent au roi de France et au pape et les supplièrent de revêtir François Picquet du caractère d'ambassadeur, afin qu'il pût faire connaître leurs griefs aux ministres persans et obtenir réparation des injustices dont ils avaient à souffrir. Picquet ne repoussa pas le vœu qui fut exprimé et il écrivit à Versailles et à Rome pour faire connaître les désirs des Arméniens unis. Après une assez longue négociation entre le cabinet de Versailles et la Curie, Picquet fut investi du caractère d'ambassadeur. Il quitta Alep, passa par Diarbe-

kir où il s'arrêta pendant quelque temps et arriva enfin à Nakhtchivan. Son premier soin fut de réunir la communauté catholique pour la faire procéder à la nomination d'un évêque. L'unanimité des suffrages se réunit sur son nom : il n'accepta pas l'honneur qui lui était conféré et il fit désigner pour le remplacer le Père Knap, dominicain d'origine allemande, dans le zèle duquel il avait la plus grande confiance. L'évêque de Cesarople reçut en 1682, les lettres du roi l'accréditant auprès du Châh en qualité d'ambassadeur. A son arrivée à Ispahan, il apprit avec douleur que la maison, l'église et les vases sacrés de la mission de Bagdad avaient été vendus à des Turcs. Il mit tout en œuvre pour relever les ruines accumulées de toutes parts ; il sollicita son audience du Châh, bien que les présents du roi ne fussent point arrivés ; il fit admettre par les ministres les réclamations des Arméniens catholiques et celles des Jésuites. L'évêque de Babylone étant mort en 1683, Picquet fut désigné pour occuper le siège épiscopal. Les relations de la Perse et de la Turquie étant des plus tendues, Picquet jugea prudent de ne point se rendre immédiatement dans son nouveau diocèse. Ses travaux apostoliques avaient ébranlé sa santé qui avait toujours été délicate ; il crut la raffermir en allant respirer un air plus salubre, et il se fixa à Hamadan auprès de M. Pidou de Saint-Olon. Il y mourut le 26 août 1685<sup>1</sup>. Sa mort excita parmi les colonics européennes et les chrétiens d'Orient des regrets unanimes. Le

1. Une *Vie de François Picquet* a été publiée à Paris en 1732. Cet ouvrage est attribué à M<sup>sr</sup> Anthelmy, évêque de Grasse. Le Père Labat a inséré, dans le t. IV des *Mémoires du chevalier d'Arvieux*, les lettres écrites par François Picquet à d'Arvieux, alors consul de France à Alep. V. dans l'Appendice, pièce XLIV, pages 339-340, la lettre par laquelle François Picquet rend compte de son audience, et, pièce XLV, pages 340-342, la réponse de Châh Suleyman à la lettre de Louis XIV.

siège épiscopal de Babylone resta vacant pendant deux ans. Le pape Innocent XI appela à l'occuper Pidou de Saint-Olon qui avait pris à Rome l'habit des cleres réguliers théatins et avait fait profession le 8 décembre 1659. Le Père Pidou de Saint-Olon était le frère de l'envoyé de Louis XIV à la cour de Maroc, auquel nous devons l'*Estat présent du Maroc* publié en 1694 et qui fut chargé d'accompagner vingt ans plus tard Riza bek lors de son voyage en France et pendant son séjour à Paris. Pidou de Saint-Olon avait fait une étude approfondie de la langue arménienne et cette connaissance l'avait désigné au choix de la cour de Rome pour remplir en Russie, en Arménie et en Perse, des missions apostoliques. Il avait fixé sa résidence à Hamadan et c'est de cette ville qu'il se rendit à Ispahan en 1694, pour y être sacré dans l'église des Pères Jésuites. Quelques années plus tard le roi lui confia les fonctions consulaires : Pidou de Saint-Olon, sous prétexte de les exercer avec plus de profit pour la nation, alla s'établir à Hamadan, laissant à Ispahan son coadjuteur Gatien de Gallizean, évêque d'Agathopolis. Pidou de Saint-Olon ne soutint qu'avec mollesse les intérêts qui lui étaient confiés. L'Empereur et le pape voulurent prendre en main la défense des religieux résidant en Perse et celle des sujets catholiques du Châh de Perse. C'est ainsi que l'évêque d'Ancyre se présenta à la cour de Perse de la part de l'Empereur et du pape et que le Père Felice Maria da Sellano obtint en parlant au nom de la cour de Vienne et du Souverain Pontife le redressement des griefs dont avaient à se plaindre les missionnaires catholiques des provinces du nord de la Perse.

En 1683, on avait vu arriver à Ispahan Fabricius, envoyé du roi de Suède Charles XI ; il était chargé d'inviter Châh Suleyman à tourner ses armes contre l'Empire ottoman. Une

puissante armée turque envahissant l'Autriche devait faire tomber Vienne, boulevard de la chrétienté. Fabricius avait pour mission de faire savoir au Châh que Charles XI mettait douze régiments à la disposition de l'Empereur et qu'il se proposait d'en lever six autres pour concourir au salut de la chrétienté; il engageait le Châh à faire une diversion sur les frontières asiatiques de l'Empire ottoman. Le roi de Suède manifestait de plus l'intention de conclure, avec le gouvernement persan, une convention commerciale. Pour rendre les relations plus sûres et plus promptes, Fabricius était autorisé à déclarer que son souverain était prêt à mettre à la disposition du Châh des ingénieurs, des forgerons, des charpentiers et autres ouvriers qui suppléeraient à l'inexpérience des sujets persans établis sur le littoral de la mer Caspienne, et construiraient des navires à marche rapide et assez solides pour résister aux tempêtes et échapper aux périls d'une mer capricieuse. Le roi de Suède demandait aussi, pour ses agents, l'autorisation d'explorer les forêts du Mazandéran. François Picquet assistait à l'audience accordée à Fabricius, avec l'ambassadeur de Siam, le comte Suski, envoyé du roi de Pologne, un carme déchaussé, nommé le Père Élie, qui avait une lettre de l'Empereur à remettre au Châh, les ambassadeurs uzbeks et Constantin Christophorovitch, interprète du grand-duc de Moscovie pour la langue grecque.

Les limites que je me suis fixées pour ce rapide exposé des relations de la France avec la Perse ne me permettent pas de mentionner la mission de MM. Fabre et Michel ni celle de Mchemmed Riza bek à Paris. Le temps n'était pas, du reste, éloigné où la Perse allait être envahie par les Afghans et où un soldat de fortune, Nadir Châh, faisant disparaître le dernier rejeton de la dynastie des Sèfévis, allait

remplir l'Orient et l'Europe du bruit de ses exploits. La catastrophe qui coûta la vie à Nadir Châh plongea de nouveau la Perse dans le trouble et la confusion : Kerim Khan rendit la paix et le repos aux provinces qui reconnurent son gouvernement, mais cet empire, qui, à différentes époques, avait jeté un si vif éclat, ne jouit d'une tranquillité assurée qu'à l'avènement de la dynastie à laquelle appartient le souverain actuel qui occupe le trône depuis plus de trente années.

J'ai fait mention des relations rédigées par des personnages revêtus d'un caractère diplomatique tels que Shirley, Kakasch de Zalonkemeni, Gouvea, Figueroa et Olearius. Je crois devoir indiquer aussi celles qui ont été écrites, soit par des voyageurs, soit par des marchands ou des missionnaires.

Je ne sais si je dois compter Teixeira parmi les voyageurs qui ont parcouru la Perse. Nous ne connaissons ni la date ni le lieu de sa naissance. Il ne nous donne sur lui-même que fort peu de renseignements. Dans un premier séjour à Ormuz, il paraît s'être adonné à l'étude de la langue persane. Il a eu entre les mains un exemplaire du *Raouzet oussefa* de Mirkhond, et il a extrait de cet ouvrage une liste des souverains des quatre dynasties persanes qui ont régné jusqu'à l'époque du triomphe de l'islamisme ; il énumère ensuite les khalifes Omeyyades et Abbassides, les descendants de Djeuquiz Khan, les souverains Ilkhanis, les princes des tribus turcomanes du Mouton blanc et du Mouton noir, enfin les Châhs de la dynastie des Sèfèvis jusqu'au règne de Châh Abbas I<sup>er</sup>. Teixeira a possédé un ouvrage précieux dont malheureusement aucun exemplaire n'est parvenu jusqu'à nous. Je veux parler de la Chronique d'Ormuz, écrite par Touran Châh, un des princes qui ont gouverné cette île. La

perte de ce livre est d'autant plus regrettable que les historiens orientaux ne nous donnent que fort peu de détails sur ces petits souverains qui, forcés d'abandonner les villes du littoral à la fin du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle, firent de cette île l'entrepôt du commerce des Indes orientales et de la Perse avec l'Égypte, la Syrie et l'Europe. L'abrégé de la Chronique de Touran Châh, fait par Teixeira, ne nous offre qu'un récit confus et mal disposé. Il jette peu de lumières sur les événements qui se sont produits dans le golfe Persique jusqu'à la conquête d'Ormuz par Albuquerque. Teixeira a placé à la suite de cette traduction le récit de son voyage de retour en Europe. Il partit d'Ormuz au mois d'avril 1605 pour se rendre à Bassora. De cette ville, il gagna Bagdad, visita Nedjef et Kerbela, traversa le désert et arriva à Alep. Il alla s'embarquer à Alexandrette, et le 11 juillet, il débarquait à Venise, d'où il se rendit à Anvers où il fixa sa résidence et publia sa relation sous le titre de : « *Relaciones de Pedro Teixeira del origen, descendencia y succession de los reyes de Persia y de Hormuz y de un viaje hecho por el mismo autor donde la India oriental hasta Italia por tierra.* En Amberes. Hieronymo Verdussen, 1610. » Cotelendi dédia au duc de Montausier une traduction de cet ouvrage qu'il fit paraître sous le titre de : *Voyages de Teixeira ou l'histoire des rois de Perse traduite d'espagnol en françois.* Paris, 1681, 2 volumes.

Le Voyage de Teixeira ne présente aucun intérêt, et les noms orientaux qui figurent dans cet ouvrage sont, pour la plupart, transcrits de la façon la plus barbare.

J'ai déjà fait mention de la relation de Cartwright. Hakluyt et Purchas ont admis dans les recueils publiés par leurs soins, divers récits de voyage : je ne crois point utile de les ana-

lyser, je me bornerai donc à en relever les titres. Nous trouvons, dans les *Pilgrims* de Purchas, *Les Voyages en Perse* de Meldenholl, *La Perse et le golfe Persique* de Salbank, *Le Voyage* de Cowel (1610), *Le Voyage d'Admir à Ispahan en 1615-1616* de Seett et Crowther, celui de *Moscou à Ispahan* de Hobbs (1620).

Quelques années auparavant, le 8 juin 1614, Pietro della Valle s'était embarqué à Venise pour se rendre à Constantinople. Pietro della Valle, né à Rome en 1586, avait, dans sa jeunesse, cultivé les belles-lettres avec un certain succès et, lors de son admission dans l'Académie des *Umoristi*, il avait pris le surnom de *Fantastico*. Il embrassa la carrière des armes, lors des différends qui éclatèrent entre le pape Paul V et la république de Venise, mais la médiation de Henri IV et les bons offices du cardinal de Joyeuse ayant aplani toutes les difficultés, Pietro della Valle s'embarqua sur une galère de la flotte d'Espagne et, en 1611, il assista à plusieurs engagements avec les pirates barbaresques sur les côtes d'Afrique. Dédaigné, à son retour à Rome, par une dame à laquelle il adressait ses hommages, il se rendit à Naples et fit solennellement vœu dans une église d'aller visiter les Lieux saints de la Palestine. Il répudia le nom de *Fantastico*, adopta celui de *Pellegrino* et se mit en route pour le Levant.

De Constantinople, Pietro della Valle se rendit au Caire et arriva à Jérusalem, après avoir traversé le désert qui sépare ces deux villes. Il séjourna pendant quelque temps à Damas et à Alep et descendit le Tigre jusqu'à Bagdad. C'est dans cette ville qu'il s'éprit d'une jeune fille chrétienne, Sitti Maani, dont la famille était originaire de la ville de Mardin. Il l'épousa en 1616, et partit avec elle pour la Perse ; il tra-

versa la ville de Hamadan et alla trouver Châh Abbas à Ferahâbad, puis à Échref, dans le Mazandéran. Il offrit ses services à ce prince et il assista, ainsi que sa femme qui l'accompagnait à cheval, à la bataille que Châh Abbas livra aux Turcs près d'Ardebil.

Pietro della Valle se rendit ensuite à Ispahan (1621), puis à Chiraz : pendant son séjour dans cette dernière ville, il alla visiter les ruines de Persépolis dont il donne une description détaillée. Il s'arrêta pendant quelque temps à Lar, d'où il gagna la côte du golfe Persique. Les fatigues et les privations, jointes à l'insalubrité du climat, altérèrent la santé de Pietro della Valle et celle des personnes qui l'accompagnaient. Sa femme, Sitti Maani, succomba aux atteintes d'une fièvre pernicieuse à Mina, sur la côte, en face d'Ormuz<sup>1</sup>. La guerre que les Portugais soutenaient contre les Persans unis aux Anglais le retint à Lar. Enfin, le 10 février 1624 il put s'embarquer à Bender-Abbassy, sur un navire anglais qui le conduisit à Surate. Après avoir parcouru l'Inde pendant une année, il revint en Europe par la voie de Bassora et d'Alep. Il revit Rome au mois de mars 1626. Le pape Urbain VIII lui accorda une audience dans laquelle Pietro della Valle lui remit un mémoire sur l'état de la Géorgie et sur les moyens à employer pour en faire entrer les peuples dans le giron de l'Église romaine. Urbain VIII, pour reconnaître son zèle, le nomma son camérier d'honneur. Banni

1. Pietro della Valle ramena à Rome le corps de Sitti Maani et lui fit faire des funérailles solennelles dans l'église de Santa Maria d'Ara Celi. L'éloge funèbre, les épitaphes, les inscriptions, dont quelques-unes sont en syriaque, en arabe, en persan et en turc, ont été recueillis par Rocchi et publiés sous le titre de : *Funerale della signora Sitti Maani Gioerida della Valle, celebrato in Roma l'anno 1627 et descritto dal signor Girolamo Rocchi*. In Roma, 1627, in-4°. Ce volume renferme le portrait de Sitti Maani, la représentation du catafalque et le grand sceau de Sitti Maani ayant une double inscription syriaque et arabe.

de Rome pour avoir commis un meurtre en présence du pape, Pietro della Valle reçut sa grâce et mourut dans sa ville natale, le 20 avril 1652.

La relation de ses voyages a été publiée sous le titre de : *Viaggi in lettere familiari al suo amico Mario Schipano divisi in tre parti cioè la Turchia, la Persia e l'India*. Rome, 1650.

Une seconde édition a été publiée en 1662-1663 et une troisième, à Bologne en 1672. Une nouvelle édition du texte italien a été donnée par M. Gancia, en 1843.

Une traduction française, due aux PP. Étienne Carneau et François Le Comte, des *Fameux voyages de Pietro della Valle, gentilhomme romain, dans la Turquie, l'Égypte, la Palestine, la Perse, les Indes orientales et autres lieux*, parut à Paris en quatre volumes in-4°, 1664-1663. Une autre édition, en huit volumes in-12, fut donnée en 1745.

A son retour en Italie, Pietro della Valle avait publié un panégyrique de Châh Abbas : *Delle conditioni di Abbàs, rè di Persia*. Venetia, 1628. Cet ouvrage fut traduit en français par J. Baudoin, sous le titre de : *Histoire apologétique d'Abbas, roy de Perse, traduite de l'Italien de messire Pierre de la Valée*. Paris, 1631.

La relation de Pietro della Valle est formée d'une série de lettres adressées par lui à son ami Mario Schipano, à Naples. Celles qui ont trait à la Perse sont, sans contredit, les plus intéressantes et elles forment plus de la moitié de l'ouvrage. Les voyageurs de la seconde moitié du xvii<sup>e</sup> siècle nous ont donné des descriptions plus détaillées d'Ispahan, de Chiraz et de Persépolis, mais il y a, dans l'ouvrage de Pietro della Valle, un morceau digne de fixer l'attention ; c'est celui qui contient le récit du voyage de l'auteur dans

le Mazandéran, ainsi que la description des villes de Kachan, de Sarī, de Ferahâbad et du palais d'Échref, que Châh Abbas venait de faire construire pour y passer les hivers, et pour complaire à sa mère qui avait vu le jour dans cette province. En retournant à Ispahan, Pietro della Valle passa à Téhéran, qualifiée par lui de ville des platanes, et qui n'avait d'autre renommée que celle que lui valaient l'abondance et l'excellente qualité de ses fruits. Quelques pages sont aussi consacrées à la description de Qazbin. Pendant son séjour à la cour de Châh Abbas, Pietro della Valle jugea à propos de recommander à ce prince de faire alliance avec les Cosaques dont les ambassadeurs se trouvaient alors à sa cour. Pietro della Valle prétendait qu'avec leur aide le Châh pourrait expulser les Turcs de la mer Noire et amener la chute de Constantinople. Il est, du reste, fort au courant des négociations de Robert Shirley en Espagne, et de celles de Gouvea et de Figueroa en Perse. La septième lettre, écrite d'Ispahan, est consacrée tout entière aux propositions faites par le roi d'Espagne pour l'envoi d'une escadre de cinq galions dans la mer Rouge, à ses réclamations pour que les places conquises dans le golfe Persique lui fussent restituées, ainsi qu'à son désir de conclure une convention pour le commerce des soies. La dernière partie du voyage en Perse nous fournit les détails les plus complets sur l'expédition des Anglais alliés aux Persans, qui amena la conquête de l'île d'Ormuz. Les lettres de Pietro della Valle se lisent avec plaisir et profit, malgré de trop nombreuses digressions qui détournent l'attention du lecteur : l'amour ardent que Sitti Maani avait inspiré à son mari éclate à chaque page de son livre, et il ne cesse de célébrer sa beauté et ses vertus avec les accents de la passion la plus vive.

Grâce à Pietro della Valle nous avons un tableau fidèle de la Perse au commencement du xvii<sup>e</sup> siècle, une idée exacte du caractère de Châh Abbas et de ses ministres, ainsi que des notions utiles sur le commerce et l'industrie des principales villes de la Perse.

Jean de Laet publia, en 1633 chez les Elzevirs, un volume ayant pour titre : *Persia, seu regni persici status variaque itinera in atque per Persiam, cum aliquot iconibus incolarum*. Cet ouvrage dédié à William Boswell, agent de S. M. Britannique auprès des États généraux des Provinces-Unies, est divisé en deux parties. La première renferme la description topographique des provinces de la Perse et un aperçu sur le climat et sur les productions du sol. Un chapitre nous fait connaître les mœurs, les institutions et les coutumes des habitants ; un autre est consacré à la religion et aux dissentiments religieux qui séparent les Turcs des Persans, et il nous offre le tableau du régime politique, de la puissance et des ressources de l'empire de Perse ; il nous donne aussi l'origine des princes Sèfèvis qui régnaient alors dans ce pays, et il se termine par l'énumération des monarques des anciennes dynasties. La seconde partie de l'ouvrage nous fournit des extraits du voyage de Josaphat Barbaro (1471), de celui de Contarin, ambassadeur de la Seigneurie de Venise à la cour du sultan Ouzoun Hassan (1473), l'itinéraire d'un marchand vénitien extrait des *Navigations* de Ramusio, des fragments du voyage de Cartwright et les deux itinéraires d'Anthony Jenkinson. Nous voyons aussi figurer, dans cette seconde partie, celui de John Newberry qui en 1581 partit d'Alep pour aller à Ormuz et voyagea en Perse, celui de Nicolas Hemmy d'Ormuz à Ispahan, celui de Salbank et de Robert Cowet qui, après leur naufrage sur la côte de Malabar, traversèrent

la Perse en 1609 pour rentrer en Europe, celui de Robert Steele, de l'Inde à Bagdad, enfin l'itinéraire de Teixeira, d'Ormuz à Basra, en traversant une partie du Kerman.

Ce petit volume, exécuté avec le soin que les Elzevirs apportaient à leurs publications, est orné de huit gravures sur bois d'une grande finesse, copiées sur des dessins originaux persans.

Un carme déchaussé français, natif du bourg de Malaucène, dans le comtat d'Avignon, le P. Philippe de la Très-Sainte Trinité, fut désigné au mois de février 1629, par le cardinal Barberini, pour aller, en compagnie des PP. Épiphane de Saint-Jean-Baptiste et Ignace de Jésus, s'acquitter en Perse des devoirs d'une mission apostolique. Ils débarquèrent à Alexandrette, traversèrent Alep et Bagdad et arrivèrent à Ispahan le 19 du mois d'août. Le P. Philippe de la Très-Sainte Trinité n'y séjourna que neuf mois. Il reçut l'ordre de se rendre à Basra où, pendant quinze mois, il se livra à l'étude de la langue arabe. Il passa ensuite neuf années dans les Indes, où il exerça le saint ministère et il revint en Europe en 1640, après avoir de nouveau traversé la Perse et avoir visité les saints Lieux de la Palestine.

Le P. Philippe de la Très-Sainte Trinité publia en 1649 son *Itinerarium orientale, in quo varii itineris successus, plures Orientis regiones, earum montes, maria et flumina, series principum qui in eis dominati sunt, incolæ tam christiani quam infideles, populi, animalia, arbores, plantæ et fructus, religiosorum in Oriente missiones ac varii celebres eventus describuntur*. Lyon, 1649.

Le Père Pierre de Saint-André en a donné une traduction française dédiée par lui à Paul-Albert de Fourbin, grand prieur de Saint-Gilles : *Voyage d'Orient du R. P. Philippe de la*

*Très-Sainte Trinité, carme dechaussé, où il décrit les divers succez de son voyage, plusieurs regions d'Orient, leurs montagnes, leurs mers et leurs fleuves, la chronologie des Princes qui y ont dominé, leurs habitans tant chrestiens qu'infidèles..... composé, reveu et augmenté par luy mesme et traduit du Latin par un Religieux du mesme Ordre. Lyon 1652 et 1669.*

Cinq chapitres du second livre du *Voyage d'Orient* contiennent la description des différentes provinces de la Perse. Elle est fort succincte et il n'y a qu'un très mince profit à tirer des reusesignements fournis par le P. Philippe. Son ouvrage a eu cependant quelque succès : il a été traduit en italien et publié à Rome en 1666, et l'année suivante à Venise : trois éditions allemandes ont vu le jour à Francfort en 1671, 1673 et 1696.

Le P. Ignace de Jésus, qui accompagnait le P. Philippe de la Très-Sainte Trinité, a publié à Rome, en 1661, une *Grammatica linguæ persicæ*.

Jean-Baptiste Tavernier naquit à Paris en 1605 ; il nous apprend dans l'Introduction, placée en tête de ses *Voyages*, que les conversations des savants et des curieux qui se réunissaient chez son père, Gabriel Tavernier, graveur et éditeur de cartes géographiques, lui inspirèrent, dès sa plus tendre jeunesse, le vif désir de parcourir les pays étrangers. « Ma première sortie du royaume, dit-il, fut pour aller en Angleterre..... d'Angleterre je passay en Flandre pour voir Anvers, la patrie de mon père ; de Flandre, je continuay mon voyage dans les Provinces Unies où l'inclination que j'avois à voyager s'accrut par le concours de tant d'étrangers qui se rendent à Amsterdam de tous les costez du monde. »

Après avoir parcouru l'Allemagne, la Pologne et la Silésie,

passé quelques années en Hongrie, visité Venise, Mantoue, Rome et Naples, Tavernier se trouvait à Ratisbonne en 1636, à l'époque où l'empereur Ferdinand II y faisait couronner son fils, roi des Romains. Tavernier vit dans cette ville le P. Joseph envoyé par le roi Louis XIII ; ce religieux lui proposa d'accompagner l'abbé de Chappes, frère du maréchal d'Aumont et un autre gentilhomme, nommé de Saint-Liebau, qui désiraient se rendre à Constantinople et faire le pèlerinage de Jérusalem. Tavernier accepta avec empressement l'offre qui lui était faite, mais à son arrivée à Constantinople, il se sépara de ses compagnons et, après avoir attendu pendant onze mois le départ d'une caravane, il put enfin se diriger sur Ispahan en traversant l'Anatolie et en passant par Erzroum, Erivan, Tauriz, Qoum et Kachan. De 1636 à 1663, Tavernier entreprit six voyages en Orient. Des spéculations heureuses, le commerce des pierreries, dont il vendit à Louis XIV pour une somme de trois millions, lui assurèrent une fortune considérable ; mais ses revenus ne purent suffire pendant longtemps aux dépenses du train qu'il menait : il emmena avec lui en Orient son neveu qui, au lieu de se rendre aux Indes pour y vendre les marchandises que lui avait confiées son oncle, s'établit à Ispahan et, par ses prodigalités et ses spéculations malheureuses, compromit d'une manière irrémédiable les ressources de Tavernier. Celui-ci, pour satisfaire ses créanciers qui le harcelaient, dut vendre la baronnie d'Aubonne et accepter, en 1684, les offres du Grand-Électeur qui voulait fonder une Compagnie coloniale<sup>1</sup>.

1. M. Joret, professeur à la Faculté des lettres d'Aix, a publié, en 1885 : *Jean-Baptiste Tavernier, écuyer, baron d'Aubonne, chambellan du Grand-Électeur, d'après des documents nouveaux inédits*. Cet excellent travail nous donne le résumé des voyages de Tavernier et nous fournit des renseignements ignorés jusqu'ici sur le séjour de Tavernier à la cour de Prusse, sur son dernier voyage et sur sa mort à Moscou.

Tavernier mourut à Moscou en 1689. L'itinéraire donné par lui, dans la première partie de ses voyages, est celui de Constantinople à Ispahan, en traversant le nord de l'Asie Mineure (1636).

Le second voyage de Tavernier eut lieu en 1638. Il débarqua à Alexandrette, passa par Alep et Mossoul, et entra en Perse par Hamadan. Dans son troisième voyage (1644), il prit également terre à Alexandrette, et d'Alep se dirigea sur Birédjik, Ourfa, Nissibin, Mossoul, Hamadan pour arriver à Ispahan, après un voyage qui avait duré cinquante-huit jours. Dans son quatrième voyage, qui eut lieu en 1651, Tavernier descendit le Tigre, de Mossoul à Bagdad; de cette ville, il se rendit à Basra où il s'embarqua pour Ormuz. Il nous faut citer aussi l'itinéraire d'Ispahan à Chiraz et à Bender-Abbassy. Le récit des voyages de Tavernier est attachant et offre un intérêt toujours soutenu : il est cependant regrettable que les noms de personnes et de lieux soient généralement transcrits d'une façon peu correcte. Les détails que nous donne Tavernier nous font connaître d'une manière exacte l'état des provinces de la Turquie et de la Perse, l'industrie et le commerce de ces deux grands pays et nous apprenons, par ses relations, que de nombreux Français allaient, au xvii<sup>e</sup> siècle, tenter la fortune dans les différentes contrées de l'Orient.

Tavernier nous a présenté, dans différents chapitres, le tableau de l'administration et du gouvernement de la Perse; il nous fait connaître la religion des Persans, leurs mœurs et leurs coutumes, les croyances des Gaures ou Guèbres, les rites des Arméniens. Les matériaux de ces mémoires lui ont été fournis par le Père Raphaël du Mans et par le Père Gabriel de Chinon. Aucun doute ne saurait subsister à cet égard,

car on trouve dans la narration de Tavernier des phrases entières copiées dans la *Relation de la Perse en 1660*<sup>1</sup>.

Les deux ouvrages publiés l'un par La Boullaye Le Gouz, l'autre par Pouillet ne renferment rien qui soit digne de fixer l'attention. De La Boullaye Le Gouz était né à Baugé en 1610. A l'âge de vingt-trois ans, il se rendit en Angleterre, pour offrir ses services à Charles I<sup>er</sup>, puis il visita l'Irlande, Copenhague et les villes du nord de l'Allemagne. A son retour à Paris, il prit la résolution de parcourir l'Orient et, après avoir été à Rome, il alla s'embarquer à Venise pour Constantinople.

Parti de cette capitale, il traversa l'Anatolie, l'Arménie et l'Azerbaïdjan et arriva à Ispahan. Il y séjourna pendant quelque temps et passa dans les Indes avec un capucin son compatriote, le Père Zenon, qui l'accompagna à Goa et à Radjpour. Rappelé en France par des affaires de famille, il fut présenté à Louis XIV qui désira le voir vêtu du costume qu'il avait porté dans ses voyages ; le roi manifesta, dit-on, le désir de lui voir en publier la relation. Elle vit le jour en 1653 et porte le titre de : *Les voyages et observations du sieur de La Boullaye Le Gouz, gentilhomme angevin, où sont décrites les religions, les gouvernemens et situations des Estats et royaumes d'Italie, Grece, Natolie, Syrie, Pales-*

1. Le lecteur trouvera, à l'Appendice, n° XLV, pages 342-353, un mémoire anonyme intitulé : *Mémoire et relation d'un voyageur qui a esté en Perse et en Arménie, faisant la relation de ces pays ou commerce qu'on y peut faire ainsy qu'aux Grandes Indes, Mogol, la Chine, Moscovie, Turquie*. Il est dit dans cette relation (page 347) : « Quand Dieu nous donna notre monarque, ce fut moy qui portai ces bonnes nouvelles à Constantinople, Smyrne, Alep, Damas, à la cour du roy de Perse et du Grand Mogol. » Or Tavernier nous apprend que, lorsqu'il s'embarqua à Marseille le 13 septembre 1638, le capitaine de son navire reçut l'ordre de différer son départ pour recevoir les lettres que l'on expédiait en Orient pour annoncer la naissance du Dauphin qui fut Louis XIV. A son débarquement à Alexandrette, Tavernier en donna la nouvelle au consul M. de Brémond et il alla la porter en Perse et dans l'Inde. *Voyages*, tome I, page 142.

*tine, Karamenie, Kaldée, Assyrie, Grand Mogol, Bijapour, Indes orientales des Portugois, Arabie, Egypte, Hollande, Grande Bretagne, Irlande, Dannemark, Pologne, isles et autres lieux d'Europe, Asie et Affrique où il a séjourné; le tout enrichi de figures et dédié à l'éminentissime cardinal Capponi.* Paris, Clousier, 1653, in-4°.

Une seconde édition parut en 1657. Elle est « augmentée de quantité de bons advis pour ceux qui veulent voyager ».

La relation de La Boullaye Le Gouz est écrite sans aucune méthode ; le style en est fort médiocre et on n'y relève aucun fait méritant d'être signalé. A la fin de son ouvrage, La Boullaye Le Gouz donne la liste des personnes avec lesquelles il s'est trouvé en rapport dans les pays où il a séjourné. Il ne cite, parmi celles qu'il a connues en Perse, que le cadî de Tauriz, un nommé de Forest, huissier de la reine de France, les Pères Vincent et Ambroise, capucins, Legrand, horloger du Châh, Loys et Best, facteurs anglais et un sieur de Saint-Jean, gentilhomme normand. Le volume de La Boullaye Le Gouz est orné de gravures sur bois fort grossièrement exécutées et copiées, pour la plupart, sur des peintures indiennes. Il est fâcheux que celles représentant des Sabéens et quelques localités de l'Arménie soient aussi mauvaises. Deux portraits sont placés en tête du volume. L'un représente de La Boullaye Le Gouz, entre un globe céleste et un globe terrestre, tenant d'une main un bouclier et de l'autre une masse d'armes. On lit au bas de cette gravure : *Portrait du sieur de La Boullaye Le Gouz en habit levantin, connu en Asie et en Afrique sous le nom d'Ibrahim beg, et en Europe sous celui de voyageur catholique.* » L'autre, gravé sur cuivre, représente l'auteur à mi-corps, à l'âge de vingt-neuf ans.

De La Boullaye Le Gouz retourna en Perse en 1665 ; j'ai consacré quelques lignes au triste rôle qu'il joua pendant le séjour des délégués de la Compagnie des Indes orientales à Ispahan. Dans le mémoire intitulé : *Relation de ce qui s'est passé dans la négociation des députez qui ont esté en Perse et aux Irudes, tant de la part du Roy que de la Compagnie françoise pour l'établissement du commerce*, Tavernier parle, dans les termes les plus méprisants, du caractère et de la conduite de La Boullaye Le Gouz qui périt misérablement dans l'Inde, assassiné par un soldat persan.

On ne saurait porter un jugement plus favorable sur les deux volumes publiés par Pouillet et qui sont intitulés : *Nouvelles relations du Levant qui contiennent diverses remarques fort curieuses touchant la religion, les mœurs et la politique de plusieurs peuples avec une exacte description de l'empire du Turc en Europe et plusieurs choses curieuses remarquées pendant huit ans de séjour, avec une dissertation sur le commerce des Anglois et des Hollandois dans le Levant. Première partie des voyages du sieur Pouillet, enrichie de cartes et de figures.*

Le second volume, dédié au premier président de Lamoi-gnon, contient une *Exacte description de l'Asie Mineure ou Natolie, des deux Arménies, du Courdistan, du Diarbek et autres provinces méditerranées de l'Asie, du royaume de Perse*. A Paris, chez Billaine, 1668, 2 vol. in-12.

Pouillet se rendit de Smyrne en Perse, en traversant l'Anatolie. Les détails qu'il donne sur son voyage offrent peu d'intérêt : le style est singulier et le récit souvent interrompu par des digressions fastidieuses. Son mémoire sur le commerce des Anglais et des Hollandais se compose de généralités sans valeur, et ne contient aucun fait précis. Par

contre, Pouillet nous apprend que les Persans donnent, à Aly, le nom de Samson à cause de sa force : il nous fait savoir aussi qu'à Alep, il avait obtenu d'un de ses amis le secret de la pierre philosophale. Ce secret, ainsi que plusieurs autres qu'il avait achetés, a péri entre les mains du Père Le Clerc, religieux de Sainte-Geneviève. « Le lecteur en croira ce qu'il voudra, dit Pouillet ; au reste, l'expérience en estant facile, fort courte et de peu de dépense, le curieux trouvera autant de moyen de se satisfaire que de mon côté je seray ravi de pouvoir contribuer en quelque chose à sa satisfaction, non pas que je prétende luy avoir découvert le secret de faire de l'or, comme ceux de qui je le tiens l'ont prétendu, mais bien celui de faire des opérations très-considérables, en mettant en pratique les préceptes que je vais luy donner. Il reste une troisième opération qu'on me permettra de taire, à condition néanmoins de la dire et de la faire en présence de celui qui m'apportera l'un et l'autre de ces deux elixirs qui sont la poudre rouge et l'onguent vert, lesquels tous deux entrent ensemble dans la composition de l'opération. » Pouillet nous apprend qu'il fréquenta à Ispahan le Père Raphaël du Mans, et qu'il vit à Tauriz le Père Gabriel de Chinon.

Les cartes et les gravures, qui sont placées dans les deux volumes des *Nouvelles relations du Levant*, ne donnent qu'une idée très imparfaite des contrées et des localités qu'elles doivent représenter.

Les relations des voyages de Jean Thévenot doivent être placées parmi les plus importantes du xvii<sup>e</sup> siècle.

Jean Thévenot, né à Paris le 7 juin 1633, fit ses études au collège de Navarre : sa fortune, qui lui assurait une entière indépendance, lui permit de satisfaire son goût pour les

voyages. Il s'éloigna de Paris, à peine âgé de dix-neuf ans, dans le but de visiter l'Angleterre, la Hollande et l'Allemagne. Il se rendit aussi en Italie et fit, à Rome, la connaissance de d'Herbelot avec lequel il projeta de parcourir l'Orient. Des affaires importantes ne permirent pas à d'Herbelot d'accompagner Thévenot qui partit seul pour Constantinople. Il y demeura pendant un an, visita les principales villes de l'Anatolie, explora l'Égypte et revint en France au mois d'avril 1656.

Sept années s'étaient écoulées lorsqu'il alla à Marseille s'embarquer pour Alexandrie : d'Égypte il passa en Syrie et vit successivement Sayda, Damas, Alep et Mossoul : il descendit le Tigre jusqu'à Bagdad et pénétra en Perse par la route d'Hamadan. A Ispahan, il fut, pendant cinq mois, l'hôte du Père Raphaël du Mans ; puis il se dirigea sur Bender-Abbassy ; mais n'ayant pas trouvé dans ce port un navire qui pût le conduire aux Indes, il retourna à Chiraz et alla étudier les ruines de Persépolis. Il redescendit ensuite vers la côte du golfe Persique, et il prit passage, à Bender-Rig, sur un bâtiment anglais qui le transporta à Basra. Au mois de février 1667, il revint à Bender-Abbassy, puis à Chiraz. Il revit les ruines de Persépolis où il rencontra Chardin, Tavernier et Daulier-Deslandes. Il avait le projet de revenir en Europe par les provinces du nord de la Perse, et il était entré dans la province de l'Azerbaïdjan, lorsque la maladie le força de s'arrêter à Mianèh, l'ancienne *Atropatena*, à quelque distance de la montagne de Qafilan-Kouh.

Il y mourut le 28 novembre 1667<sup>1</sup>.

La première partie des voyages de Thévenot est intitulée :

1. Ses ossements furent exhumés par François Pétis de La Croix à son passage à Mianèh. Il les transporta à Tauriz et les fit inhumer dans le cimetière des capucins.

*Relation d'un voyage fait au Levant dans laquelle il est curieusement traité des Estats sujets au Grand Seigneur, des mœurs, religions, forces, gouvernemens, politiques, langues et coustumes des habitans de ce grand empire et des singularitez particulières de l'Archipel, Constantinople, Terre Sainte, Egypte, Pyramides, mumies, désert d'Arabie, la Meque et plusieurs autres lieux de l'Asie et de l'Affrique, remarquées depuis peu, et non encore décrites jusques à présent, outre les choses memorables arrivées au dernier siège de Bagdad, les ceremonies faites aux réceptions des ambassadeurs du Mogol et l'entretien de l'auteur avec celui du Pretejan où il est parlé des sources du Nil, par M. Thevenot. Paris, Claude Barbin, 1664, in-4°. Ce volume est dédié à M<sup>me</sup> Faret, sa mère; il est orné d'un joli portrait de l'auteur en costume oriental, dessiné par Chauveau et gravé par Étienne Picart. Au bas de cette gravure on lit ces deux vers :*

Amy, tu connoistras l'auteur par ce portrait  
Tu ne scaurois trouver voyageur plus parfait.

La relation du voyage est précédée d'un *ghazel* ou pièce de vers turcs : cette composition bizarre a été traduite en vers français par son auteur qui a signé : La Croix Paitis, premier secrétaire du roy en langue turquesque. On lit, en tête de la seconde partie qui a paru en 1674, une lettre de Petis de la Croix ayant pour sujet quelques points d'érudition orientale. Ils sont relatifs à la manière dont Chardin a transcrit quelques mots persans dans son *Couronnement de Solyman*, et à l'étymologie des mots *Sarrazin* et *Sofy*. La troisième partie, qui contient la description de l'Indoustan, n'a vu le jour qu'en 1684.

Les voyages de Thévenot ont eu de nombreuses éditions.

Ils ont été réimprimés à Rouen, en cinq volumes in-12, en 1689, à Amsterdam en 1705, 1725 et 1727. Il en a paru, à la fin du xvii<sup>e</sup> siècle, des traductions anglaise, hollandaise et allemande.

Le style de Thévenot est agréable, les sujets qu'il traite sont bien coordonnés. Thévenot savait le turc et avait une teinture de la langue persane : aussi les noms étrangers, cités dans son récit, sont-ils transcrits correctement. Sa description d'Ispahan est excellente, ses remarques sur les croyances, les mœurs et les coutumes des Persans sont d'une rigoureuse exactitude, et tout me porte à croire qu'il a profité, pendant son séjour dans la capitale de la Perse, des connaissances et de l'expérience du Père Raphaël du Mans, son hôte.

Pendant que Thévenot était à Ispahan, Tavernier y était arrivé accompagné par Daulier-Deslandes. Ce personnage, originaire de Montoire en Vendômois, avait été chargé, par quelques négociants français, de rechercher les moyens d'établir des relations commerciales avec la Perse. Les délégués de la Compagnie des Indes orientales virent d'un mauvais œil les démarches de Daulier-Deslandes; ce dernier accusa aussi Tavernier d'avoir eu des procédés désagréables pour lui. Il rentra en France en 1666, et fut nommé directeur des affaires de la Compagnie à Bordeaux. Il n'occupa ce poste que pendant fort peu de temps. En 1672, il fit paraître *Les Beutez de la Perse ou Description de ce qu'il y a de plus curieux dans ce royaume par A. D. D. V.* (André Daulier-Deslandes, Vendômois) avec une relation de quelques aventures maritimes de L. M. P. R. D. G. D. F. (Louis Marot, pilote réal des galères de France). Daulier-Deslandes a dédié son ouvrage « aux honnestes gens » : la lecture en

est facile et toutes les descriptions de villes et de monuments se font remarquer par leur exactitude. Sept planches, dessinées par Daulier-Deslandes, ajoutent du prix à ce joli volume.

Je ne dirai que peu de mots du célèbre Jean Chardin ; l'ouvrage qu'il a consacré à ses voyages en Perse, à la description de cet empire, aux croyances, aux mœurs, au gouvernement, à l'administration, à l'organisation sociale de ses peuples, est demeuré classique, malgré quelques imperfections. C'est le livre qui nous fait le mieux connaître l'esprit de la nation persane, et il doit être entre les mains de toute personne désireuse d'étudier une époque brillante de l'histoire des souverains Sèfèvis.

Jean Chardin naquit à Paris, le 24 janvier 1643 : son père était un riche joaillier, établi place Dauphin. Chardin n'avait point atteint l'âge de vingt-deux ans, lorsque son père l'envoya à Surate pour y faire certaines opérations commerciales. Il traversa la Perse et alla s'embarquer à Ormuz. Ce premier voyage fut de courte durée : revenu à Paris, il n'y demeura que peu de temps et, en 1665 il repartit pour la Perse où il devait séjourner pendant cinq ans. Les bijoux qu'il présenta à Châh Abbas plurent tellement à ce prince qu'il conféra à Chardin le titre de marchand du roi, titre qui lui valut ses entrées à la cour, ainsi que la considération et la clientèle des grands seigneurs.

A son retour à Paris en 1670, Chardin fit imprimer *Le couronnement de Soleïmaan, troisième roy de Perse et ce qui s'est passé de plus mémorable dans les deux premières années de son règne*. Ce volume fut mis en vente l'année suivante par Claude Barbin. En 1671, Chardin partit de nouveau de Paris, emportant une nombreuse collection de

bijoux, d'objets rares et précieux qui lui étaient confiés par son père et par une riche marchande, nommée M<sup>me</sup> Lescot. Son séjour en Perse se prolongea pendant près de dix ans; il revint en Europe par la voie du cap de Bonne-Espérance et débarqua en Angleterre, le 14 avril 1681. Dix jours après son arrivé, Charles II le créait chevalier pour le récompenser des services qu'il avait rendus en Perse, aux agents de la Compagnie des Indes orientales. Peu de temps après, Chardin épousait une jeune fille de Rouen, sa coreligionnaire, réfugiée en Angleterre. Pendant son séjour à Londres, Chardin donna tous ses soins à la publication de ses Voyages. Il venait d'en faire paraître le premier volume en 1686, quand le roi d'Angleterre l'envoya en Hollande, en qualité de ministre plénipotentiaire et d'agent de la Compagnie anglaise auprès des États. Ces fonctions ne lui firent point abandonner ses travaux littéraires. Il publia deux éditions de ses Voyages en 1711.

L'époque de son retour en Angleterre est inconnue, mais nous savons la date de sa mort. Il mourut, dans les environs de Londres, le 20 janvier 1713, à l'âge de soixante-neuf ans.

Chardin a donné, dans la préface de ses Voyages, les renseignements que je transeris ici. « Je partis de Paris, dit-il, pour le premier (voyage) en 1664 et je n'y retournai qu'en 1670, ayant resté environ six années entières dans l'Orient, mais la plupart du temps en Perse, où mes affaires m'attachoient plus particulièrement. J'avois rapporté de ce voyage autant ou plus de mémoires qu'aucun des autres voyageurs qui m'avoient précédé dans cette route, et je savois plus de persan que tous ceux qui, jusqu'alors, avoient fait quelque description de ce grand royaume. Néanmoins, ne me croyant pas encore assez instruit pour en faire imprimer des

relations suffisamment circonstanciées je me contentai de publier simplement un recueil de divers événements dont j'avois été spectateur, auquel je donnai le titre de *Couronnement de Soliman III, roi de Perse*. Cette pièce, détachée du corps de mes mémoires, fut imprimée à Paris, chez Claude Barbin en 1674, in-12. Il n'y a point eu d'autre relation de mon premier voyage.

« Je commençai le second en 1674 et ne l'achevai qu'en 1677. La forte envie que j'avois de bien connoître la Perse et d'en donner des relations exactes et fidèles, me fit employer tout ce temps à étudier, le plus qu'il me fut possible, la langue du pays, à connoître avec exactitude les mœurs et les coutumes de ses peuples, à fréquenter et suivre régulièrement la cour, à y converser avec les grands et avec les sçavans, et enfin à y examiner soigneusement tout ce qui pouvoit mériter la curiosité de notre Europe, par rapport à un grand et vaste pays que nous pouvons appeler *un autre monde*, soit par la distance des lieux, soit par la diversité des mœurs et des manières. En un mot, je pris tant de soin et de peine à m'instruire de ce qui regarde la Perse que je connois, par exemple, Ispahan mieux que Londres, quoique j'y sois établi depuis plus de vingt-six ans ; que je parle le persan avec autant de facilité que l'anglois et presque aussi aisément que le françois ; que j'ai vu presque tout ce grand empire, l'ayant entièrement traversé dans sa longueur et dans sa largeur et ayant parcouru ses mers Caspienne et Océane d'un bout à l'autre, et ses frontières en Arménie, en Ibérie, en Médie, en Arabie, et vers le fleuve Indus ; et qu'à l'égard du peu d'endroits où je n'ai point été moi-même, je m'en suis tellement informé, que je croirois, par manière de dire, m'y reconnoître si j'y étois soudainement trans-

porté. C'est ainsi que j'ai ramassé les matériaux dont sont composées les relations de mon second voyage et voici l'ordre que je leur ai donné.

« Elles sont divisées en dix volumes : le I<sup>er</sup> volume contient une espèce de journal de ce qui m'est arrivé et de ce que j'ai rencontré de plus remarquable dans mon voyage depuis Paris jusqu'en Mingrèlie.

« Le II<sup>e</sup> continue ce journal de Mingrèlie à Tauris.

« Le III<sup>e</sup> le continue de Tauris à Ispahan.

« Ces trois premiers volumes contiennent la relation entière de mon voyage de Paris à Ispahan. Cette relation, qui commence au mois d'août 1671, et finit avec l'année 1673, avoit déjà vu le jour. Je la fis imprimer à Londres chez Moses Pitt en 1687, in-folio, sous ce titre : *Journal du voyage du chevalier Chardin en Perse et aux Indes orientales par la mer Noire et par la Colchide*. On la réimprima d'abord à Amsterdam en deux différens endroits ; savoir, chez Abraham Wolfgang en un volume in-12 et chez Jean Wolters et et Isbrand Haring, aussi en un volume in-12. On la réimprima encore l'année suivante à Lyon, chez Thomas Amaulry en deux volumes in-12, mais avec quelques changemens. Le plus considérable est qu'on en chargea toutes les marges d'argumens, dans lesquels on me fait parler assez souvent tout autrement que je ne devois naturellement le faire, et où l'on me fait quelquefois contrarier ce que j'avois rapporté dans le corps de l'ouvrage. Enfin, la voici pour la cinquième fois, mais retouchée en tant d'endroits et si considérablement augmentée, qu'on peut, en quelque façon, la regarder comme un nouvel ouvrage. Je n'en donnerai point d'autre preuve que la relation de la religion des Mingréliens, du Père Dom Joseph-Marie Zampi, préfet des Théatins, missionnaire en

Mingrèlie, que je donne ici tout au long au lieu que je n'en rapportois que quelques extraits dans ma première édition. Ces différentes augmentations ne sont pas moins dignes de la curiosité du public que ce que je lui avois déjà donné; et si mon ouvrage a mérité le jugement avantageux qu'en a porté l'illustre M. Bayle dans ses mois de septembre et d'octobre 1686, des *Nouvelles de la république des lettres*, lorsque je le mis au jour, j'ose croire qu'on le recevra maintenant avec d'autant plus d'agrément et de satisfaction, que je le donne ici dans un beaucoup meilleur état. On ne sera peut-être pas fâché de savoir que cette première partie a été traduite en anglois, en flamand et en allemand. La traduction angloise a été imprimée à Londres chez Moses Pitt en 1686 *in-folio*. La flamande l'a été à Amsterdam chez Sander van de Jouwer en 1687 *in-4*, et l'allemande à Leipsik chez Thomas Fritsch en 1687 aussi *in-4*.

« Le IV<sup>e</sup> volume contient une description générale de l'empire de Perse, de son gouvernement, de ses lois et des mœurs et coutumes de ses habitans.

« Le V<sup>e</sup> contient une description des arts et des sciences des Persans, de leur industrie et de leur habileté, tant dans la mécanique que pour tout ce qui regarde la vie civile.

« Le VI<sup>e</sup> contient la description de leur gouvernement politique, militaire et civil.

« Le VII<sup>e</sup> contient la description de la religion qu'ils professent, tirée tant de leur culte public que de leurs livres les plus authentiques dont on donne des extraits fidèles.

« Le VIII<sup>e</sup> contient une description particulière de la ville d'Ispahan, capitale de l'empire de Perse, enrichie de seize planches ou tailles-douces des plus beaux édifices et autres

monumens de cette grande ville, dessinés sur les lieux par le sieur Grelot.

« Le IX<sup>e</sup> contient la relation d'un voyage particulier que je fis en 1674 d'Ispahan à Bander-Abbassi, port célèbre des Persans, dans le voisinage d'Ormus.

« On trouvera dans ce volume, entre les autres curiosités, les magnifiques ruines de Persépolis, cette ville si fameuse des anciens Perses, gravées en vingt-deux planches et décrites fort exactement, avec des remarques pour faire mieux entendre ces admirables masures qui sont un des plus beaux restes de l'antiquité.

« Et le X<sup>e</sup> enfin contient le second voyage que je fis en 1674 d'Ispahan à Bander-Abbassi et diverses particularités de la cour de Perse dont je n'avois point encore eu lieu de parler.

« Tel est le plan de mes relations et c'est pour la première fois que j'en publie les sept derniers volumes. Délivré désormais du soin de les faire imprimer, je vais m'appliquer incessamment à la publication de ma Géographie persane, de mon Abrégé de l'histoire de Perse, tiré des auteurs persans et de mes notes sur divers endroits de l'Écriture-Sainte. »

Chardin ne put faire paraître aucun de ces ouvrages qu'il annonçait au public.

Ses voyages furent réimprimés trois fois depuis sa mort ; une première fois à Rouen (Paris) en 1723. Cette édition est d'une exécution médiocre ; celle qui parut en 1735 à Amsterdam, en quatre volumes in-4<sup>o</sup>, est la plus estimée : on y a ajouté le *Couronnement de Soliman III, roy de Perse*, et un certain nombre de passages qui avaient été supprimés dans les éditions précédentes. Enfin, M. Langlès, professeur de persan à l'École spéciale des Langues orientales vivantes,

a publié, en 1810, une nouvelle édition dans laquelle il a rectifié la transcription défectueuse des mots arabes, persans et turcs cités par Chardin : il a ajouté aussi des notes tirées des auteurs orientaux.

Bedros Bedik appartenait à une famille arménienne originaire de la ville de Kilis en Anatolie. Son grand-père avait été décapité par ordre de Khalil Pacha, pour avoir refusé d'embrasser l'islamisme. Son père, dont il était le douzième enfant, avait dû, à la suite de dénonciations calomnieuses, se réfugier en Perse. Il put cependant revenir plus tard à Kilis, et c'est dans cette ville que Bedros Bedik vit le jour.

Il perdit son père à treize ans et fut placé sous la tutelle de sa mère. Le gouverneur de Kilis ayant reçu l'ordre de l'arrêter et de le faire conduire à Constantinople, sa mère réussit à le cacher et elle le confia à des gens sûrs qui l'amènèrent secrètement à Alep où il trouva un asile au consulat de France, auprès de M. François Picquet. Celui-ci voulait l'envoyer en France, mais il céda aux conseils de l'évêque de Hieropoli, carme déchaussé qui se rendait aux Indes, et qui le détermina à faire partir l'enfant pour Rome où il fut placé dans le Collège d'Urbain VIII ; il y acheva ses études sous la protection des cardinaux Rospigliosi et Barberini. Bedros Bedik accompagna en Perse l'évêque de Nakhtchivan, Matthieu de Avanic, chargé par le pape, le roi de France et le doge de Venise de remettre des lettres au Châh, et, à son retour en Europe, il publia l'ouvrage intitulé : *جهيل سوتن* *Cehil Sutun, seu Explicatio utriusque celeberrimi ac pretiosissimi theatri quadraginta columnarum in Perside Orientis, cum adjecta fusiori narratione de Religione, moribusque Persarum et eorumdem vivendi modo, populis vicinis aliisque de hac Orientali Natione famosissima scitu dignis. Augus-*

*tissimo ac invictissimo Leopoldo primo, Romanorum Imperatori, Germaniæ, Hungariæ, Bohem. regi, etc., Domino Domino clementissimo ab authore, ejusdem Sacratissimæ Majestatis humillimo atque perpetuo servo et cliente, pro tunc ad limina Aulæ augustiss. degente, Petro Bedik, nobili Pers-Armeno, olim Venerabilis Collegii Urbani VIII de propaganda fide in Literaturis Artium et SS. Theologiæ alumno, exinde verò per plures annos gravissimorum pro Christianitate Orientis negotiorum fideli zelatore dicata et consecrata*

DVM feLIX aVstrlæ prInCeps natVs. (1678.)

Viennæ Austriæ typis Leopoldi Voigt, Universitatis Typogr.

L'ouvrage de Bedros Bedik est divisé en trente-trois *articuli* ou chapitres écrits sans beaucoup de méthode : les deux premiers nous offrent la description du palais que fit construire Cyrus à Persépolis, et celle du palais élevé par l'ordre de Châh Abbas à Ispahan. Un autre est consacré à Mahomet et à la propagation de l'islamisme. Un chapitre intéressant est celui dans lequel Bedik nous décrit les différents trésors et la bibliothèque du Châh. Il visita, en compagnie du P. Raphaël du Mans, le cabinet d'armes royal. Bedik nous fournit des renseignements curieux sur les communautés arméniennes de la Perse et sur les négociations qui furent entamées, en 1678, au couvent d'Etchmiazin pour amener l'Église arménienne à reconnaître la suprématie de la cour de Rome ; il nous instruit de l'état de la province de Nakh-tchivan, où dix villes ou gros bourgs avaient été convertis à la foi catholique par les Dominicains.

Je dois avouer que la dédicace persane à l'empereur Léopold est d'un style fort médiocre et qu'elle fourmille de fautes ; l'orthographe des mots persans laisse aussi beaucoup à désirer. Bref, les connaissances de Bedros Bedik en persan

ne devaient pas s'élever au-dessus de celles qui sont nécessaires à une conversation en langage vulgaire.

Je dois mentionner ici le nom de François Pétis de la Croix, bien que les ouvrages qu'il a traduits du persan n'aient vu le jour que dans les premières années du xviii<sup>e</sup> siècle. François Pétis de la Croix était le fils de Pétis, secrétaire interprète du roi. Il naquit à Paris en 1653 et, en 1670, il reçut de Colbert l'ordre de se rendre dans le Levant pour y étudier l'arabe, le ture et le persan. Après avoir fait ses études d'arabe à Alep, Pétis de la Croix quitta cette ville le 1<sup>er</sup> avril 1675 pour se rendre en Perse par Diarbekir, Mossoul et Bagdad. Il descendit le Tigre et, arrivé à Gourna, il s'embarqua sur le Chatt el-Arab, visita Basra et débarqua à Bender-Rig. Il remonta à Chiraz et arriva à Ispahan le 8 août 1674. Il resta dans la capitale de la Perse jusqu'au 20 juin 1676, occupé à l'étude de la langue persane et à la lecture du *Mesnevy* de Djelal eddin Roumy, sous la direction du cheikh Moukhlis, supérieur des Mevlevis d'Ispahan.

Il se rendit à Constantinople par Kachan, Qoum, Sultanièh, le Kurdistan et l'Asie Mineure. Son séjour à Constantinople se prolongea pendant quatre années.

Rentré en France, il obtint la survivance de son père en 1692, et la chaire d'arabe au Collège royal. Pétis de la Croix mourut en 1713. Il traduisit du persan *L'histoire de Timurbec, connu sous le nom de Tamerlan, ...écrite en persan par Cheref Eddin Ak.* Paris, 1722, 4 vol.<sup>1</sup>, et les *Mille et un jours*, contes persans, 5 volumes, 1710 et années suivantes. Ces contes, tirés en grande partie du *Faradj ba'd*

1. L'abbé Goujet a donné la liste des ouvrages soit publiés, soit demeurés manuscrits, de F. Pétis de la Croix, dans son *Mémoire historique et littéraire sur le Collège royal de France*, Paris, 1758, t. III.

*Echchidèh*, بعد الشدة فرج de Mchemmed Haleby, sont traduits non du persan, mais du turc. Pétis de la Croix a laissé manuscrits un *Etat de la Perse*, une *Histoire de Louis XIV par les médailles* en persan, un récit de la campagne de Hollande en 1672. Le journal de son voyage en Orient dédié à M. Phelipeaux, secrétaire d'État, a été publié en 1810 par M. Langlès, à la suite de la *Relation de Dourry Efendy, ambassadeur de la Porte ottomane auprès du roi de Perse*, sous le titre d'« *Extrait du journal du sieur Petis, fils, professeur en arabe, et secrétaire interprète entretenu en la marine, renfermant tout ce qu'il a vu et fait en Orient, durant dix années qu'il y a demeuré par l'ordre de Sa Majesté, présenté à Monseigneur Phelippeaux, secrétaire d'État en 1694* ». »

Je mentionnerai, sans m'y arrêter longtemps, les voyages de Jans Janszoon Strauss ou Struys, bien qu'ils aient eu quatre éditions à la fin du xvii<sup>e</sup> siècle et au commencement du xviii<sup>e</sup>. Après une jeunesse aventureuse, Strauss se résolut à s'embarquer à bord d'un des navires que le Czar faisait équiper à Astracan, pour se rendre sur les côtes de Perse. Le bâtiment, à bord duquel il avait pris passage, échoua sur la côte du Daghestan. Réduit en esclavage avec ses compagnons par un chef tatare, Strauss fut vendu, à Chemakhy, à un Persan qui le céda à un Géorgien se donnant comme ambassadeur du roi de Pologne. Au bout d'un an, il recouvra sa liberté en se rachotant, et se joignit à une caravane qui se rendait à Ispahan. Il visita Chiraz et s'embarqua pour Batavia à Bender-Abbassy. A son retour en Europe en 1673, il se retira dans le Ditmarsch où il mourut en 1694. Ses voyages ont été publiés en hollandais, en 1677. Ils ont été traduits en

1. *L'Histoire du grand Gengiscan, empereur des anciens Mogols*, publiée en 1710, a été écrite, d'après l'ordre de Colbert, par le père de F. Pétis de la Croix.

français et ont paru à Amsterdam en 1681, à Lyon en 1682, et de nouveau à Amsterdam en 1718 et 1720. Cette dernière édition est la meilleure; elle est intitulée : *Les voyages de Jean Struys en Moscovie, en Tartarie, en Perse, aux Indes et en plusieurs autres païs étrangers accompagnez de remarques particulières sur la qualité, la religion, le gouvernement, les coutumes et le négoce des lieux qu'il a vus ; avec quantité de figures en taille douce dessinées par lui-même et deux lettres qui traitent à fond des malheurs d'Astracan par M. Glanius*. Il a paru une dernière édition à Rouen en 1724. Les dessins de Struys ne méritent pas que l'on y arrête les yeux. Dans ceux qui représentent Chiraz et surtout Persépolis, notre voyageur a suivi tous les écarts de sa fantaisie.

Le troisième volume est terminé par le « Récit du naufrage d'un vaisseau hollandois nommé le *Ter Shelling* vers la côte de Bingala ».

Engelbert Kæmpfer naquit en 1651, à Lemgo, petite ville du comté de Lippe, où son père exerçait le ministère évangélique. Après avoir achevé de brillantes études, il alla en Suède, et, sur la recommandation de Puffendorf, il fut nommé secrétaire de Louis Fabricius qui devait se rendre en Russie et en Perse, chargé d'une mission diplomatique.

La réception de l'ambassade de Suède à Moscou fut magnifique et, après avoir descendu le Volga, traversé la mer Caspienne, le Guilan et l'Azerbaïdjan, l'ambassadeur fit son entrée à Ispahan, au mois de mars 1684. Louis Fabricius ayant reçu son congé du Châh, Kæmpfer se décida à ne point retourner en Europe et, sur les conseils du Père Raphaël du Mans, il accepta la place de médecin de l'escadre hollandaise qui croisait dans le golfe Persique. Il passa deux années à Goumroun et y fut atteint par les fièvres qui désolent ces

parages. Il put se rétablir et, en 1688, il prit passage sur un des vaisseaux de la flotte qui faisait voile pour se rendre à Batavia. Il est hors de mon sujet de faire l'éloge des travaux entrepris par Kæmpfer pendant son séjour au Japon. Je ne dois parler que de la première partie de l'ouvrage qu'il fit paraître en 1712 à Lemgo, sous le titre de : *Amœnitatum exoticarum politico-physico-medicarum fasciculi V quibus continentur variæ relationes, observationes et descriptiones rerum persicarum et ulterioris Asiæ multa attentione in peregrinationibus per universum Orientem collectæ*. Le premier fascicule est consacré à la personne de Châh Suleyman alors régnant, à une description générale de la Perse, au couronnement du Châh et à une énumération détaillée de tous les fonctionnaires et de tous les dignitaires de l'administration et de la cour persanes. Kæmpfer nous donne ensuite une description des palais, des maisons de plaisance et des jardins royaux : il nous initie à l'organisation intérieure du harem du roi. La seule partie vraiment originale du premier fascicule est le chapitre xvi, dans lequel Kæmpfer rend compte de l'audience accordée à Fabricius et à d'autres ambassadeurs et du banquet qui suivit cette réception.

Le deuxième fascicule nous fournit des renseignements sur la mer Caspienne, sur la presqu'île d'Okesra et sur la ville de Bakou et ses sources de naphte, alors peu connues.

Kæmpfer nous donne encore la description d'une tour élevée à Ispahan et formée par les cornes de moutons et de gazelles tués dans les chasses royales. Il s'étend longuement sur les bas-reliefs auxquels les Persans ont donné le nom de Naqchi-Roustem, et sur les ruines des édifices de Persépolis. Il faut noter aussi la description des tombeaux de Saady et de Hafiz, à Chiraz, et quelques digressions sur des sujets

d'histoire naturelle. La fin du second fascicule, ainsi que les trois derniers que contient son ouvrage, sont consacrés au Japon. Il est à regretter que les gravures, qui sont placées dans cet excellent ouvrage, soient si mal exécutées et que l'orthographe d'un grand nombre de mots, écrits en caractères persans, soit fautive.

Les derniers voyageurs en Perse du xvii<sup>e</sup> siècle sont trois Pères de la Compagnie de Jésus qui, partis en 1699, pour aller remplir aux Indes une mission apostolique, traversèrent la Perse depuis Èrivan jusqu'à Bender-Abbassy. Ils s'arrêtèrent à Ispahan et à Chiraz, et ils font mention des verreries qui étaient établies dans cette dernière ville. Leur relation est ornée de quelques gravures copiées sur des dessins persans; elles donnent une juste idée des costumes de cette époque. A leur retour en Europe, les PP. Schillinger, Weber et Mayr publièrent le récit de leurs voyages sous ce titre : *Persianische und Ost-Indianische Reis welche Frantz Caspar Schillinger von Ettlingen in der Marggraffschafft Baaden, mit P. Wilhelm Weber und P. Wilhelm Mayr, aus der Societät Jesu, durch das Türkische Gebiet im Jahr 1699 angefangen und 1702 vollendet : Darbey ein warhaffter Bericht etlicher Begebenheiten, die sich Zeit solcher vier-jährigen Reise zu Land und zu Wasser mit ihm, und anderen seinen Mitgefahrten zugetragen : neben Beschreibung vieler Orientalischen Völkern; dero Landschafften, Religion, Policey, Gebräuch, Sitten, Art, Tracht, Weis und Manier unter sich und mit denen Frembden zu leben : mit beygesetzter Darstellung deren zahmen und wilden Thieren in Indien, wie auch Vöglen, Fischen; verwunderlicher Früchten, Erd- und See Gewächsen, u. s. w. Von obengemeldtem Authore aufgezeichnet; durch einen guten Freund in gegenwärtige Ord-*

*nung verfasst, und einem Reisliebendem Leser zu Gefallen vorgeleget.* Cum permissu Superiorum. Nürnberg, In Verlegung Johann Christoph Lochners, Buchhändlers. An. 1707.

« Voyage de Perse et des Indes orientales que François-Gaspard Schillinger d'Ettlingen dans le margraviat de Bade, en compagnie du P. Guillaume Weber et du P. Guillaume Mayr, de la Société de Jésus, a commencé à travers les pays turcs en 1702 : avec une relation véritable de divers événements qui se sont passés durant le dit voyage de quatre années, accompli par lui et par ses compagnons sur terre et sur mer, avec la description de beaucoup de peuples orientaux, de leurs contrées, de leur religion, état, mœurs, coutumes, costume, manière d'être entre eux et avec les étrangers. On y a joint les figures des animaux domestiques et sauvages de l'Inde, ainsi que celles des oiseaux et des poissons, des fruits remarquables, des plantes de terre et de mer, notés par l'auteur ci-dessus nommé et rédigés dans l'ordre présent par un bon ami et offert à l'agrément du lecteur amateur de voyages. Nurenberg ; édité par Jean Christophe Lochner, 1707.

Je ne crois point inutile, avant de mettre sous les yeux du lecteur les quelques renseignements que j'ai pu recueillir sur le P. Raphaël du Mans, de jeter un rapide coup d'œil sur les travaux qui, au xvii<sup>e</sup> siècle, ont eu pour objet l'étude de la langue, de la littérature ou de l'histoire persanes.

Les religieux de l'ordre des Hermites de Saint-Augustin, établis dans l'Inde depuis les conquêtes des Portugais, avaient dû cultiver le persan qui était, non seulement, la langue officielle, mais encore celle de la société instruite. J'ai déjà cité les noms des PP. Moralès et Gouvea. Le P. Jérôme-Xavier, de la Compagnie de Jésus, avait été appelé à Agra par

Châh Akbar, et invité, par ce prince, à écrire une vie du Messie. Le P. Jérôme-Xavier, qui depuis huit ans étudiait le persan, s'adjoignit, pour ce travail et pour ceux qu'il publia dans la suite, un savant de Lahore, nommé Abdel Samad Qassim. Il acheva, avec son aide, l'*Histoire du Messie* داستان مسیح et une *Histoire de saint Pierre* داستان پیدرو. Sous le règne de Djihanguir, successeur d'Akbar, le P. Jérôme-Xavier dut se rendre à la cour à Lahore, et il y composa un traité intitulé: *Le miroir qui montre la vérité* آینه حق نما qu'il dédia à ce souverain, et dans lequel il expliquait les dogmes de la religion chrétienne et réfutait les erreurs de l'islamisme. Cet ouvrage pénétra en Perse et un savant d'Ispahan, Mirza Ahmed, fils de Zeïn oul Abidin el Alevy, écrivit et dédia à Châh Abbas un ouvrage de controverse pour retorquer les arguments du P. Jérôme-Xavier. Il le termina en l'année 1031 de l'hégire (1621) et l'intitula: *Les clartés divines pour la réfutation des erreurs chrétiennes* اللوامع الربانية في رد الشبهة النصرانية. Une copie de l'Histoire du Messie et de l'Histoire de saint Pierre parvint entre les mains de Louis de Dieu, qui avait été ministre de l'église réformée française de Flessingue, et avait étudié avec succès les langues hébraïque et persane. Louis de Dieu donna tous ses soins à la traduction latine de ces deux manuscrits et il la fit paraître, en 1639, avec le texte original<sup>2</sup>. Il a noté en

1. Le P. Guadagnoli a publié, en 1631 à Rome, une réfutation des objections de Mirza Ahmed ben Zeïn oul Abidin. *Apologia pro christiana religione qua a R. P. Philippo Guadagnolo Malleanensi, clericorum regula minorum S. Theologiae et arabicae linguae professore, respondetur ad objectiones Ahmed filii Zin Alabidin, Persae Asphahanensis, contentas in libro inscripto Politior speculi*. Romae, 1631.

2. *Historia Christi persicè conscripta, simulque multis modis contaminata a P. Hieronymo Xavier Soc. Jesu, latinè reddita et adversationibus notata*. Lugduni Batavorum. *Historia Petri, persicè conscripta, simulque modis contaminata et brevibus annotationibus notata a Ludovico de Dieu*. Lugduni Batavorum, 1639.

Louis de Dieu dit à propos de l'histoire du Messie: « Inciderat in manus nostras

marge toutes les fautes qu'il a cru devoir y relever et, dans les remarques et les notes qu'il a placées à la fin de chaque ouvrage, il a signalé les écrits apocryphes et les légendes fabuleuses dont le Père Jérôme-Xavier avait admis l'authenticité.

Pendant que Jean de Dieu préparait ces deux éditions, il composait une grammaire persane à la suite de laquelle il plaçait la traduction persane faite par Jacques Tawus, des deux premiers chapitres de la *Genèse*<sup>1</sup>.

Gilbert Gaulmyn, maître des requêtes de l'hôtel du roi, faisait paraître en 1641, la dédicace au cardinal de Richelieu de la traduction de l'ouvrage de Hamdoullah Moustaufy Qazbiny, intitulé : *Nouzhet oul qouloub* تزهة القلوب, qu'il se proposait de publier. Je mets en note le titre de cet opuscule qui contient aussi deux pièces de vers, l'une pour célébrer les succès obtenus en Piémont, l'autre, pour glorifier la prise d'Arras<sup>2</sup>. Gaulmyn définit ainsi l'ouvrage de Hamdoullah Qazbiny : « Universi sapientia est quæ Universi sapientissimo dicari debuit, cælorum, terrarum, lapidum, arborum, animantium, urbium, regnorum doctrinam, spatia, originem, opes, vires, moresque qua militares, qua civiles continet. Hamed Alla Casbinensis persicâ linguâ descripsit dignissimum animi tui magnitudine et gallici quam meditaris imperii amplitudine argumentum »<sup>3</sup>.

Gilbert Gaulmyn aurait, dit-on, revu la traduction de

hic ab Hieronymo Xaviero, Jesuita, in gratiam Mongolensium, Persica lingua conscriptus de rebus Servatoris nostri Christi liber, quem ut fabulis ac superstitionibus idolatricis referlum esse suspicabamur, ita eas orbi christiano nunc detegimus quod sicut a munere nostro non est alienum, sic nec Reipubl. Christianæ inutile, nec patriæ nostræ ignominiosum fore confidimus. »

1. عنصرهای زبان فارسی.  *Rudimenta linguæ persicæ* auctore L. de Dieu, accedunt duo priora capita *Genesios* ex persica translatione Jac. Tawusi.

2. In *Hamed Allæ Casbinensis Persæ Sapientiam Universi Gilberti Gaumini, libellorum supplicum præfecti, epistola dedicatoria Eminentissimo Cardinali Duci*. Parisiis, apud Joannem Petilpas, via Jacobea, sub scuto Venetiarum, 1641.

3. Nous trouvons dans l'Inventaire, description et prise des manuscrits orien-

quelques apologues de l'Éuvvari Souheily, publiée à Paris en 1644, sous le titre de *Livre des lumières ou la conduite des rois, composé par le sage Pilpay, Indien, traduit en français par David Sahid d'Ispahan*. Cette traduction, très libre et très sommaire, ne donne aucune idée du charme et de l'élégance des récits de Houssein Vaïz Kachif'y ; elle ne contient que quelques apologues des quatre premiers livres de l'ouvrage original<sup>1</sup>.

Je dois une mention spéciale à un érudit éminent du xvii<sup>e</sup> siècle, Jos. Greaves, qui, après avoir terminé à Oxford ses études de la manière la plus brillante, y obtint une chaire de physique et de mathématiques. Nommé professeur de géométrie à Londres, il jouit de la protection de Laud, archevêque de Cantorbéry, et fit, en 1635, un voyage à Leyde, à Paris et à Rome. Deux années plus tard, il s'embarqua, avec Édouard Pococke, pour le Levant : ces deux amis séjournèrent pendant quelque temps à Constantinople, et Greaves, grâce à la bienveillance du patriarche grec Cyrille Lucar, put visiter les couvents du mont Athos. Pococke et Greaves s'embarquèrent pour l'Égypte à bord d'un des bâtiments de l'escadre turque ; ils s'arrêtèrent à Rhodes et prirent terre à Alexandrie. Greaves put faire au Caire l'acquisition de précieux manuscrits, et il prit passage à Alexandrie sur un navire qui le conduisit à Livourne. Revenu dans sa patrie, Greaves fut pourvu, à Oxford, de la chaire d'astronomie.

taux de Gaulmyn faits par Claude Le Capellain et Pierre des Vallées, interprète du roi, le manuscrit de « Hamed Allæ historia naturalis et rationale imperii persici » coté sous le n<sup>o</sup> 391 et estimé X. l. On y voit figurer aussi un exemplaire de la traduction persane du Catéchisme du duc de Richelieu. Cf. l'article de M. Omont dans le numéro d'avril 1886 de la *Revue bourbonnaise* consacré aux manuscrits de Gaulmyn.

1. Claude Barbin publia, en 1698, une nouvelle édition de cette traduction : il en parut une aussi à Bruxelles, en cette même année, avec un léger changement dans le titre. Gaulmyn a traduit l'abrégé historique de Yahia ibn Abdoul Lethif Qazbiny, intitulé : *Loubb out-tewarikh*. Cette traduction latine est insérée dans le tome XVII du *Büsching's Magazin*.

Il en fut dépouillé en 1648 à cause de son attachement à la cause de Charles I<sup>er</sup>. Ses livres et ses manuscrits, pillés par les soldats, furent détruits, malgré tous les efforts de son ami Selden pour les sauver. Miné par le chagrin, épuisé par le travail, Greaves mourut à Londres à l'âge de cinquante ans, le 8 octobre 1652.

Il a publié : *Elementa linguæ persicæ; item, anonymus Persa, de siglis Arabum et Persarum astronomicis, latinè et persicè*. Londini, 1649, in-4<sup>o</sup>.

*Epochæ celebriores astronomis, historicis et chronologis Chataiorum, Syro-Græcorum, Arabum, Persarum, Choras-miorum usitatæ ex traditione Ulugh beighi, Indiæ principis, eas primum publicavit, recensuit, et commentariis illustravit Jos. Gravius*. Londini, 1650.

*Astronomica quædam ex traditione Shah Cholgi Persæ : una cum hypothesibus planetarum; studio et opera Jos. Graviï persicè et latinè*. Londini, 1652.

*Binæ tabulæ geographicæ una Nassir Eddini Persæ, altera Ulug beigi Tartari*. Londini, 1652.

Greaves a laissé en manuscrit un dictionnaire persan contenant six mille mots.

L'année 1651 vit paraître le texte et la traduction latine du *Gulistan*, édités par Gentius. Gentius, après avoir achevé ses études à l'Université de Halle, alla suivre à Leyde les cours de langues orientales; il fit de si sérieux progrès en arabe, en persan et en ture qu'il put accompagner, à son retour à Constantinople, une ambassade ottomane qui avait été chargée d'une mission importante. Il parcourut la Grèce et la Perse et revint en Europe, après une absence de sept années. L'électeur de Saxe lui accorda une pension qui fut augmentée à plusieurs reprises. Gentius mourut dans la mi-

sère, à Freyberg en 1687. Le libraire Blaeu fit paraître, en 1651, à Amsterdam, le travail de Gentius sous le titre de : *Musladin Sadi politicum rosarium, sive amœnum sortis humanæ theatrum*. La traduction latine fut réimprimée à Amsterdam, en 1655.

Trois années après la publication de Gentius, Oléarius donnait au public une version allemande du *Gulistan*, qu'il dédiait à Christian Louis, duc de Brunswick et de Lunebourg. Cette édition, ornée de gravures qui ne donnent qu'une idée fort inexacte des costumes et des édifices persans, porte ce titre : *Persianischer Rosenthal. In welchem viel lustige Historien, scharffsinnige Reden und nützliche Regeln vor 400 Jahren von einem Sinnreichen Poeten Schich Saadi in persischer Sprach beschrieben. Jetzo aber von Adamo Oleario mit Zuziehung eines alten Persianers Namens Hakwirdi übersetzt, in hochdeutscher Sprache herausgegeben, und mit vielen Kupferstücken gezieret. Mit Röm. Kays. Majest. Freyheit. Schleswig, in der fürstl. Druckerey gedruckt durch Johann Holwein. Bey Johann Nauman Buchhändlern in Hamburg, Im Jahr 1654. « Vallée des roses persanes dans laquelle beaucoup d'histoires agréables, de discours spirituels et de règles utiles ont été relatés, il y a quatre cents ans, par un poète profond, Cheikh Saadi, aujourd'hui traduits par Adam Olearius avec l'assistance d'un vieillard persan nommé Hakwirdy, publiés en haut-allemand et ornés de nombreuses gravures sur cuivre. Avec privilège de S. M. Impériale et Romaine. Schleswig, imprimé à l'Imprimerie princière par Jean Holwein. Chez Jean Naumann, libraire à Hambourg. 1654.*

Oléarius a imprimé quelques vers et quelques noms propres avec les caractères persans employés par Gentius. L'orthographe laisse quelquefois beaucoup à désirer.

La même année, J.-V. Duisberg faisait paraître à Amsterdam une traduction hollandaise de la version allemande d'Oléarius.

Levinus Warner, qui avait suivi à Leyde les leçons de Golius et s'était livré à l'étude de la langue persane, publia, en cette même année 1654, chez Jean Maire, ses *مکملهای زبان فارسی* ou *Proverbiorum et sententiarum persicarum centuria, collecta et versione notisque adornata*. Ces phrases proverbiales et ces adages sont tirés du *Gulistan*, et les notes et les commentaires qui les accompagnent ne présentent aujourd'hui qu'un intérêt très restreint. Mais Warner a d'autres titres au souvenir reconnaissant des orientalistes : il fut, sur la recommandation de Golius, envoyé à Constantinople, et il devint, dans le faubourg de Péra, l'hôte de Nicolas Gisbrecht, résident des Provinces-Unies. A la mort de ce dernier (10 novembre 1654), il sollicita et obtint la faveur de le remplacer et, jusqu'à sa mort en 1665, année dans laquelle il succomba à la maladie qu'il avait contractée dans la prison d'Andrinople, pour répondre d'une somme imposée par avance aux négociants hollandais établis à Smyrne, il ne cessa de faire l'acquisition de manuscrits orientaux qui, légués par lui à la Bibliothèque de l'Université de Leyde, constituent un fonds d'ouvrages excellents que l'on ne trouverait plus dans les pays musulmans<sup>1</sup>.

Thomas Hyde fut, avec Greaves, le plus méritant des orientalistes anglais du xvii<sup>e</sup> siècle. Il naquit en 1636. Son père lui donna les premières notions des langues orientales ; il fut ensuite un des élèves de Wellock qui lui inspira le goût de la langue et de la littérature persanes. Il collabora avec

1. M. Du Rieu, directeur de la Bibliothèque de l'Université de Leyde, a publié, en 1883, à l'occasion du Congrès des Orientalistes, un recueil de lettres écrites de

Castell à la publication de la Bible polyglotte de Walton<sup>1</sup>, et il transcrivit en caractères persans le texte de la version du Pentateuque, qui avait été imprimée à Constantinople en caractères hébraïques. Nommé lecteur en hébreu au Queen's College à Oxford, il soutint peu après sa thèse en persan, afin de pouvoir obtenir le grade de maître ès arts. Il servit Charles II, Jacques II et Guillaume III, en qualité de secrétaire interprète, et il traduisit, pour ces princes, toutes les lettres qui leur étaient adressées par des souverains orientaux. Hyde a publié : *Tabulæ longitudinum et latitudinum stellarum fixarum ex observatione Ulugh beighi. Accesserunt Mohammed Tizini tabulæ declinationum et rectorum ascensionum*. Oxford, 1665 ;

*De ludis orientalibus libri duo, quorum prior historiam Shahi ludi continet ;*

*Historia religionis veterum Persarum eorumque Magorum, Zoroastris vita.*

Il a laissé en manuscrit des traductions latines du *Boustan* et du *Beharistan*, une grammaire et un dictionnaire persans, et une traduction de l'Histoire de Timour par Aly Cheref Eddin Yezdy.

Constantinople par Warner et conservées à la Bibliothèque de Leyde. Le testament de Warner fut reçu le 20 juin 1665, deux jours avant sa mort, par le sieur Richard, secrétaire de M. Roboly, résident de France près la Porte ottomane. Nous apprenons, par quatre lettres d'un certain Mohammed el Ourdhy, publiées en 1887 par M. Houlsma, que Warner avait acheté des manuscrits provenant de la bibliothèque de Hadji Khalfa.

1. SS. *Biblia polyglotta, complectentia textus originales, hebraicum cum Pentateucho samaritano, chaldaicum et græcum, versionumque antiquarum samaritanæ græcæ LXII interpretum, chaldaicæ, syriacæ, arabicæ, æthiopicæ, persicæ, Vulgatæ latinæ quicquid comparari poterat ; cum textuum et versionum orientalium translationibus latinis ex vetustiss. mss. undique acquisitis, optimisque exemplaribus impressis summa fide collatis..... cum apparatu, appendicibus, tabulis, variis lectionibus.....*, edidit Brianus Waltonus, Londini, Th. Roycroft, 1653-1660. *Lexicon heptaglotton, hebraicum, chaldaicum, syriacum, samaritanum, æthiopicum, arabicum conjunctim et persicum separatim*, Londini, Roycroft, 1669.

Le P. Gabriel de Chinon fut un des collaborateurs du P. Raphaël du Mans. Il demeura pendant vingt ans dans le couvent des Capucins à Ispahan. Il possédait les langues persane, turque et arménienne, et il avait su conquérir l'estime et la considération des principaux seigneurs de la cour ; les intrigues et les mauvais procédés des prêtres arméniens de Djoulfa le forcèrent de s'éloigner d'Ispahan, et il alla se fixer à Tauriz où il se concilia les bonnes grâces du gouverneur de cette ville.

Le P. Gabriel de Chinon fut ensuite envoyé à Telicheri, sur la côte de Malabar : à peine arrivé dans cette ville, il succomba, le 27 juin 1678, à une violente attaque de dysenterie. Pendant son séjour en Perse, il avait rédigé plusieurs mémoires qu'il avait envoyés à François Picquet à Alep. Celui-ci les remit à Moreri qui les publia, en 1674, sous le titre de : *Relations nouvelles du Levant ou traités de la religion, du gouvernement et des coutumes des Perses, des Arméniens et des Gaures. Avec une description particulière de l'établissement et des progrès que y font les missionnaires et diverses disputes qu'ils ont eu avec les Orientaux. Composés par le P. G. D. C. C. (Père Gabriel de Chinon, capucin) et donnés au public par le sieur L. M. P. D. E. T. (Louis Moreri, prêtre, docteur en théologie). Lyon, chez Jean Thioly.*

Le premier livre contient trois chapitres, traitant de la religion, du gouvernement et des coutumes des Perses. Le second livre est consacré à la religion, au gouvernement et aux coutumes des Arméniens, et le troisième à ceux des Gaures.

Le P. Gabriel de Chinon se montre, dans ces relations, observateur judicieux : les détails qu'il nous fournit sont de la plus rigoureuse exactitude ; il a consacré plusieurs cha-

pitres au récit des avanies que les Arméniens schismatiques de Djoulfa faisaient subir aux missionnaires européens, et, sans se nommer, il nous raconte les tracasseries dont il fut poursuivi par l'évêque arménien et par ses ouailles.

Tavernier a eu entre les mains les mémoires du P. Gabriel de Chinon, et il a obtenu copie de celui qui expose la religion et les coutumes des Guèbres<sup>1</sup>.

Un carme déchaussé français, le P. Ange de Labrosse, originaire de Toulouse et connu, en religion, sous le nom de P. Ange de Saint-Joseph, quitta sa ville natale le 28 janvier 1662, pour se rendre à Rome. Désigné pour les missions d'Orient par le pape Alexandre VII, il partit pour Smyrne avec trois religieux de son ordre, et, traversant l'Anatolie, il arriva à Ispahan le 4 novembre 1664. Il s'y livra avec ardeur à l'étude du persan sous la direction du P. Lazare, carme déchaussé espagnol. Envoyé à Basra, il quitta cette ville le 13 avril 1673, remonta les rives du Tigre jusqu'à Bagdad, puis jusqu'à Ninive, et gagna Tripoli de Syrie, en passant par Alep. Après avoir navigué en vue des îles de l'Archipel, il débarqua à Constantinople le 4 novembre 1673. Accueilli avec bienveillance par M. de Nointel, le P. Ange de Saint-Joseph lui fit part de son projet de

1. Pouillet rencontra le P. Gabriel de Chinon à Tauriz et il parle de ce religieux dans les termes les plus flatteurs : « J'ay vu le Kam de Tauriz qui est la seconde personne de la Perse, disputer de l'Alcoran avec le P. Gabriel, Capucin, un des bons religieux et des plus habilles dans toutes ces choses et dans les langues d'Orient qu'il y ait point dans tout l'ordre, et dire naïvement à ce bon Père qu'il ne désespéroit pas de son salut puisque Dieu l'avoit fait venir de si loin en Perse... Les enfans de ce Kam venoient souvent voir ce Reverend Pere : ils le traittoient du nom de Baba, qui veut dire « mon père », et ils luy parloient avec le mesme respect que s'ils eussent parlé au plus considérable d'entre les religieux mahométans. » Pouillet, *Nouvelles relations du Levant*, Paris, 1668, tome II, page 273. Nous trouvons dans le *Catalogue des manuscrits orientaux* de G. G. ulmyn, sous le n° 385, la mention suivante : *Petri Gabrielis Capucini de novissimis... XL s.*

publier un dictionnaire italien-latin-français qu'il avait composé. L'ambassadeur lui donna sans difficulté une lettre, dans laquelle il se déclarait obligé « de requérir et supplier, comme nous le faisons très-instamment, les docteurs des plus célèbres universitez de faciliter et autoriser l'impression d'un ouvrage composé par le R. P. Ange de Saint-Joseph, carme déchaussé, duquel la connoissance parfaite de cette langue (la langue persane) nous étant connuë par le long séjour qu'il a fait en Perse, aussi bien que par les certifications de ceux qui, à Constantinople, possèdent le mieux le persien, nous avons creu en conscience devoir rendre ce tesmoignage que nous fortifions par l'assurance d'avoir espruvé de ce Père, pendant cinq mois qu'il a demeuré auprez de nous, un très-grand zèle et une connoissance fort entendue et très-exacte des mœurs et coutumes de la Perse et pais voisins. C'est ce que nous attestons par ces présentes, etc.

« Donné en nostre palais, aux vignes de Pera lès Constantinople, le 16 février 1679.

« Signé : OLIER DE NOINTEL. »

Le P. Ange de Saint-Joseph s'embarqua à Constantinople pour aller à Venise: il se dirigea ensuite sur Rome, revit Toulouse, sa ville natale, et vint à Paris où il essaya vainement de faire imprimer son *Gazophylacium linguæ persicæ*. Il réussit cependant à faire paraître la traduction latine d'une pharmacopée persane qui fut donnée au public sous le titre de : *Pharmacopœa persica ex idiomate persico in latinum conversa*, تفسیر مرکبات قرابادین یارسی بدست قربان حق حضرت ایسوع راهب تابع حضرات ایللیا و طرزیاء یادری انجلوس کرملیط طولوزانی *opus missionariis, mercatoribus, cæterisque regionum orientalium lustratoribus necessarium, necnon, Europæis na-*

*tionibus perutile. Accedunt in fine specimen notarum in pharmacopœam persicam, tum indices duo, alter pharmaceuticus, compositiones in hoc opere contentas indigitans, alter pathologicus, remedia ad singulos morbos ostendens.* Lutetiæ Parisiorum. Typis Stephani Michallet, 1684.

Le P. Ange de Saint-Joseph crut devoir faire donner, par François Bernier, une approbation à la version latine de sa Pharmacopée. Celui-ci rend le témoignage que la traduction de la Pharmacopée est conforme à l'original et que cet ouvrage pourra être d'une grande utilité non seulement en Orient, mais encore en France. Pétis de la Croix, « le fils de l'interprète du Roy », déclare que : « pendant les deux années que j'ai passées à Ispahan, j'ay esté témoin des conversions qu'a faites le R. P. Ange de Saint-Joseph, carme déchaussé toulousain, à quoy la médecine qu'il exerçoit charitablement et religieusement n'a pas peu contribué, et ainsi j'espère que la traduction qu'il a faite en latin de la Pharmacopée persienne sera beaucoup utile pour l'établissement des missions, aussi bien que pour les nécessitez publiques ». La première partie de la préface est, en effet, consacrée aux conversions obtenues par le P. Ange de Saint-Joseph ; il mentionne entre autres celle d'Isaac Botet de l'Estoille dont nous avons déjà cité le nom, et qui, à l'âge de soixante-dix ans, au moment de sa mort, abjura le calvinisme pour entrer dans le giron de l'Église catholique romaine<sup>1</sup>. Dans la dernière partie, le P. Ange de Saint-Joseph critiqua quelques passages de la traduction persane du Nouveau Testament, insérée dans

1. Le P. Ange de Saint-Joseph nous apprend que les filles et les fils de l'Estoille avaient été élevés dans la religion catholique. Son fils Louis avait été l'interprète des agents français de la Compagnie des Indes. Une de ses filles avait épousé Ishaq Khan fils de Zeno qui était interprète de la Compagnie anglaise. *Pharmacopœa persica*, page 23 de la préface.

la *Polyglotte* de Walton ; il s'attira de la part de Hyde une réponse indignée qui parut, en 1685, sous le titre de *Castigatio in A. de La Brosse, carmelitam*. Dans ce pamphlet, Hyde l'accuse d'avoir passé sous silence le nom du P. Mathieu auquel il était redevable de ses connaissances, et il relève vertement toutes les assertions du critique du Nouveau Testament persan.

Le P. Ange de Saint-Joseph fut nommé, en 1683, supérieur des Carmes déchaussés de la province de Belgique : il profita de son séjour dans les Flandres pour faire acheter les caractères orientaux appartenant aux héritiers des Elzevirs, et il livra à l'impression, à Amsterdam, son *Gazophylacium linguæ Persarum, triplici linguarum clavi, italicæ, latinæ, gallicæ, necnon specialibus præceptis ejusdem linguæ referatum. Opus missionariis orientalibus, linguarum professoribus, sacrorum librorum scrutatoribus, mercatoribus, cæterisque regionum orientalium lustratoribus perutile ac necessarium*. Amstelodami, 1684. Chardin qui, à cette époque, était agent des affaires de la Compagnie des Indes orientales d'Angleterre vers MM. les États généraux des Provinces-Unies, prit connaissance, pendant l'impression, de quelques feuilles de cet ouvrage. Il crut devoir formuler son opinion en ces termes : « J'ay leu diverses feuilles de ce livre intitulé : *Gazophylacium linguæ Persarum*, durant le cours de l'impression, et j'en ay trouvé l'érudition vaste et curieuse ; j'ay eu l'honneur de connoître particulièrement l'auteur en divers endroits de l'Asie, et je sçais qu'il en parle avec beaucoup d'élégance les langues les plus belles et les plus répandues. Il seroit à souhaiter que ce sçavant homme nous voulust instruire des meurs, du pays et de l'industrie des Persans aussi bien que de leur langue ; n'estant pas possible que sçachant si bien les mots, il ne sçache aussi

les choses. » Malgré ce témoignage favorable, il ne faut point accorder créance entière à la façon dont le P. Ange a rendu en persan les mots latins ou français de son vocabulaire. Il a donné à un très grand nombre d'expressions un sens erroné, et l'orthographe laisse bien souvent à désirer. Hyde fait remarquer, avec une certaine aigreur, que l'ignorance du P. Ange éclate pleinement dans son *Gazophylacium* et que les erreurs que l'on y relève formeraient un volume égal à celui de son dictionnaire. « Uti plenius constat ex ejus *Gazophylacio* persico, ubi tam ampla errorum messis, ut omnes corrigere aliud ei suppar volumen conficeret : ibi enim quævis fœmina vix pejus in orthographia erraverit quam ille. »

Le P. Sanson, auteur d'un *Estat présent de la Perse*, fut envoyé dans ce pays en 1683, en qualité de missionnaire apostolique. Il y étudia les langues arménienne, persane et turque : après un séjour de six mois à Qazbin, il passa six mois à parcourir le Kurdistan et la Susiane. Il accompagna l'évêque de Babylone à la cour de Perse, et il y passa trois ans après la mort de ce prélat, pour obtenir justice des vexations commises par les autorités de Hamadan au sujet de sa succession. Louis XIV ayant écrit à Châh Suleyman pour lui recommander les intérêts confiés au P. Sanson, ce prince fit droit aux demandes de ce missionnaire : il l'admit au nombre de ses hôtes et lui permit d'assister, avec les envoyés et les agents des souverains, aux audiences et aux banquets royaux.

Châh Soleyman chargea le P. Sanson de porter une lettre à Louis XIV. Le roi la reçut de ses mains et lui ordonna de donner au public les renseignements qu'il avait recueillis sur la Perse. L'*Estat présent de la Perse*, dédié à M. Rouillé,

conseiller d'État, parut dans la dernière moitié de juillet 1694; cet ouvrage, qui est orné de cinq planches finement gravées sur cuivre, ne donne aucun renseignement que l'on ne trouve dans Tavernier, Thévenot et le *Tchehil Soutoun* de Bedros Bedik. La façon dont les mots persans sont transcrits fait supposer que le P. Sanson n'avait point, dans cette langue, des connaissances fort étendues<sup>1</sup>.

Le dernier ouvrage relatif à la Perse, qui ait vu le jour à la fin du xvii<sup>e</sup> siècle, est la *Relation de la mort de Schah Soliman, roy de Perse, et du couronnement de Sultan Ussain, son fils, avec plusieurs particularitez touchant l'estat présent des affaires de la Perse et le détail des cérémonies observées à la consécration de l'évêque de Babylone à Zulpha lès Ispahan*. Paris, 1696.

Je termine cette introduction en donnant les quelques renseignements que j'ai pu trouver sur l'auteur de l'*Estat de la Perse en 1660*.

Jacques Dutertre, qui prit en entrant en religion le nom de Raphaël, naquit au Mans au mois d'août 1613. Il était le fils de Charles Dutertre sieur de La Ragottière, avocat au siège présidial du Mans, et de Gabrielle Paullart<sup>2</sup>. Je n'ai pu recueillir aucune donnée sur les années de sa jeunesse, mais les récits des voyageurs qui l'ont connu à Ispahan nous apprennent qu'il avait fait de sérieuses études et qu'il avait des connaissances étendues en mathématiques. Les renseignements que je mets sous les yeux du lecteur sont tirés des rela-

1. Le peintre hollandais Corneille Le Bruyn fit, quelques années plus tard, le voyage de Perse, et dessina les monuments de Persépolis. Les planches remarquables qu'il a fait graver se trouvent dans le premier volume de ses *Voyages pour la Moscovie en Perse et aux Indes orientales*. Amsterdam, 1718. Les ruines de Persépolis avaient aussi été dessinées par Daulier-Deslandes et par Grelot qui accompagnait Chardin.

2. Je dois la communication de l'acte de baptême du P. Raphaël à l'obligeance de M. l'abbé G. Esnault.

tions de ceux qui ont visité Ispahan, où se trouvait le couvent des Capucins français protégés par le roi et dont le P. Raphaël a été le supérieur pendant plus de quarante ans. Ce religieux jouit, jusqu'à la fin de sa vie, de l'estime et de l'appui de la cour de France, ainsi que de la considération des souverains de la Perse, depuis Châh Abbas II jusqu'à Sultan Hussein.

Le nom du P. Raphaël du Mans est prononcé pour la première fois par Tavernier; il nous apprend que le 20 février, 1644, il s'apprêtait à quitter Alep avec la caravane se rendant à Bagdad, lorsque les capucins, établis dans cette première ville, le prièrent de différer son départ pour attendre deux religieux de leur ordre qui devaient arriver du Caire et se rendre en Perse.

Tavernier y consentit et, le 4 mars 1644, il se mit en route en la compagnie des deux Pères capucins. « L'un, dit-il, vit encore à Ispahan et s'appelle le P. Raphaël duquel j'auray occasion de parler souvent, l'autre s'appeloit le P. Yves et est mort aux Indes à Surate où je luy fis faire un tombeau avec une épitaphe. » A son sixième et dernier voyage en 1664, Tavernier ne crut pouvoir mieux faire, pour assurer la sûreté des bijoux apportés par lui d'Europe, que de les déposer au couvent des capucins et de les confier à la garde du P. Raphaël. « Le P. Raphaël, écrit-il, est supérieur de ce couvent de la mission des capucins dans le royaume de Perse... Il entend parfaitement les mathématiques et il y a plusieurs seigneurs de la cour qui ont des instrumens faits de sa main. Comme il y a plus de vingt ans qu'il est en Perse, il parle tout à fait bien la langue du pays et c'est par ce moyen qu'il a acquis beaucoup de crédit à la cour, qu'il est très-bien connu du roy qui le fait venir d'ordinaire pour être son interprète dans les affaires qu'il a avec les François. »

Tavernier nous a raconté, avec les plus amples détails, tous les incidents qui se produisirent pendant les entrevues que le Châh lui accordait pour fixer le prix des bijoux dont il désirait faire l'acquisition. Le P. Raphaël était appelé chaque fois par Châh Sefy pour lui servir d'interprète et la conduite de ce religieux contraste, par sa retenue et sa modestie, avec celle de Tavernier entonnant des couplets bachiques et se laissant embrasser, après boire, sur le désir du Châh, par des danseuses publiques, ou avec celle de Daulier-Deslandes chantant et jouant de l'épinette, ou bien avec celle d'un orfèvre, appelé Sain, se livrant à mille bouffonneries pour divertir un souverain blasé sur tous les plaisirs.

Thévenot ne consacre que trois lignes au P. Raphaël. Il nous apprend qu'il arriva à Ispahan le 1<sup>er</sup> octobre 1664, et alla loger au couvent des capucins. « Le R. P. Raphaël, dit-il, qui est un religieux dont la vertu et la capacité sont hors du commun, en étoit gardien. Il avoit avec lui deux religieux, à savoir le R. P. Valentin d'Angers et le R. P. Jean-Baptiste de Loches. »

Il est pour moi hors de doute que Thévenot a profité des renseignements que lui a donnés le P. Raphaël, dont il était l'hôte, pour rédiger sa description d'Ispahan et les chapitres consacrés par lui aux croyances, aux mœurs et aux coutumes des Persans.

J'ai parlé précédemment du rôle joué par le P. Raphaël dans les négociations qui eurent lieu, en 1665, pour obtenir l'établissement à Ispahan, à Chiraz et à Bender-Abbassy d'agences de la Compagnie des Indes orientales. Les conseils de conciliation qu'il essaya de faire prévaloir auprès des délégués n'eurent pas le succès qu'il devait espérer. Les prétentions devinrent telles qu'il fut obligé de renoncer à toute tentative d'intervention auprès des autorités persanes. Il rappelle

avec regret toutes ces dissensions dans la lettre qu'il écrivit à Colbert, sous la date du 20 août 1670.

Lorsque François Pétis de la Croix se rendit à Ispahan, les ordres de la cour lui enjoignaient de s'adresser au P. Raphaël. Pétis de la Croix arriva à Ispahan malade, en proie à une fièvre qui le retint pendant quarante jours au lit. « J'en fus guéri, nous dit-il dans son journal, par les soins du P. Raphaël, supérieur des capucins, homme illustre pour sa piété, sa prudence et sa grande capacité, autant estimé à la cour de France qu'à celle de Perse<sup>1</sup>. »

Le P. Raphaël enseigna à François Pétis de la Croix les éléments de la langue persane ; il lui fit faire la connaissance de quelques seigneurs de la cour et entre autres celle de Mir Mourteza, gendre de Châh Abbas, de Mirza Riza, parent de Châh Suleyman, et de Mirza Tahir, adjoint au grand maître de l'hôtel.

Chardin parle également en termes respectueux du P. Raphaël qui lui fournit des mémoires sur l'établissement des Jésuites en Perse et, au moment de la mort de Châh Abbas, lorsque les Européens établis à Ispahan conçurent les craintes les plus vives pour leur sécurité, ce fut le P. Raphaël qui fit savoir au sieur Hubert de Lairesse, agent de la Compagnie hollandaise, que la tranquillité publique était complète, qu'elle ne serait pas troublée et que les Francs pouvaient, sans appréhensions, vaquer à leurs affaires<sup>1</sup>. J'ai donné plus haut une analyse très sommaire de l'ouvrage publié par Bedik en 1678. Il est incontestable, pour moi, que le plus grand nombre des documents qui lui ont permis de rédiger son livre, lui ont été fournis par le P. Raphaël. Bedros Bedik parle en termes élogieux de ses connaissances en mathéma-

1. *Le couronnement de Soleimaan*. Paris, 1671, pages 160-161.

tiques, de sa piété, de son austérité et de sa sagesse. Il nous dit que Châh Abbas II éprouvait un vif plaisir à converser avec lui, soit en public, soit dans des entrevues particulières. Je ne puis mieux faire que de rapporter ici les propres paroles de Bedros Bedik. « Porro familiarissimam quoque sapientissimis cum Persis clam inierat conversationem, et hisce continuat diebus, venerabilis Pater Raphael capucinus, triginta duobus jam annis circiter missionarii functus officio in Persidis regia. Et eousque vir ille ob eruditionis et pietatis famam innotuit, ut a majori ferè usque minimum Persarum dignoscatur, digito igitur ab infantibus per plateas circumiens demonstretur, omnis speculum austeritatis vitæ, doctrinæ ac pietatis : comprimis vero ob singularem et excellentissimam, quâ mirabiliter pollet, in mathematicis eruditionem, amatus a Persarum sapientioribus, quippe qui maximo memoratas in disciplinas feruntur studio atque amore. Undè tantam etiam in æstimationem evehebatur memoratus venerabilis Pater, ut Rex præsentis genitor, omni eum honore atque amore multis imo quâ publicis quâ privatis dignatus sit colloquiis, singulariorem semper in ejus conversatione sentiens animi lætitiâ, eamque signis et nutibus exterioribus plurimis manifestans. »

Bedik nous donne aussi à la fin de son ouvrage le texte d'une lettre écrite au P. Piscopo, à l'occasion de la mort de l'évêque de Nakhtchivan, Matthieu de Avanic. J'en transcris ici la fin; le P. Raphaël y dit quelques mots sur lui-même : « Jam hic in Isfahan 28 annos explevimus, sexagenarii et ultra facti, incerti quot adhuc dies relegationis nostræ supersint : quotquot autem fuerint, hosce adhuc lubens in missionis exercitio (licet de se satis ingrato :) voveo et dico; nec non DD. vestræ charissimæ perpetuam

et gratiotissimam amicitiam exopto ; insuper et oro DD. vestram, ubi ad limina Sanctorum Apostolorum appulerit, in suis orationibus meminerit pusilitatis nostræ ; sicut et speratur è charitate DD. vestræ colendissimæ.

« Ex Ispahan Persidis Regiæ.

« Die 2. Septembris 1674.

« Obsequentissimus servus

« F. RAPHAEL DU MANS

« RR. PP. Capucinatorum Gallorum Missionariorum Sup.  
licet immeritus. »

Engelbert Kæmpfer exprime aussi, dans les termes les plus louangeurs, l'admiration que lui inspirent le mérite et les vertus du P. Raphaël du Mans. Je donne ici les trois passages dans lesquels son nom est cité : le dernier témoigne de la déférence que Kæmpfer avait pour ses avis. « Et nescio qua non virtute claruerit, si illis et Persis et Christianis credam, sine quorum præsentia Isfahani ne diem transegisse dicitur: ex quibus sat est, testem unum instar omnium nominasse regium interpretem, Reverendum Dn. P. Raphaelem du Mans senem capucinum, natione Gallum, qui ejus obitum sæpè numero coram me deploravit, vir et ipse uti eruditionis, ita summi candoris et virtutum nomine nunquam satis laudandus. »

« Incidenter refero : epistolam, ut in die 20 junii in consessu jam oblato fuerit, nondum tamen translata die 20 novembris, quo ejus mihi copiam (tum in Arabia degenti) misit interpres regius, vir maximi candoris et eruditionis R. P. Raphael du Mans, capucinus, ex quo aulæ supercilium et nationis cunctationes colliget. »

« Tandem a dimissa legatione me expedi cogito in Ægyptum, vocor in Georgiam archiater et variis conditionum obla-

tionibus laccessor. Sed prævaluit sensu reverendi senis, Patris Raphael du Mans, capucini ac regii interpretis, invitatio architalassi Batavorum qui classe sua Ormusiensem sinum infestabat. »

Le nom du P. Raphaël est mentionné pour la dernière fois dans la *Relation de la mort de Schah Ussein* ; dans les pages qu'il consacre au récit des cérémonies de la consécration de l'évêque de Babylone, l'auteur de cet opuscule nous dit qu'elle se fit en présence des supérieurs des ordres qui avaient des missionnaires en Perse, à savoir les Jésuites, les Dominicains, les Augustins, les Arméniens catholiques, les Carmes déchaussés et les Capucins. Le grand âge du P. Raphaël ne lui permit pas d'assister à cette fatigante cérémonie.

Le P. Raphaël mourut à Ispahan le 1<sup>er</sup> avril 1696, à l'âge de quatre-vingt-trois ans.

*L'Etat de la Perse en 1660* n'est point le seul écrit du P. Raphaël qui soit parvenu jusqu'à nous. Il existe dans le fonds français de la Bibliothèque nationale, sous le n<sup>o</sup> 6114, un mémoire anonyme, mais qui doit être, sans hésitation attribué au P. Raphaël ; il est le canevas de l'ouvrage que je publie aujourd'hui. Ce manuscrit incomplet se compose de quarante-deux pages. Il commence par ces mots : « L'estat de la Perse est monarchique et despotique plus qu'aucun autre de l'Orient, Cha Abas, le grand-père du regnant à present, l'ayant ainsi réduit par son procédé politique d'abbattre de credit et d'autorité, l'un de ses corps d'armée qui se maintenoit en ses droits anciens par celuy de parentage et alliances pour en eslever un autre dont les parties n'eussent aucune liaison pour se deffendre les unes les autres. Le gouvernement des provinces est par kans ou gouverneurs nommés par le roi, etc. » Il se termine ainsi :

« Nous finirons le cours de plume par les Sophis pour donner à cognoistre quelle est leur origine et comme d'Europe, sans le sçavoir, l'on donne hors de raison le nom de Sophi, Grand Sophi, à ce prince icy. » Ce mémoire a été sans doute remis à François Pétis de la Croix pendant son séjour à Ispahan et prêté par lui à son père. On lit à la première page ces mots, écrits de la main de son fils Alexandre : « Il n'est pas de mon père, puisqu'à la page 9, il porte qu'il est depuis vingt ans à Ispahan » ; et à la fin de ce cahier nous lisons : « Je certifie avoir trouvé ce fragment de manuscrit composé de quarante-deux pages dans les papiers de feu mon grand-père et l'avoir remis à la Bibliothèque du Roy, aujourd'huy 1<sup>er</sup> mars 1737. »

On trouve à la Bibliothèque du British Museum, un manuscrit autographe du P. Raphaël, provenant du legs de Sloane et portant pour titre : *Raphaelis du Mans, Descriptio Persiæ communicata Dno Engelberto Kæmpfero, Ispanæ, 1684, cum grammatica linguæ turcicæ*. En tête de la description de la Perse on lit ces mots : « In obsequium clarissimi viri et Domini Engelberti Kempfer, medici peritissimine non ejusdem fidelissimi amici DD. pristaue. In Hispan, Persidis regia, 22 sept. 1684. Humillimus servulus Raphael du Mans residentiæ nostræ 38 anno. » La grammaire turque porte la suscription suivante : « Hæc in obsequium Clarissimorum Virorum celeberrimæ Legationis Suediæ Comitum calamo currenti scribebat die 20 apr. 1684 in Hispan, humillimus servulus<sup>1</sup>. »

Le P. Raphaël rédigea également un vocabulaire français-turc : nous en trouvons la mention dans le Catalogue des manuscrits orientaux conservés à la Bibliothèque de l'Université d'Upsal. *Grammaire turque en abrégé fort*

1. Charles Rieu, *Catalogue of the Turkish manuscripts in the British Museum*. Londres, 1888, page 151.

*aisée avec un petit lexicon, escrit en Ispahan en Perse par Du Lauziere sur les memoires du R. P. Raphael du Mant, capucin françois, interprète du Roy de Perse*<sup>1</sup>.

Le P. Raphaël dut avoir, avec la cour et avec ses supérieurs, une correspondance aussi active que le permettaient l'état des relations de la Perse avec l'Empire ottoman et les événements qui se produisirent pendant la seconde moitié du xvii<sup>e</sup> siècle; je n'ai pu avoir connaissance que de trois lettres écrites par lui : celle qu'il adressa à Colbert le 20 août 1670 présente seule de l'intérêt.

*L'Etat de la Perse en 1660* a été rédigé pour Colbert. Ce ministre, toujours préoccupé du soin de créer de nouveaux débouchés au commerce français, songeait alors à reconstituer, sur des bases très élargies, la Compagnie des Indes orientales. Il demandait partout les documents qui pouvaient l'éclairer. Le long mémoire du P. Raphaël n'était point destiné à la publicité : il trace un tableau fidèle de la Perse et des Persans à la fin du xvii<sup>e</sup> siècle, et il renferme des appréciations que ne pouvaient se permettre ni Tavernier, ni Chardin qui étaient en relation d'affaires avec le Châh et les principaux seigneurs de la cour.

On a, dans ces dernières années, attiré l'attention sur le mémoire du P. Raphaël.

Dans une des séances de la réunion des Sociétés savantes, tenue au mois de mai 1887, M. Castonnet des Fosses a exprimé le vœu de le voir publié. Il l'a renouvelé dans un article publié en 1889 dans le *Bulletin de la Société géographique de Tours* sur les relations de la France avec la Perse. Je livre aujourd'hui à la publicité l'œuvre du P. Raphaël

1. G.-J. Tornberg, *Codices arabici, persici et turcici Bibliothecæ regis Universitatis Upsaliensis*. Lund, 1849, page 33.

et je me plais à espérer que tous ceux qui s'intéressent à l'histoire et à la géographie des contrées de l'Asie apprécieront la grande sincérité de son récit.

L'appendice placé à la fin de ce volume contient la traduction française d'un opuscule publié à Venise, en 1508. Il est intitulé : *La vita del Sophi, re di Persia et de Media, et de molti altri regni et paesi et de le grandissime guerre q̄le ha facto contra lo Signore turcho*, et a pour auteur un médecin vénitien, Rota, établi à Alep, qui le dédia au doge Léonard Laurédan. La traduction française a été insérée dans la seconde partie du *Grant voyage de Hierusalem divisé en deux parties*, qui parut à Paris en 1517 et 1522, époque où l'attention de l'Europe était attirée sur Châh Ismayl, et où elle voyait en lui le destructeur, dans un avenir rapproché, de la puissance ottomane<sup>1</sup>. J'ai placé, à la suite de cette traduction, les lettres adressées par Louis XIV aux souverains de la Perse, celles de de Lalain et de La Boullaye Le Gouz, écrites au roi et à M. de Lionne, le mémoire de Tavernier sur le commerce de la Perse et celui du député de la chambre de commerce de Marseille. Ce dernier travail, dans lequel il est question de Gardane, consul en Perse, et de la prise de Chiraz par les Afghans, est postérieur à l'année 1721.

Ces documents appartiennent au dépôt des Archives du département des Affaires étrangères. Ils voient le jour pour la première fois et je ne doute pas qu'ils ne soient lus avec intérêt par ceux qui ont conservé le culte des traditions françaises en Orient.

CH. SCHEFER.

Le 15 novembre 1890.

1. Il a paru une nouvelle édition du texte italien vers 1520. Une traduction allemande avait été imprimée en 1515.

# ESTAT DE LA PERSE

EN L'AN 1660

Le royaume de Perse, pour le présent appelé Olkei Agemi<sup>1</sup>, est borné du costé du septentrion de la mer de Caspie<sup>2</sup>, autrement *bhaar Colzun*, mer de Kolzon<sup>3</sup>; entre septentrion et levant des Kalmaq et des Yuzbek, qui sont peuples de la Tartarie

1. Eulkehi arjem, اولكهة عجم

2. Les géographes anciens donnaient à la mer Caspienne le nom de mer d'Hyrkanie. Les Arabes du moyen âge l'ont appelée Bahr el Khazar, بحر الخزر mer des Khozar ou Khazar, bahr el Djourdjan, بحر الجرجان mer du Djourdjan, bahr el Dilem بحر الديلم mer du Dilem, mer de Ghilan, mer de Tabaristan et mer de Bakou. Les historiens chinois du temps de J.-C. l'appellent Si-Hai ou mer Occidentale, les Slaves *Khwalinskoe mord*, d'après les Khwalisses, peuple qui habitait entre les bouches du Volga. On lui donne aussi le nom de mer d'Astrakan. Les différentes tribus turques qui vivent sur ses bords l'appellent communément تنگهنز Tenghiz, ou Deniz, ou bien ابي دكنر, *Ak deniz*, mer Blanche. Les Persans la connaissent aussi sous le nom de Qoulzoum قلزم et les Turcs sous celui de Bahri Ghouzz بحر غزن mer des Ghouzz. Les premiers renseignements qu'on a obtenus en Europe touchant la mer Caspienne sont dus à Ant. Jenkinson, négociant anglais qui, en 1557, essaya d'établir des relations commerciales avec les pays à l'est de cette mer. Jean Struys, Hollandais, qui, en 1670, alla sur un bâtiment d'Astrakan en Perse, a donné une carte dans laquelle la forme de la mer Caspienne est singulièrement contournée. Ce ne fut que sous le règne de Pierre le Grand qu'on obtint des notions plus positives sur sa situation et son étendue. Ce monarque en fit dresser une carte d'après différents voyages entrepris par ses ordres en 1719 et 1720 par Samoï Saïmonor et van Verdeen. Kojin y fut aussi envoyé en 1726 et 1727. Le même Saïmonor en écrivit une description et en termina la carte qui fut gravée en 1731. Ses côtes orientales furent de nouveau visitées et décrites en 1764 par Tokmateher, et les côtes occidentales et méridionales par le naturaliste Gmelin en 1770, 1771 et 1773. J. Klaproth, *Mémoires relatifs à l'Asie*, Paris, 1828, tome III, pages 271-283.

3. Bahri Qoulzoum, بحر قلزم

Mineure, divisés en plusieurs petites principautés et royautes. Aucuns d'érivent le mot de Yuzbek de la signification « maistre de cent ou cent maistres ». Mais les principaux Yuzbeks disent qu'il faut prononcer Ozibek, qui signifie « celui-là est seigneur, » voulant dire leur roy estre véritablement roy, les autres ne l'estant que par *megaze* (dénomination extérieure)<sup>1</sup>. Du costé du levant et entre levant et midi, les terres du Grand-Mogor ou roy des Indes bornent le royaume; du costé du midi est le Sinus Persicus; entre midi et le couchant est l'Arabie; du costé du couchant est la Turquie; entre le couchant et le septentrion sont les Kourdes, princes particuliers, où croist la noix de galle (*mazou*)<sup>2</sup>; puis une partie de la Géorgie<sup>3</sup> qui vient finir à la mer Kaspie, qui n'a aucune communication avec l'Océan (*mouhit*)<sup>4</sup>, est d'eau salée et abondante en poissons, tels que saumons et truites. Sur icelle sont quelques vaisseaux des Mosquovites, le tout assez mal basti, ainsi que le païs et l'industrie grossière leur peuvent permettre. L'estendue de cette mer (*toul*)<sup>5</sup>, sera de quelques deux cent cinquante lieues, icy appelées fer-senges. La largeur (*arze*)<sup>6</sup> sera de cinquante.

Les terres de la Perse qui sont sur ses bords ou appro-

1. Medjaz, مجاز, expression figurée, métaphore.

2. Mazou, مازو

3. La Géorgie étoit formée au xvii<sup>e</sup> siècle par l'ancienne Ibérie, la Mingrèlie, l'Imérithie, une partie de l'Arménie et les provinces de Cartuel, Kaket et Kisik. Elle étoit limitrophe du district de Khiska possédé par les Turcs et de la province d'Erivan. Elle confinait à l'Est au Daghestan et au Chirwan. Pour l'état de la Géorgie au xvii<sup>e</sup> siècle, cf. *Les six voyages de J.-B. Tavernier, Ecuyer baron d'Aubonne, en Perse et aux Indes*, 1679, tome 1, pages 360-374; *Voyages du chevalier Chardin en Perse et autres lieux de l'Orient*, Amsterdam, 1725, tome 1, pages 51-116; *Les voyages très curieux et très renommés faits en Moscovie, Tarturie et Perse par le Sr Adam Olearius*, Leide, 1719, tome 1; *Relazione della Colchide hoygi detta Mengrellia, da Archangelo Lamberti de' Chierici regolarì*, Naples, 1654.

4. Mouhit, محيط

5. Toul, طول

6. Arz, عرض

chant seront Derbend<sup>1</sup>, Chamaki<sup>2</sup>, Gilan<sup>3</sup>, Mazan-

1. La ville de Derbend, défendue par un château fort, était bâtie sur le bord de la mer Caspienne : les navires venant du pays des Khazares, du Guilan et du Tabarestan abordaient dans son port et venaient y chercher des marchandises, entre autres les toiles de lin et le safran, produits de ce pays. La muraille flanquée de tours et percée de portes de fer appelées Bab el Ebouab باب الابواب, Derbend در بند et Demir Qapy دمر قپو venait aboutir à cette ville. Cette muraille primitivement élevée, dit-on, par Isfendiar, avait été réparée par Nouchirevan pour mettre la province d'Ereran, le Chirwan et l'Azerbaïdjan à l'abri des invasions des Khazares et des tribus turques.

M. Gamba a donné une description intéressante de Derbend dans son *Voyage dans la Russie méridionale et particulièrement dans les provinces au delà du Caucase*. Paris, 1826, tome II, pages 335-340. On peut consulter aussi le *Derbend Namèh or the history of Derbend* par Mirza A. Kazem-bey, Saint-Pétersbourg 1851.

2. Chemakhy était la capitale du Chirwan, dit Zeïn el Abidin Chirwany; cette ville s'élevait autrefois au milieu des montagnes, mais Nadir Châh fit bâtir une ville nouvelle à quatre fersengs de l'ancienne qui porte le nom d'Aqsou. L'ancienne ville a été fondée par Nouchirevan et fait partie du cinquième climat. L'eau de la nouvelle ville a mauvais goût et son climat est insalubre.

De nos jours, les Russes ont relevé l'ancienne ville de ses ruines et abandonné Aqsou. L'air de l'ancienne ville est extrêmement bon, l'eau délicieuse, le sol fertile, et la terre comble de joie les cultivateurs. Les jardins y sont ravissants, et les vergers pleins de charmes. Les fruits sont à bas prix, et les céréales en abondance. Chemakhy est habitée par près de deux mille familles chiïtes et trois mille familles sunnites. Mille maisons environ sont occupées par les Juifs et les Arméniens. Le territoire de la banlieue de Chemakhy, ainsi que celui des villages qui en dépendent, est bien cultivé et les villages méritent la réputation dont ils jouissent. La plupart des habitants sont dans l'aisance et jouissent d'une certaine richesse. Il y a dans les environs de Chemakhy près de six mille tentes des tribus Qizilbach et environ trois mille de la tribu Ilkhan Tchobanlou.

Les habitants de Chemakhy ont généralement le teint blanc, et ils se font remarquer par leur beauté, leur grâce et leur noble prestance. Ils sont bienveillants à l'égard des étrangers, hospitaliers, généreux et d'une grande douceur de caractère, mais leurs mœurs sont relâchées et la plus grande partie de leur temps est consacrée aux plaisirs et aux divertissements. *Hudaiq ous siakhth*.

Chemakhy était jadis la capitale du Chirwan et la résidence des princes régnants. Oléarius, qui y attendit pendant trois mois, avec l'ambassade du duc de Mecklembourg Gottorp les ordres du châh de Perse, a donné une description détaillée de cette ville. *Relation du voyage d'Adam Oléarius en Moscovie, Tartarie et Perse, traduit par de Wicquefort*, Paris, 1661, tome I, pages 404-410.

On peut aussi consulter le *Voyage dans la Russie méridionale et particulièrement dans les provinces au delà du Caucase*, par M. le chevalier Gamba. Paris, 1826, tome II, pages 277-282.

3. « Le Guilan, dit Khondemir, est entouré de montagnes escarpées, couvertes d'épaisses forêts et coupées par d'étroits défilés. Les cours d'eau y sont très nombreux et on trouve dans toutes les plaines des sources d'eau vive. Les pluies y sont presque continuës. La nourriture des habitants consiste en riz et poissons et en volailles. La viande et les mets trop gras y sont nuisibles à la santé. La

dran<sup>1</sup>. Les terres adjacentes aux Kalmaq (peuples qui sont à eux-mêmes), Yuzbek, etc., est cette grande province de Korasson<sup>2</sup>.

pluie tombe quelquefois plusieurs jours et plusieurs nuits sans interruption, de façon à excéder les habitants. Mais si ceux-ci viennent à entendre les hurlements des chacals, puis les aboiements des chiens, leur ennui se change en satisfaction, car c'est pour eux le signe certain de la cessation de la pluie, et le lendemain, le ciel s'éclaircit. L'expérience a prouvé l'exactitude de cette observation. » Cf. *Le Gilan ou Les marais caspiens, description historique et géographique du pays qui borde au sud la mer Caspienne*, par M. A. Chodzko. Paris, 1850.

1. Le Mazanderan était désigné dans les temps anciens sous le nom de Bichêh-Narven (forêt d'ormes). Quelques auteurs orientaux prétendent que le nom de Mazanderan tire son origine de la chaîne de montagnes appelée Maz qui s'étend depuis le Guilan jusqu'à Djadjerm. Selon Zekir Eddin Marechy, Maz, de la race de Soukhra, fit construire une muraille partant de Djadjerm et allant aboutir aux frontières du Guilan; elle était percée de portes qu'il était impossible de franchir sans sa permission. Le but poursuivi par Maz était de mettre le pays à l'abri des invasions turkes. La contrée traversée par les montagnes de Maz ou défendue par Maz reçut le nom de Maz enderân (Maz est dans elle). ماز اندران Le Mazanderan est divisé aujourd'hui en sept districts : 1<sup>o</sup> Djourdjan, 2<sup>o</sup> Mourdestan, 3<sup>o</sup> Esterâbad, 4<sup>o</sup> Amol, 5<sup>o</sup> Rustemdar et le Dehistan, 6<sup>o</sup> Roushad, 7<sup>o</sup> Siah Roushad.

« Le Mazanderan est couvert de montagnes escarpées et d'épaisses forêts; il s'y trouve un certain nombre de châteaux remarquables par la solidité de leurs murailles et de leurs fortifications. Bien que ce pays produise tous les fruits des climats froids et des climats chauds, il faut accorder une mention spéciale aux oranges et aux citrons qui sont en grande abondance et d'un goût délicieux. Les principales productions du Mazanderan sont la soie et le riz. » Heft Iqlim, *mss. de la Bibliothèque nationale*, f<sup>o</sup> 435-438.

2. Le Khorassan est la vaste province qui est bornée au nord-est et à l'est par le Djihoun et le pays de Balkh, au sud par l'Afghanistan et le Seistan, et à l'ouest par les provinces de l'Iraq, le district d'Esterâbad et le Dehistan.

« Chorasane ou l'ancienne Bactriane dit Oléarius, a du côté du Ponant, Mesanderan et comprend aussi plusieurs petites provinces en son estenduë, dont la première est celle de Heri qui a pour capitale la ville de Herat. Cette province est l'une des plus grandes, des plus fertiles et des plus marchandes de toute la Perse. La ville de Mesched que l'on trouve au catalogue ou registre de leurs villes sous le nom de Thus, est, sans doute, la plus considérable de toutes. Elle est ceinte d'une fort belle muraille et ornée de plusieurs beaux bastiments, et entre autres de deux cens, ou, si l'on veut croire Teixeira, de trois cens tours, éloignées les unes des autres de la portée du mousquet. En cette ville, se voit le tombeau d'Iman Risa, l'un des douze saints de Perse de la famille d'Aly, qui ne cède en rien, tant en bastiments qu'en revenus et richesses, à celui d'Ardebil et l'on y fait les mesmes cérémonies. L'on y fait aussi les mesmes dévotions qu'au tombeau de Schiek Sefi. Dans le voisinage de Mesched, auprès de la ville de Nisabour, est une montagne où l'on trouve de si belles turquoises que le roy ne veut pas qu'on les vende à d'autres qu'à luy. La ville de Herat est la seconde de la province et c'est là où se font les plus beaux tapis de Perse. Les Indiens y ont leur trafic et c'est un passage nécessaire pour ceux qui vont de Candabar à Ispahan..... Thun (تون), Thabes Kiteki

Du costé des Indes est le païs de Kandahar<sup>1</sup> et ses dépendances; du costé du Sinus Persicus sont les trois ports, sçavoir, Bender Kommeron<sup>2</sup> à présent appelé Bender Abassi, à cause

(طيس كيلكى) Thabes Mesinan (طيس سينان) sont des villes assez considérables, tant à cause de leur grandeur qu'à cause de la quantité de manufactures de soye qui s'y font et dont l'on y fait un grand trafic. Toutes les autres villes comme Sebsvar (سبزوار), Turehis (ترشيز), Kain (كاین), Puschentz (پوشنج), Badkhis (بادخيس), Meru (مره), Meruerud (مره الرود), Tzurtzan (جوزجان), Fariab (فارياب), Asurkan (آذرگان), Beleh (بلخ), Bumian (باميان), Semkan (سمنجان), Thalecan (طالقان) et Sous (سوس) sont aussi des villes fort peuplées et marchandes, et, en ces lieux-là, se trouve la meilleure manne du monde. » *Voyage de Moscovie et de Perse*, tome I, livre IV, pages 364-365.

1. La ville de Qandahar, dit Hadji Khalfa, est située à dix journées de marche à l'est de Zarendj. C'est une place forte qui, selon l'auteur du Taqwim, aurait été fondée par Alexandre. Une rivière qui prend sa source dans les montagnes s'élevant à l'ouest, coule dans la direction du sud après avoir fait le tour de la ville qui occupe une vaste superficie et renferme une nombreuse population. Au milieu de la citadelle se trouve un puits d'une grande profondeur creusé dans le roc. Toutes les fois que l'on y puise de l'eau, on ramène des morceaux de bois et de l'herbe. Ce fait prouve qu'il existe une communication souterraine entre ce puits et l'extérieur. La possession de la ville de Qandahar placée sur la frontière a donné lieu, à plusieurs reprises, à des contestations et à des guerres entre les rois de Perse et les souverains de l'Inde. *Djihan Numa*, éd. de Constantinople, page 250.

Qandahar, dit Zeïn el Abidin Chirwany, était autrefois adossée à la montagne. Nadir Châh fit la conquête de cette ville, la rasa et en fit construire dans le voisinage une autre qui reçut le nom de Nadir Abad. Le prince Afghan Ahmed Châh Abdaly fit détruire ces nouvelles constructions, et jeta à la distance d'un demi-ferseng les fondements d'une nouvelle cité qui fut surnommée Echref oul Bilad (la plus noble des villes). Il l'entoura d'une muraille crénelée ayant neuf mille pas de circuit et percée de quatre grandes portes. Il amena de l'eau courante et pourvut la ville de larges rues et de vastes marchés. Il y fit élever, pour y être enterré, un magnifique tombeau. On compte à Qandahar trois mille feux. Les habitants sont Afghans et Hindous. Les premiers appartiennent à la secte des Chiïtes Imamy. Les environs de la ville sont occupés par quarante mille Abdaly, qui y passent l'hiver et l'été. *Hadaïq ous siahah*.

Qandahar fut assiégé et pris par les Persans en 1649. Mohammed Dara Choukough, fils de Châh Djihan, essaya vainement de reconquérir cette place forte (1651-1652). M. le major Raverty a donné dans les *Notes an Afghanistan and part of Baluchistan*, Londres 1881, pages 21-28, la traduction du chapitre du *Mirât Djihan Numa* relative à l'expédition malheureuse de Mohammed Dara Choukough.

2. « Camron, Camoron ou Gamron, le port de toute la Perse et peut-être de toute l'Asie où il se fait le plus grand commerce, n'a commencé d'avoir de la réputation que depuis que les Portugais ont été chassés d'Ormuz. Avant cela, ce n'étoit qu'un petit village d'une cinquantaine de misérables cabanes, où pourtant, à cause de la commodité de sa rade, les Portugais tenoient vingt-cinq ou trente barques armées pour soutenir leur commerce et troubler celui des autres. Ce fut Schah Abbas qui

que Chabbas premier aïeul de ce roy cy y attirant les Franes, le rendit fort marchand et hanté, car à présent, par là passent la plus grande partie des marchandises qui arrivant des Indes, viennent en Perse se distribuer sur le país et de là passer aux

en fortifia le port, qui commença à en bâtir la ville et qui, par des privilèges et des franchises, y attira le commerce, ayant changé son premier nom et l'ayant appelé du sien Bender Abbassi qui, en langue persane, signifie port d'Abbas. Ce port est ouvert à toutes sortes de nations, à la réserve des Espagnols et des Portugais, et l'on y voit des Perses, des Arabes, des Indiens, des Bénéians, des Arméniens, des Turcs, des Juifs, des Tartares, des Maures, des François, des Hollandois et des Anglois.

« Au milieu de la ville est une grande place, qu'ils nomment Passer, ce qui est la même chose que ce qu'on appelle ailleurs Bazar, qui est toute voûtée, avec des boutiques des deux côtés et une allée au milieu. C'est là que les marchands étalent leurs marchandises les plus précieuses, particulièrement les Bénéians à qui elles appartiennent presque toutes; gens habiles, mais fourbes et qui font aux Indes ce que font partout les Juifs.

« Le temps du commerce est depuis le mois d'octobre que finissent les grandes chaleurs, jusqu'au mois de mai qu'elles recommencent. Alors, on voit aborder par mer les vaisseaux de tous les Européens qui sont établis dans les Indes et quantité d'autres bâtimens de Maures et d'Indiens, et, du côté de terre, arrivent à jour nommé diverses caravanes de marchands, entre autres celles d'Isphahan, de Schiraz, de Laor, d'Alep, de Bagdad, de Hérat et de Bassora. Les Hollandois y apportent de l'argent comptant, des marchandises qui viennent d'Europe sur leurs vaisseaux et quantité d'autres qu'ils ramassent dans tous les lieux de l'Inde où ils ont des comptoirs; et surtout des épiceries dont ils fournissent presque toute la Perse; du bois de chappan et du santal, du sucre, de l'anis, du gingembre, de l'indigo, du vermillon, de l'encens, du benjoin, du vif-argent, du plomb, de l'étain, du cuivre, des draps de couleur et des toiles.

« Les Anglois ont moins d'argent que les Hollandois dans leur cargaison, mais ils ont quantité de draps, de l'étain, de l'acier, de l'indigo, des étoffes de soie et des toiles de coton des Indes les plus belles et les plus fines.

« Ce sont les marchands anglois qui, les premiers, ont porté des draps d'Europe en Perse; aussi cette marchandise y a-t-elle retenu leur nom, les draps à Isphahan étant appelés *Londres*, et ceux qui les vendent en détail, marchands de Londres, ce qui fait ordinairement une partie du négoce des Arméniens dans cette capitale de l'empire des Perses.

« A l'égard des bâtimens indiens, arabes et maures, ils ne sont chargés que des productions et des manufactures de leurs pays. Les marchandises qui viennent par les caravanes consistent en plusieurs étoffes d'or et d'argent, en velours, en taffetas, en porcelaines, en plumes, en maroquins, en laines, en brocards, en riches tapis de Perse, de Corasan et de Dias, en camelots de Turquie et d'autres plus simples d'Arabie, en drogues médicinales, en sang de dragon, en manne, en myrthe, en encens, en raisins secs, en dattes, en chevaux de Barum, mais particulièrement en soies crues, qui sont le plus grand commerce qui se fasse en Perse. On trouve aussi à Bender Abassi des turquoises, mais plus de la nouvelle que de la vieille roche, et bon nombre de perles qui se pêchent dans le sein Per-

autres circonvoisins. Chabbas, à raison du service que lui rendirent les Anglois en l'aidant à prendre Ormuz<sup>1</sup> sur les Portugais, leur donna exemption des péages sur tous les chemins du Bender, Lar, Chiras, Hispan, etc., tant pour entrer que pour

sique, ainsi qu'on le dira en parlant de l'isle Bakarem (Bahreïn). Toutes les nations qui trafiquent à Gamron ont des magasins et des maisons. Celles des François, des Anglois et des Hollandois ont plus l'air de palais que de comptoirs de marchands et sont placées le long de la marine, ce qui leur est très commode pour charger et décharger les vaisseaux quand ils arrivent. » *Etat général du commerce de l'Asie*, dans le *Dictionnaire universel de commerce*, par Savary. Paris, 1741. tome I, page 405.

On trouve une vue du port de Gamroun dans les *Voyages de Mandleslo*, tome I, page 23, de l'édition de Leyde 1719.

1. Les Persans, commandés par Imam Qouly Khan, gouverneur général du Fars, et les navires anglais sous les ordres des capitaines Blyth, Wedal et Woodcock, s'emparèrent du port d'Ormuz le 20 janvier 1622, et de la ville et du château le 18 avril. La convention conclue avec Châh Abbas portait : que le château d'Ormuz étant pris demeurerait avec toute son artillerie et ses munitions aux Anglois ; que les Persans pourraient bâtir une autre citadelle à leurs dépens en tel endroit de l'île qu'il leur plairait ; que le butin serait partagé également ; que les Anglois pourraient disposer des prisonniers chrétiens et que les autres demeureraient au pouvoir des Persans ; que les Anglois fourniraient la moitié des vivres, gages, poudres, plomb et autres munitions nécessaires à l'armée ; que les Anglois seraient à jamais exempts des droits d'entrée et de sortie à Bender Gambron.

L'histoire du siège et de la prise d'Ormuz se trouve dans la *Relation du voyage de Perse et des Indes orientales*, traduite de l'anglais de Thomas Herbert. Paris, 1663, pages 187-197.

« La ville d'Ormuz et son isle, quoique tout à fait deschues de leur premier éclat et entièrement détruites et démolies par les ordres de Cha Ablus, après qu'il les eut repris sur les Portugais, méritent cependant qu'on en fasse mention, à cause du rang qu'elles ont si longtems tenu parmi les isles et les villes du plus grand commerce de l'Asie. Cette isle, située dans le golfe Persique, assez près de son embouchure et à deux lieues de la côte de la Perse par les 27 degrés de latitude, n'a guère plus de vingt lieues d'étendue et cependant a porté longtems le titre de royaume, ayant eu ses rois particuliers, tributaires néanmoins des rois de Perse. »

Les Portugais qui crurent ce poste nécessaire à leur commerce, qui commençoit à s'établir dans les Indes, la prirent en 1507, et, par là, fermèrent à toutes les nations l'entrée de la Perse où il ne fut plus permis à personne de trafiquer que sous leurs passeports et sous leur bannière. Tant que les Portugais restèrent, seuls de tous les Européens, les maîtres du négoce et de la navigation des Indes orientales, les Perses ne se trouvèrent point en état de secourir cette espèce de joug, que ces nouveaux venus avaient mis sur un des plus fameux empires de l'Asie ; mais les Hollandois étant passés en Orient sur la fin du xvi<sup>e</sup> siècle, et les Anglois au commencement du xvii<sup>e</sup>, Scha-Abbas se servit de ces derniers pour l'aider à chasser les Portugais de leur isle qu'ils furent enfin obligés de rendre en 1622, ayant perdu à sa prise, à ce que l'on prétend, plus de six à sept millions en marchandises et en autres sortes d'effets. *Etat général du commerce de l'Asie*.

sortir du royaume, quelque quantité de marchandises qu'ils eussent. De plus, il fit convention avec eux de leur donner la moitié de la douanne des marchandises qui viennent des Indes, de la payer au Bender Abassi, ayant transféré la douanne de Ormuz à ce Bender Abassi<sup>1</sup>.

Là aussi viennent les vaisseaux de la Compagnie des Hollandois, qui aussi pour aller et venir et passer marchandises, ne paient aucunes douannes, mais pour compenser sont obligés à prendre de la soye du Roy tant de charges par an, et ce, un peu plus cher que au marché.

Le second Bender s'appelle Bender Congo<sup>2</sup>, distant de ce premier seulement trois journées. Là hantent les Portugais, et par convent, ils ont la moitié de la douanne des marchandises qui viennent des Indes, en outre quelques pièces de chevaux que, par an, la Perse est obligée de leur donner, et ce pour la pesche des perles de Bharin<sup>3</sup>, afin que ceux-cy laissent pescher en paix.

1. Les Hollandois ont à Bender-Abbassy un comptoir considérable dont les commis travaillent d'intelligence avec ceux qui sont établis à Ispahan. Ils y portent de l'argent comptant, diverses marchandises d'Europe, mais beaucoup davantage de celles des Indes. Les espèces consistent en réaux ou piastres d'Espagne et en rich-dales que les Perses préfèrent à toutes les autres, à cause du profit qu'ils y trouvent en les convertissant en celles du pays. Les draps de Hollande de diverses couleurs viennent d'Europe et les épiceries, le sucre, l'anis, le gingembre, l'indigo, le bois de Chiampan, le vermillon, l'encens, le benjoin, le vif-argent, le plomb, le cuivre, les toiles fines de Surate et de Coromandel sont, la plupart, ramassées dans différents lieux de l'Inde. La Compagnie ne paie aucun droit d'entrée et de sortie en Perse, mais elle est obligée de prendre tous les ans jusqu'à six cents balles de soie à un certain prix, qu'elle convient qui ne lui est pas avantageux; aussi ce n'est pas sur le retour des marchandises de Perse, mais sur les envois qu'elle y fait des siennes, qu'elle fonde ses plus grands profits. Les retours, outre les soies, sont des velours, des étoffes, des lapis, mais particulièrement des fruits et des vins. *Commerce de l'Europe, dans le Dictionnaire universel de commerce, par Savary, page 287.*

2. Bender Congoun (بندر کنگون) est une petite ville qui renferme six ou sept mille âmes. Le port offre un abri sûr aux navires contre tous les vents. On peut se procurer à Congoun l'eau et le bois si rares sur les côtes du golfe Persique. Mac-Donald Kinneir, *Geographical memoir*, page 82.

3. Bahreïn.

L'autre port ou Bender est le Bender Rig<sup>1</sup>. Là n'abordent que quelques barquettes de Bassora qui passent le monde de l'Arabie en Perse. Ces barques vont à la sonde et n'ont ny cloud ny cheville, mais sont cousues de cordes, le tout fort bien accommodé pour faire promptement naufrage, et ce avec peu de vent et tempeste.

Du costé de la Turquie est le Loureston<sup>2</sup> et le Kourdeston.<sup>3</sup>

A présent tout ce que possède le Roy de Perse est compris entre quelques trente degrés de longitude, commençant ses premières terres du côté de Bagdad (Babilone), au pont appelé *Polcha*<sup>4</sup> (pont du roi), ou bien à la montagne de *Dertenque*<sup>5</sup> (porte estroite), à quelques 85 degrés, et finissant vers Kandahar

1. Bender-Rig, le port du sable (بندر ريك), est situé sur le bord de la mer à la distance de trente-deux milles de Bender-Bouchir. « Bendel-Regh est un bourg asscz gros, très-fertile en palmes, où il y a peu de maisons de pierre, toutes estant presque faites de terre, de roseaux et de rameaux de palmes. Nous y souffrimes de très-ardentes chaleurs durant les quatre jours continuels que nous fîmes contraints d'y demeurer, quoyque ce ne fut encore que le commencement du mois de juin ». *Voyage d'Orient du R. P. Philippe, de la tres-sainte Trinite*, etc. Lyon, 1669, page 43. Bender-Rig était entouré par une muraille en terre lanquée de tours rondes : il fut pris par Kerim Khan qui rasa les fortifications. La ville ne compte plus aujourd'hui que deux ou trois cents habitants. Mac Donald Kinneir. *Geographical memoir of the Persian Empire*, page 71.

2. Le Louristan formait une partie de l'ancienne Médie. Il est aujourd'hui considéré comme le district le plus fertile de l'Iraq ; l'eau y est extrêmement abondante et les pâturages fort nombreux. Le Louristan est la résidence des tribus des Bakhtiary, des Lek et des Fuiély. Kor Porter, *Travels in Persia*, tome II, page 82. Londres.

3. « Le Kurdistan persun est borné à l'est par l'Iraq Adjemy, à l'ouest par l'Iraq Araby et le Diar Rebinh, au nord par l'Arménie et l'Azerbaïdjan et au sud par le Khouzistan. Cette contrée renferme des villes prospères et des localités célèbres, ainsi qu'un grand nombre de montagnes et de vallées ; elle dépend en général du quatrième climat et une petite partie est comprise dans le troisième climat. Les habitants sont attachés pour la plupart aux doctrines des Chîtes Imamy, mais un certain nombre sont Aly Allahy, Hanéfites ou Chaféfites. Il y a peu de Yezidis. Les chrétiens forment la communauté la moins importante. Les Kurdes constituent la majorité de la population, cependant on trouve des Arabes et quelques Turcs. Yardelan, Deïnaver, Hersin, Chehirzor, Suleymaniéh, Kermanchâhan, Guerend et Khourremâbad, sont les principales villes du Kurdistan ». Zein el Abidin Chirwany, *Hadaïq ous siuhâh*.

4. Pouli Châh, پل شاه

5. Deri Tengue, دري تنگ

du costé d'Orient à quelques 115 degrés. Toute la latitude de ce royaume sera comprise entre les 24 et 45 parallèles; par conséquent, son terrain contiendra 21 degrés de latitude. L'on observe que le tropique du Cancer ne passe pas précisément au Bender Abassi, ains avancera en mer quelques lieues.

Ce grand royaume (qui, pour estre destitué d'eaux, est pour la plus grande part stérile, plein de déserts, quoyque la terre de soy soit fort bonne et capable de produire quelconque semence que l'on lui voudra confier, supposé que elle soit arrosée autant qu'elle en a de besoing, ses montagnes sont stériles, arides, de rochers espouvantables, sans broussailles ni arbres en la plus part), a pour ses principales provinces ou parties principales Gurgistan, terres conquises sur les Ibériens, Azerbaijon<sup>1</sup>, Mazandran, Korasson, Savoleston<sup>2</sup>, Kandahar, Sigiston<sup>3</sup>,

1. L'Azerbaïdjan, l'ancienne province de l'Atropatène, était, au xvii<sup>e</sup> siècle, séparé de l'Arménie par l'Aras (l'Araxe) et de l'Iraq par le Qizil-Ouzen (la rivière rouge); il est borné à l'est par le Guilan et la mer Caspienne, à l'ouest par le Kurdistan et l'Arménie. Cette province comprenait les districts d'Eriwan et du Qarabagh et ceux d'Ardebil, d'Ourmiah, de Tebriz, de Meraghah, de Khoy, de Khulkham, de Sirab, de Guermroud, de Saouq-Boulagh, de Qaradagh, de Nakhchivan et de Miskin.

« L'Azerbaïdjan est divisé en neuf districts et renferme vingt-sept villes. Le climat de ce pays est généralement froid, sauf quelques localités où il est tempéré. Ses bornes sont l'Iraq Adjemy, Moughan, le Gurdjistan, l'Arménie et le Kurdistan... Anciennement, la capitale était Meraghah; de nos jours, c'est Tebriz. Les Turcs se sont emparés de cette ville en 993 (1585): ils y ont construit une vaste citadelle pour y loger une forte garnison, et la population se compose presque exclusivement de Turcs. Il ne reste plus qu'un petit nombre de Persans, qui ont à supporter le joug le plus dur; quant à l'ancienne population, elle a été ou massacrée ou emmenée prisonnière dans le pays de Roum et de l'Iraq. » *Zinet oul Medjalis*.

2. Le Zaboulistan s'étend au sud de Balkh et du Tokharistan et sépare le Khorassan de l'Inde. Ce pays, dit Yaqout, est fertile, mais le climat est très froid. Ghaznah était la capitale du Zaboulistan.

3. Cette province porte les noms de Sedjestan, Seguestan, Seistan et Sistan.

« Le sol du Sedjestan, dit Istakhry, est aride et sablonneux: la chaleur y est très grande et le palmier y vient bien; la neige y est inconnue. Le terrain est uni et on n'y voit pas de montagnes; les plus rapprochées sont celles du canton de Ferah. Le vent y souffle sans interruption et avec assez de force pour faire tourner les meules que les habitants ont établies de tous les côtés; il transporte aussi d'un lieu à un autre des masses considérables de sable, et sans les précautions minutieuses des habitants, les villes et les bourgs ne tarderaient pas à être engloutis par le désert... La capitale du Sedjestan avant Zarendj était Ram-Chehristan. Les

Ærak, Qusiston<sup>1</sup>, Loureston, Kourdeston. Cette particule de *eston* en langue Persienne répond à celle de *eus* en la latine, comme *ferreus*, *igneus*.

Dans chacune de ces grandes provinces sont des *Beglerbeguis*<sup>2</sup> (grands gouverneurs, seigneurs des seigneurs), et ceux-cy ont encor quantité de Kans soubs eux, qui sont posés et déposés seulement par le Roy. Ces Kans icy savent combien par an il faut pour païer la milice qu'ils doivent entretenir des revenus qu'ils tirent des païs, et estre prêts de marcher eux et

palmyers et les dattiers viennent en abondance dans ce pays. Les indigènes sont d'une constitution robuste et d'humeur belliqueuse : ils sortent dans les rues de leur ville un sabre nu à la main.... Les Sedjestaniens sont de race persane ; tous leurs docteurs, sauf de rares exceptions, professent le rite hanéfite. Les femmes sont gardées avec une extrême sévérité ; elles ne sortent jamais du logis, ou, si elles sont obligées d'aller chez leurs proches parents, elles s'y rendent de nuit. » *Dictionnaire géographique de la Perse*, pages 301-302. Cf. La notice consacrée au Sistan par John Macdonald Kincaid dans le *Geographical memoir of the Persian Empire*. Londres, 1813, pages 189-193.

1. « Le Khouzistan, appelé ainsi des Khouz, peuples qui l'ont habité, est une province de la Perse terminée au nord par les pays de Saïmer, de Kerkhe, de Roudbar et par les montagnes du Louristan jusqu'à Djilé ; à l'ouest par le pays de Vassit, au sud, depuis Abbadan jusqu'à Mehrouïan et Deurak, par le golfe Persique, ensuite par la frontière du Fars ; à l'est par la rivière de Tab, laquelle coule entre les pays de Fars et d'Espahan, reçoit quelques rivières du Khouzistan et se jette dans la mer à peu de distance de Mehrouïan. Cette province qui est entre le Fars et le district de Basra touche à l'Irak arabe, au Kurdistan, au Louristan et au Fars. La partie du golfe qui la borne depuis Mehrouïan jusqu'à l'autre extrémité vis-à-vis d'Abbadan s'appelle Guerendil. Touster et Djundi-Sabour sont les seuls endroits où il y ait des montagnes et des sables. Le reste de ce pays est uni et fertile. Il ne s'y trouve nulle part de la glace ni de la neige, si ce n'est dans le canton de Ram-Hormouz. L'air du Khouzistan est chaud, ce qui est cause que les dattes y viennent bien, de même que les autres fruits et les grains. Il y croît beaucoup de cannes à sucre, particulièrement à Asker Moukrem, mais c'est un climat malsain. Les habitants parlent l'arabe, le persan et le langage des Khouz. Ils ressemblent aux gens de l'Irak, étant pour la plupart de mauvais naturel et avarés, jaunâtres, de faible complexion et maigres. Il y a des Musulmans, des Guebres, des Juifs, mais peu de chrétiens. » Hadji Khalfa, *Djihan Numu*. Cette notice sur le Khouzistan a été traduite par Otter et insérée dans son *Voyage en Turquie et en Perse*, tome II, chap. v, pages 49 et 50. Hadji Khalfa s'est borné à traduire le texte arabe d'Abou Zeïd Balkhy reproduit par Yaqout dans son *Moudjem et bouldan*. Cf. Barbier de Meynard, *Dictionnaire géographique de la Perse*, pages 217-218. Les villes principales du Khouzistan sont Touster, Ahwaz. Asker Moukrem, Tib, Djoondi Sabour, Sous, Ram Hormouz, Dizfoul, Houweizèh, Daouraq et Hisni Melidy.

2. بگلربیگی.

leur suite en campagne, lors que le roy les mande; en outre, il faut qu'ils donnent aux coffres du roy tant par an, encor au grand vizir, *athemadeulet* (appuy des richesses)<sup>1</sup>, outre quelques présents qu'il leur convient faire, de bienséance, aux grands de la Cour qui ont l'oreille du Roy, pour avoir de l'appuy. Outre ces petites provinces où sont les Kans, sont encore des sultanies ou petits païs, que un petit gouverneur appelé Sultan commande; et iceluy comme les autres est posé et déposé du Roy seulement.

L'air de la Perse est sec et froid en ses saisons; quant au païs du Gilan et Mazandran, froid et humide à raison des marais qui, ne se deschargeant point dans la mer, rendent ce païs-là humide ce qui rend l'air très fascheux. Icy est le proverbe, lorsque l'on envoye quelqu'un, quoyque en office de commandement ou lucratif, en Gilan, par raillerie l'on luy dit, *Kessira ne kochti dozdi ne kerdi äñ kroné karabe tchera Guilan mirevi*<sup>2</sup>. Tu n'as tué personne, tu n'as point dérobé, est-ce que ta maison tombe en ruine, pourquoi vas-tu au Guilan?

Ce païs-là seul produit la soye, qui se transporte d'icy en Alep, Smirne, Ligourne et Venize, non point en telle quantité que l'on nous vouloit faire croire; car, si en la Perse les habits de soye estoient communs comme en Occident, il faudroit rapporter icy de la soye d'autres païs.

Le païs de Corasson produit quantité de ro (cuivre), mais aigre, et s'il n'est allié de celui qui vient d'Occident, il n'entre que difficilement en ouvrage. Le païs de Yezd et du Kirman produit des laines (*te/tik*)<sup>3</sup> fines que l'on a portées en Occident pour voir si elles se peuvent feutrer en chapeaux.

A présent, les gens icy sont fort en cervelle touchant les

1. 'Itimad Eddauléh, اعتماد الدولة L'appui du gouvernement.

2. Kessy'ra nekouchty, douzdy nekurdy, äya khandet kharab telira Guilan کسی را نکشتی دزدی نکردی آیا خانهات خراب چرا کیلان می روی ?

3. تشتيك

métaux d'or et d'argent de divers endroits. Ils apportent des pierres qui contiennent quelques métaux meslés ; c'est à sçavoir si dans leur dépuracion, la dépense païée à raison du charbon, qui est icy fort cher et des ouvriers, il y aura du profit. Ceux qui ne demandent que employ disent que de cent mans de pierre ils ont fait sortir vingt mans d'argent pur, d'autres pierres, moins. A présent qu'ils sont dans la chaleur de la recherche, aucuns disent merveilles de ces *falezat* (minéraux)<sup>1</sup>, aucuns disent le tout estre impossible. Le temps en fera peut-estre comme du temps de Chaabbas de la mine de Kerven, *Nokre Kerven est deh krange noh hasel*<sup>2</sup>, c'est l'argent de Kervan sçavoir dix de dépense et neuf seulement qui en provient, et ce comme nous disons faire de cent quintaux quatre livres.

Ils ont semblablement trouvé de la pierre d'azur, qui, broyée, paroïsoit assez belle, néantmoins elle est pasle, mais employée en peinture, elle devient verdastre, se mal et tombe tout en crouste. Toutefois, ils ont fait icy grandes défenses que l'on ne se serve ni achette plus de celle qui vient de la Tartarie, que nous appellons azur d'oultremer. Ils ont trouvé du cristal de pierre en divers endroits; il est passable pour sa blancheur, mais tout pailleux et en petites pierrettes. Ils ont trouvé du talk, mais qui n'est bon que à pister pour argenter les murailles. Ils ont trouvé du jaspé, aussi du marbre jausne, de l'alun de plume et ainsi autres telles choses, de sorte que le Roy a donné ordre que l'on prenne de nouveau deux cents officiers pour les mines et autres nouveautés qu'ils veulent faire porter à leur terre; ainsi, comme ils disent icy, nostre terre donnera désormais tout ce que nous avons nécessité d'achepter de l'estranger. L'issuë en fera voir la vérité.

Ce païs cy donne du fer suffisamment pour le païs, qui n'en fait pas aussi large profusion comme en Occident, les clouds

1. فلذات

2. Nouqrèhi kerven est deh khardj ou nouh hassil نقره کرون است ده خرج و نه حاصل

seuls des vaisseaux estant pour espuser tout ce qu'il y a de mines en ce país.

Du plomb, ils en ont aussi assez pour l'usage, qui n'en demande pas davantage. Pour du sel de roche, vers Tauris, Erivan, les rochers ne sont autre chose, transparents comme cristal; il y a alun en quantité, sel de marais salés, en quantité. — Le man ou les 12 lb. icy portées à Hispan valent deux kasbequis, qui sera un sol. Icy il est vónal et les pauvres gens qui l'apportent, après avoir vendu leur charge, par aumosne, il leur faut encor donner du pain. Pour des grains, il n'y en a que suffisamment pour nourrir les gens du país, lesquels s'ils se multiplicoient comme en Occident, il faudroit que une partie d'iceux mourust ou bien pensast à faire colonie ailleurs.

De toiles grossières et mal faistes, il s'en treuve sur le país, peu pour les pauvres gens, toute la provision venant des Indes, qui est la raison que tout l'argent monnoyé sort d'icy pour aller fondre là sans ressource. Ainsi, dans le país il ne faut rien chercher de surplus pour se rendre nécessaire à l'estranger.

Le gouvernement du royaume est despolique, monarchique, le Roy ayant commandement absolu sur tout son royaume et sur tous ses subjects (*Raiet*)<sup>1</sup>, droit de vie et de mort sans appréhension de révolte ou souslèvement. La raison est de cela que tous les grands sont des gens qui sont les premiers et d'ordinaire les derniers gentilshommes de leur race, le roy les eslevant et abaissant aussi facilement l'un que l'autre. Il se descharge de ses affaires sur son grand vizir, appelé icy *athemadeulet*, nom d'office, et iceluy est comme un maire de palais, avec cette différence qu'il ne termine rien en dernier ressort que par l'ordre et commandement du Roy, et il n'a aucun appuy de places frontières, aucun gouvernement de grandes provinces qui se feroient sacrifier pour lui, ni aucune alliance ou intelli-

gence avec l'estranger. Cela faict que, comme les autres officiers, il prend le temps comme il vient, sans projetter tels grands dessaings comme font nos grands ministres d'Etat, dont l'intrigue remue tous les païs de leurs voisins. Parlant, l'on ne scauroit faire icy aucune comparaison de ces grands génies d'Occident avec ces vizirs, qui aujourd'huy sur pied, ne savent s'ils se coucheront le soir à leur gré. L'on appelle encore cet officier icy *vezir rast* (le vizir du costé droict) <sup>1</sup>, à cause qu'il se sied dans le *megeles* (lieu où le Roy et toute sa Cour est assise) <sup>2</sup>, à costé droict du Roy, mais quelques deux ou trois pas au dessous.

L'entretien de ce vizir vient de chaque Kan, sur lequel il a par an un *russom* (certaine taxe déterminée) <sup>3</sup>, laquelle il faut bien qu'ils outrepassent en magnificence s'ils veulent se conserver et estre à l'abri de cette protection, *pna* (appuy, refuge) <sup>4</sup>. Par honneur l'on appelle encore le vizir *navab* <sup>5</sup>, mais à présent cette qualité veut s'usurper encore par quantité d'autres, qui faict que cela ne lui est pas propre. De sçavoir précisément combien chaque an il peut recepvoir pour cet office, cela est impossible, car outre que la vérité n'est point icy dans la bouche des hommes, demandez à l'un, demandez à l'autre, un chacun vous dira plus ou moins selon son caprice. L'un vous dira une somme si excessive que le Roy mesme ne l'a pas; un autre si médiocre que aucun de ses officiers subalternes en reçoit davantage, de sorte qu'il est comme impossible de dire là-dessus aucune chose déterminée et assurée. Car icy dans le *telaphouz* <sup>6</sup> (parler ordinaire), les 1,000 tomans, qui sont 400,000 lb., se comptent comme en nos païs les pistoles, mais au faict et au

1. Veziri rast, وزیر راست

2. Medjlis, مجلس

3. Roussoum, رسوم

4. Pénah, پناه

5. Newwab, نواب

6. Telaffouz, تلفظ

prendre, il n'y a point de finances dans l'espargne; selon le train de cet officier, sa dépense qui paroist et l'estime du pouvoir du païs, ce sera l'excès s'il touche en *helal harom*<sup>1</sup>, (de bon acquis et mal acquis,) 900 ou 1,000 tomans, ce qui seroit 360,000 ou 400,000 lb.

Voilà donc la seconde personne de la Perse, car pour la première, qui est le Roy appelé *Chaabbas Tsani*<sup>2</sup> (le Roy Abbas deuxiesme), son revenu ne scauroit passer 600,000 tomans, qui seroient 24,000,000 lb.; encor peut estre la moitié à défalquer, ce qui est plus croïable, car comme icy le bruit commun lui donne cela, et que ces gens icy dans ces matières ne parlent que par *Egrak* (exagérations)<sup>3</sup>, l'on peut faire une équation de nombre pour venir à la cognoissance de l'incognu par estimation de rabais, qui approchera du vray.

Touchant les noms et qualités, les titres du Roy icy sont en assez grand nombre, comme refuge du monde, le soleil pour la terre et autres tels termes estranges. Mais pour cette qualité de grand Sophy de Perse que tous nos relateurs lui donnent, je ne sçay sur quoy elle est fondée, car icy ce terme n'est pas seulement cognu, et aucun Persien n'en a jamais entendu parler, bien loin de l'escire au rang de ses qualités. De vouloir fonder le nom de grand Sophi de Perse sur la primatie (comme estant leur chef) de ces pauvres sophis, qui sont icy des pauvres cancre, sçavoir les balayeurs et la balayeure du dehors de la maison du Roy, qui icy, comme l'on dit, *ser ou pa ne darende*<sup>4</sup> (qui n'ont ni teste ni pied), gens pauvres et de néant qui vivent d'industrie, qui portent cet ancien bonnet de Perse, *taje*<sup>5</sup>, pour à son ombre escroquer quelque bribe de pain,

1. Helal ou Haram, حلال وحرام

2. Chah Abbas Çany, شاه عباس ثانی

3. Ighraq, اغراق

4. Ser ou pa ne darend, سر و پاندارند

5. Tadj, تاج

quelque plat de riz, et ce encor des restes de la cuisine du Roy, et desquels icy est ce dictum d'un homme *havaré*<sup>1</sup>, qui ne sçait où en prendre pour se mettre sous la dent : « il ressemble aux souphis ; monstres leur un oignon, ils n'en laisseront pas même la peau ». Enfin, de fonder ce nom de Sophi de Perse sur si mauvais fondement, cela est hors de raison, outre que cela icy est inaudit, et que jamais aucun Persan ne l'a entendu attribuer au Roy, lequel tiendroit cela à déshonneur, et toute autre condition à cent picques au-dessous de la sienne.

De cette race de roys icy voicy le septième. Leur premier père estoit un moulna des descendants de Mahomed appelé Cheik Sephi<sup>2</sup> (l'ancien pur). Je ne sçay si ce mot de *sophi*, nos escrivains ne l'auroient point tiré de ce *sephi*, en quoy je ne voy point encor de fondement, car ce nom de leur grand aïeul ne s'est donné encor à aucun des roys de Perse<sup>3</sup>; et avec tout cela, en Occident, l'on fait passer le nom de grand Sophyde Perse comme s'il estoit le nom général de tous les roys de Perse, ce qui n'a jamais esté entendu icy. Il est bien vray que le frère de ce Roy icy s'appeloit Cha Sephi (roi pur), mais c'estoit son nom propre et non pas le nom propre de tous les roys généralement. Retournons aux officiers du Roy.

*Naser*<sup>4</sup>, c'est-à-dire comme voyant, icy correspond comme au grand maistre d'hostel en France. Il a l'intendance sur tous les officiers du Roy qui sont dans la maison. Cet office là pourra

1. Avârèh, آوارہ vagabond, oisif.

2. Cheikh Sefi, شيخ صفى

3. Cette assertion est inexacte. Le successeur de Châh-Abbas I<sup>er</sup> fut son petit-fils Sam-Mirza, fils de Djihanguir-Sefy-Mirza, aveuglé par ordre de son père. Sam-Mirza, en montant sur le trône, prit le nom de Châh-Séfy. Il régna depuis l'année 1039 (1629) jusqu'en 1051 (1641). Le successeur de Châh-Abbas II porta également le nom de Châh-Sefy qu'il abandonna pour prendre celui de Châh-Souleyman. Chardin a raconté les causes qui lui firent adopter cette résolution dans son *Couronnement de Soleiman, troisième roy de Perse et ce qui s'est passé de plus mémorable dans les deux premières années de son règne*. Paris, 1671.

4. Nazir, ناظر, intendant.

par an manger de *helal* ou *harom* trois ou quatre mille tomans. Presque tout ce qui est en la maison du Roy est entre ses mains. Iceluy a sous soy un autre *nazer*, et ce mis de la part du Roy : iceluy est comme un controlleur. La paye et le tour du baston ne peust pas excéder, par an, cent ou cent vingt tomans tout au plus.

*Vaka nuis*<sup>1</sup> est comme un secrétaire d'Etat. Iceluy est seul ; son office est que les requestes qui sont présentées au Roy lorsqu'il s'assied, iceluy-cy les lit et explique au Roy. Il s'appelle encor *vezir tchep*<sup>2</sup> (vizir à main gauche), à cause que en le *megeles*, il se sied à cette main. Ce qu'il retire de cet office, tout au plus, peust estre mille tomans, encor pas.

*Divan begui*<sup>3</sup>, seigneur du divan. Cet officier est comme le grand et généralissime prévost qui peut cognoistre de tous les meurtres et batteries de tout le royaume, de sorte que son fief n'a point de limite là où il peut, et le faict envoyer ses levriers à la chasse pour l'entretien de sa cuisine. Il mangera par an du Roy et des bons et mauvais subjects, trois mille tomans, plus ou moins, selon qu'il est bon veneur.

*Gabbé dar bachi*<sup>4</sup>, ce seroit comme grand intendant de l'arena : tous les ouvriers à lime et marteau sont sous sa domination. Il a en son dépôt toutes armes, espées, horologes, etc., du Roy. Celui-cy tout au plus par an mangera quinze cents tomans, encor à bien tirer. Iceluy, pour avoir quantité de choses d'or ou d'argent ornées de pierreries et perles en dépost, là où il se peust perdre à dessein tousiours quelques parties, lorsque l'on luy redemande son compte, adieu tout ce qu'il possédoit avant de son propre ; c'est beaucoup qu'il échappe avec ses oreilles sauvés et que l'on le laisse aller en blanc, ne pouvant plus tirer aucune teinture de luy.

1. Waqaáh nivis, واقعة نوبس

2. Veziri tchep, وزير جب

3. Diwan beguy, ديوان بيگي

4. Djebèhdar bacîy, جبهه دار باشي

*Mir akhour bachi*<sup>1</sup> (prince chef des creiches), c'est comme nous dirions grand escuier. Iceluy a la veüe sur tous les chevaux et officiers des escuries ; il a en sa charge tous les harats des chevaux qui sont en Perse et qu'il disperse entre les officiers du Roy. Lorsqu'il en recognoist aucuns qui ont bonne apparence, il les garde pour le Roy ; les autres, on les donne à ceux qui en veulent, s'entend des *goulons*<sup>2</sup> (esclaves, serviteurs) du Roy. Quantité d'autres chevaux qu'il fait eslever chez les *erbab*<sup>3</sup> (gens et personnes commodes qu'ils appellent icy *Ahad*<sup>4</sup> du tiers estat), qui ne sont point en office, par corvée, comme font en France les seigneurs aux villageois, pour les portées de leurs levrettes et de leurs chiens. Sept ou huit cents tomans mange cet office.

*Mir chekar bachi*<sup>5</sup> (prince chef de la chasse), comme nous dirions veneur. Iceluy à soubs soy plus de deux cents officiers pour la fauconnerie, car icy elle est fort belle, ayant toutes sortes d'oiseaux pour la grüe (*dourna*)<sup>6</sup>, héron (*koulengue*)<sup>7</sup>, oyes et cannes (*kaze*<sup>8</sup>, *ourdek*)<sup>9</sup>, et pour la gazelle (*âhou*)<sup>10</sup>. Deux de ces oiseaux se jettent sur sa teste et l'aveuglent de leurs aisles, cependant que les chiens courants (*tazy*)<sup>11</sup>, la viennent pincer. Ils apprennent encor les lions pour le sanglier (*goraze*)<sup>12</sup>. Jusques aux corbeaux leur servent pour d'autre chasse qui soit propor-

1. Mir akhor bachy, میر اخور باشی

2. Ghoulam, غلام

3. Erbab, ارباب

4. Ahad, احاد

5. Mir chikar bachy, میر شکار باشی

6. Dorna, درنا

7. Koulengue, کلنگ

8. Qaz, قاز

9. Eurdek, اوردک, canard.

10. Âhou, آهو

11. Tazy, تازی

12. Gouraz, گراز

tionnée à leurs forces. Cinq ou six cents tomans mange cet office.

*Echik agaci*<sup>1</sup> (maistre du dehors). Celuy-cy est appelé grand portier du Roy, lequel estant dans son séant, iceluy est là avec une canne ou baston pour l'ordre du *megeles*; ainsi l'on le pourroit appeler grand maistre des cérémonies. Soubs luy sont les *Sohbet aiasoul*<sup>2</sup> qui sont encore les petits maistres de cérémonies. Iceux sont tousiours dans le *megeles* du Roy avec un baston ou canne pour faire tenir les places à un chacun. Chacun de ces officiers aura par an quelque quatre-vingts tomans au plus, leur chef (*echik agaci*), aura cinq ou six cents tomans, car iceluy sur chaque présent que l'on faict au Roy, l'on en fait l'*estipha*<sup>3</sup> (estimation): de dix, il luy faut païer un; le présent estant estimé cent tomans, il faut que celuy qui fera ce présent paye en argent à cet officier dix tomans, et ce par obligation.

*Mether*<sup>4</sup>, c'est tousiours un chastré (*coagû*)<sup>5</sup>. Iceluy demeure tousiours en la maison du Roy. Son office est de porter le mouchoër (*destemal*)<sup>6</sup> du Roy: pour ce subject, il porte à sa ceinture un petit coffret d'or, dans lequel sont quelques mouchoërs. Celuy-cy entre avec le Roy, sans danger, dans son haram. Ce que cet officier mange ou plutôt amasse, cela ne se peust évalüer, car comme domestique du dedans, l'on ne sauroit cognoistre sa dépense qui n'est pas grand chose, pour estre un chastré. Néantmoins, ils sont les plus avares vilains qui soient en ce païs; car, comme de tempéramment ils sont froids, ils sont comme les crapauds qui gardent tousiours de la terre entre les pattes de peur qu'elle leur manque. Ils sont tousiours dans l'inquiétude, dissi-

1. Ichik agassy, اشيك آقاسى (aga du seuil de la porte).

2. Sohbet yessaoul, صحبت يساؤل

3. Istifa, استيفا

4. Mehter, مهتر

5. Khadjeh, خواجه

6. Destmal, دستمال

mulant argent sur argent, qui enfin, à leur mort, retourne à son premier maistre, qui est le Roy.

*Krazine dar* (thrésorier)<sup>1</sup>, est encore un chastré du dedans lequel, pour chaque toman qui entre sous sa garde, a tant pour son deub pour le bul du Roy ; c'estoit sa sœur qui l'avoit et l'on portoit au dedans du haram tous les papiers et expéditions à buller là-dedans.

Il y a bien le *Mhordhar*<sup>2</sup> qui garde un des cachets du Roy, comme nous dirions petit cachet. Cet officier peut manger deux cents ou deux cent cinquante tomans. Icy, après le bul du Roy, il n'y a plus rien à faire controller ; mais avant que d'en venir là, il y a tant de buls particuliers à mettre qui, comme autant de ronces et espines à passer, rompent et déchirent le papier avant qu'il soit achevé d'estre expédié, car un chacun veut plus que de droit, s'il peust ne point passer outre.

*Tuchmal*<sup>3</sup>, celuy-cy est comme l'intendant de la cuisine et de la dépense. Il a le droict de prendre lequel des plats qui sort de devant le Roy, car il est là lors que l'on dessert. Il plante son couleau sur le bassin qui lui agrée davantage et qui incontinent est porté à sa maison. Cet officier, avec le plat, mangera quelques deux cents tomans et plus.

*Soufretchi bachi* (estendeur de nappe)<sup>4</sup>, car icy de poser le couvert, la serviette, la fourchette, le cousteau, la cuiller, l'ons'en passe bien à moins. Les mains sont naturellement données pour s'aider à tout ce que l'on a de besoin ; pour quoy multiplier les estres et le mouchouër pour s'essuyer ? C'est ce qu'ils pratiquent icy assez fidèlement. Cet officier icy aura au plus quatre vingts tomans en *helal* ou *harom*.

1. Khazinèh dar, خزینہ دار

2. Mouhourdar, مہر دار

3. Touchmal, توشمال

4. Soufrédji bachy, سفرہ جی ہاشی

*Yemitchi bachi* (celuy qui a l'œil sur les fruits)<sup>1</sup>. C'est à luy que sont consignéés tous les *barkroné*<sup>2</sup> ou présents des fruits nouveaux, que de toutes les parties du royaume l'on envoie au Roy pour *neuber* (nouveauté)<sup>3</sup>. Cet officier, au plus, aura cinquante tomans.

*Oudondar bachi* (maistre ou chef de ceux qui dispensent le bois pour la maison du Roy)<sup>4</sup>. Celui-cy aura quarante ou cinquante tomans.

*Embar dar* (celuy qui a les magasins entre ses mains)<sup>5</sup>. D'ordinaire, il y a tousiours à la fin de ses comptes un *de repetundis*. Celui-cy aura quelques soixante ou soixante-dix tomans.

Voilà les principaux offices de la maison du Roy qui sont plus intérieurs ; quant aux autres, mettons en premier lieu les :

*Hakkimon* (médecins)<sup>6</sup>. Ceux-ci sont beaucoup en nombre. Néantmoins il y a le *hakkimbachi*<sup>7</sup>. Pour sa paye, il aura plus de mille tomans, les autres moins, et ce conformément à leur *korbe*<sup>8</sup> (faveur, approximation de la source qui fournit à tous les ruisseaux).

*Monadjemon* (astrologues)<sup>9</sup> : parmi eux il y a encore un chef, celui à qui le Roy a plus de croyance pour la bonne et mauvaise heure. Les estoiles fixes ne se multiplient point si ce n'est dans la révolution de plusieurs années que quelque nouvelle paroistra, puis se diminuant par le mesme train qu'elle avoit pris pour croistre, son diamètre visüel enfin s'évanouissant laisse le mesme nombre qu'on avoit jadis observé (*ressed*)<sup>10</sup>. Icy, cette caste

1. Yemichtchy bachi, یمنچی باشی

2. Barkhanèh, بارخانه

3. Nauber, نویر

4. Odoundar bachi, ادوندار باشی

5. Embardar, انباردار

6. Hekiman, حکیمان

7. Hekim bachi, حکیم باشی

8. Qourb, قرب

9. Moundjdjiman, منجمان

10. Ressed, رصد

multiplie comme chiendent ; pour un, il s'en faict une bande qui tous se fourreront l'astrolabe à la main pour fortifier l'ascendant de leur horoscope. Aucuns d'iceux ont séance et se sissent dans le *megeles* du Roy, d'autres prennent la peine de se tenir debout, encore qu'ils soient les plus mal payés. L'an passé, l'un de ces judiciaires présenta requeste au Roy pour que l'on luy augmentast sa paye. Iceluy, soit pour n'avoir pas pris la bonne heure que le Roy n'estoit pas en bonne humeur de luy accorder sa requeste, il commanda que l'on fist le *siai* (l'escript)<sup>1</sup> de ce que par an coustoient les médecins et astrologues. Sans faire de profondes disquisitions, l'on trouva de liquide vingt-deux mille tomans, qui sont huit cent mille lb. pour l'entretien de ces deux espèces dont, si l'une en sa pratique manque, la terre cache ses desfaults, si l'autre erre dans son calcul, le ciel le découvre incontinent.

*Jartchibachi* (publieur ou chef d'iceux)<sup>2</sup>. Iceluy a encor sous soy quantité d'autres, qui, pour quatre ou cinq sols courent le long des rues pour faire disquisition des choses perduës, criant à haute voix : « que Dieu pardonne à tout vray croyant qui aura trouvé, par exemple, un asne, esclave, etc. ; à quiconque en donnera quelque signe, sont promis *sed dinar*<sup>3</sup>, » qui sont comme huit francs. Enfin, le pauvre villageois qui aura promené le crieur par les quarefours de la ville, avec la perte de son asne peust bien y adjouster encor ses huit sols, car icy de restitution, à moins que d'y estre contraint par force, il ne s'en parle point. Cet officier aura quelque cent ou plus tomans ; pour ses pauvres barbets, ils auront ce qu'ils peuvent amasser de crotte par les rues.

*Mechaldar bachi* (chef des porte-flambeaux)<sup>4</sup> ; celui-ci aura quelque cent tomans au plus.

1. Siahly, سیاہی, ou سیاہہ, siahèh, liste.

2. Djardjy bachy, چارجی بائی.

3. Sad dinar, صد دینار, cent dinars.

4. Mach'aldar bachy, مہلدار بائی.

*Cherabchi bachi* (maître de la bouillèrie)<sup>1</sup>. Celui-cy, en temps que le Roy se porte à chérir Bacchus, son office va assez bien, car les présents du Roy ne luy manquent pas, de temps en temps, selon que cette drogue dispose le cerveau de celui qui la prend. Cet officier par an mangera deux cents tomans.

Le vin pour la bouche du Roy se prend en Chiraz; pour ce subject, il y a deffense à d'autres d'en faire. Les compagnies hollandoise et angloise ont licence pour tant de *mans*<sup>2</sup> par an; aucuns des grands ont encore licence pour s'en fournir là. Les autres qui en font en cachette pollent tousiours quelque chose à l'*assef*<sup>3</sup> qui est comme rentier de Chiras.

*Tchalitchi bachi* (chef des joueurs d'instruments)<sup>4</sup>. Quand le précédent fait bien son affaire, celui-cy s'en ressent, car outre leurs gages, ces deux officiers espèrent plus dans les parties casuelles que en ce qui est déterminé, qui sera par an quelque quarante ou cinquante tomans.

*Golaudar bachi* (celuy qui tient la bride du cheval du Roy)<sup>5</sup>. Celui-cy aura quelques quatre-vingts tomans.

*Zindar bachi* (qui garde les selles des chevaux)<sup>6</sup>, cinquante tomans.

*Zengou kourtchisi* (qui tient l'estrié pour monter)<sup>7</sup>, quarante tomans.

*Ok yay kourtchisi* (qui garde l'arc et la flèche du Roy)<sup>8</sup>, trente tomans. En outre, tous les mestiers que, sur la fin, nous avons nommés, leur chef est serviteur du Roy, comme *zerguer bachi*

1. Cherabdjy bachy, شرابچی باشی

2. Man من. Le man, au xvii<sup>e</sup> siècle, représentait cinq livres quatorze onces, poids de Paris.

3. Assif, عاسف, maltotier.

4. Tchalichtchy bachy, چالشچی باشی

5. Djeloudar bachy, جلودار باشی

6. Zindar bachy, زیندار باشی

7. Ouzenguy qourtchissy, اوزنگی قورچیسی

8. Oq vè yay qourtchissy, اوق ویای قورچیسی

(chef des orfèvres)<sup>1</sup>; *nakkachcar bachi* (chef des peintres)<sup>2</sup>; *nudgar bachi* (chef des menuisiers)<sup>3</sup>; *messeguer bachi* (chef des joailliers)<sup>4</sup>, et ainsi des autres qui ont gage du Roy; et lorsqu'il y a quelque ouvrage à faire pour la maison, c'est à eux que l'on s'adresse. Iceux mettent leurs supposts en besogne, les font payer et sur cette paye là encor prennent quelque petite chose.

*Kechikchik*<sup>5</sup> sont les gardes du Roy qui, la nuit, cependant qu'il est en son haram, ceux-cy sont dehors, néantmoins çà et là dans l'intérieur du logis, à dormir pour faire bonne garde, car le soir, ils font porter par un valet leur *mafratche* (lit, matelas, coissins)<sup>6</sup>, et là comme dans leurs maisons, ils passent la nuit à dormir si bon leur semble, car telle est leur faction. La ronde n'a que faire de courir icy, si ce n'est pour corriger ceux qui ne dorment pas et qui, par bruist, pourroient interrompre le sommeil des autres. Ceux-cy sont ou soldats (*kazelbache*)<sup>7</sup>, ou *goulons* du Roy et que le grand portier met en cel employ. De sentinelles, il n'y a rien de cela, car la sécurité du païs met cette cour en repos.

Quant aux officiers de guerre, un *kourtchibachi*<sup>8</sup> aura à manger mille ou quinze cents tomans; un *kouller agaci*<sup>9</sup>, autant; un *tuphintchi agaci*<sup>10</sup>, mille; un *toupechi bachi*<sup>11</sup>, deux mille. Les *min bachi*<sup>12</sup>, chefs de mille hommes, auront trois à quatre cents

1. Zerguer bachy, زرگر باشی

2. Naqchikar bachy, نقشکار باشی

3. Nedjdjar bachy, نجار باشی

4. Misguer bachy, مسگر باشی

5. Kechiktchly, کچیچی

6. Mefrech, مفرش

7. Qizilbach, قرلیباش

8. Qourtchy bachy, قورچی باشی, chef des gardes du corps.

9. Koullar agassy, قولار آغاسی, chef des gardes.

10. Tufentchly agassy, تفنکیچی آغاسی, commandant les fusiliers.

11. Touptchly bachy, طوبچی باشی, chef de l'artillerie.

12. Min bachy, میک باشی

tomans ; un *yuzbachi*<sup>1</sup>, cent tomans ; chaque *kazelbache* qui dix, qui sept, qui douze tomans et par an.

Les officiers du *Dester kroné* (chambre des comptes)<sup>2</sup> : un *nazer*, deux cents tomans ; un *mestouphi el memalek*<sup>3</sup>, appretteur du bien, six cents tomans ; *moucheref el memalek*<sup>4</sup>, qui fait les escriptures, deux cents tomans ; le *daroga*<sup>5</sup>, deux cents tomans. Or, toutes les payes sont supputées au respect du train que l'on voit les officiers garder, pour lequel approchant, il faudroit tant. Nonobstant, l'on peust prendre au rabais toutes ces sommes, car vous ne voyez aucun officier qui ne soit endebté par dessus la teste, espérant tousiours quelque fortune, commission, présent du Roy, qui ne leur manque pas de trois ans en trois ans. Par exemple, un ouvrier, le terme approchant, fera quelque curiosité de son art, qu'il présentera par le moyen de son chef avec une requeste que il est *perichon*, (pauvre, incommodé)<sup>6</sup>, et son chef pousse encore à la rouë. Le Roy dira que l'on luy donne ; d'ordinaire cet *enaum* (présent)<sup>7</sup>, est la paye d'une année entière, de sorte que si leur paye est de dix tomans, cet an ils ont vingt tomans.

Aucuns officiers sont qui ont leur *gîrè*<sup>8</sup>, c'est-à-dire leur vivre outre leur paye ; l'on leur baille cuit ou cru pour emporter en leur maison, comme ils veulent. Ce *gîrè* contient tant de pain, tant de viande, riz, espice, beurre, poivre, bois, oignon et sel, qui un demi-plat, qui un quart, qui un plat entier. La mesure de ces plats est déterminée, sçavoir : de chaque chose

1. Yuz bachy, یوز باشی capitaine commandant une compagnie de cent hommes.

2. Dester khanèh, دفتر خانہ

3. Moustausy oul memalik, مستوفى المالك

4. Mouchrif oul memalik, مشرف المالك

5. Darougha, داروغه lieutenant de la police, prévôt.

6. Perichan, پریشان

7. En'am, انعام

8. Djirèh, جيره

tant à proportion, et de tout ce qu'il faut pour faire un *plau*<sup>1</sup>, qui sont les bisques, tourteaux et pastes feuilletées du païs et hors lequel ils ne pensent pas y avoir d'autres mangeries. Car dites-leur que en *Frankeston* l'on ne mange point de plau, incontinent par admiration, fille d'ignorance, ils diront : « Et que mangent-ils donc en la maison du Roy ? »

Sont quantité de chastrés qui ont les offices du dedans, et chacun a ses gages. Les chastrés blancs sont en dehors, c'est-à-dire ne sont point dans le haram où sont les femmes, qui ne sont servies que par les chastrés noirs et hideux, puants et vilains, pour rehausser l'esclat de ces belles peintures.

Le Roy aura de femmes, qui à parler proprement ne sont que *kaniges* (servantes)<sup>2</sup>, toutefois de la couche du Roy, que trois cents ou quatre cents, qui chacune a son *doloque* (paye)<sup>3</sup> du Roy pour son entretien d'habits, car pour la bouche cela vient de la cuisine. Chacune a sa chambre; là, si elles font les mauvaises testes, les coups de baston ne leur coustent rien, ayant par dessus elles un *daroga* (prévost), qui, au commandement du Roy, vous les fricasse d'importance, les couche le ventre sur un coffre, puis leur baille le morion sans bourguigner, à bons coups de levier.

Quelquefois le Roy espousera une femme légitime, comme la fille d'un *beglerbegui* et luy donnera son douère; mais d'ordinaire, ce sera de celle-là qu'il approchera le moins. De ces femmes, six par chaque nuit sont de garde, c'est-à-dire qui viennent coucher en une antichambre proche le lit où dort le Roy.

Chaque *kam*<sup>4</sup> qui particulièrement est du costé du Gurgestan, où est le plus beau sang, (car le reste de la Perse est comme

1. Pilau, بلاو

2. Keniz, كنيز

3. Dolouq, طلوق

4. Khan, خان

bazané), tâche d'envoyer au Roy des filles des plus belles qu'il peut choisir, d'où vient que, de temps en temps, il faict descharger son haram, baille telle à un tel soldat, telle à un tel officier, au hazard pour ces femmes. Disons *chetines* <sup>1</sup>, (impératrices de Perse), qui, quelques fois, tomberont en la main de quelque pauvre carabin, qui comme affamé, aura fricassé en moins de rien tout ce que cette princesse de bas aloy aura pu apporter de la maison du Roy, qui n'est pas grand chose, et ensuite l'un et l'autre, bien *perichon*, ne savent après de quel bois faire flèche. Cecy se voit assez souvent ; du *kolphé* <sup>2</sup> du deffunt Roy, estoient beaucoup à Hispan de telles abandonnées, qui ne faisoient que pousser requeste sur requeste sur la vérification de leur pauvreté, qui estoit assez évidente à ceux qui n'y pouvoient pas apporter remède. Enfin, pour payer tout d'un coup, le Roy fit deffense de luy présenter plus aucunes de telles demandes.

Tout ce qui se passe au dedans se sçait par les pauvres déboutées. A présent, les pauvres Arméniens sont assez en presse touchant leurs filles, car le Roy, de temps en temps, en faict faire le rosle, les faict venir à sa maison et prend celles qu'il luy plaist, en retiendra beaucoup, par après en renvoiera une partie en retenant quelques-unes qu'il met dans son haram. Les chastrés encore, pour rendre les autres, rançonnent leurs parents qui se saignent comme pélicans pour redonner la vie à leurs petites qu'ils avoient vettes à deux doigts de la mort éternelle. Ensuite, celles que le Roy aura gardées, à quelque temps, il les baillera en mariage à quelqu'un de ses officiers, qui sera un loup enragé de faim pour dévorer cette pauvre maison d'Arménien, en qualité de more, selon la loy du païs, tout le bien appartenant à cette Arménienne morizée ; et encor qu'ils aient préveu à cel

1. خاتون Khaloun ou قادين Qadin.

2. كوفه, Koulfèh, train, cour.

incident par les radresses des loys du país, néantmoins, celui-cy comme appuyé du Roy, en lirera cuisse ou aile.

La maison du Roy tient un grand circuit. L'apparence du dehors (comme n'estant que murailles de terre bouzillées et renduites avec de la terre et paille meslées ensemble), est comme les logis de Beausse, vers Chartres. Au dedans cela est passable; quantité de divans, *talars*<sup>1</sup>, qui sont ouverts de tous les costés, quantité de portes qui servent aussi de fenestres, des tailles de barreaux de bois travaillés par quarreaux et figures bien compassées : d'aucuns d'iceux sont avec du talke, quelques oiseaux et fleurs peints dessus; d'autres seront avec des louzanges d'ivoire rouge, bleu, verd, venus de Venize, d'autres tout ouverts. Les meubles ne sont que tapis posés à terre, coissins, quantité de grands mirouërs, çà et là posés et enchasés dans les murailles qui seront dorées, azurées avec des portraits moresques.

Les services de table sont d'or et d'argent; quantité de grands bassins d'or, de cuivre, des vaisseaux d'or assez mal travaillés, jusques à des civières à bras d'or ou pour le moins couvertes de plaques d'or, de sorte que l'on faict compte de sept ou huit millions d'or que vaudra toute cette poisserie, vaisselle qui est le plus beau vaillant du Roy.

Lorsqu'il vient quelque ambassadeur, *elitchi* ايلچي, l'on le loge en ville en quelque maison du Roy, car dans la ville, il en a quantité qu'il n'a pas eu la peine de faire bastir, icelles estant restées condamnées au fisc, leurs maistres officiers du Roy, pour avoir tant faict crier la poule en la plumant ou pour quelque querelle d'Allemand que un de leurs émules leur aura suscité, ayant esté dépouillés en un coup de ce que, à diverses reprises, ils avoient eu bien de la peine à entasser l'un sur l'autre, estant l'ordinaire icy que les sangsues, *zelou*<sup>2</sup>, après avoir bien tiré le

1. Talar, تالار, salle.

2. Zalou, زالو.

bon et mauvais sang, l'on les met à desgorgger dans le grand bassin.

A cet ambassadeur l'on luy donne un *Mehmandar*<sup>1</sup> (un hoste de la part du Roy), qui va et vient pour pourvoir à ses nécessités. Tous les jours une fois, viennent de la cuisine du Roy de ces grands bassins d'or pleins de flans et chairs à leur façon, portés sur les testes des portefaix pris dans la rue avec leurs guenilles et vestements sordides. Un souillon de la cuisine du Roy les conduira en la maison de l'ambassadeur, lequel s'il estoit de complexion européenne, les libvrées de ces anges de la Grève (encor plust à Dieu qu'ils fussent en aussi bon équipage!) seules seroient capables de le rassassier, sans qu'il fust de besoing d'ouvrir les plats.

Le Roy luy faict assigner le jour de l'audience; iceluy estant assis avec tout son monde, chascun selon son ordre, tous la teste couverte, les autres moindres officiers sont en pied, car chaque sçait son rang et s'il se doit seoir ou non. Lors le grand portier du Roy, *echikagaci*<sup>2</sup>, mène cet estrangier faire ses révérences au Roy, qui ne sont que inclinations de teste, les mains sur sa poitrine, cependant ses deux pieds sont comme ceux d'un oison tout droits; approché du Roy, l'*echikagaci* de sa main luy presse les épaules pour le faire tomber sur ses genoux, puis en cette posture baiser le pied du Roy, lequel pour ce subject il retire de dessous ses genoux, car le Roy s'assied comme les tailleurs en France, le reste de son monde de mesme. Après, l'ambassadeur se retire en arrière en la place que lui assigne cet officier.

Toute la dépense de cet ambassadeur tombe sur les *esnaf*<sup>3</sup> ou artizans de la ville, sur lesquels elle est mise: ceci s'appelle *havadest*, nouveautés<sup>4</sup>, car outre cela, ils ont encore le *bonitché*, le

1. Mihmandar, مه‌ماندار

2. Echikagassy, اشيك اغاسي

3. Esnaf, اصناف

4. Havadis, حوادث

quel à raison de la boutique qu'ils tiennent à loüage du Roy (car icy les ouvriers de mesme mestier sont d'ordinaire en mesme canton, et ce en boutiques appartenantes au Roy) et encor de leurs facultés et renom, tous les ans, au printemps, sont un mois entier à esgailer cette taxe sur tous les *senfe* (mestier)<sup>1</sup>. Là ils se hargnent, envient la boutique, le lieu, l'un de l'autre, et, par ces disputes, se font mettre en la taille plus haut les uns les autres, car icy l'élixir de la malice, *aiari*<sup>2</sup> et fourbe, *echkil*, se trouve parmi cette caste de monde, avec les quels aurez affaire. Quelque chose de difficile à faire que vous leur proposiez, ils ne disent jamais qu'ils ne la sçauroient faire, lorsqu'ils voyent apparence de pouvoit estre bien payés.

La première chose qu'ils demandent est du *krargi*, de l'avance<sup>3</sup>, pour avoir de l'estoffe; ensuite demandez-leur quand cela sera il fait, incontinent ils diront: *sabah bia beston*<sup>4</sup> (viens demain, emporte-le). Le lendemain, ils n'y auront pas pensé, vous payeront d'autre bourde, du *ser kar cha*<sup>5</sup>, que pour avoir esté employés à travailler pour le Roy, ils n'ont pas eu le loisir, et ainsi, sans réflexion, ils vous feront présent d'une bonne quantité de bourdes, vous remettant au *sabah*, demain et ainsi *sabah, sabah*, vous fera promener trois mois, au bout desquels, s'ils vous font quelque chose, il sera très mal faict, et encor avec cela, vous feront payer au centuple.

Pour retourner à nostre ambassadeur, la Cour ne s'inquiète pas tant des affaires qu'il a à traiter que des présents qu'il apporte, que l'on faict passer devant le Roy l'un après l'autre. Une grande bande d'officiers queue à queue, comme chevaux de messenger, porte chacun sa pièce, et ce en long bois pour

1. Sinf, صنف catégorie, classe.
2. Ayyary, عياری; Ichkil, اشکل
3. Khardjy, خردجی
4. Sabah bya, besitan, صباح یا بستان
5. Serkari chäh, سرکارشاه, le travail du roi.

faire plus d'esclat. icy les présens les mieux acceptés sont en argent monnoyé, pierreries, perles, car de ces curiosités comme du tour à pans, à ovale, en roze, du point de Gênes, d'autres telles gentillesses que nos roys present au-dessus de l'or, icy ces gens n'agrément point cela, disant : *akrer tchoub est ketanest*<sup>1</sup> (enfin ce n'est que du bois, du fil de lin). Lorsque le présent est reçu, l'on l'estime, et sur icelle estime, il faut que cet ambassadeur paye les officiers du Roy : qui de dix pour un, qui demy, qui un quart, et autres telles malloutes, desquelles en Occident l'on n'a point encore entendu parler. L'ambassadeur expédié, le Roy luy faict un autre présent pour luy, non pour son Roy, et ce le double de ce qu'on a estimé le sien ; il baise les pieds du Roy, puis prend congé.

La coulume icy est que quelconque ambassadeur qui porte lettres, baillant ses lettres au Roy et luy baisant les pieds, mange avec le Roy et sa cour dans son *megeles* ; à la sortie, c'est un plaisir. Le Roy se levant pour entrer en son haram, tout le monde se lève et un chacun sort pour prendre ses souilliers. Là, d'ordinaire, plusieurs qui estoient mal chaussés s'en retournent chaussés à neuf ; qui en prend d'autres, ne trouvant point les siens. Et cecy arrive continuellement, car là de trois ou six cens souilliers, comme un chacun sort à la foule, le moyen qu'il n'y aie de la confusion, laquelle encore est fomentée d'ordinaire par les plus mal chaussés ; là, pour y remédier un chacun ne peust faire entrer son lacquais chastré pour garder ses souilliers.

Le Roy sort assez souvent le soir pour s'aller promener : lors la nouvelle s'en portant par les *Rika*<sup>2</sup>, valets de pied que chacun des grands tient en dehors de la maison du Roy pour donner avis, vous voyez tous nos cavalliers courir çà et là pour se

1. Akhir tchoup est, ketan est, اخرچوب است است کتان است

2. Riqa', رقاغ.

trouver à la suite, qui enfin se grossit de gardes en ordre, archers, carabins, mousquetaires et de diverses cazaques ; qui va devant, qui va après.

Le Roy ira encor en festin chez ses grands et favoris, en estant prié. Là, il sera traicté par des officiers de sa cuisine mesme, car ces invitants, pour n'avoir point tant de tracas, donneront douze tomans, (la taxe en est faite au tuchmal), qui fera là apprester le souper du Roy. Reste à ce conviant de faire le présent au Roy, qui sera un plat plein de sequins, car icy ils ont fort dévotion aux médailles de Venize, mesmes toutes nos Arméniennes, par parade, s'en entourent le visage, qui paroist là dessus comme les clochettes aux mules d'Auvergne. Encor d'autres présents sont faicts, mais surtout l'on demande la teinture du soleil ou de la lune.

Les revenus du Roy sont taillés sur les terres qui ne sont pas à luy en fond de domaine, les siennes propres, les douanes, les *bonitché* des artizans et le *tegaré*<sup>1</sup> (taxe sur les marchés). Enfin icy le Roy, sa cour et la soldatesque mangent tout le revenu de Perse. Avec tout cela, ils restent comme les vaches de Pharaon, tousiours affamés, endebtés et en perplexité d'esprit, à sçavoir là où ils trouveront de quoy s'entretenir dans le vol qu'ils ont pris, qui d'ordinaire, surpasse de deux tiers leur puissance et revenu.

Les principales villes de Perse sont Hispan, qui s'appelle *dar el seltenat*<sup>2</sup>, résidence du Roy, Tauris, Chiraz, Meched, Kirman, Yezde, Kachon, Ardebil, Erivan, Guilau, Mazandran, Hamedon, Kasbin, Herat, Kandahar et autres quantités de petites.

Les rues des villes, *charea cheher*<sup>3</sup>, sont tortues; bossues, pleines de fosses çà et là, que ces vilains font pour pisser, selon la loy, pour que l'urine, *baoul*<sup>4</sup>, en rejaillissant sur eux, ne

1. Tidjaret, تجارت

2. Dar essalhanèh, دار السلطنة

3. Chari' cheher, شارع شهر

4. Baoul, بول

les rende *neges*<sup>1</sup>, et de canaux quarrés de latrines en dehors là où s'escoulent les matières et qui, aux passants, fournissent du parfum plus odorant que le musc. Les rues, sans estre pavées, font en hiver, de la fange, en esté, de la poussière que le vent, balayant et emportant, faict un colyre pour les yeux des passants.

Les maisons ou clostures des jardins sont inégales, basses et hautes ; qui a avance sur la rue pour accroître son plan, qui s'est retranché en dedans pour laisser une grande place pour les chevaux de ceux qui les viennent voir, et cecy pour les grandes maisons. Qui aura deux maisons des deux costés d'une rüe, fera une arcade ou voulte par dessus pour en rendre la communication plus facile, et de deux n'en faire que une. Là, sous les voutes, ils vous feront des boutiques de fruitiers, herbiers, tabaquiers, pour en retirer par jour quelques bazerouques, que chaque soir, ils prennent pour l'entretien du logis, car de l'attendre au bout de l'an, le boutiquier ne se trouveroit plus à la boutique.

C'est icy la coustume que des boutiques neufves faictes, incontinent un boutiquier qui en un autre quartier de la ville sera parti sans dire adieu, *hemmety*<sup>2</sup>, se présentera pour l'habiter ; le soir il fera venir les tambours, envoira quelques portefaix chargés des marchandises de son débit se promener çà et là avec le tambour, pour donner advis de cette nouvelle boutique. Quelques jours, il faict fort l'empesché à débiter et à faire sonner ses balances. Cependant, il mange une partie de sa boutique ; l'autre a esté baillée aux *kazelbache* à crédit, quoy que plus cher, pour perdre le tout. Enfin le boutiquier n'a plus de *mahié*<sup>3</sup>, (principal), pour refournir sa boutique et ses créanciers le pressent ; luy n'ayant point d'autre *alage*<sup>4</sup> (remède), desloge à la sourdine et sans tam-

1. Nedjës, impur, نجس

2. Himmety, همتي

3. Mayèh, capital, مايد

4. Iladj, علاج

bour. Voilà l'ordinaire de nos bouliquiers de mangerie d'icy dont la station permanente ne permet point à leurs ustensiles de se rouiller en un lieu.

Icy dans Hispan, la ceinture des murailles, *hassar*<sup>1</sup>, faictes de terre que la pluye et les neiges de l'hiver battent assez souvent en ruine et qui ressemblent à celles de nos villes de Beausse, n'est pas si grande que celle de Paris, (ayant assez souvent arpenté les unes et les autres par promenades), car chaque maison icy a son jardin qui plus, qui moins, les logis par le bas sont sans estages, les chambres ou divans sont grands. Si Paris estoit basti de la sorte, il y auroit d'une des portes à l'autre, prenant diamétralement, plus de quinze lieues sans exagération, afin d'y pouvoir loger tous les habitants aussi au large comme ils sont en Hispan. Le calcul s'en peust faire par estimation du diamètre du terrain de Paris à celui d'Hispan, qui sera comme de quatre à trois, une maison contenant trente et quarante personnes en Paris, resserrés peut-estre en quarante ou cinquante pieds carrés. Icy quelle estendue de terre il faudroit pour cela, sans compter le jardin !

D'antiquités dans la Perse est le palais de Darius, vers Chiras, icy appelé *tcheliminar*<sup>2</sup> (quarante colonnes); là il s'en voit encor beaucoup; il y a dans les bases, des graveures dans le rocher de personnages et autres telles choses que nos relateurs veulent estre plus de remarque en leur ruine qu'elles n'ont esté dans leur entier.

A Bachu<sup>3</sup>, vers la mer Caspie, est un ancien château qui estoit sans doute la demeure du prince avant que le pays fust conquis par l'aïeul de ce Roi cy. Là est une placque de marbre gravée

1. Hissar, حصار

2. Tcheliminar, چهل منار

3. La ville de Bakou, Badkoub بادكوه ou Badkoubèh بادكوبه sur le bord de la mer Caspienne, à trois journées de marche de Chemakhy, a été fondée par Nouchirevan. Le château a été bâti par les princes du Chirvan.

de ces paroles turquesques : *ondé mondé alla bilur hamdé*, icy le dieu sçait où<sup>1</sup>. Les gens icy pensoient que c'estoit une énigme de thrésor caché dans ces mazures. Comme assiégés qui défont des pans de muraille entiers pour avoir une souris, ils ont ruiné et renversé quantité de belles antiquités là, pour en fouiller les fondements, et trouver ce qu'ils n'ont pu rencontrer.

Ce *tehelminar*, vers Chiras, a été basti par Ardechir, que dans l'Éscripture Sainte nous appelons Assuérus. Ceste grande ville où il habitoit et que nous disons Susan est Chuchan, vers Hamedon, dans lequel Hamedon se voit la sépulture de Mardaka (Mardokée et Esther) en marbre blanc en un lieu fermé de portes ferrées; d'autres antiquités qui méritent pour estre immortalisées dans les histoires, il n'y a rien qui mérite la despense du papier. Retournons aux officiers de chaque ville.

*Kelanter* کلاتر (le plus grand de la ville), est un titre donné du Roy. A iceluy sont adressées toutes les patentes du Roy, il est pour respondre et maintenir le droict des habitants lorsqu'ils sont trop foulés des vexations du *Vizir*, qui est un officier commis là par le Roy pour retirer les rentes du Roy et pour gérer toutes ses affaires. Celuy-cy prend à rente le territoire et, par conséquent, lire ce qu'il peut des subjects, *raïet*<sup>2</sup>, pour satisfaire à sa bourse et à celle du Roy. Il a l'œil sur tout ce qui regarde le bien du Roy, l'intérest duquel en apparence se présentant, vous voyez ce bon et fidelle serviteur animé d'un zèle du bien de son maistre, prononcer à pleine gueule, *mal cha est*<sup>3</sup>, c'est le bien du Roy que je ne puis et ne doibs laisser perdre : vous diriez qu'il n'a là dedans d'autre intérest que celui du prince.

*Moktesob*<sup>4</sup>, c'est comme un juge de police. C'est à lui de mettre

1. انده موندده الله بلور قائده Il est icy ou là; Dieu sait où.

2. رعيت, Ra'yet

3. مال شاه است, Mali châh est

4. محتسب, Mouhtessib

le *nerke*<sup>1</sup> (taxe) sur les denrées de bouche. Tous les boutiquiers de cuisine sont ses tributaires, avec lesquels il s'accommode moyennant qu'ils luy graissent la main, de laquelle ils ne manqueront pas d'avoir quelque revers, s'ils manquent à leur devoir. Nonobstant cela, de temps en temps, il fera promener par les rues de la ville par ignominie quelque pauvre malotru, disant « c'est pour avoir fraudé au poids ou au prix courant », et ce, pour se faire passer pour grand justicier. Mais avec cela, le peuple n'en croit rien.

*Kazi*<sup>2</sup>, juge, *cheik el estom*<sup>3</sup>, aussi juge. Nous en avons parlé assez au long; seulement icy se passe une façon d'intérêt d'argent assez gentille. C'est que, un homme voulant emprunter cent tomans et en payer l'intérêt à dix pour cent, il engagera sa maison à cet homme pour cent tomans à païer dans un an. Ils font le papier juridique de cent tomans; à présent, le maistre de cette maison n'a plus de droict en cette maison, c'est à l'autre de l'habiter luy mesme ou bien la louer à qui bon luy semble. Lors le débiteur luy dit : « Relouëz moy ma maison, mon argent est aussi bon que celui d'un autre. » Enfin il reprend son logis à ferme de dix tomans par an et ainsi, sans faire translation de ses meubles, il faict son affaire.

Une autre prest d'argent sur une maison est *beiat* (charte)<sup>4</sup>, qui est de prendre sur sa maison tant à païer en tel temps; que si ce terme là se passe, la maison est perdue pour son premier maistre. Telle est la loy du païs; mais maintenant, la malice leur vient de prolonger les procès, d'embrouiller les affaires, ne se trouvant maintenant rien d'assuré, rien de déterminé, que par argent, ruze et amis, l'on ne le puisse renverser.

1. Narkh, نرخ

2. Qazy, قاضي

3. Cheikh oul islam, شيخ الاسلام

4. Beyat, بيعة

*Moufti*<sup>1</sup>, ce seroit à luy d'expliquer les choses difficiles de la loy, de déclarer le *helal*, *harom* (licite, illicite). En la Turquie, il est le premier de la loi et une personne de considération telle, qu'il n'est point subject à la condition des autres, qui d'ordinaire s'irrisent par le *chemchir*<sup>2</sup>. Icy c'est un pauvre serpent que à peine ses voisins mesme cognoissent.

*Moairef*<sup>3</sup>, le cognoissant. C'est une personne qui cognoist tous les grands de la ville, leur estat, condition, qualités et s'éances. L'on se sert de luy dans les mariages ou dans l'assemblée de quantité de personnes; il souffle le maistre: un tel est de telle condition, telle et telle réception luy est due; mais particulièrement à la mort des grands, là où le fils après l'enterrement se tient au logis, où un chacun le vient voir et luy dire: *ser chouma salemat bached*<sup>4</sup>, que votre teste soit en santé; le *moairef* enseigne à cet enfant, qui ne peust, à cause de son âge, avoir une cognoissance explicite de tous les complimeteurs et de leur condition pour les traicter, conformément à leur qualité, de *galion*, *tabak*, *kavé*<sup>5</sup>, et de paroles et remerciement et de paroles de *chekeste nafse*<sup>6</sup>, (humilité) et pleines de respect.

*Pich naamas*<sup>7</sup>, ce sera celuy qui fera les prières à la mosquée; il y a eneor le *Vaüs*<sup>8</sup> faisant la prédication et par une hypocrisie de sainteté extérieure, taschant de s'en acquérir le nom pour mieux faire ses affaires. Les archoutans suivants sont les

1. Moufti, مفتي. Le moufti est le magistrat chargé de donner des réponses aux consultations juridiques.

2. Chemchir, sabre, شمشير

3. Mouarrif, celui qui fait connaître, معرف

4. سرشما سلامت باشد

5. Galion, pipe à eau, narguiléh, غليان; toubakou (tabac), تنباکو; qahvèh, café,

قهوه

6. Chikestèh nef, littéralement, âme brisée, شکسته نفس

7. Pich namaz, پيش نماز celui qui fait les prières canoniques à la tête des fidèles.

8. Va'iz, prédicateur, واعظ

*Talebalmes*<sup>1</sup>, étudiants, escoliers, auxquels il faut bien essayer quantité d'esprouves, de persévérance en cet estat, de toque blanche, de chapelet en la main le long des ruës, de zèle particulier de la loy, avant que pouvoir arriver en l'estat de ce cheik ancien. Le vers persien comprend tous ces personnages-là avec leurs attributions :

*Mohteseb dos est, Kazi rouchvety;*  
*Cheik chaitox est, moulna negbeti.*  
*Der gehennam ech bogra mipezende*  
*Cheik ve moulna entezari darendé*<sup>2</sup>

le *mohteseb* est un larron, le *kazi* homme de présents et corruption, le *cheik* est un démon, le *moulna* est pauvre gueux endeblé; dedans l'enfer l'on cuist de la soupe (du potage) de bogra, et ils attendent là le cheik et le *moulna*.

→ *Daroga*<sup>3</sup>. Nous avons dit ailleurs qu'il est prevost pour le criminel. Celui-cy est payé par le Roy encor de tant, comme icy en Hispan, de quatre cens tomans, encor que ce qu'il reçoit des parties et batteries, ne luy puisse rendre cette somme. C'est pour quoy de la part du Roy, il y a un *mouchref*<sup>4</sup> comme controoleur, escrivain qui escript tout ce qu'il reçoit par an, afin

1. Thalibi ilm, طالب علم

2. Mouhtessib doudz est, qazy rouchvety; cheikh cheïtan est, moulna noukbety der djehennem achi boghra my pezend cheikh ou moulna intizhary darend.

محاسب دزد است قاضی رشوقی  
 شیخ شیطانست ملنا تکبیتی  
 در جهنم آتش یغرا می بزند  
 شیخ وملنا انتظارى دارند

Le lieutenant de police est un fripon, le juge se laisse corrompre par des présents, le cheikh est un démon et le moulna un misérable: les deux premiers font cuire dans l'enfer le potage de Boghra et ils attendent le cheikh et le moulna. D'après l'auteur du dictionnaire des termes de cuisine, le potage de Boghra est une bouillie de farine inventée par Boghra Khan Khorassany.

3. Darougha, داروغه

4. Mouchrif, inspecteur, مشرف

que si ces *gerimé*<sup>1</sup> (amendes) qu'il faict tant sur l'agresseur que sur le deffendeur ne montent à cette somme de quatre cens to-mans, qui sont pour son entretien, l'on luy parachève au compte du Roy cette somme. Ces deux officiers qui s'entendent comme larrons en foire, font si bien leur calcul et leur addition par soustraction, que le Roy leur est tousiours redevable.

Ce *daroga* icy, une plainte lui estant faicte, regarde à travers ses gens qui sont là la gueule ouverte pour gober la victime ; celui qui luy plaist ou peut-estre le premier en date de service pour son entretien, beaucoup de temps s'estant passé que l'on ne luy a donné quelque os à ronger, il l'appelle. Celui-cy entend au premier mot, *bélé aga*<sup>2</sup>, (ouy, maistre, seigneur) ; va l'en prendre un tel et me l'amène. Celui-cy part comme un traict d'arbaleste, et tournera, virera tant qu'il trouvera son homme. S'il y a de la résistance, en menaçant du *daroga*, il mettra toute une contrée en qualité de records pour luy aider ; il liera le prisonnier, le traictera avec telle rudesse et sévérité que bon luy semblera, et le mènera ignominieusement, s'il veut ; c'est une ame damnée délibvrée en la puissance du diable. L'ayant amené, le *daroga* dira que l'on le mette aux fers, en *zendon kroné*<sup>3</sup> (prison). Là, incontinent, ils luy fouillent en sa poche pour luy oster le quelque peu d'argent qu'il y aura. Icy, le geolier qui tient ce lieu à ferme, le soir venu, commande à ce prisonnier de faire venir tant et tant de mangeries de telle et telle sorte, qu'il faut par nécessité qu'il fasse venir pour appaiser ces lions, autrement il pourra bien subir le dictum de droit : qui n'a point de monnoye, qu'il le paie de son corps. Le soir venu, l'on luy demande tant pour son giste, non que l'on luy baille aucune chose pour dormir, sinon la terre toute nuë, de sorte que si l'on dit en nos païs la galère, il faudroit dire la prison chez les Mores. Quoy que fasse le

1. Djerimèh, جریمه

2. Bely aga, بلی آغا

3. Zendan khanèh, زندان خانہ

pauvre patient, de temps en temps il ne laisse pas d'attraper de bons coups de baston, car icy il est considéré comme un noyer que l'on bat pour en avoir plus de profit. Ce pauvre malheureux s'il est condamné à quelque supplice, est tiré à la place comme un chien avec dix mille injures, mesme du peuple qui, le voyant en cet estat, au lieu de compassion au moins naturelle, luy diront, *Gehennam gunakar est*<sup>1</sup>, que le diable l'emporte en l'enfer, c'est un pécheur, un criminel. L'on coupe icy les pieds avec les mains pour les larrons qui n'ont pas assez pour se rachepter; car s'ils donnent bon prix, on les leur laisse; on leur ouvre le ventre avec les tripes pendantes, on les pendra ainsi vivants à un chameau que l'on promènera par la ville, mais tout ce cy a lieu rarement.

Icy, c'est une récompense du Roy ou d'un grand, de vous donner la garde d'un prisonnier, lequel s'il est de qualité et que son hoste soit homme civil, jamais les mines du Pérou ne rendront tant que fera cette garde, supposé qu'elle aye quelque fixation de mesme.

*Ahsas*<sup>2</sup>, c'est comme chevalier du guet, qui la nuit doit faire la patrouille pour envoyer dormir tous les batteurs de pavé. Celuy-cy, selon l'ancienne constitution, de toutes choses volées dans le ressort de sa juridiction debvoit paier l'équivalent, ne l'ayant pu faire retrouver en espèce. Si par sa diligence, il le faisoit recouvrer, son droit estoit un tiers: sçavoir, de trente tomans il en avait dix pour ses peines. Pour cette dernière clause qui tourne à son profit, elle est en usage et il s'en fait fort bien paier; pour l'autre, il ne l'entend plus; ce qui est perdu est perdu en dernier ressort. Toutefois cestuy-cy cognoist tous les compagnons cavaliers d'industrie; s'il les prend quelquefois, il le fera pour avoir esté intimidé de ses maistres, comme *divan*

1. Djehennem, gounah kar est, qu'il aille en enfer, c'est un criminel, جهنم کناهار است

2. Asses, garde de nuit, عسس

*begui*<sup>1</sup>, *daroga*, et encor il sçait le moyen de les espargner comme gens qui luy gardent la foy en quelconque capture.

Icy, de maires, échevins de ville, consuls, l'on ne sçait ce que c'est : tous ces beaux ordres des communalités qui par loys, statuts et police, ne sçauroient empiéter les unes sur les autres, ces charités des hospitaux, prisons, malades, veufves et orphelins, il n'y a rien de tout cela.

Pour bien concevoir l'estat de ce païs, il faudroit conférer les deux extremes ensemble, sçavoir celuy de ces anthropophages, *margaiats*<sup>2</sup>, là où le plus fort est le maistre et où le désordre est l'ordre qui les gouverne; l'autre seroit celuy d'Occident, là où la raison et la bonté naturelle et la vraye religion nous ont tirés de l'estre animal pour nous porter à celuy des anges, puis prendre le milieu entre ces deux pour former l'idée de celuy-cy. Encor ce milieu le faudroit-il géométrique et non arithmétique, afin que la différence ne fust pas si éloignée du brutal comme de l'angélique. Partant, puisque nostre bonheur, mesme temporel, dépend de la religion, en peu de mots, faisons l'anatomie de la leur, afin de voir jusqu'au dedans de ce cadavre rempli d'infections.

La religion de Perse est la mahométane, l'ancienne ayant esté des adorateurs du feu, dont il en reste encor bon nombre, appelés icy *Guébres*<sup>3</sup>; leur plus grande contrée est vers les païs de Kirman et Yezde; ils sont, en outre, espars en divers lieux. Iceux sont les anciens Perses, mais à présent tributaires, comme estant de religion différente de celle du prince. Leurs vestemens sont d'ordinaire de couleur grise enfumée; ils portent la barbe longue, leurs femmes ne se cachent point le visage et sont habillées de différente façon des autres femmes du païs. Leurs caleçons ou haut de chausses qui leur passent les talons sont

1. Divan beguy, دیوان بیگی

2. Merdkhour, مردخور

3. Guebr, کبر

larges et amples; leur teste est entourée de mille nippes colorées de telle forme et figure qu'il n'y a que la peinture ou l'œil qui puisse la cognoistre et l'exprimer. La couleur de ces Guèbres est bazanée, brune, moïenne entre le blanc et le noir. Ils ont des temples là où ils gardent du feu, jour et nuit, avec grande vénération, et dans leurs maisons encor ils font de mesme. Interrogés s'ils le tiennent pour leur Dieu, ils respondent que non, mais bien pour le plus noble et profitable de tous les éléments, et ils luy portent encor ce respect à raison qu'il n'osa et ne voulut pas brusler leur prophète Abraham lorsque Nemrout voulut le faire mourir de ce supplice. Les Mores persans ont encore cette mesme tradition que Nemrout commanda à toutes ses provinces d'envoyer des bois pour le brusler, à quoy ils obéirent. Ils le mirent sur le haut du buscher, puis taschèrent d'y mettre le feu, lequel ne voulant point prendre, s'esteignoit tousiours; de quoy Nemrout estonné consulta ses devins, qui luy dirent que l'ange *Gibracl*<sup>1</sup> (Gabriel), estoit là dessus avec Abraham, *Ebrahim*<sup>2</sup>, qui le protégeoit. Il s'enquit comment l'on pourroit le faire sortir de là. Ils respondirent n'y avoir point d'autre moïen, *alage*<sup>3</sup>, que faire commettre un crime énorme en sa présence et que, ne le pouvant souffrir, il quitteroit la partie. On amena pour ce subject un frère et une sœur, le frère s'appeloit Kati et la sœur Li. On leur commanda de se cognoistre, *gemea*<sup>4</sup>, en présence de ce buscher et de l'ange, *ferichté*<sup>5</sup>. L'ange, à cet aspect exécrable, perdit patience et prit la fuite, mais Dieu, par un autre moïen, sauva le pauvre Ebrahim qui estoit pour estre faict *chahid*<sup>6</sup> (martir), pour avoir presché et soustenu l'unité,

1. Djibrayl, جبرائيل

2. Ibrahim, ابراهيم

3. Hadj, علاج

4. Djima', copulation, جماع

5. Ferichté, فرشته

6. Chahid, شهيد

*touhid*<sup>1</sup>, d'un Dieu et d'avoir condamné le *boud peresti*<sup>2</sup> (idolâtrie).

Ces Guèbres sont ennemis mortels des grenouilles, *vezak*<sup>3</sup>, serpents, *mâr*<sup>4</sup>, tortues, *kechef*<sup>5</sup>, rats et souris, *mouchk*<sup>6</sup>, et autres telles bestes dont ils amassent grand nombre pour en faire un sacrifice pour apaiser les mânes de leurs defuncts, lesquels ils n'enterrent point, ains dans un lieu clos de quatre murailles, les assisent sur des relais adossés au mur ; là, comme nos pendus, ils sont la proye des grailles, *kelak*<sup>7</sup>, qui leur tirent les yeux. Si le dextre est liré le premier, c'est bon signe pour l'estat du patient, si c'est le senestre, il est en mauvaise posture dans l'autre monde, et il sera bon de faire quelque propitiation pour luy.

Ces Guèbres se vantent d'avoir pour leur livre céleste, *kitab samavi*<sup>8</sup>, un qui s'appelle *pashénde*<sup>9</sup>, antérieur au Vieil Testament, *taura*<sup>10</sup>; que là dedans, sont toutes les prophéties du changement des monarchies, les noms des roys qui se doibvent succéder l'un à l'autre, l'ordre et la suite des prophètes, *moursel*<sup>11</sup>, c'est-à-dire qui, s'abrogeant l'un l'autre, devoient diriger, dans leur siècle, les hommes au droict chemin ; enfin que ce livre dit toutes choses et plusieurs autres. Comme naturellement tout le monde est désireux de sçavoir le futur, Cha Abbas, grand père de ce Roy cy, a faict tout son possible pour avoir le livre, mais il

1. Taouhid, توحيد
2. Bout peresty, بت پرستی
3. Vèzègh, وزغ
4. Mar, مار
5. Kechef, کشف
6. Mouchek, موشک
7. Kelagh (corbeau), کلاغ
8. Kitabi samawy, کتاب سماوی
9. Pazend, پازند
10. Taurat, توراہ
11. Moursel, مرسل

s'est trouvé qu'il n'y en a point, n'estant resté parmi ces Guèbres que de vieilles traditions, *tevatour*<sup>1</sup>, qui, pour la pluspart, sont contes de vieille, *afsoné*<sup>2</sup> (fables).

Ils sont grands ennemis des Mahométans, et demandez à un de ces Guèbres qui estoit Mohamed, il ne répondra rien, sinon qu'il imitera les cris et la voix d'un chamelier, *sarban*<sup>3</sup>, qui veut faire asseoir sur le pivot un de ses chameaux, *choutour*<sup>4</sup>, en disant avec aspreté du gosier *krrehh*. Car à cette parole, ces animaux sont appris de mettre premièrement les genoux des deux pieds de devant en terre, non sans gronder comme pourceaux, puis donnant un bransle de poupe en proüe, ils tombent sur leur pivot, et en cet estat, ils sont faciles à charger et à monter.

D'autres tributaires encor dans le royaume, sont les Arméniens chrestiens ; pour estre baptisés, ces hommes se vestent à la façon du païs sans différence, sinon que, à leur port maussade et contenance niaise, quoyque couverts de beaux habits, ils paroissent tousiours estre de leur païs. Avec cela, ils sont de la race des cannes, *ourdek*, car pour le trafic, négoce et autres telles subtilités, ils vendroient tous les Mores la corde au pied. Leurs femmes ne se couvrent pas tant le visage comme les femmes Mores, ny aussi ne l'ont pas descouvert comme les Guèbres : elles tiennent le milieu, se passant le *yuzmage*<sup>5</sup>, qui est comme une guimpe qui leur cache le bout du nez, la bouche et le menton. Icy la civilité et chasteté consistent à ne point se laisser voir la bouche découverte. Pour leurs habits, ils sont d'estoffes plus fines et plus riches que celles des femmes Mores, car leurs maris apportent d'Occident ce qu'ils peuvent de beau pour couvrir ces fumiers. Avec tout cela, vous diriez de sacs et poches bastées sur

1. Tevatur, تواتر
2. Efsanèh, افسانه
3. Sarban, ساربان
4. Choutour, شتر
5. Yuzmadj, یوزماج

ces tonnes mouvantes ; leurs mamelles grosses et pendantes en devant font paroître comme trois corps, de sorte qu'un François qui passa par icy, il y a quelques quatorze ou quinze ans, voyant ces grosses tripières, avoit raison de demander si c'estoient des femmes comme en Occident. Leurs nouvelles mariées dans la maison de leur belle-mère, sont comme des servantes, les premières levées et les dernières couchées ; tout le faix du service de la maison, et non pas la conduite, est sur elles. Une belle-mère les conduit à baguette, et elles n'oseroient luy parler que par signes à la muëtte, non plus qu'au beau-père, et ce silence durera dix, quinze ans et plus, tant que la belle-mère est en vie, qui, par grandeur, ne luy permettra jamais de parler en sa présence. Ils marient leurs enfants fort jeunes et gardent tant le *kuraken* que l'*arousse*<sup>1</sup> (marié et mariée), en leurs maisons, sans autre excès de dépense.

Voilà les deux principaux tributaires de ce royaume, car pour les Juifs, en d'aucunes contrées, ils ont passé par force et à l'extérieur au mahométisme ; en d'autres endroits, on les a laissés sous le baston à l'ombre duquel ils passent leur misérable vie dans tout le Levant. Ceux donc qui sont tributaires paient le *karrage* ou *gizie*<sup>2</sup> par an et par teste, hommes et enfants venus en âge de discrétion, qui seroit, selon la taxe ancienne, un medical d'or ; mais à présent, on leur serre les pouces plus fort, ce qui fait qu'il s'en destache de jour en jour quelques-uns pour suivre le grand chemin.

Une autre chose qui ruine toutes ces deux nations est que les Mores icy ont une loy parmi eux que l'Imom Gasfer<sup>3</sup>, qui est

1. Kuraken, arous, کراکن عروس

2. Kharadj, Djizièh, خراج جزیه

3. L'Imam Djafer essudiq (le véridique), naquit en l'année 83 de l'hégire (702) et mourut dans cette ville en 148 (764). Il étoit le fils du cinquième imam Mohammed Baqir et de Oumm Ferwah, fille de Mohammed, fils d'Abou Bekr. Sa doctrine fait autorité parmi les musulmans des rites Chiite et Hanbalite. — « Interrogez moi

un des descendants de Mahomed, a laissée, que quiconque des *kafers*<sup>1</sup> (infidèles) quitteroit sa loy pour embrasser le mahométisme, que tous les biens généralement de ses parents luy soient donnés. De sorte que, aujourd'huy, un Arménien mourra laissant du bien ; quelqu'un de ses parents, quoique esloigné de dix générations, se sera fait More par voye de justice, il entrera dans les possessions du defunct par ce seul titre qu'il est gravé de la patte du diable. Cette invention machiavéliste tente beaucoup de personnes de faire un faux pas, tant pour sauver son bien que pour accrocher celuy d'autrui ; le désir de gagner un procès, un esprit de vengeance, un mescontentement, sont icy les semences de cette yvrage.

Les juges Mores qui aiment mieux un présent qu'un futur, ont enseigné aux Arméniens de se garantir de ce désastre ; c'est qu'un Arménien, pour garantir son bien à ses enfants de la griffe de ces loups, vendra au *kazi* mesme ou à quelque affidé tout son bien, tant. On passera le *kabalé*<sup>2</sup> (marché), en la forme ordinaire avec les témoins, bul du kazi, etc, puis cet affidé, par un autre contrat, revend tout le bien aux enfants dudit Arménien et en passe le marché juridiquement. Cel Arménien venant à mourir, ces affidés de Mores nouveaux, *gedid el estoum*<sup>3</sup>, se présentent en qualité de parents pour engloutir cet héritage ; les enfants le paient en papier, le faisant sauter par une contremine. Tout ce procédé qui apporte du profit au juge, s'appelle icy *hilé cheraiaï*<sup>4</sup>. Sur ce procédé, les Osmanlou disent à ces gens cy qu'ils n'ont pas la loi de Mohammed, mais celle de Gafer, qui a introduit une telle tyrannie<sup>5</sup>.

souvent pendant que je suis au milieu de vous, disait-il à ceux qui venaient le consulter, car après moi, personne ne pourra vous éclairer. »

1. Kafir, كافر

2. Qoubalèh, contrat, قبالة

3. Djedid oul islam, ayant embrassé nouvellement l'islamisme, جديد الاسلام

4. Hiléhi cheryèh, subterfuge juridique, حيله شرعيه

5. « On a trouvé un moyen pour corrompre la religion des Chrestiens armeniens

Pour retourner à la loy du païs, elle est mahométane d'une sorte qui s'appelle *chiaa*<sup>1</sup>, les Osmanlou s'appellent *Sonni*<sup>2</sup>. Ce mot de *chiaa* vient de l'arabe qui signifie cheminer, ensuivre, comme si ces gens cy cheminoient précisément sur les vestiges des documents du prophète. Ce mot de *sonni*, aucuns disent qu'il vient de *sonnet*<sup>3</sup>, action de surérrogation, comme si les Osmanlou faisoient plus qu'ils ne doibvent. Entre ces deux sectes est une telle inimitié, *adavet*<sup>4</sup>, que ces gens cy disent : que deux corps de l'une ou l'autre secte soient bouillis en mesme chaudière, *digue*<sup>5</sup>, la graisse de l'un se séparera de soy-mesme de la graisse de l'autre. Ils disent en outre, que un sonni en mourant s'en va comme une pierre, de droicture au fond de l'enfer, *douzak*<sup>6</sup>, d'où il ne sortira jamais ; que pour les *gair*

qui ne se laisse presque pas appercevoir et qui produit un très dangereux effet. Le Persan a fait une loy par laquelle il admet à la succession d'un defunt, celui des parents qui est mahometan, en quelque degré esloigné qu'il puisse estre, à l'exclusion et au prejudice des plus proches et des héritiers legitimes. Ceste loy a fait des renégats d'abord et les Chrestiens se faisoient mahometans pour conserver leur patrimoine ou pour ne pas s'en voir privez par leurs sœurs qui estoient la plus-part du temps forcées d'obéir au vouloir du souverain, lequel leur donnoit des mahometans pour maris, quand il y avoit du bien dans la succession ; mais les Armeniens ont puis après, préveu à ce mal par deux moyens :

Le premier a esté de tenir leurs filles cachées jusqu'à l'âge de huit à neuf ans, auquel celles qui sont riches sont ordinairement mariées, laissant après la consommation du mariage à la puissance des mariez.

Le second moyen dont les Armeniens se sont servis pour éluder la loy du Sofi a esté de faire un fideicommis de tout leur bien à un mahometan persan de leurs amis et d'en retenir une contrelettre, de sorte que le propriétaire apparemment n'en jouissant que précairement, un renégat ne peut pas troubler sa succession après sa mort, puis qu'alors elle se trouve entre les mains d'un mahometan qui en dispose selon la volonté du defunt et selon les conventions premierement faites entre-eux. » (*Nouvelles relations du Levant par le Sr Poullet*. Paris, 1668, tome II, pp. 283-285.)

1. Chia', شيعه

2. Sounny, سنی

3. Sounnet, loi orale, la tradition servant de précepte obligatoire, سنت

4. Adavet, عداوت

5. Dik, ديك

6. Douzakh, دوزخ

*mellets*<sup>1</sup> (différentes religions), leur place est en enfer, mais seulement au jour du jugement *rouze kiomed*<sup>2</sup>, ayant bon terme jusques là. Les sonniss leur rendent leur change et du retour, les appelant *Raphasi*, *Karegi*<sup>3</sup>, etc., et disent qu'un chiaa en mourant rend par la bouche ce que ses entrailles contenoient, *otchak ke boullerden biricy uler chakik dur ke onun agzinden pok tcheker*<sup>4</sup>. Le subject de leur haine n'est pas, comme aucuns ont voulu dire, les deux explications de ce Coran, l'une spirituelle et anagogique pour ces gens cy, l'autre tout à fait à la parole et à la lettre, mais bien la succession des *ganichin*<sup>5</sup>, lieutenants du prophète.

La vérité est que Mohammed, estant proche de sa mort, comme il avoit neuf femmes légitimes, l'une d'icelles appelée Aïché, fille d'Abou Bekre, voyant que Mahommed comme malade ne pouvoit pas assister à la mosquée pour faire la prière publique en teste des peuples qui le suivoient desjà, appella son père Abou Bekre, qui fit pour lors le devoir et office de Mohammed, et par conséquent, fut investi de la succession du prophète, et cela légitimement, puisque au sçu du prophète, *pégumber*<sup>6</sup>, à qui Dieu découvre tout, il a exercé sa charge; et ainsi les Osmanlou le tiennent pour le successeur immédiat du prophète. Les gens icy disent qu'il est vrai que, par fourbe, il s'alla introduire là, mais que Mahomed par révélation le sçachant, s'en alla le prendre au collet pour le tirer hors d'un lieu où il ne méritoit pas d'estre.

Toulefois, la vérité est que cet Abou Bekre domina les Arabes

1. Ghair millet, غيرملت
2. Rouzi qiamet, روز قيامت
3. Rafezy, Kharidjy, hérétique, Kharidjite, خارجی رافضی
4. Qatchanki bounlordan birissy eulur hakikat dur ki anun aghzinden boq tchigar. Lorsque l'un de ceux-ci meurt, il est de toute vérité que ses excréments sortent par sa bouche, چنگکه بونلاردان بریسی اولور حقیقت در که آنوک اغزندان بوق چقار.
5. Djanichin, qui occupe la place, successeur. چانشین.
6. Peighamber, پغامبر.

jusques à sa mort ; ensuite, un des plus puissants Arabes qui s'appelloit Omer, empiéta cette place de successeur après Abou Bekre. C'est contre celui-cy que nos Persiens vomissent tout leur venin et les mille malédictions qu'ils luy donnent, jusques là qu'ils advoient bien Dieu tout puissant et miséricordieux, mais de pouvoir pardonner à Omer, cela excède toute croïance, vu le crime d'Omer. Icy vous diriez que naturellement les petits enfans sçavent dire *lanet ber Omer*<sup>1</sup> (malédiction sur Omer), et quelconque estranger qu'ils verroient passer, pensant qu'il est de cette secte, ils diront *lanet ber Omer* ; s'il leur réplique *hezar bar*<sup>2</sup>, mille fois malédiction sur Omer, ces petits enfans par allégresse et congratulation luy diront *Bareka lilla*<sup>3</sup>, Dieu soit benist.

Cependant que Abou Bekre et Omer tenoient ce siège de pestilence, le gendre et cousin germain de Mahommed et qui avoit espousé Phatmé, la bien-aimée de son père, estoit un pauvre cancre qui n'avoit pas la force de troubler l'eau ni les esprits pour occuper la place de son beau-père. Cet Omer estoit un puissant et vaillant Arabe qui failloit à sa fantaisie, quoy qu'il ne fust pas de la race du prophète. Il osta à Ali et Phatmé un jardin que Mahomed leur avoit donné, qui s'appelloit *feodek*, et l'histoire d'icy dit que pour ce faire, un jour il s'en alla à la porte de ce jardin pour en chasser Phatmé, laquelle se cachant derrière la porte pour respondre et parler, comme c'est icy la coutume des femmes, qui ne parlent point à visage decouvert, ce *melaoun Omer* (maudit Omer), donna un grand coup de pied à cette porte qui s'en alla frapper contre le ventre de Phatmé qui estoit enceinte d'un prophète, lequel fut lüé de ce coup, ce qui est un forfait impardonnable. Ensuite, il déposséda la pauvre Phatmé, disant : Le prophète n'a pu vous donner ce jardin, car telles personnes de Dieu ne doibvent rien posséder en terre.

1. *Laanet ber Omar*, لعنت بر عمر

2. *Hezar bar*, هزار بار

3. *Barek allah*, برك الله

Un jour, rencontrant Phatmé il luy dit : « Dans toutes mes prières je me resouvies de toy, » et l'autre luy respondit : « J'en fais de mesme dans les miennes, mais c'est pour le maudire et faire tomber la vengeance divine sur la teste. »

De rapporter icy les sottises que ceux cy disent d'Omer, comme de le faire descendre d'inceste, luy faire commettre *egloni*<sup>1</sup> et encor pis et autres telles lithanies de lavandières, cela est trop sale et grossier. Seulement, la fin fut qu'un certain meusnier, qui aimoit Ali et qui auroit voulu le voir sur le trosne, comme Omer passoit avec sa compagnie proche son moulin, il se jella à ses pieds et luy dit : « Prophète de Dieu, je ne saurois faire tourner mon moulin ; venez, mettez vostre main beniste dessus afin que il tourne mieux. » Celuy-cy, fort aise de faire ce miracle, s'approche ; le larron luy dit : « Mettez vostre main là. » Cependant il lève l'écluse et les roües tournent qui emportent mon vilain et le mettent en pied. Le meusnier, après ce beau coup, sort et gagne au pied. Dieu pour faire voir que cette action luy estoit fort agréable, faict venir la terre de Perse se bouler à celle d'Arabie comme une borne, les deux extrémités s'unissant au dessus du milieu. Alors ce compagnon, un pied posé dans l'Arabie, mit l'autre dans la Perse. Alors Dieu restitua le plan de ces grands déserts en sa situation naturelle, et ainsi le meusnier eschappa à la mort qui ne pouvoit pas luy manquer. Arrivé en Perse, un kazi pour recognoissance d'un si beau coup, luy donna sa fille. Icy son faict se feste chaque an sous le nom de *Baba chugea eldin*<sup>2</sup> (le bon père vaillant de la loy), car pour ce subject, ils sonnent les *nigara*<sup>3</sup> (tambour), dans le Maidan, et ce jusqu'à midy.

1. Ighlam, crime de sodomie, اغلام

2. Babn Choudja' eddin, بابا شجاع الدين

3. Naqqarèh, nacaires, نقارم. Naqqarèh est le nom donné à deux vases de cuivre ou de poterie d'inégale grandeur et recouverts de peau de gazelle. On bat les naqqarèh avec deux baguettes appelées *Tchoub*.

Après qu'Omer fut mort, les Arabes mirent en sa place un nommé Osman, lequel mourut quelque temps après. Ces trois estant morts, que les Turcs tiennent pour légitimes successeurs du prophète et ceux-cy pour invadeurs, les Arabes s'avisèrent de rappeler Ali pour estre le *Mir el moumenin*<sup>1</sup> (prince des Croyants), et ainsi les Turcs le tiennent pour le quatrième, ceux-cy pour le premier, et se fondent sur ce que, outre qu'il estoit du sang et de la race du prophète, à qui de droit cette place appartenoit, la dernière foys qu'ils se rencontrèrent, ce fut en un lieu appelé *Kom Kadir*<sup>2</sup>; Mohammed et Ali pour s'entredire le dernier adieu (*el veda*)<sup>3</sup>, s'entre embrassèrent : alors de deux corps et de deux âmes il ne s'en fist qu'un, et pour lors Ali fut mis en la place du prophète, et durant tout cet interrègne d'Aboubekre, d'Omer et d'Osman, Ali n'exerçant point sa charge ne laissoit pas d'estre véritablement le calife.

Il est inutile de raconter icy les merveilles d'Ali et de sa générosité; celles de son espée appelée *Zulphacar*<sup>4</sup> qui avoit deux pointes, chacune d'icelle faisoit encor deux autres pointes, et cela à l'infini; elle suffisoit elle seule à défendre une armée; celles de son cheval appelé *Douldoul*<sup>5</sup>, bien autre que celui d'Alexandre, Bucéphale, qui emportoit son maistre de l'Orient en l'Occident en peu d'heures, et tant d'autres contes de Peau d'asne que les gens icy croient comme articles de foy. Assiégeant un chateau, cet Ali prit avec une main seule une grosse pierre ou demi

1. Emir oul moumenin, le chef des croyants, اميرالمومنين

2. Ghadir Khoumm (la mare de la cage), غدیر خم est le nom d'une localité située proche de Djouhfah, entre la Mekke et Médine où Mohammed fit monter Aly sur le bât d'un chameau et le présenta au peuple comme son successeur immédiat. Les Chiites célébrèrent cet événement par une fête qui a lieu le 18 du mois de Zoul hidjèh.

3. Elwida', الوداع

4. Zoul fequr, le vertébré, ذوالفقار; ce nom fut donné au sabre d'Aly à cause des sinuosités qui se trouvaient sur le dos de la lame.

5. Douldoul, دلل

rocher qui empeschoit le *yerech*<sup>1</sup> (assaut), et la jetta par dessus sa teste; elle alla tomber deux cents pas par delà toute son armée, vingt des plus puissants et robustes de laquelle ne purent pas mesme l'esbranler; laissons tous ces Amadis de Gaule.

Ali eut de Phalmé deux enfans masles, l'un appelé Hassen, l'autre Houssein. Cependant un Arabe puissant, nommé *Mahoie*<sup>2</sup> s'estoit emparé de Damas, *Choum*<sup>3</sup>, et là prétendoit se donner le tiltre de *Mir el moumenin* (prince des Croyants). Après sa mort, il laissa un sien fils à sa place, qui s'appelloit Yezid<sup>4</sup>, qui continua à se donner ce tiltre, et comme Ali estoit mort, un jour, par force, il obligea Hassen de luy passer contract comme il ne prétendoit rien à la prélatrice, ce que fit Hassen, mais les gens icy le nient. Ensuite Yezid dit à Hassen : « Puisque toy, qui es l'aisné, tu as renoncé, fais venir Houssein, ton petit frère afin qu'il en fasse de mesme. » Cependant Houssein estoit dans la Mecque, là où Yezid ne luy pouvoit point faire force; et là, Houssein estoit sans force ni pouvoir. Les habitants de Kouphé, ville d'Arabie, à présent toute ruinée, mandèrent à Houssein que s'il vouloit venir en leur ville, que de tout leur pouvoir, ils l'assisteroient contre Yezid. Iceluy avec quelques cinquante Arabes, s'y achemina. Yezid, averti de cela, envoya à travers pais huit mille cavaliers pour luy amener cet Houssein. L'ayant environné dans le désert, ils luy dirent que Yezid le demandoit et qu'il s'en vint avec eux et qu'ils ne le laisseroient pas passer. Iceluy respondit : « Je n'ay que faire avec Yezid; si vous ne voulez me permettre d'aller à Kouphé, je m'en retourneray à la Mecque. » Eux, selon leur commission, luy dirent : « Ni là ni à

1. Yuruch, *يوروش* ce mot est turc.

2. Moawièh, *معاوية* fils d'Abou Soufian, fondateur de la dynastie des Omeyyades mourut à Damas, l'an 60 de l'hégire (679).

3. Cham, *شام* la Syrie : on désigne aussi sous ce nom la ville de Damas.

4. Yezid, *يزيد* fils de Moawièh mourut près de Hims, l'an 64 de l'hégire (683), après un règne de trois ans et neuf mois.

la Mecque; nous avons charge, vif ou mort, de vous mener vers Yezid. » Alors ils luy coupèrent les eaux pour le faire ou périr de soif ou bien se rendre à leur discrétion. Il demeura dix jours dans le désert à tirer la langue d'un pied de long. Au bout de ce temps, comme un désespéré, il se jetta à la traverse de cette multitude pour eschapper en se ballant. Là il fut tué, sa teste fut coupée (son corps restant la proye des chakkals), et portée avec son petit fils, qui pouvoit avoir quelque trois ou quatre ans, à Damas. Ceux-cy disent que la bouche de cet enfant estoit un fleuve d'éloquence pour reprocher à ce parricide Yezid le crime qu'il venoit de faire par le meurtre de son père.

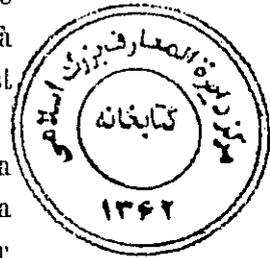
Icy, durant dix jours, se faict la lamentation de cette tragédie; les gueux (*gedu*)<sup>1</sup>, prenant occasion de ceci pour faire leurs vendanges, se mettent nus jusques à la ceinture, se noircissent le corps, les bras et la teste, comme diables et merdeux, et des pierres à la main, vont le long des rües chacottants comme pour faire le trik trak aux loups, criant : Houssein, Houssein. Cependant, ils ont avec eux quelque autre couëre qui ramasse les bribes de pain; les petits moulnas ou pédants de A. B. C., dans les carrefours, mettent une chaire avec un tapis, quelque enseigne ou guidon, là où sera peinte l'espée d'Ali ou un lion et un soleil d'or naissant sur son dos, qui toutes choses sont de grands hiéroglyphiques. Là, le soir, ils amassent le quartier, excitent le monde à pleurer la mort de Houssein, preschent l'excès de ce martyr, car un de ces beaux saints, après avoir faict son possible pour vendre bien cher sa vie et ayant succombé par force, non de volonté, à l'espée, ils l'appellent *chehid* (martyr). Ils vous contrefèrent de la voix et des gestes ce favori du ciel Houssein, qui se voyant blessé à mort prit de son sang dans ses mains, s'en teignit le visage et protesta contre ces assassins, en disant: En cet estat je m'en vais trouver mon grand père Moham-

1. Gueda, mendiant, ۱۵

med pour qu'il en tire la vengeance (*entekoum*)<sup>1</sup>, et mille autres telles pathétiques extravagances, pour exciter le peuple à dire *Vaaa*; et il suffit que quelque femmelette commence à tirer du fond de sa panse ce cri lugubre, pour que toute cette racaille comme un escho, responde du mesme ton. Quelque fois aussi cet *aiar*<sup>2</sup> de moulna aura de ses affidés, qui, tout exprès, donneront le tour au fuseau; ensuite, ils se mettront comme deux chœurs des deux costés de la rue à crier alternativement, Houssein, Houssein, Houssein, Houssein et ils continueront cet enragement un quart d'heure, que, tout enroués, vous n'entendrez plus que *houh, houh, houh*. Après, le moulna qui pense à ses affaires, s'en va allongeant la main pour retirer quelques bazelkouques, auquel si l'on ne donnoit rien, je croy que ce seroit le meilleur pour l'obliger à un autre chant plus lugubre, puisque il y iroit de son interest propre.

Cette diablerie de crieries en chiens enragés, et cela en la nuit, dure dix jours. Le Roy mesme fera venir les quartiers de la ville, hommes, enfants, vestus chacun selon son caprice, pour mieux exprimer l'action, avec les guidons, tambours et bassins frappés l'un contre l'autre, et ce, en sa maison pour en avoir le plaisir; et luy, en voyant passer cette multitude, il jettera quelques sanglots de regret, ayant vestu ce jour là une *cabayé*<sup>3</sup> noire. Durant ces dix jours là le Roy change chaque jour de *kabaiés*; elles appartiennent ensuite et sont données à son *kras ser trach*<sup>4</sup> ou barbier, et cecy est de droict.

Le jour du *kalle*<sup>5</sup> (meurtre) venu, qui est le dixiesme jour du mois de Moharrem, chaque quartier de la ville fait des châsses, comme tombeaux funèbres, y pendant là arcs, flèches, carquois,



1. Intiqam, vengeance, انتقام

2. 'Ayyar, fourbe, fripon, عیار

3. Qaba, tunique serrée à la taille et ouverte sur le devant, قبا

4. Khass ser trach, celui qui rase les cheveux du prince, خاص سر تراش

5. Qatl, قتل

boucliers et espées, comme une blanque et ils s'en vont au Maidan. Là, vous verrez des chameaux et deux petits enfants sur un chacun face à face, crier, se lamenter, se désespérer, battre des mains et faire mille autres singeries, criant, *Houssein, Houssein*. Alors toute cette multitude infinie qui n'est armée que de bastons, chemine le long du grand Maidan, le Roy estant quelquefois dans la *bikaf*, qui est une assez belle maison éminente sur le Maidan, à voir passer toutes ces bandes qui, criant comme des enragés, font quelque espèce de représentation de l'enfer. Tout cela file dans la grande mosquée, là où finit et s'amortit tout ce sabbat.

Durant ces dix jours de *mathemé*<sup>1</sup> (deuil), aucun ne va de jour au bain en signe de tristesse pour se faire razer les cheveux. L'histoire dit icy que cette teste de Houssein fut portée en Damas et le corps laissé dans le désert (*berrié*)<sup>2</sup> de la ville de Kouphé, où ils se réunirent miraculeusement, et de ce, quarante jours après, ils font une feste qu'ils appellent *ser ou ten*<sup>3</sup> (teste et corps).

Du fils de Houssein, qui régna de çà et de là, comme en fuyant, les descendants de Yezid qui régnoient estant les plus puissants, sont descendus d'autres, comme Imom Gafer, Imom Reza, qui est en grande vénération en la ville de Mesched, qui est la principale de la province de Korassan, sur le tombeau duquel est une *gambette*<sup>4</sup> (dôme ou voulte), couverte de petites lames d'or. Là, par dévotion, se font de ces gens cy grands pèlerinages (*ziaret*)<sup>5</sup>, et les plus grands qui ont le moyen, après leur mort, y font transporter leurs corps; d'autres le font porter à la mosquée ou en Kerbelaye, proche Bagdad, où est enterré Ali. Le dernier des douze *maçons*<sup>6</sup> (innocents, purs), descendants d'Ali et de

1. Mèctem, ماتم

2. Berriéh, بریه

3. Ser ou ten, سر و تن

4. Gounbed, گنبد

5. Ziaret, زیارت

6. Maaçoum, معصوم

Mahomed par sa fille Phalmé, s'appelloit Mohammed Mehdi, lequel, comme cette caste avoit tousiours à démesler avec celle de Yezid leurs antagonistes, un jour de bataille ou rencontre s'enfuit dans un logis; ceux de Yezid environnèrent cette maison, tuèrent tout et par conséquent Mehdi, qui fut le dernier<sup>1</sup>.

Les gens icy disent que Dieu le rendit invisible pour le sauver de leurs mains et le garder en cet estat d'invisible (*na bidid*<sup>2</sup>), jusqu'au jour du jugement. Pour ce subject ils l'appellent *Sahib el zemon*<sup>3</sup> (maistre des temps), et que vers ces environs, il viendra triomphant, tuant les *Kafer*, *Koffar* (infidelles), réduisant tout le monde à la loy de Mohammed; que mesme *Aïssa*, (Jésus Christ) sera son *pich khidmet*<sup>4</sup> (homme de chambre), que, en ce temps-là, il se mariera et fera le *Ekteda*<sup>5</sup> qui est faire sa prière sous sa direction. Le *dedgage*<sup>6</sup> qui sera, comme nous disons, l'Anlichrist, sera tué par cet Artabaze et ainsi finira le monde et viendra le jour du jugement dernier, auquel pour se trouver, il faut passer le *pol Serat*<sup>7</sup> (le pont de Serat), qui est un pont tranchant comme le coupant d'un couteau: les vrais croyants et qui ont fait de bonnes œuvres passeront là dessus légèrement d'un bout à l'autre comme un danseur de corde; les méchants tomberont dessous là où il y a une infinité de *Egddha*<sup>8</sup> (grands et petits serpents, diabolotins), qui les attendent pour leur curée.

1. Mohammed el Mehdy, محمد المهدي le douzième Imam, était le fils de l'Imam Aly Naqy et d'une esclave nommée Nerdjes Banou, نرجس بانو. Il naquit sous le règne du Khalife Moutemid al'allah, le 15 du mois de Chewwal de l'année 256 (870) et il disparut dans un souterrain à Samarra, le dix du mois de Chewwal de l'année 265.

2. Nabedid, نابيد

3. Sahib ouzzeman, صاحب الزمان

4. Pich khidmet, valet de chambre, پيش خدمت

5. Iqtida, اقتدا

6. Dedjadz, دجاج

7. Pouli Sirath, بول صراط

8. Egda', اجدع

Icy, beaucoup voulant espouvanter celui duquel ils demandent quelque chose et ne pouvant venir à bout de le tirer de ses mains, luy disent comme par grande menace : *Der pol Serat be demen tou mitchespem*<sup>1</sup> (au pont de Serat, je m'attacherai à ta robe pour l'empescher de passer jusques à ce que tu m'aies satisfait). Ceux qui sont de meilleure serre ne s'estonnent pas de ces menaces (*tehdid*)<sup>2</sup>.

Il se trouve encore de ces gros docteurs, *moulna, mouchtched*<sup>3</sup>, qui taschent de se faire suivre du peuple, qui aucunes fois luy font accroire d'avoir veu en songe le Mohammed Mehdi, *Sahab el zemon*, qui leur a commandé de faire faire telle ou telle chose. En faisant une bonne disquisition, il se trouvera que ce ne sera pas aux despens du docteur, mais bien à son profit.

Icy, dans Hispan, il y en avoit un qui estoit sur le contraste de plusieurs compéiteurs pour estre *moussellem*<sup>4</sup> (reçus sans contredit pour lieutenans du prophète à faire la prière du vendredi, *rouze gouma*<sup>5</sup>, laquelle, sous peine d'anathème, aucun qui n'est pas de ce mérite là ne doit attendre); il s'appelloit *Mohammed Takhi megelessi*<sup>6</sup>; il disoit avoir veu cet invisible qui luy avoit commandé de faire cette prière, en foy de quoy il luy bailla je ne sçay quel livre escrit en lettres gothiques d'un caractère arabe ancien, et par ce moyen il laschoit d'abuser la crédulité du peuple. Un autre moulna de moindre estoffe monstroil une pierre sur laquelle il protestoit luy estre apparu le lutin; il descrivoit son port, son langage et son vestement, le tout à l'avantage. Incontinent la renommée de cette apparition fit moucher les femme-

1. درپول صراط بدامن تو می چسبم

2. Tehdid, تهدید

3. Moudjtchid, مجتهد

4. Moussellem, مسلم

5. Rouzi djouma'a, روز جمعہ

6. محمد تقی مجلسی.

lottes et les hommes, qui à l'envi pour honorer l'escabeau de ces saints pieds, jettoient des pièces d'argent dessus, que le matois de moulna ne laissoit pas coucher là, de peur du serein. Ceci dura quelque temps, durant lequel le moulna faisoit ses orges ; enfin le *daroga* (prevost), averti de cette proye qui ne pouvoit luy fuir, le moulna n'estant qu'à simple semelle, l'envoya prendre, l'espouvanta de la voix et du geste pour mieux secouer sa bourse : « Comment, vous trompez ces musulmans, vrais croyants ! » il le menaça des fers ; enfin l'autre, cognoissant par la pratique ordinaire de ce pays que l'on ne l'avoit pas envoyé quérir pour le tuer, ains pour le tondre, commença à rendre gorge de ce qu'il avoit pris de trop.

Les gens icy disent que le jour du jugement doit advenir après l'apparition de cet invisible, mais que beaucoup de signes doivent précéder. Le premier est la corruption des juges, qui ne feront les affaires que par *ruchvet*<sup>1</sup> (présent pour corrompre). Ce signe là n'est que trop en évidence ; que les enfants mépriseront et balltront père et mère. Ceci est encore assez ordinaire à ces petits vipereaux ; — que le soleil se lèvera au couchant et se couchera en l'orient ; pour celuy-cy l'on ne l'a point encor veu ; mais des deux précédents qui se sont rendus si fréquents, l'on peust juger de celuy-cy qu'il n'est pas loing.

La déduction de ces contrastes de droict, de prélatüre, de ceux du costé d'Ali, de Houssein, de Mahoie et de Yezid, et autres tels personnages, est la cause de cette grande aversion des Persiens et des Tureqs, chacun espousant l'interest de son parti. Les Persiens ou Chia veulent Ali pour légitime et premier successeur, lieutenant du prophète, et pour ce subject faisant faire profession de foy à quelque malotru qui pour crimes ou debtes, ne peust eschapper autrement, après les mots de *Echehed Alla*, ils luy font ajouter, *ve Ali veli Alla*, qui signifie

1. Ruchvet رشوت

leur intention<sup>1</sup>. Les Turcs ou *Sonni* veulent qu'Abou Bekre soit le premier, Omer le second, Osman le troisieme et Ali le quatrieme.

Aucuns de nos faiseurs de relations en poste ont voulu dire que c'est à raison de l'explication spirituelle et matérielle de l'Alcoran que ces deux diverses nations ont suivi chacune son génie. Cela n'est point, car icy en Perse il y a les *Fokkaha*<sup>2</sup> et les *Eulema*<sup>3</sup> : les *Fokkaha* disent qu'il faut croire au pied de la lettre que, en paradis, il y a des femmes, des fruicts et ce grand arbre de *touba*<sup>4</sup> dont les fruicts savoureux surpassent infiniment en bonté les nostres ; là, que les belles femmes du paradis destinées pour les *aoulia*<sup>5</sup>, (les grands saints), sont des *hourion*<sup>6</sup> et *ghilman*<sup>7</sup> ; que dans l'enfer est le grand arbre appelé *zakhoun*<sup>8</sup>, qui à chaque branche, porte une infinité de diabolins et des fruicts plus facheux que la boîte de Pandore, et autres telles resveries. Les docteurs icy sont les explicateurs des cérémonies, prières, purifications et obligations, et ils ne veulent autre chose que le pied de la lettre.

Au contraire, les *Eulema*, veulent expliquer toutes ces choses mystérieusement, disant l'Alcoran avoir *heft perdé*<sup>9</sup>,

1. La formule de la profession de foi des Chiïtes consiste en ces mots : « J'atteste qu'il n'y a de Dieu qu'Allah, j'atteste que Mohammed est le prophète de Dieu et Aly le vicaire de Dieu, » *اشهد ان لا اله الا الله واشهد ان محمدا رسول الله وعلى ولي الله*.

2. *Fouqeha* est *فقها* est le pluriel de *faqih* *فقيه* mot qui désigne les jurisconsultes, les gens versés dans la connaissance des lois divines.

3. *Oulema*, *علماء*, pluriel de *عالم*, sont les savants, les ministres de la loi et de la justice.

4. L'arbre du *Thouba*, *سدره طوبى* sort des racines du Sidret el munteha, *سدرة المنتهى* arbre du lotus qui croit à la limite du paradis. Les branches du *Thouba* couvrent de leur ombre les pavillons destinés aux bienheureux.

5. *Aoulya*, *اوليا*, pluriel de *ولى*, les saints qui jouissent de la béatitude éternelle.

6. *Hourian*, *حوريات*, les houris.

7. *Ghilman*, *غلمان* pluriel de *غلام*, les pages qui doivent servir les vrais croyants.

8. *Zakhoun*, *زقوم*, est le nom de l'arbre dont l'ombre s'étend sur les sept divisions de l'enfer et dont les fruits semblables à des têtes de démons serviront de nourriture aux damnés. Cf. Coran, chap. Lvi, v. 52.

9. *Heft perdéh*, *هفت پرده*

(sept voiles); que le premier est un amuse-mouche pour retenir le simple peuple en haleine et en son devoir, ils disent que le paradis ne consiste qu'en la cognoissance des *koulliat*<sup>1</sup> (choses universelles, cognoissance de Dieu), ils ne veulent rien croire que ce que la balance de leur jugement fait trébucher du costé de leur sentiment; ils veulent partout des démonstrations géométriques pour l'unité d'un Dieu, la création *in tempore* du monde, le *maavedet*<sup>2</sup> (retour des corps à la résurrection); chacun en croit autant qu'il en veut en son particulier, mais, en public, il faut qu'il suive le train ordinaire.

Ces deux sortes de personnages icy ne sont point antipathiques; chacun suit son sentiment. Les *eulema* estiment les *fokaha* des asnes et bestes à deux pieds, *haïvon dou pa*<sup>3</sup>; les autres estiment ceux-cy des *moulhets*<sup>4</sup> (athées); ce sont divers chemins qui chacun ont mesme rendez-vous. La croïance de ces gens icy est l'unité de Dieu sans trinité (*teslia*<sup>5</sup>), sans compagnon (*cherik bari*<sup>6</sup>); et tous ses attributs (*Sephaat*<sup>7</sup>), sont *ain zaat*<sup>8</sup>, sa mesme essence.

Ce Dieu a envoyé, jusques à ce dernier Mohammed, qu'ils appellent *kratam el nebbi*<sup>9</sup> (le dernier et sceau des prophètes), dès le commencement du monde, quatre cent mille prophètes tout juste, pour faire le compte tout droict sans fraction, qui alternativement se sont abrogés l'un l'autre, *mensouk*<sup>10</sup>.

Dieu en les envoyant a conformé les signes de leur mission

1. Koullial, كليات
2. Mouavedet, معاودت
3. Haïvani dou pa, حيوان دوبا
4. Moulhid, ملحد
5. Teslis, Trinité, تثليث
6. Cheriki bari, associé du Créateur, شريك باري
7. Sifat, صفات
8. Aïni zâl, عين ذات
9. Khatem oul Enbia, le sceau des prophètes, خاتم الانبيا
10. Menssoukh, منسوخ

à la condition du temps. Lorsqu'il envoya Moÿse, *Moussa*<sup>1</sup>, la magie estoit en grande vogue chez les Égyptiens. Dieu accorda à Moussa de faire ce qu'ils ne pouvoient faire, sa verge convertie en serpent venant à dévorer les autres, contraignit ces négromanciens d'avouer leur impuissance et de reconnoître Moussa comme envoyé d'une puissance suprême qui luy avait donné un pouvoir excédant les limites de l'estre créé.

Lorsqu'il envoya *Aïssa*<sup>2</sup>, Jésus-Christ, qu'ils tiennent né de Mariam vierge, sans père, en ce temps là, la médecine plaisoit ; les maladies n'avoient presque point de lieu assuré, les médecins de ce temps là guérissant jusques aux incurables. Dieu donna à *hazeret Aïssa*<sup>3</sup> (la majesté de J.-C.), le pouvoir de ressusciter les morts, afin que le peuple cogneust que c'estoit un autre qu'Esculape qui avoit envoyé ce prophète. Par ce moyen, il a esté reçu et a abrogé la loi de Moussa. Quant à sa mort et passion, l'unique remède de nostre salut, ils la nient, disant que Dieu le tira en vie miraculeusement et le porta au quatriesme ciel là où il est à présent ; et pour satisfaire à la rage diabolique des Juifs, Dieu donna à leur *Reis*<sup>4</sup> (chef), la semblance (*chebahet*<sup>5</sup>), de J.-C. ; ils le prirent au collet nonobstant qu'il réclamast que l'on se trompoit à son désavantage, et ils le firent mourir cruellement, ainsi que nous disons du mesme Jésus-Christ.

Dieu envoyant Mohammed pour abroger la loy de *hazeret Aïssa*, luy donna l'éloquence en un tel degré que, comme disent les gens icy, *fessahet couron magdour becher nist*<sup>6</sup> (l'éloquence de l'Alcoran et le style relevé d'iceluy n'est pas possible à une créature), et comme dans ce temps là l'éloquence et l'élégance

1. Moussa, Moïse, موسى

2. 'Issa, Jésus, عيسى

3. Hazreti 'Issa, حضرت عيسى

4. Reis, رئیس

5. Chebahet, ressemblance, شباهت

6. Fessahet qour'an magdour becher nist, فصاحت قرآن مقدور بشر نیست

estoit au suprême degré, Mohammed dit aux Arabes, dans son Alcoran en plusieurs lieux : « Apportez quelques chapitres de votre style et composition de semblable coélégance à ce que je vous présente et que l'ange Gabriel m'a apporté du ciel ; » et comme, faisant tout leur pouvoir, ils n'en pouvoient venir à bout, ils donnèrent les mains et confessèrent ingénument que ce nouveau prophète estoit envoyé du ciel, et ainsi se mettant à le suivre, la loy de *hazeret Aïssa* fut abrogée ; et ils disent que désormais il n'en viendra plus aucun.

Ils disent que chaque loy, dans son temps et durée, conduisoit et dirigeoit au salut tous ses sectateurs, hors de laquelle il n'y avoit point de salut. Maintenant celle de Mohammed oblige de mesme, mais observée comme le font les *chia* Persiens, car autrement, ce sera comme un bon remède mal appliqué qui ne réussit pas à aucun bon effect.

Ils croyent à la résurrection, *hechre*<sup>1</sup>, au paradis, *gennet*<sup>2</sup>, à l'enfer, *douzak*<sup>3</sup>, et au purgatoire, *Berzak*<sup>4</sup>. Le premier est pour les purs et les saints, le dernier pour les *chia* qui, dans l'observance de leur loy, ont trop eslargi la courroye : là, ils seront tourmentés pendant quelque temps selon leurs démérites, mais enfin, comme *chia*, ce n'est pas leur lieu, et il faudra qu'ils entrent en paradis comme dans leur vray héritage. Pour l'enfer, l'univers estant divisé en deux parties selon les géographes d'icy, *Kafer* et *Moumen* (infidelle et fidelle), eux se donnent gain de cause et se jugent fidelles, les *kafers* n'ont qu'à prendre leur département à main gauche. Icy il y a pétition de principe ; le grand et équi-

1. Hechr, حشر

2. Djinnel, جنت

3. Douzakh, دوزخ

4. Berzakh, برزخ. Le mot arabe Berzakh a la signification de confins, frontières. Il désigne l'espace compris entre les limites de l'enfer et celles du paradis. Ibrahim Haqqy Efendy a donné un plan de l'enfer et du paradis tels que l'imaginent les commentateurs musulmans dans son *Ma'arifet namèh*. Boulaq, 1255 (1839) f<sup>o</sup> 19 et 20. Le purgatoire porte le nom de E'raf, اعراف

table Juge déterminera quels sont les *kafers* et les *moumens* et il se trou vera qu'ils ont compté sans leur hoste.

Leur obligation pour le jeusne, *rouzè*<sup>1</sup>, n'est que d'un mois, qui s'appelle *Ramezan*, durant lequel ils font comme les hiboux; ils changent le jour en nuit, mangeant tant qu'elle dure de toutes choses indifférentes, sans abstinence de chair ou de poisson. Le jour, les plus zélés passant le long des rües par hypocrisie se mettront un mouchoür à la bouche, de peur, ce disent-ils, d'avalier de la poussière, qui les rendroit *estlar* (non à jeun)<sup>2</sup>. Ils ne prennent pas garde à la respiration et expiration qui leur rapporte au dedans tousiours du rafraichissement. Je voudrois qu'ils s'avisassent de cette observance particulière et voulussent seulement un chacun, l'espace d'une heure, observer le jeusne qui seroit le plus parfait, puisqu'il n'entreroit rien dans leur corps. Durant ce temps, il ne leur est pas permis d'aller au bain de jour ni de faire la beste avec leurs *zen*<sup>3</sup>. La marque du temps où le soir, ils pourront commencer à se crever la panse, est lorsque vers l'horizon occidental, il ne paroist plus de rougeur dans l'air; aucuns disent lorsque l'on ne peust plus discerner un filet rouge d'avec un blanc. Le matin venu, quelquefois le sommeil les emporte par delà le soleil levé; alors il faut prendre patience d'avoir perdu par leur faute un repas qui eust fourni à la nécessité de la journée, durant laquelle ils ne peuvent pas mesme se mouiller la langue. De cette rigueur là ils n'en dispenseroient pas mesme le Roy, qu'ils disent estre obligé à cette règle, nonobstant que pour estre en telle gehenne, il ne puisse terminer les affaires urgentes de son royaume. Aussi d'ordinaire prend-il l'essor à la campagne, en ce temps que la faim assassine si cruellement les habitants et manans des villes et des villages;

1. Rouzèh, روزه

2. Istar, action de rompre le jeüne افطار

3. Zen, femme, زن

car durant le voyage, (*sepher*)<sup>1</sup>, ces gens cy se disent obligés en conscience de manger et de renoncer à leur loy extérieurement, quand ils se trouvent en péril de mort, d'honneur et de biens. Dans ces deux points, je trouve qu'ils ont plus d'esprit que les Turcs, qui n'approuvent pas le premier, car pour le dernier, quelle apparence de se laisser tuer pour une méchante cause telle qu'est la leur? C'est autre chose pour la véritable, qui oblige de la maintenir aux dépens de qui il appartiendra.

Leurs prières d'obligation sont avant le soleil levé, avant midi, à l'*asre*<sup>2</sup> ou vespre, au soleil couché; pour les deux premières et la dernière, ils s'en remettent à d'autres; pour celle du jour, lorsqu'il y aura de la compagnie, c'est lorsque l'envie leur en prend, et quand au soir, c'est lorsqu'ils veulent eschapper à quelque travail, occupation ou arrest, car les ouvriers sont si faicts à cela que pour finir bientôt la besogne, ils disent « *Namaz ne kerdem* »<sup>3</sup> (je n'ay pas faict ma prière), laissez-moi aller viste, le soleil se couchant, *Namaz feout michevet*<sup>4</sup> (le temps de la prière passera) ». Ce n'est pas cette mouche qui les picque, mais bien pour escamper.

Avant que de faire la prière, vous verrez Monsieur le pharisien qui se lèvera de la compagnie d'un visage modeste tout à fait introverti et dira : *Vecte namaz est*<sup>5</sup> (le temps de ma prière est venu). Alors, il estendra un petit tapis de feutre ordinaire ou de quelque estoffe simple, car d'ouvragée cela altérerait la pureté de cette oraison. Là dessus, il jellera un petit palet, qui est faict de terre ou de la Mecque ou de Mesched. icy, ce sont les béatilles des Arabes retournant de ces lieux là qui apportent pour *teberrouk*<sup>6</sup> (choses de dévotion) de telles choses, comme

1. Sefer, سفر

2. Asr, عصر

3. Namaz nekerdem, نماز نکردم

4. Vaqti namaz faout my chèved, وقت نماز فوت می شود

5. Vaqti namaz est, وقت نماز است

6. Teberrouk, تبرک

aussi des chapelets pour présents aux grands, desquels ils espèrent quelques Bazeroukes. Ensuite, vous verrez cet homme tirer et pousser son petit lapis, *kalitché*<sup>1</sup>, tant qu'il soit au *kablé*<sup>2</sup>, vis à vis de la Mecque, et ce avec une anxiétude géométrique qui n'ose pas mespriser jusques aux moindres fractions dans son calcul. Iceluy, pour se montrer encor plus zélant à observer le *vageb*<sup>3</sup> (point d'obligation), avec toute la précision possible, regardant les assistans, dira, *koub est*<sup>4</sup> (est-il bien ainsi)? voulant ainsi réserver sa conscience aussi tendre que son palet. Ensuite, il prendra son *afitabé*<sup>5</sup> (vase de cuivre plein d'eau), pour aller aux lieux, qui icy ne sont point avec un siège percé, mais seulement un trou en terre formé en long, d'un demi pied de large. Là, sur ses talons accroupi, (excusez, ce vilain nous rend vilains), après avoir fait et rendu plus qu'il n'a pris, il est obligé de se faire couler de l'eau le long des dernières vertèbres pour laver à belles mains son *debbour*<sup>6</sup>; ensuite par constitution légale, il faut qu'il fourre dans son podex deux doigts et fasse deux tours à l'entour de la veine coronale pour oster la matière fécale qui se seroit attachée à ces parois. Cela fait, le voilà pur de ce costé là, il revient ensuite vers la compagnie, s'en va à la *haouse*<sup>7</sup> ou bassin plein d'eau, prend de l'eau dans le creux de sa main, se la verse sur le front, l'estend sur son visage, l'empoignant avec la main ouverte, qu'il ramène finir sur la barbe, et ce pendant, il gourmelle quelques paroles adaptées à cette purification. D'autres, de peur qu'il n'y aye quelque partie du visage où cette eau n'aye touché, se plongent comme

1. Qalitchéh, قالجيد
2. Qibléh, قيبه
3. Vadjib, d'obligation canonique, واجب
4. Khoub est, est-ce bien? خوب است
5. Afitabéh, aiguière, آفتابه
6. Doubr, derrière: دير
7. Haouz, bassin, حوض

cannes toute la teste dans l'eau. A ceux-cy l'on en doit de reste. Après, reprenant de l'eau dans le creux de sa main gauche, il la verse sur son bras droict tout nud pour ce subject et ce, depuis le coude, tenant le bras penché en bas et conduisant l'eau jusques à l'extrémité de la main comme en essuyant; puis, la main droite rend le mesme office à la main gauche.

Icy, il est une différence essentielle entre les *Sonnis* et *Chia*, car les *sonnis* versent l'eau depuis la paulme de la main pour aller finir au coude, en quoy les gens icy les accusent de stupidité: Ne voient-ils pas bien que toute l'ordure du bras se va terminer et ramasser au coude, là où les *chia* la font sortir par l'extrémité des doigts? Voyez les bonnes conséquences tirées en matière d'importance! Cela faict avec toute l'affectation possible, il prend de l'eau avec sa main, qu'il ne faict à présent que mouiller et humecter, puis l'appliquant sur le métatarse seulement, la coule jusques sur les doigts et ongles des pieds, qu'il faut qu'ils restent humectés; ainsi faict-il de l'autre pied, et lors le voilà purifié, en estat de faire une prière qui soit *moustegab*<sup>1</sup> (capable d'être exaucée). De là il revient sur son petit tapis, et se tient debout sur l'extrémité d'iceluy. Son petit palet appelé icy *mhor*<sup>2</sup>, son chapelet, *tesbih*<sup>3</sup>, de mesme matière, sont à l'autre bout du tapis et s'il ne pouvoit rencontrer de palet de la sorte suffisante, qu'il y mette en la place une feuille, *Berk*<sup>4</sup>, de quelque arbre que ce soit, pourvu qu'elle soit nette; nos feuilles de houx seroient propres à cela. Lors, estendant les bras comme un nageur, il commence à s'écrier, *Alla ekbar*<sup>5</sup>, grand Dieu, et l'ayant répété quelquefois de mesme ton pour rendre les assistans mieux attentifs à ce batelage, il se laisse

1. Moustaudjeb, مستوجب

2. Mouhr, مهر

3. Tesbih, تسبیح

4. Berk, برک ou suivant la prononciation d'ispahan, Belk.

5. Allahou ekber, Allah est le plus grand, الله أكبر

tomber sur ses genoux, se prosterner par terre la teste sur son palet, se frottant le front, *pichoni*<sup>1</sup>, sur iceluy, puis il se relève, il recommence son *Alla ekber*, puis de mesme accent, il faict la rénovation des symboles de sa religion, *echehed Alla*, etc., et, de temps en temps, selon la cadence de ses paroles, il faict ses *Sejoud*<sup>2</sup> et *Recoua*<sup>3</sup>, (généflexions et inclinations). Ces dernières sont de s'incliner le dos et le courber, de sorte que ses deux mains qu'il appuie sur ses deux genoux et ses deux bras en cette posture semblent soustenir la machine de son corps. Les généflexions consistent à se mettre sur ses deux genoux, non érigé comme nous, mais assis sur ses deux talons. Enfin, celuy cy faict ses tours de passe passe avec une telle affectation qu'il semble que telles postures de Pantalon soient l'unique cause de l'efficacité des prières.

Ayant bien haussé et baissé ainsi la teste et les espauls, il se lève tout droict, regarde la compagnie comme voulant dire : « N'ay-je pas bien faict ? » Il se met les deux mains sur les yeux, les rabaisse sur les joues pour venir finir à la barbe qu'il se tire, et pour contenter encor plus la compagnie, il se laissera tomber sur ses genoux et sur son derrière, prendra son *tesbieh* (chapelet), et commencera à faire ses *zeker*<sup>4</sup> (commémorations), disant à chaque grain qu'il faict passer viste par ses doigts, *Alla*, Dieu; lequel estant tout tourné, voilà la farce achevée. Cependant, la compagnie ne laisse pas de continuer son entretien encommencé; iceluy attentif à ce qu'on dit autant qu'à ses postures extérieures, ne laissera pas de dire sa loquence comme les autres, et ainsi de parler aux créatures lorsqu'il faict semblant d'estre tout occupé au service du Créateur. Voilà le formulaire des oraisons de ces gens cy.

1. Pichany, پشانی

2. Soudjoud, سجود

3. Rika'at, رکعت

4. Zikr, invocations, litanies, ذکر

Que si pour faire ses purifications, il ne se trouvoit point d'eau qui eut le *kourriet*<sup>1</sup>, qui est eau courante ; ou bien, si elle est arrêtée, il faut qu'elle aye trois pieds cubes en diamètre, et quoique puante et infectée ou qu'elle soit pleine de vers, elle est légale. Lorsque la loy oblige au *theanom*<sup>2</sup>, qui est de passer sa main sur le sable, cet attouchement de sable purifie cet homme, qui autrement seroit *neges* (pollu), et par conséquent incapable de *namaz* (prière).

*Negaset*<sup>3</sup> (immondicité), icy est estrange. Ils ont dix choses dont l'attouchement les rend impurs, c'est à dire que, dans cet estat, leurs prières sont *batel*<sup>4</sup> (inutiles). Je ne me souviens que de sept, qui sont : *ab dehen*<sup>5</sup> (crachat), *heïse*<sup>6</sup> (menstrues de femmes), *krun*<sup>7</sup> (sang), *baoule* (urine), *gaïed*<sup>8</sup> (matière fécale), *segue*<sup>9</sup> (chien), *kafer* (infidelle). Outre icelles, ils sont en perpétuelle perplexité d'esprit à raison de ce que l'humidité faict contracter beaucoup de *negaset*, et sur l'incertitude qu'ils ont que icelle aye touché quelqu'une des *negasat acherié*<sup>10</sup> (des dix choses pollues). Pour ce subject, maniant quoyque ce soit appartenant à autrui, tant de leur loy que non, si c'est en présence du monde (car en particulier la pensée ne leur en vient mesme pas), alors ils séparent et éloignent leurs mains de leur corps comme pollues, ou pour le moins s'il y a du *dugdague*<sup>11</sup> (appréhension de ce), ils escartillent les doigts l'un de

1. Hourriet, pureté, حریت

2. Tyemmoum, purification avec du sable ou de la terre à défaut d'eau, تيمم

3. Nedjasset, نجاست

4. Bathil, باطل

5. Âbi dehan, آب دهان

6. Haïz, حيمض

7. Khoun, خون

8. Ghaït, غائط

9. Segue, سگ

10. Nedjassat achara, les dix impuretés, نجاسات عشره

11. Daghdaghal, scrupule, alarme, appréhension, دغدغه

l'autre de peur qu'ils se touchent, et à la première eau ils s'en vont se laver la main et faire le *vezou*<sup>1</sup> (purification). Si dans les rues ou ailleurs, pour amortir la poussière qui, en esté, est icy le pavé (en hiver la fange jusques aux sangles en prenant la place), l'on espend de l'eau, vous voyez nos gens resserrer leurs vestements, sauter comme des chevreuils du costé d'une rue à l'autre pour éviter une goutte d'eau qui pourroit tomber sur leurs vestements et ainsi les rendre *neges*. Passant contre quelque non mahométan, particulièrement en temps humide ou de pluye, *baron*<sup>2</sup>, ils se resserrent de peur de quelque attouchement de vestement l'un contre l'autre. En temps sec, ils ne seront pas si exacts à ces observations. Quant au sang, si pour s'estre esgralignés d'une aiguille ou espingle, il est sorti un peu de sang, il faut faire une station et un voiage à la *haouse*. Pour le *baoul* (urine), vous verrez ces vilains dans une rue, tenant leur priape tout à découvert, sans honte espancher leur eau, et ce, assis sur leurs talons dans une fossette, afin qu'il n'en rejaillisse quelque goutte sur eux; autrement, ils seroient *neges*. Ensuite ils se lèveront la canne à la main, iront à l'eau ou au ruisseau le plus proche, et prendront de l'eau avec le creux de la main, ils luy verseront deux ou trois fois sur la teste, le secoueront, puis le renfermeront dans son habitaculum. Pour les chiens, ils en ont horreur dans l'excès, et nonobstant cela, chaque quarrefour de rue est plein de ces animaux là qui n'ont point de maistre et qui ne vivent que des charognes, *meité*<sup>3</sup>, de chevaux et asnes, morts dans la rue, que l'on laisse icy empuantir tout un quartier. Voyez l'aveuglement de ces gens, qui recherchent si estrangement la pureté! Pour un *gair mellet*, son attouchement et généralement celui de tout ce qui luy appartient est *neges*.

1. Vouzou, ablution, وضو

2. Baran, pluie, باران

3. Meyté, cadavre. میته

Le vin, *cherab*, qui est l'un de ces dix *negasat*, est tellement *neges* que si une goutte tomboit dans un puits plein d'eau ; que l'on recomble le puits, que croisse de l'herbe dessus, et qu'un troupeau de moutons passe par là, si l'un d'iceux est cru avoir mangé de cette herbe, tout le troupeau, *gellé*<sup>1</sup>, pour grand qu'il soit, est *harom*, défendu ; et qui mangera de quelqu'une de ces *gouspende*<sup>2</sup> (brebis), est *neges*. Voyez quelle précaution !

*Cruk*<sup>3</sup> (pourceau), est encore l'une de ces dix choses immondes, et la chair en est défendue absolument. Les souris, marthes aussi sont défendues, car encor qu'icy l'ornement des justaucorps *kourdy*<sup>4</sup>, soit le *semour*<sup>5</sup> (peau de martre), néantmoins pour faire la prière légitimement, il faut laisser cette pelisse, comme aussi tout vestement qui auroit de l'or ou de l'argent par excès, car pour peu, il ne faut pas y prendre garde de si près.

*Tesvirat*<sup>6</sup>, (toutes sortes de portraits d'hommes et de femmes), sont aussi défendus ; toutefois ils s'en dispensent à raison de leur effrénée *chehvet*<sup>7</sup>, qui faict que toutes les nudités, postures lascives, que l'on leur pourroit apporter, leur seroit le plus beau présent ; les postures d'Arétin icy seroient le continuel object de leurs yeux, car ces Sardanapales n'ont point d'autre pensée que de telles vilénies. Aussi toutes leurs injures et paroles, ne sont parsemées que de telles choses, le *debbour* et *ombour* estant icy les sources d'où sont tirés tous leurs entretiens, pointes et rencontres équivoques. Pour ce sujet du *negaset*, la société avec l'étranger est empêchée comme en nos

1. Guelèh, گله

2. Gouspend ou gouspend, گوسفند کوسپند

3. Khouk, خوک

4. Kourdy, veste, pourpoint, کردی

5. Semmour, martre zibeline, سمور

6. Tesvirat, portraits, dessins, تصورات

7. Chehvet, désir ardent, concupiscence, شهوت

païs avec les pestiférés : tel qui, d'une bonne naissance, d'une humeur plus sociable, voudroit nouer amitié plus particulière avec eux, est arrêté par le respect humain ; autrement, le voilà noté et on le fera passer pour un *na moukayed*<sup>1</sup> (peu attaché à sa loy).

L'esprit malin, encor de son costé, leur donne cette horreur des autres religions et de leurs supposts, afin de les tenir captifs et aveugles dans celle-ci, à raison de laquelle ils maudissent tout le monde ; car dans leurs prières, ils ont des rooles et listes de *lanet ber flan*<sup>2</sup> (malédiction sur un tel). Voyant passer un estranger, comme retenus un peu par le bras séculier, vous verrez ces enivrés de leur sainteté marmoter quelques paroles de *nefrin*<sup>3</sup> (exécration). Pour ce subject, ils cracheront à leurs pieds ; d'autres plus impudents, parleront plus ouvertement et ainsi une philtie toute particulière estant la principale motrice de leurs actions, les faict se croire seuls favoris du ciel et haïr en son nom le reste des hommes comme *corbon*<sup>4</sup> ou victimes destinées pour l'enfer.

Leur croiance passe bien encor plus outre, car, quant au temporel, ils disent que comme *mousselmans* (vrais croyans), tous les biens du monde leur appartiennent, et que partout où ils les trouveront, en bonne conscience, ils les peuvent prendre comme leur propre, et ils le feroient si la police du prince, qui est un usurpateur de la domination, qui appartient seulement à un *Imom*, ne les en empeschoit. Ils apportent ce raisonnement : allant à la campagne, vous trouvez un oiseau, un cerf, une gazelle, etc. ; vous le tuez et luy ostez la vie qu'il possédoit pour vous en servir à vostre repas, et ce légitimement, car il n'a point de maistre, et appartient à celui qui le premier luy peust mettre la main sur le collet. De même les *Kafers*, infidelles,

1. Na mouqayyed, non lié, détaché, نا مقيد

2. La'anet ber flan, لعنت بر فلان

3. Neferin, dégoût, malédiction, mépris, نفرين

4. Qourban, sacrifice, victime, قربان

n'ont plus de maistre, c'est-à-dire de vraie religion delivrée du ciel, qui pour lors vaille quelque chose. Ainsi eux et leurs biens appartiennent aux vrais croyants. Voilà une belle dispense et explication pour jouer librement de la griffe avec toute sorte d'impunité ; aussi ces gens cy laissés en particulier et sans œil qui les regarde, n'ont pas la main trop seure, et, comme l'on dit, ne leur regardez point aux pieds, mais à la main.

Icy, parmi leurs festes, il y a encor les trois jours de *Berat*' (de bordereaux). Ils disent que, ces jours, le bon ange feuillete les grands livres qui contiennent tous les noms des vivans, efface les noms de tous ceux qui sont morts cette année, et fait de nouveaux rooles de ce qui est resté. Pour ce subject, ils s'en vont dans les cimelières, et y font venir des *moulnas* auxquels ils font lire quelque chapitre de l'Alcoran qu'ils lisent comme en chantuzant ; pour ce subject, ils leur donnent quelques *chirini*<sup>2</sup>, (douceurs). Là, ils prient Dieu de leur donner cette année là un bon *berat* pour la passer en bonne santé.

*Kerbon*, (sacrifice)<sup>3</sup>, est encore une autre feste. Ils font ceci en commémoration du sacrifice d'Abraham et d'Ismaël et non pas Isaac, prenant l'un pour l'autre. Ils prennent un chameau, lequel est d'ordinaire un de ceux du Roy ; ils le promènent huit jours durant par toute la ville, avec un tambour, et quantité de marmailles qui le suit. Qui peut d'iceux monter sur le chameau et se faire promener ainsi, il a autant avancé comme en

1. La nuit du *Berat*, شب برات, la quatrième des sept nuits saintes, est célébrée le quinze du mois de *Chaaban*. Les deux anges placés aux deux côtés de chaque homme pour écrire ses bonnes et ses mauvaises actions, déposent leurs livres et en reçoivent de nouveaux. C'est dans cette nuit qu'*Azrayl*, l'ange de la mort, remet le sien et en reçoit un nouveau dans lequel sont inscrits les noms de tous les hommes qui doivent mourir dans l'année.

2. *Chiriny*, confitures, bònbons, شیرینی

3. La fête du sacrifice, عيد قربان عيد الاضحى, qui rappelle le sacrifice que voulut faire *Ibrahim* de son fils *Ismaÿl* se célèbre soixante-dix jours après le dix du mois de *zil-hidjèh*. Chaque musulman de condition libre et ayant une résidence fixe est tenu de faire le sacrifice d'un mouton, d'un buffle ou d'un chameau.

nos païs monter sur l'ours. Quelquefois, vous verrez sur le dos de cette beste jusques à cinq et six enfans qui se tiennent depuis la queue jusques au col, non qu'il y ait de selle ou bast, mais un seul petit lapis. Ils sçavent les jours qu'il doit passer en tel ou tel quartier, en telle ou telle rue; un chacun luy donne de l'herbe en passant; par dévotion, aucuns luy arrachent du poil pour le garder pour un *teberrouk* (béatille).

Le huitième jour, une heure ou deux après le lever du soleil, les quartiers de la ville s'assemblent, et ce sont seulement les personnes du commun, et chacun, avec un gros baston à la main, un petit guidon avec quelques tampanes et un tambour pour chaque canton, s'en va accompagner le chameau que l'on mène ici à Hispan en Baverouk, proche la grande sépulture des Mores. Là, une quantité de cavaliers et autres se trouvent à ce *thamacha*<sup>1</sup> (passe-temps). L'on luy met une petite pièce rouge sur l'espaule, au lieu où doit frapper la lance. Un *moulna* lira quelque chose de son grimoire pour sanctifier cette victime. Si le Roy estoit présent là, on luy offrirait la lance; mais comme il ne s'y trouve que rarement, c'est d'ordinaire le *daroga*, (prevost), qui luy donne le coup de lance, *nize*<sup>2</sup>; au mesme instant, l'on tire quatre cordes qui luy serrent les pieds des quatre costés si rudement qu'il tombe sur son pivot. Vient un qui, d'une hache, luy faict saulter la teste et le col, et en un instant, quoy que palpitant et comme demi en vie, on le met en pièces.

Nos docteurs, *moulna*, disent que la chair de ce sacrifice est *harom* (illicite), comme la chair d'un chien, parce que, ce disent-ils, le peuple ne donne pas le loisir de s'escouler à tout le sang de cette victime. On fait six parties, la teste, les quatre jambes ou cuisses, puis la carcasse. De temps immémorial, icy, aucunes

1. Temacha, spectacle, تماشا

2. Nizéh, نيزه

maisons ont, qui la teste, qui le pied, qui le corps qui leur appartient jusques au *neuklé*<sup>1</sup> (cordeau qui luy servoit de licol). Chaque canton qui y a droit prend sa part, et tous les bastonniers suivent. Reste la dispute pour la préséance : pour la teste, aucun ne dispute cette pièce, et le peuple qui l'emporte précède ; pour les deux pieds de devant, chaque an, il y a de la dispute entre deux cantons, car l'un dit que le pied droict du chameau doit marcher devant, l'autre dit que cela appartient au pied senestre, et sur ces contrastes, d'ordinaire, ils se battent à bons coups de baston, et il y a lousiours quelque teste folle qui paie pour tout. Ainsi, chaque canton rapporte l'un de ces membres du *korbon* en son quartier ; suit toute cette populace, qui s'en va porter ceste avoirie chez son maistre, lequel reçoit le *teberrouk*, et faict un festin de riz et de bouilly à tout le monde, que vous diriez des chiens faisant la curée sur la nappe du cerf. Pour la teste de cette année, elle est salée, et celle de l'an passé est cuisinée pour le festin, et bien heureux qui en peust avoir ou manger un morceau.

Chaque maison faict son sacrifice, *korbon*, en son particulier d'un mouton et en donnera aux pauvres gens ses voisins. En ce temps, les chiens des rues se sentent du festin aussi, car vous ne voyez que tripailles, *roudeh*<sup>2</sup>, de ces brebis jettées ça et là le long des chemins, qui augmentent la puanteur ordinaire.

Autrefois, l'on faisoit aussi des sacrifices de coqs, *khourous*<sup>3</sup>, en chaque maison pour espargner la bourse, et la vie de tant de pauvres brebis. Enfin cet hypocrite du quel nous avons parlé, à qui le *sahé et zemon* donna un manuscrit, prescha tant et contesta tant que ce sacrifice de coqs n'est pas légitime, qu'enfin la coustume en est abolie.

1. Nouqtéh, نقطه

2. Roudéh, entrailles, intestins, روده

3. Khourous خروس

*Neo rouze*<sup>1</sup> (le printemps), est la plus grande feste pour estre le commencement de l'an. Icy, au temps que se fait le *tahoil*<sup>2</sup> (entrée du soleil en Aries), à cet instant là commencent les *nogarets*, ou tambours et *kerenats*<sup>3</sup> de la ville en la place publique. Les riches mettent tout ce qu'ils ont de pierreries, or et argent, à l'entour d'eux, afin que le commencement de l'an les trouvant en cet estat de prospérité, la continuation et fin d'iceluy n'osent pas dégénérer en sens contraire. Les *vesvats*<sup>4</sup> (scrupuleux, pieux), se mettent en prières pour avoir un bon an. Cette feste n'est pas de la loy ou religion, mais seulement une ancienne coutume des Perses. Deux mois durant avant la feste, les ouvriers sont actifs au travail pour amasser quelques sols pour se donner quelque chose de neuf à la feste. Vous n'entendez durant tout ce grand temps là que, *Cheb aide est*<sup>5</sup> (c'est la nuict ou veille de la feste). Icy, ces pauvres *talebemes*, *negbeti* ou *breniquet* vendront leurs livres pour s'achepter quelque *cabaye* : en ce temps là, l'on les a à assez bon compte. A cette feste est plus que gueux et impuissant qui n'a pas une *cabaye* neuve. Toutefois, en ce temps, vous en voyez beaucoup que, en leurs vestements, vous ne sçauriez sçavoir si le soleil est encore en Pisces ou non.

Ce jour du *neo rouze*, ils ne se font point de visites. Le lendemain, les grands dans leurs maisons, de pied coy, attendent celles des moindres, qui après, en leur tour, les vont rendre à ceux-cy par honneur. Vous n'entendrez autre chose le long des rues des personnes qui se saluent en se prenant le bout de là main que,

1. Naurouz, le nouveau jour, نوروز, première journée du printemps, lorsque le soleil entre dans le premier degré du signe du bélier. Cette fête fut instituée par Djemchid, quatrième roi de la dynastie des Pichdadiens.

2. Tahvil, action de passer d'un état dans un autre, renouvellement, تحویل

3. Kernay, vulgairement Karna, کرناى, est un long tube de cuivre jaune de la longueur de deux mètres : on sonne le Kernay dans les grandes fêtes et au lever et au coucher du soleil.

4. Vesvas, qui est l'objet d'une suggestion, d'un scrupule, d'une tentation, وسواس

5. Chèbi 'yd est, شب عید است

*Aide moubarek bachet*<sup>1</sup> (la feste soit bénie). Chaque porte, issue ou quartier de ville, est déterminé par une ancienne coutume pour la promenade, *seir*<sup>2</sup>, de ce jour là, où les boutiquiers, vendeurs de fruicts, douceurs et autres belles fripponneries, mais particulièrement tabaquiers, dès le grand matin, se disposent de se tenir sur les avenues. Ces gens cy continuent leurs passe temps tant qu'ils ont un sol en bourse ou du crédit pour l'engaiger, en telle sorte que de l'année à peine peuvent-ils s'acquitter. Ces promenades durent huit jours dans leur ferveur, puis l'espace de quinze ou vingt jours elles vont diminuant à proportion que la force des fonds nécessaires à la dépense leur manque, car icy pour les ouvriers, il n'y a que l'extreme nécessité qui les porte au travail, sans laquelle ils seroient tousiours vagabonds çà et là. Leur dire ordinaire est, *Alla Kerim*<sup>3</sup>, Dieu est miséricordieux, *Kroda ferverdegar est*<sup>4</sup>, Dieu est le nourricier de tous, tant est grande la confiance de ces gens cy dans la Providence divine.

*Kretné*<sup>5</sup>, circoncision : icy ils la font, disant estre le *sonnet* du prophète. Les petits enfans n'ont point de temps déterminé pour estre circoncis, cela se faict à la volonté des parens, et ce dans la maison propre, là où l'on appelle un *dellak*<sup>6</sup> (raveur de cheveux), qui, sans autre cérémonie, leur coupe un petit bout de la peau qui couvre etc. L'on jette cela d'ordinaire aux poules qui le mangent. Aucunes femmes qui sont stériles, *akhin*<sup>7</sup>, mangent cela sous espérance de fécondité.

Touchant leurs livres de religion, le premier est le *Kowron*,

1. 'Yd moubarek bached, عيد مبارك باشد

2. Seir, سير

3. Allal kerim, Dieu est généreux, الله كريم

4. Khouda perverdegar est, خدا پروردگار است

5. Khetneh, ختنه

6. Dellak, barbier, masseur دلاک

7. Aqim, عقيم

lequel est d'un style extravagant, sans liaison de sens de discours. C'est, comme l'on dit, un perpétuel coq à l'asne, là où vous ne sauriez trouver un quart de page sur une mesme matière, des histoires du Vieil Testament tronquées, des temps distants l'un de l'autre par six et huit cents ans joints ensemble, l'essence et accidens de ce qui est rapporté dans le *toura* et le *Engil*<sup>1</sup>, vieil et nouvel Testament changés en l'opposite, comme la mort de J.-C., l'histoire de Joseph, Noé, Pharaon, etc., qui faict paroistre que ce Sergius, moine grec (qui est celuy qui composoit tous les cento pour les bailler à ce prophète, qui les proposoit au peuple comme apportés la nuit du ciel par l'ange Gabriel), n'en avoit entendu parler que par dessus les hayes. Nonobstant cela, le peuple ne laissa pas de s'apercevoir de ce procédé et s'en plaignit, disant et reprochant à Mohammed que, « tout ce que tu nous enseignes et dis être venu du ciel, c'est Sergius qui demeure chez toy qui te l'enseigne et le compose. » Le lendemain, il parut à la mosquée avec un *babe*<sup>2</sup> (chapitre), qui s'intitule de la mouche à miel, *nhal*. Là il estoit porté en ces termes : « Le peuple t'accuse que tout ce que tu leur dis et proposes, tu l'apprends d'un tien compagnon et domestique : responds leur que ce tien compagnon est Persien de nation et ton Alcoran est en arabe. » Belle response ! peut estre qu'il ne pouvoit pas sçavoir l'une et l'autre langue, ce qui estoit nécessaire d'estre ainsi, puisqu'ils estoient camarades. Enfin, après avoir bien lu et relu tout ce chaos de pièces détachées, répétées sans raison et sans lieu, l'on cognoist l'intention cachée d'un esprit qui se veut faire suivre par les menaces d'un enfer qui est ainsi, si l'on ne suit le prophète, si l'on ne prodigue sa vie et ses biens pour son service, menaçant de mort accidentelle

1. Indjil, l'Évangile انجيل

2. Bab, باب. Les chapitres du Qoran ne sont pas désignés sous le nom de Bab, mais sous celui de Souret, سورة. Le chapitre des Abeilles سورة النحل est le seizième chapitre du Qoran, il renferme cent vingt-huit versets.

dans leurs maisons ceux qui, pour la fuir, l'abandonnoient dans le combat. Tout ce qu'il leur presche n'est que l'unité d'un Dieu, d'abandonner les idoles et de croire en tout le prophète et le suivre à clos yeux là où il les conduira.

En outre, ils ont les *hadits*<sup>1</sup>, qui sont les discours familiers du prophète : aucuns sont de luy, aucuns des anciens autheurs, comme les sages de la Grèce, que, par la suite des temps, ses sectateurs luy ont attribués. D'où il arrive que encor à présent, ces gens cy sont contraints d'avouer que aucuns *hadits* sont *mouateber* (sur lesquels l'on peust faire fond et s'appuyer), d'autres non, comme quand il dit que le soleil est un grand canal ou tuyau qui a un trou par lequel il regarde et esclaire le monde, et lorsque Dieu, par quelque raison occulte, veut priver l'univers de cette lumière vivifiante pour quelque temps, les anges tournent ce canal, en sorte que ce trou ne se trouvant plus vis à vis de la terre, elle ne peust plus estre esclairée du soleil, et ainsi se fait l'éclipse. Cette théorie estant ridicule à raison du sens commun et de l'expérience, aucuns veulent philosopher là dessus et, sous cette ineptie énigmatique, y trouver des sens mystérieux.

Outre ces deux livres qui procèdent immédiatement de la source, ils ont encor quantité d'autres légistes : le plus usité est *Gemea abbassi*<sup>2</sup> (la somme de *Chabbas*), là où familièrement il explique la méthode des purifications et des observations

1. Hadis, Ehadis, حديث احاديث, traditions. On donne ce nom à toutes les paroles, à toutes les lois orales, à tous les conseils de Mohammed, à tout ce qui été recueilli par ses contemporains sur ses actions, ses œuvres, ses pratiques et les habitudes de sa vie. Les traditions d'une notoriété universelle sont appelés Ehadis mouteberèh (traditions respectées) احاديث معتبره, parce qu'elles ne sont l'objet d'aucun doute ni d'aucune discussion.

2. Le Djami' Abbassy, جامع عباسي, ou Somme d'Abbas a été composé par Beha Eddin Amily, fils de Mir Seyyd Hussein. Il était originaire de la Syrie et suivit son père en Perse : il devint Cheikh oul islam et Moudjtehid d'Ispahan. Beha Eddin Amily né en 953 de l'hégire, (1546) mourut en 1030, (1620). Son ouvrage est dédié à Châh Abbas.

légales, aucunes des quelles nous avons mis icy. Quant à ce qui touche celles des femmes qui sont *bi namaz*<sup>1</sup> (hors d'estat de faire la prière) comme estant dans leurs *heize* (flueurs et immondicités), il explique comment il faut qu'elles mettent telle et telle quantité de coton et voir jusques où le sang de telle ou telle couleur a pénétré; laissons toute cette vilainie ridicule.

Le prophète avoit encor assez bien pourveu à luy et à sa postérité, laquelle est toute qualifiée du nom de *Mir*<sup>2</sup> (prince). Quand la fille d'un *Mir* ou descendant de Mohammed est mariée hors de cette généalogie, alors ces enfans sont appelés *cherifs*<sup>3</sup>, nobles; le mesme nom est encor donné aux enfans qui sont procréés dans le chemin du voiage de la Mekke en la Turquie. Leur couleur propre pour estre distingués est la verte au turban, ce que aucun autre n'oseroit porter. Icy, ils se moquent de cette observation; donc tous les *mir*s, *cherifs*, passent sous le nom de *Scadat*<sup>4</sup> (seigneurs), gentilshommes d'icy. Nos Arméniens voyant que le nom estoit en estime icy, avoient jetté une *avaze*<sup>5</sup> (renommée), qu'ils estoient les *scadat* des Francs qui les recognoissoient pour tels et que vers Erivan, là où est le siège de leur patriarche, les Francs recognoissoient ce lieu pour leur *Kiabé*<sup>6</sup> (Mekke). Pour le premier, se faisant un festin chez le chef des Arméniens en Julpha, eux pour s'extoller disoient telles sottises devant des Mores de condition qui estoient là, entre autres le nepveu d'*Athemadulet*<sup>7</sup>, lequel s'appelloit Mirza Gafer, iceluy, qui avoit quelque cognoissance avec les Francs et ne pouvoit supporter telle ineptie, leur fit répéter qu'ils étoient les

1. Binamaz, بی نماز

2. Mir, امیر, contraction d'émir, امیر

3. Cherif, شریف

4. Sadat, سادات, pluriel de Seyyd. سید

5. Avaz, آواز

6. Keabéh, la Caaba, كعبه

7. Itimad eddouléh, اعتماد الدولة

*Seadat* des Francs. Il leur demanda : « Votre prophète *Hazeret Aïssa* (majesté de J.-C.), avoit-il des enfants ? » Ils répondirent non. « Si cela est, comment donc estes-vous les *Seadat* des *Aïssai* (chrestiens), car les *Seodat*, il faut qu'ils soient descendants des *Aulad pegumber*<sup>1</sup> (enfants du prophète) ? » Eux sans pouvoir répondre, demeurèrent confus. Iceuy qui ne manquoit pas par sa langue dit : « Les Francs ont la science, la domination, *sultenet*<sup>2</sup>, des roïaumes qu'ils possèdent, et vous autres estes esclaves, *assir*<sup>3</sup> (tributaires) ; les Francs recognoissent-ils leurs *outche ecclesia*<sup>4</sup> (trois églises), là où demeure leur patriarche ? Il n'y a plus aucun des païs icy qui ne cognoisse le contraire ».

Pour retourner à nos *mîrs*, la loy oblige chaque More de leur païer, chaque an, les *zekat*<sup>5</sup> qui est comme une dixme de son bien ou revenu. En outre, si de l'épargne du logis après la dépense payée, il reste quelque chose, il faut encor donner aux *mîrs* le *kromse*<sup>6</sup> (la cinquième partie). Maintenant, il est de l'option de chacun de donner les *zekat* et *kromse*, à quel *mîr* qu'il voudra. Plusieurs se dispensent de cet impost, d'autres plus zélans, entretiendront dans leur maison quelque vieil et pauvre *mîr*. Ils luy fournissent dans le logis ce qui luy est nécessaire, et il passe pour un domestique et serviteur honoraire de la maison, et ainsi ils pensent satisfaire à leur obligation.

Le voïage de la Mekke est d'obligation ; ceux-cy ont fait la restriction, lorsque leurs moïens le peuvent permettre ; il y a

1. Aoulad peïghamber, اولاد پیغامبر

2. Salthanet, سلطنت

3. Essir, prisonnier, esclave, اسیر

4. Utch Kilissia, les trois églises, اوج کلیسیا, nom turc du couvent d'Echmiadsin résidence du patriarche ou catholicos des Arméniens non unis.

5. Zekat, زكاة. La dime ou zekat est d'obligation divine pour les musulmans, Elle est perçue sur les biens du fidèle au profit des pauvres et des orphelins ; elle est annuelle et prélevée sur les biens réels et effectifs de chaque musulman.

6. Khoums, cinquième, خمس. Cet impôt était perçu au profit du trésor sur tous les biens autres que les récoltes et le bétail. Il représentait aussi la part du souverain dans le butin fait à la guerre.

deux ou trois ans que le Roy a fait deffense que aucun Persien n'y aille plus désormais. La raison provient des concussions violentes que l'on leur fait sur les passages là où les Arabes leur font paier de grosses douanes pour leurs personnes seules, de sorte que pour aller d'icy à la Mekke et en retourner commodément avec un cheval et valet, 40 tomans ou 1600 lb. s'en iront facilement. A la veue de la Mekke, ils leur font faire le *Tavaf*<sup>1</sup> (processions, tournoiments), quitter les habits, et se mettre en estat de nudité; on ne peut pas mesme se gratter ou oster un pou, *chepech*<sup>2</sup>, s'il importune par trop son hoste, mais seulement avec un petit baston qu'ils appellent *pouchte karon*<sup>3</sup> (gratte échine), le reculer un peu du lieu qu'il creuse trop avant, enfin mille autres cérémonies. Arrivés à la Mekke, les *Osmanlou* les traitent pis que des chiens, et s'ils ne font le *namaz* à leur façon et ne prononcent hautement les paroles qu'ils leur font dire par force, à la louange d'Omer et Abou Bekre, les coups de baston ne leur manquent point. Ces paroles sont, *Salam aleik hazeret Omer Emir el mouménin*<sup>4</sup> (bonjour, majesté d'Omer, prince des croyans). Ceux cy n'oseroient pas broncher, autrement l'on les releveroit bien, mais entre leurs dents cependant ils disent *zendik*<sup>5</sup> et autres telles paroles maschées

1. Le pèlerinage, Hadjdj, حج, ou visite à la Kaabèh de la Mekke est d'obligation divine. Pour accomplir cet acte religieux, le musulman doit être de condition libre, jouir de son bon sens, avoir atteint l'âge de sa majorité, être doué d'une bonne santé et disposer des ressources nécessaires pour les frais de son voyage. Arrivé à l'un des *Miqat* مقامات ou premières stations du territoire sacré du Hedjaz, le pèlerin doit se couvrir du manteau pénitentiel, *Ihram* احرام, composé de deux pièces de lissu de laine blanche. Arrivé à la Mekke, il doit se rendre à la mosquée, baiser la pierre noire de la Kaabèh et faire autour de cet édifice les sept tournées (*Thewaf*, طواف) prescrites. Puis, le pèlerin parcourra sept fois le Say, سعي, c'est-à-dire l'espace compris entre Safa, صفا, et Merwèh, مروة. Le pèlerinage se termine par la visite à Mina et par le sacrifice que l'on doit offrir sur le mont Arafat, عرفة.

2. Chepech, شيش

3. Poucht. kharan, پشت خاران

4. Selamoun aleika, ya hazeret Omer émir el moumenin, سلام عليك يا حنتره Omer émir el moumenin

عمر امير المؤمنين

5. Zendiq, impie, incrédule, زنديق

de malédiction à ces saints de Turquie, que ces gens cy chaque jour maudissent. De là, un Arabe appelé *Mir Hagge*<sup>1</sup> conduit la *kafle*<sup>2</sup> à Mediné, ville de la naissance du prophète<sup>3</sup>; là ils font encore leur *ziaret* (voïage, dévotion), puis s'en reviennent pour la plupart par Bagdad, passant par Kerbela<sup>4</sup>, là où est leur grand saint Ali, car pour aller d'icy, leur plus court est d'aller par Bassoré. Les Arabes ont envoyé icy un député de leur part promettre que désormais ils feroient meilleur traitement et qu'ils ne prendroient pas tant de péage. Nonobstant, l'on n'a pas encor ouvert le chemin, car une fois cy devant, la deffense ayant esté faicte et la permission redonnée sur leurs promesses, au premier voïage, ces Arabes prirent de nos Persiens le double pour compenser le temps perdu. A présent l'on ne se fie plus à leurs paroles.

Dans la Perse, l'unique lieu de voïage est Mesched, ville de Corassan, là où l'imom Reza est en grande vénération<sup>5</sup>. La mosquée pour la structure est assez belle; or, dans les mosquées il n'y a aucunes figures, seulement pour ces Moresques il y aura le meherab, qui est comme une niche qui monstre le *kablé* pour se tourner du costé de la Mekke.

Pour ce *kablé*, ils le calculent astronomiquement par les triangles sphériques, pour sçavoir combien sont compris de degrés entre le méridien du lieu et un vertical qui passera par la Mekke; et de ce cy ils ont des tables où, pour chaque ville, ils mettent la valeur de chaque angle, qu'ils appellent *enheraf*<sup>6</sup> (déviation), sçavoir combien il faut dévier de la ligne méridienne

1. Emir out Hadjdj, امير الحاج

2. Qafilèh, caravane, قافلة

3. Mohammed, né à la Mekke, mourut et fut enterré à Médine.

4. Aly est enterré à Nadjef; Kerbela est le nom de la localité où Hussein, son fils, fut tué par les soldats de Yezid.

5. L'iman Aboul Hussein Aly Riza, fils du septième imam Moussa ibn Djafer, naquit à Médine, l'an 148 de l'hégire (765) et mourut à Thous (Mechhed), empoisonné par l'ordre de Mamoun en 203 (818).

6. Inhiraf, انحراف

pour estre vis à vis de la Mekke. Pour ce subject aussi, ils fabriquent des *kablé numâ*<sup>1</sup>, comme petits quadrans aimantés avec un oiseau aimanté dedans, qui, les aisles ouvertes, montre avec le bec le lieu de la Mekke. Dans cette observation du *kablé*, ils se montrent aussi scrupuleux à observer les degrés et minutes, qu'un bon judiciaire feroit dans l'érection d'un thesme céleste, *zesvye al beïout*<sup>2</sup>, pour juger d'un horoscope.

Icy à l'extérieur, tous ne parlent que de Dieu; un *bakkal*<sup>3</sup> en faisant sonner ses balances sur l'establi pour appeler les chalands, *mouchteri*<sup>4</sup>, crierà *dem be dem be Mohammed salvat*<sup>5</sup> (de moment en moment salut à Mohammed). Un *falé*<sup>6</sup>, aide à maçon, en jettant en haut ses tuilles ou matons, à chacune, pour advertir celui qui les reçoit et les prend à la volée, dira *Alla, Dieu, Alla, Dieu*. Un asnier suivant sa beste, qui quelque fois voudra faire un faux pas, aussitost s'écriera *Alla Dieu*, et un autre qui sans double, pour ne sçavoir arriver à ses prétentions, fera semblant de mespriser les vanités du monde, tirera du fond de sa poitrine un grand sentiment du futur, en disant, *akeret fekre mibaïed kerde*<sup>7</sup> (après tout il faut penser à la fin). A l'extérieur, ce n'est que spiritualité, civilité, vérité, droiciture, mais ne vous contentez pas de l'escorce, voyez au dedans et vous trouverez des sépulcres blanchis.

Une autre sorte de spirituels se rencontrent en ce país, non pas qu'ils fassent corps pour faire une secte qui entre en compte; ceux cy sont les

*Sophy*<sup>8</sup> : ceux cy spiritualisent tout, ils sont dans des abstrac-

1. Qiblâh numâ, قبله نما

2. Teswiet oul bouïout, تسوية البيوت

3. Baqqal, marchand de légumes, épicier.

4. Mouchtery, مشتری

5. Dem bêdem bê Mohammed salaouat, دم بدم بمحمد صلوات

6. Faléh, apprenti, قاله

7. Akhired fikr my bayed kerd, آخرت فکرمی باید کرد

8. Soufy, صوفی

tions d'esprit, ils disent qu'il n'y a qu'un *vougoud*<sup>1</sup> (existence), qui est Dieu, et que généralement toutes les créatures ne sont qu'un rejaillissement, *pertau*<sup>2</sup>, de ce grand tout qui comprend toutes choses éminemment. Ceux cy aiment tout le monde, ne maudissent personne et sont les plus sociables ; ils méprisent les autres docteurs modernes qui, dans leurs spéculations, s'aident de l'art de logique mentale pour diriger les opérations de leur entendement et les comparent à ces dévoyés qui, dans un grand patis fangeux où d'infinis animaux paissants ont imprimé leurs vestiges, par la trace desquels cet égaré pense trouver le chemin de la ville. Ils se rient encore des *fokkaha* qui, par leurs purifications et cérémonies légales extérieures, pensent beaucoup mériter et s'acquérir un grand *corbé*<sup>3</sup> (avoisinement proche de Dieu).

Ceux cy, ce considèrent-ils, n'osent pas trancher ce mot comme parties de ce grand tout nécessaire et pensent que plus ils se détacheront de la matière, plus ils se subtiliseront et approcheront de l'estre spirituel. Pour ce subject, ils s'enfermeront dans des lieux obscurs propres à méditer ; là ils feront un jeusne horrible, retranchant peu à peu de leur ordinaire, jusques à venir par jour à une amande, *badon*<sup>4</sup> ; là ils veulent entrer, ce disent-ils, dans *Alem erwa*<sup>5</sup> (le monde des esprits), et se mettent en telle annihilation du matériel et corporel que toutes choses leur sont ouvertes et cognues. Là ils disent voir des lumières verdes, jausnes, qui se changent les unes aux autres selon leur dépuracion de nature. Peut estre que leur cerveau desséché pourroit bien produire de telles illusions. Ils pensent que telles retraictes et abstinencesont causes efficientes des inspirations et révélations divines qui ne leur

1. Voudjoud, وجود

2. Pertau, rayon, réflexion de la lumière, پرو

3. Qourbet, قوربت

4. Badam, بادام

5. Alemi erwah, عالم ارواح

peuvent pas manquer, ce disent-ils, en s'estant presque tirés hors des limites de l'estre corporel et grossier. Néanmoins, après cela vous ne voyez rien d'avancé par ces abstinences, sinon qu'il faut continuer à ne se point rebuter, comme nos chimistes qui se donnent tousiours la faute s'ils ne sont pas arrivés au complément du grand œuvre, et non pas à leurs directeurs, drogues et secrets, auxquels ils croient comme articles de foy. Ces gens icy persévéreront à faire des *zekre* (commémorations); ils auront un *pir*<sup>1</sup> (ancien), vieil fol plus trompé que les autres qui les entretient en ces resveries. Assemblés ensemble, le *pir* commencera à chanter *Alla, Alla*, Dieu, Dieu, les autres répéteront de mesme. Iceluy commencera à dire un attribut de Dieu comme *adel*<sup>2</sup> (juste), les autres le répètent en chantant sur un mesme ton, jusques à ce que le *pir*, qui tient le timon de la barque, en recommence un autre, comme *razzek*<sup>3</sup> (nouricier), et ainsi ils passeront une partie de la nuit à crier comme les prophètes de Baal, et après tout cela, il ne leur reste qu'un estourdissement de teste que d'ordinaire ils se la mettent *in cimbatis*. Toute leur intention n'est autre sinon de se rendre recommandables pour deviner le futur, passer pour saints, *aoulia*, et par ce moïen acquérir de l'honneur et l'approbation du peuple. Voilà où généralement tendent tous les martyrs du diable qui se sacrifient icy, soit *fokkaha*, soit *euléma* et *sophy*, qui s'ils pouvoient arriver à faire ou contrefaire quelque miracle, ô Dieu! quel port pharisaïque, quelle démarche, quels entretiens de l'*akeret*<sup>4</sup> avec leurs auditeurs!

Dans la maison du Roy est une compagnie de *Sophy* qui portent la *tage*<sup>5</sup> (ancien bonnet des Persiens): ceux cy pour la

1. Pir, vieillard, پير, patron, supérieur d'une communauté religieuse.
2. Adil, عادل
3. Rezzaq, رزاق
4. Akhirel, vie future, آخرت
5. Tadj, تاج

plupart sont là dedans *jaroub kech*<sup>1</sup> (balaieurs de chambre, allée). L'on dit que c'est de l'institution de *cheik Sephi*, grandissime père des Rois à présent régnants, qui les institua : maintenant cela n'a nom ny estime sinon comme des gueux, *dilentchi*<sup>2</sup>, ramassés, qui sous cet abri, cherchent un morceau de pain. Ceux cy le vendredi s'assemblent en un lieu de la maison du Roy à faire leurs *zekre* comme dessus; ensuite viennent quelques bassins pleins de riz, *plaus*, sur lesquels ils se jettent à corps perdu, et jouent si terriblement des armes de Samson qu'à peine laissent-ils les plats. Ceux cy sont sans science et sans spiritualité; les autres qui, dans leur particulier, sans signe antérieur d'habits, font telles précisions que nous avons dit, ne sont appelés *sophy* que par adaptation de ceux cy, à cause que, comme ces *sophy* qui portent la *tage* quelquefois en leur particulier avec leurs *tabi*<sup>3</sup> (suivans et adhérens), ils se mettent aussi à faire des *zekre*. Or, sous cette compagnie de *sophy* qui portent la *tage*, ne vous imaginez pas une communauté régulière, un vœu à cette secte particulière ou quelque subalternation hiérarchique. Ce sont de pauvres malotrus qui entrent et viennent se fourrer là comme ils peuvent lorsqu'ils ne peuvent trouver mieux. Ne vous imaginez pas encor une dépendance raisonnable les uns aux autres, sinon peut estre telle quand les plus empressés d'une foire qui toutefois n'acheptent ny ne vendent rien.

*Mahmoudi*<sup>4</sup> : Ceux cy, qui ne font corps non plus que les

1. Djaroub Kech, جاروب كس

2. Dilendji, mendiant, ديلنجي, ce mot est turc.

3. Tabi, تابع

4. Mahmoudy, محمودي. Les Mahmoudys sont les sectateurs d'un imposteur natif de Niehapour nommé Mahmoud ibn el Faradj. Il prétendait avoir été Moïse et Alexandre. Il composa un livre auquel il donna le nom de Qoran et il prêcha sa doctrine à Samarra. Il fut arrêté et conduit devant le khalife Moutewekkil qui le fit fustiger jusqu'à la mort, en l'année 235 de l'hégire (849). Les rêveries de Mahmoud étaient les mêmes que celles d'Ibn el Mouqanna.

précédents, sont abusés par les resveries d'un certain livre qu'ils ont d'un certain Mahmud, lequel affirme qu'il est venu au monde de temps en temps, sous diverses figures et personnages. Il estoit, ce dit-il, Adam le premier homme; en cet estat il fit telle et telle chose, ensuite il vint sous la figure d'Abraham, et ainsi consécutivement sous celle de Mohammed, et lorsque quantité de gens seront de sa secte, pour lors, il reviendra au monde sous une autre figure. Ceux cy sont des athées qui ne croient ni en Dieu ni au diable, se moquent de tous et se donnent en cœur joye tant qu'ils peuvent. Toutefois, à l'extérieur, ils se font paroistre Mahométans, non pourtant avec trop de perlinacité, passant légèrement sur ce que les autres prennent au point de la conscience.

Après avoir décrit le procédé de toutes ces diverses sectes, qui croient chacune estre au droict chemin, et par conséquent que toute autre est dévoyée du bon sentier, les unes et les autres viennent également au dernier passage, qui est la mort. Ces gens cy ont une croiance que, à la formation de chaque corps humain dans le ventre de sa mère, l'ange prend un peu de terre qu'il mesle avec l'embryon, *gennin*<sup>1</sup>, et que ensuite cet homme ne peust mourir ailleurs ny estre enterré que là où avoit esté sa terre, comme la venant rapporter luy mesme dans son propre bien; comme par conséquent, le Franc qui sera si simple que de se laisser mourir en Perse et enterrer là, c'est un signe que sa terre avoit esté prise de Perse.

*A gil*<sup>2</sup>, mort naturelle. Le malade en ce país cy estant arrivé à ce dernier poinct qu'il commence à souffler aux soliveaux ou plus tost à la voute, *sakf*<sup>3</sup>, car icy il n'y a ny poultre ny soliveau, alors voilà un *grrive*<sup>4</sup> (cris particulièrement de femmes), qui

1. Djenin, جنين

2. Edjel, اجل

3. Saqf, سقف

4. Ghiriv, غريو

s'esleve si estrange que les voisins n'ont que faire de s'inquier de l'estat du malade. Vous verrez ces mégères se décheveler, rompre leurs habits, se battre la poitrine, crier et hurler, comme pour haster le patient de partir plus tost. A voir tout ce tintamarre, vous jugeriez que le regret et l'amour du défunct causent cet excès de lamentations espouvantables : rien moins de cela, car, le corps présent, vous les voyez se rassérèner le visage tout d'un coup, aussi prestes à rire comme elles avoient esté prestes à plorer et crier. L'on envoye chez le *kazi* l'avertir qu'un tel est mort : le portier d'iceluy, qui a ce petit profit pour ses gages, escript un petit billet de papier permettant au *mourdé chour*<sup>1</sup> (laveur de morts), de luy rendre ce dernier service, y pose son bul et reçoit pour cela un ou deux casbequis.

Si c'est un homme, un homme les lave, si c'est une femme, la femme faiet cet office. Le *mourdé chour* pour son droict emporte le coissin, bonnet et autres nippes dans lesquelles le defunct est mort. Vient le *tabout*<sup>2</sup> (cercueil). Ils ensevelissent le corps de *kerbaze*<sup>3</sup> (toile), puis le mettent dans le cercueil. Viendra un *moulna* comme une frezaye qui sent de la proye, qui commencera dès la porte à chanter et crier, *Alla, Alla*, Dieu, Dieu : viendront certains gueux ou aides à ce *moulna*, qui portent de longues gaules au bout des quelles sont de longues lames d'espées si foibles et tenues qu'elles n'ont pas la force de se soutenir. Là les pauvres s'assemblent encor pour quelque chose qu'ils espèrent que l'on leur donnera. Si cet homme est plus que du commun, comme homme d'espée, l'on tiendra plusieurs chevaux sellés : sur l'un l'on mettra son arc, sur l'autre ses flesches, son espée sur celui cy, son bouclier sur celui là, sur un autre sa cotte de maille, et ainsi les autres enseignes

1. Mourdéh chour, مرده شور

2. Tabout, تابوت

3. Kerbas, كرباس

de sa condition. Les amis s'assemblent, tout le convoi funèbre part. Des portefaix, à sçavoir quatre, chargent le *tabout* sur leurs espauls deux à deux à chaque baston du cercueil, sur le quel l'on jettera un petit tapis dessus; ensuite sa *sesse*<sup>1</sup> bien pliée dessus. Le *moulna* ou deux ou quatre, selon que l'on les paie, précèdent en criant et en chantant *Alla*, répétant tousiours le mesme, et afin que le bruit se porte plus loing, il mettra ses deux pouces dans ses deux oreilles, et de ses deux mains il fera comme les ornières de ces juments de Gueret, ouvrira la gueule comme endemoniaqué et criera comme un enragé *Alla* et les autres luy aident tous. Les lanciers suivent; puis vient la foule des amis, le corps est entre tous, sans ordre ou halte; les chevaux suivent, ensuite on voit quelques portefaix, *hammal*<sup>2</sup>, qui portent sur leurs lestes du *halva*<sup>3</sup> (douceurs), du pain, viande ou riz. En passant le long des rues, aucuns disent *Kroda ech bi amourzed*<sup>4</sup> (que Dieu luy pardonne); aucuns mûs de compassion naturelle, quitteront leur chemin pour accompagner quelque temps le corps et se mettront à porter le tombeau quelque temps. Arrivés aux sépultures, la fosse faicte, ils mettent le corps en terre du costé du *kablé*, en sorte que le corps soit sur le costé et non pas sur les reins; puis dans le fond de la fosse est creusé un petit lieu pour mettre la teste, en sorte que la terre qui doibt remplir la fosse ne luy tombe pas dessus, ou à faute de cela ils mettront deux ou trois quarrceaux cuicts, de sorte que cela fasse une voute sur sa teste, puis remplissent la fosse. icy, il n'y a point de luminaire: le *moulna* avec son livre pourra lire quelque chose; cela faict, toute cette vénérable compagnie de *moulna*, portegaule et autres, se mettront à manger ce que l'on a apporté

1. Sesse est le mot hindoustani سيس qui désigne l'étoffe légère tissée avec des fils d'or, qui formait la coiffure des gens de la cour à l'époque des Séfévis.

2. Hammal, جمال

3. Helva. حلوا

4. Khouda ech biamourzed, خدا اش بامرزد

et ensuite à se partager le reste pour leurs pauvres familles.

Si c'estoit une femme, ils ont comme un fictif ciel de lit avec quatre bastons pour cacher le cercueil ou le corps.

La croyance de ces gens cy est que lorsque le corps est là, vient l'ange de transport *nakole*<sup>1</sup>, à qui il appartient de voir si le corps mérite d'estre en ce lieu là ou non, car autrement il l'oste et le transporte en un autre endroit conforme à son mérite, comme par exemple, si dans les *Kabreston*<sup>2</sup> (cimelières des Mousolmans), on portoit un *Kafer*, cet ange ne le laisseroit pas là, mais l'emporteroit au lieu des siens.

Ce corps enterré, viennent deux anges, sçavoir *Nequir* et *Menker*<sup>3</sup>, qui le font lever jusques à la ceinture et luy demandent quel est son *cablé*, quel a esté son prophète et en qui il a espéré; s'il respond et faict paroistre qu'il a esté bon *moumen Krodaters*<sup>4</sup> (bon croyant craignant Dieu), ils le laissent reposer tout doucement; s'il se trouve de l'*aubour*<sup>5</sup> en ses flustes, ces deux anges luy baillent tant de coups de baston que les uns et les autres s'en ennuyent. Voilà une estrange croyance! Dites leur: « Vous avez gardé des corps longtems sans les enterrer, comme ceux que l'on veut transporter au loing: avez-vous jamais vu venir ces lutins tourmenter ces cadavres inanimés? » Ils diront que cela s'est faict, mais que leurs yeux ne pouvoient pas voir cela, non plus que le passage d'un ange.

Sur leurs fosses ils font mettre et maçonner des briques cuites en façon de tombeau. D'autres mettent une tombe dessus, de l'épaisseur de un ou deux pieds et gravent dessus le nom du

1. Naql, transport, نقل

2. Qabrestan, قبرستان

3. Nekir ou Munkir, تكبير و منكر. Ces deux anges demandent au vrai croyant placé dans sa tombe quel est son Dieu, son prophète, sa religion et sa qiblèh. Il doit répondre: Notre Dieu est Allah, notre prophète, Mohammed, notre religion, l'Islam et notre qiblèh, la Kaabah.

4. Moumin Khouda ters, مومن خدا ترس

5. Oubour, fissures, عيوب

défunct et le temps de son décès. Sur la fosse de quelque *pehelvon*<sup>1</sup> (lutteur, homme fort outre mesure), l'on met un gros lion de pierre, l'espée au costé de mesme matière, la gueule ouverte, dans laquelle est la teste d'un homme, car ils luy font ouvrir la gueule si grande que dans l'estoffe qui reste entre ses dents, l'on peust graver la figure d'un visage.

Icy de ces *pehelvons* il s'en faict académie; leur escole s'appelle *zour kroné*<sup>2</sup> (la maison de la force). Là, sont de gros poids de bois remplis de plomb et qui ont un manche : avec les deux mains ils prennent deux de ces pièces, une en chaque main, puis ils lèvent et haussent ces poids, en jouent, et ce pour se desnouer les membres. Ils auront des arcs rudes à bander pour s'accoustumer à se roidir les nerfs du bras, et aussi d'autres instruments pour accoustumer et exercer leurs bras. Pour la lutte, ils se mettent nuds, prennent un haut de chausse de gros cuir encor tout huilé et graissé; ils se colletent et taschent de se renverser. Pour avoir gaigné, il faut faire toucher les deux espauls de sa partie à terre; là est la fin et la victoire. Cecy est pour les gens du commun, un honneste homme ne se fourrant point là. Il est bien vray que aucunes des personnes d'un estat plus haut, pour faire voir leur force, s'exerceront à jeter le *gerid*<sup>3</sup>, qui est une barre de fer ronde, longue et pesante, et ce sera à qui la jettera plus loing en la lançant comme le dard ou javelot. Avec leurs semblables, ils se prendront main à main, doigts entre doigts, et c'est celuy qui peust faire ployer le carpe de l'autre qui l'emporte. D'autres feront amener de vieux asnes pour leur couper le col d'un seul coup, en sorte que les parties tombent séparées à terre. D'autres, d'un coup d'espée, frapperont le dos de cet asne là, ou ils le coupent et fendent à

1. Pehlivan, پهلوان

2. Zour Ichanéh, زور خانه

3. Djerid, حرید

moitié, mais de le mettre en deux pièces d'un seul coup, non. Cecy par digression.

Icy, il n'y a point de ces beaux sépulcres qui font vivre un homme après sa mort; il n'y a point de ces beaux convois funèbres où l'ordre, la dévotion, la modestie, la dépense et la splendeur, conduisent cette pompe lugubre sans cris et sans hurlements, comme icy.

Icy, lorsque un Roy meurt, l'on fera porter divers tombeaux en divers lieux comme si son corps estoit dedans; et il n'est ny dans l'un ny dans l'autre. C'est pour cacher le lieu de sa sépulture, car icy la haine ne finit pas à la mort; elle s'exerce encor sur le corps mort, lequel s'ils le pouvoient avoir en leur disposition, ils luy feroient mille indignités. Ceux de nos païs qui, comme l'on dit, se laissent mourir de peur de païer leurs debtes, *karze*<sup>1</sup>, se trouveroient encor hors de leur compte, car icy le créancier arreste le corps, et ne permet pas, et ce par voye de justice, que l'on l'enterre que l'on n'aye satisfait ou par *zamen*<sup>2</sup> (respondant), ou en espèces.

Les grands qui font porter leurs corps ou à la Mekke ou en Kerhela ou Mesched le feront mettre icy en terre comme en depôt, *amonet*<sup>3</sup>, non pour y demeurer, mais pour attendre l'occasion du transport. La croiance est icy que ce corps ne peult se corrompre là ny estre guéé par emprunt et il est en l'attente d'estre porté à son dernier lieu.

Le jedy au soir est la promenade des femmes pour aller visiter les cimelières et pleurer sur les fosses des leurs. Là paroist l'habileté de celle qui fait le mieux l'enragée, crie et hurle le plus haut: vous en verrez une bande entourer cette fosse, se coller le visage contre cette terre, araisonner par

1. Qarz, dette, emprunt, قرض

2. Zamin, caution, ضمان

3. Amanet, امانت

exemple leur mari, qui fera le sourd là dedans. Cette mégère luy contera tout ce qui s'est passé en leur vie, comment, en telle et telle occurrence, le defunct luy avoit parlé et avoit traicté avec elle, comme l'on l'a traicté en sa maladie, la faute qu'il a faict de ne pas prendre telle et telle drogue, *joullab*<sup>1</sup> (breuvage), que l'on luy avoit préparé; et de temps en temps, il luy faut eslaner à grande gueule ouverte un *vaaahi*<sup>2</sup>; enfin, ces vilaines bestes font contenance de désespérées, puis de temps en temps, elles se rassèrent le visage, se mettent à s'entregausser et rire ensemble, puis elles recommencent leur jeu tant qu'il les ennuye. Ainsi ces animaux amphibies rient et pleurent presque en mesme temps, car de véritables sentimens de regret et d'amour, il faut les chercher en nos pais, là où vous verrez une dame transie intérieurement de douleur, rester immobile comme un rocher, et le dueil et tristesse l'accompagner comme une chaste tourterelle pendant le reste de ses jours.

Voilà le peu que nous avons pu remarquer touchant la religion et ses rites: venons à ce qui touche les mœurs et coutumes.

Les maisons, *kroné*<sup>3</sup>, icy sont de matons *kreicte*<sup>4</sup> cuits au soleil, placés dans les murailles, *divoar*<sup>5</sup>, qui quoyque faictes sans equierre et fil à plomb, ne laissent pas d'estre assez droictes, et quand mesme il y auroit des inégalités, le *kagil*<sup>6</sup>, qui est terre forte détrempee avec de la paille en qualité de mortier, les remettra tout droict et égal. Là dessus est estendu le plastre fort uni, qui faict paroistre les chambres, *yourd*<sup>7</sup>, assez agréables pour la demeure.

1. Djoulab, sirop, julep, جلاب
2. Wahy, cri de douleur, راهی
3. Khanèh, خانه
4. Khiehl, brique cuite, خشت
5. Divar, دیوار
6. Kahguil, کاهگل
7. Yourd, پرد

Les chambres du *divon kroné*<sup>1</sup>, qui est pour recevoir les personnes du dehors et estrangères, sont d'ordinaire peintes en moresque avec quelques figures d'oiseaux, de bestes et d'hommes, d'azur ou couleur bleüe; plusieurs sont aussi dorées d'or en feuille.

La maison est divisée en *haram*<sup>2</sup>, lieu pour les femmes, et *divon kroné*, lieu où tout le monde peust aborder. Ce mot de *haram* en turquesque signifie maison seulement; mais icy il se prend pour l'habitation séparée des femmes, auquel lieu aucun ne peust entrer qu'il ne soit *mouharrem*<sup>3</sup>, c'est à dire tel qu'il ne puisse contracter mariage avec les femmes qui sont là, comme frère, père, oncle, fils, car icy les femmes, *zen*, qui seront tant soit peu de condition sont terriblement bien gardées. Ces *harams* sont gardés par des chatrés, *coagé*, auxquels il est permis d'entrer et sortir du *haram* quand bon leur semble, et ce sont eux qui font au dehors les messages et négoces de ces recluses.

Pour les femmes de condition, jamais elles ne sortent que la nuit, et encor avec quantité de *courouktchi*<sup>4</sup> (personnes qui vont devant faire fuir et escarter le monde), de peur qu'aucun ne voye ces nymphes. Lorsque le Roy marche en campagne, ce *courouk*<sup>5</sup> est si fascheux que d'une lieue à la ronde, qui que ce soit n'oseroit rester, car s'il fait le rétif et s'il est tué dans cette occasion, il n'y a aucune recherche, non plus que d'une sentinelle trouvée endormie; les *courouktchis* (gens commis pour escarter le monde), dans cette faction, plus ils se montrent cruels à battre, à blesser et à tailler, sans avoir égard à aucune condition quelque grande qu'elle soit, plus ils sont estimés, et

1. Divan khanèh, دیوان خانہ

2. Harem, lieu dont l'accès est interdit, gynécée, حرم

3. Mahrem, محرم

4. Qourouktchy, قوروقچی

5. Qourouq, قوروق

lorsque dans un lieu ou une rüe, on entend le mot *courouk*, *courouk*, il faut fuir le plus tost que l'on peust de quel costé que ce soit, sans demander le chemin, car autrement la gresle de coups de baston ne manquera point.

Pour les femmes de basse condition, elles iront bien seules par les rues, *charea*, mais avec un grand voile de toile blanche qui les couvre depuis le haut de la teste jusques aux pieds, leur laissant seulement une petite visière pour voir; sous ce masque, elles sont encore si effrontées, *bihaya*<sup>1</sup>, qu'elles ouvrent les yeux grands comme des fenestres, regardent ça et là hagar-dement là où les nostres, sans contrainte, de leur maison jusques au marché ou à l'église, à peine lèveront-elles les yeux de terre, gardant une modestie libre et raisonnable.

Le *divon kroné* ou extérieur du logis où le maistre reçoit ceux qui le viennent voir, où il traicte ses hostes et festine, est toujours le mieux meublé de tout le logis. Les meubles consistent en tapis de Turquie mis par terre, qui couvrent toute la place; tout alentour sont des *nemets*<sup>2</sup> (feutres) pliés en double de la largeur de trois pieds plus ou moins. Sur ces feutres, si ce sont gens de haute condition, il y aura deux ou trois *souzeny*<sup>3</sup>, qui sont toiles doubles ou triples fines, toutes en compartiments par filet blanc, et ce par arrière point, fort bien travaillées. Ce lieu est pour le maistre et celui de plus haute condition que luy, auquel il quittera ce lieu par honneur. Sur ces *nemets* (feutres), à l'entour de ces *divons*, seront des coissins de coton de diverses estoffes, comme toiles peintes en fleurages, *tchite*<sup>4</sup>, pour le commun, ou bien de toiles d'or, d'argent, *zerbaste*<sup>5</sup>, pour les plus relevés.

1. Bihaya, sans honte, بی‌حیا
2. Nemed, نمد
3. Souzeny, travail fait à l'aiguille, سوزنی
4. Tchit, toile peinte, جیت
5. Zerbast, زربافت

De tapisseries pour orner les murailles il n'y en a point icy, la blancheur du plâtre ou quelques moresques suppléant à cela. Or, dans ce lieu d'abord vous voyez tout ce qu'il y a de beaux meubles dans le logis, car dans le *haram* quelques tapis usés et pelés, tout décolorés seront pour le service des femmes, avec quelques coissins de mesme estoffe, vieux et que l'on n'oseroit pas désormais faire servir dans le *divan kroné*.

Quant aux autres chambres pour les serviteurs, il y a ou la terre seule, car on quarrele peu une place, ou bien il y aura quelques stores, *hassir*<sup>1</sup>, faicts de jonc plat. Quant aux *hassir* (stores de petit jonc), l'on les travaille fort bien vers Chiras; on les peint et on les colore, de sorte que cela faict d'assez beaux compartiments. Quelquefois, il y aura un grand feutre qui contiendra tout le terrain de la chambre, travaillé en compartiments moresques, lesquels estant neufs sont assez beaux à voir.

Touchant les meubles de nos païs, chaises, *coursi*<sup>2</sup>, tables, cabinets, buffets, lits et armoires, il n'y a rien de tout cela. Icy pour leurs armoires, ils les formeront dans l'épaisseur d'une muraille formant les trois costés; deux fenestres fermant avec un cadenas, *kolphe*<sup>3</sup>, seront pour représenter en quelque façon les armoires. Ils appellent ce lieu *guendjèh* كنجه; c'est là où ils enferment ce qu'ils ont de plus cher.

De ces grandes cheminées, *bokari*<sup>4</sup>, dont les manteaux ont tousiours quelque structure excellente, il n'y en a point icy: tout au plus il y aura une petite cheminée comme ronde, d'un pied et demi de diamètre en tout, là où les plus riches par honneur et ayant des *mehmons*<sup>5</sup> (compagnie), en temps d'hiver

1. Hassir, natte, حصير

2. Coursy, كرسی

3. Qouff, قفل

4. Boukhary, بخاري

5. Mihman, hôte, مہمان

feront mettre quelques petites pièces de bois, *himé*<sup>1</sup>, sur bout pour brûler; car icy la façon ordinaire de se chauffer en hiver est au *coursi*. Cette estuve naturelle est ainsi : ils font un trou carré en terre d'un pied au moins ; ils y mettent de charbon, *zougat*<sup>2</sup>, allumé, gros comme la teste ; là dessus ils mettent un escabeau sur lequel ils estendent une grande couverture de toile peinte double et entre deux du coton picqué. La vapeur et chaleur de ce charbon eschauffent incontinent ce lieu renfermé, un chacun se fourrant sous cette couverture, ne laissant que la teste et les espauls dehors. Cette façon de se chauffer est à très petits frais et facile. Les grands ont de tels *koursis* faicts en table basse de huit et dix pieds de diamètre capables de mettre quarante et cinquante personnes à la fois : aussi, là dessous, il y a divers endroits à mettre du charbon, lequel on se garde de mettre là sans estre bien allumé, car la vapeur pourroit causer de terribles symptômes.

Une autre manière de se chauffer des grands est d'avoir comme une petite cuve de fer à quatre pieds; aucuns l'ont d'argent ou de cuivre, de deux ou trois pieds de diamètre. Là dedans ils mettent du charbon qui, s'allumant de soy mesme, faict assez bon chauffage. Cet instrument s'appelle *mengal*<sup>3</sup>.

Dans les chambres des maisons du commun il y a quelques relais, compartiments de plâtres, pièces comme en saillie. Là ils mettront comme en qualité de *zinet*<sup>4</sup> les plus beaux vases, *zerfe*<sup>5</sup>, de *Tehine*<sup>6</sup>, de faïence, *kirmeni*<sup>7</sup>, des verres, et des bouteilles, etc., mais ceci seulement chez les bourgeois et les artisans, *esnaf*.

1. Himé, هيمه
2. Zougat, زغال
3. Mengal, منغال
4. Zinet, ornement, زينت
5. Zerf, ظرف
6. Tehiny, porcelaine, چيني
7. Kirmany, كرماني

Tous les planchers icy ne sont que voutes, *sakve*, de diverses figures aussi toutes plâtrées et bien travaillées et unies. Le lieu où ils retirent tous leurs habillements, *rakite*<sup>1</sup>, meubles de table et lit, est d'ordinaire une petite antichambre obscure qu'ils appellent *zendouk kroné*<sup>2</sup> (maison des coffres), ayant liquelques coffres assez mal faicts et couverts de peaux peintes, et ce assez grossièrement, d'autres, ce qui est plus ordinaire, *moutaaref*<sup>3</sup>, plient le tout dans une espèce de tavoille.

Pour leurs lits, icy, il ne faut point chercher d'impériales, de pavillons et de lits à colonnes. Seulement, pour dormir, ils jettent par terre un matelas de coton ou de laine, puis une couverture pour se couvrir. De linceuls il n'y a point de nouvelles; aussi ils n'en ont point affaire, puisqu'ils dorment tout habillés, ne laissant que leurs habits d'honneur et de dehors.

De beau linge comme en France où l'on se picque d'avoir quantité de serviettes, de draps, de nappes, qui comme biens presque immuables passent du père aux enfans, icy rien de tout cela. Une ou deux chemises pour chacun (c'est beaucoup), qui sont en exercice tant qu'elles durent ou peuvent alternativement endurer la lessive. Ils les portent courtes, aussi ne les font ils jamais entrer en leur haut de chausse, *tombon*<sup>4</sup>, mais les laissent pendantes.

Vous verrez en esté un *kazelbache* ou autre bien couvert se promener sur le bord du ruisseau ou rivière, cependant que le *gazour*<sup>5</sup> (lavandier), lavera sa chemise et veste, la séchera au soleil, puis luy la revestissant, voudra paroistre aussi curieux en linge blanc que nos damerets.

Dans chaque maison et dans les chambres de plus d'appareil

1. Rakht, رخت

2. Sandouq khané, صندوق خانه

3. Moutaaref, متعارف

4. Tenban, تنبان

5. Gazour, blanchisseur, گازور ou کازور

seront des *haouzes* comme bassins d'eau, qu'ils font venir de la rivière ou du puits. Ceci sert pour faire leurs purifications, ainsi qu'il sera dit pour la prière. Ces *haouzes* emportent, chaque an, quantité de petits enfans du logis qui, tombant là dedans se noyent, car ces *haouzes* sont à fleur de terre, profonds de la hauteur d'un homme, car la loy ordonne que pour pouvoir faire le *téharet*<sup>1</sup> (purification légale), il faut qu'il y aye pour le moins trois pieds d'eau dormante, ce qu'ils appellent *kourriet* (suffisante quantité d'eau pour estre légale); car pour la courante, quelque peu de profondeur qu'elle aye, cela suffit. D'ordinaire, dans ces *haouzes*, l'eau est si corrompue et si puante que pour peu d'agitation qu'on luy donne, elle est d'insupportable odeur. Des vers, *kirme*<sup>2</sup>, là dedans sont à l'infini. Nonobstant, avec cette belle eau puante vous les verrez se gargariser la bouche en écrasant là dedans une infinité de ces petits vers dont cette eau est presque toute composée, ils s'en laveront la face, *rou*<sup>3</sup>, et les yeux, de sorte qu'il semble que Dieu les aye aveuglés de chercher à se purifier avec telle avoirie. Enfin, l'accoustumance l'emporte qui ne leur permet pas de faire réflexion sur ces immondices, la loy et religion et nécessité de l'acquit de son obligation l'emportant.

Icy la coustume est de s'asseoir en terre sur des tapis, et ce en façon de tailleur, les jambes croisés, à quoy ils sont accoustumés de jeunesse. Toutefois par honneur, devant des personnes de qualité, l'on se met sur ses genoux, assis sur ses talons jusques à ce que, par faveur, celuy-cy vous dise, *feraguet bach*<sup>4</sup>, mettez-vous à vostre aise.

La première chose que l'on présentera par honneur sera le *galion* ou tabak; si l'on passe plus outre, sera le *cavé*, qui est

1. Teharet, طهارت

2. Kerm, کرم

3. Rou, رو

4. Feraghet bach, فراغت باش

une certaine graine qui vient de l'Inde et d'Arabie. Icelle comme cuite et bruslée est pilée, recuite en cendre noire, bouillie dans de l'eau, et faict une décoction noire bourbeuse. Cela est présenté tout chaud dans une petite tasse, *pialé*<sup>1</sup>, de porcelaine. Il faut prendre cela à divers traicts et retraicts, comme un bouillon que l'on ne peust pas prendre d'une gorgée.

Comme dans les chambres, il n'y a point de lieu pour cracher, il y a des vases de cuivre estamé appelés *tufdon*<sup>2</sup> dans lesquels l'on crache, iceux n'ayant qu'un petit trou, afin que cette ordure n'offense pas les yeux de la compagnie.

Pour leurs vestemens, pour estre honnestement habillé, il couste assez cher, et à moins que d'en changer souvent pour les faire passer pour neufs, cela sent le valet. De chapeaux il n'y en a point icy ; leurs *sesses* seront pour les gens de loy et d'estude, des toiles blanchies fort fines, longues de deux ou trois aunes, *guez*<sup>3</sup>, qu'ils plient et replient si adroitement qu'ils vous les font comme un gros chou pommé. Les gens d'espée et marchands les portent d'estoffes de soye colorées, bariolées ou argentées, chacun selon et plus que ne porte son moïen, car icy, d'ordinaire, ils portent sur eux plus que leur vaillant.

Sur leur peau est immédiatement la chemise, *pirahen*<sup>4</sup>, qui quelquefois sera de soye colorée, ce qui n'est pas mal l'entendre, car outre qu'elles ne paroissent pas si tost sales, elles sont de plus longue durée. Le dessus est l'*arkalou*<sup>5</sup> comme chemisole et ce de toile fine à pointe double et entre deux du coton picqué. La doublure, *aster*<sup>6</sup>, est d'ordinaire de grosse toile à treillis. Là dessus est la *cabaye* qui, comme une hongreline, doit passer de demi pied les genoux.

1. Pialèh, پيالہ

2. Tefdan, تفدان

3. Guez, گوز, coutée,

4. Pirahen, پيراهن

5. Arkhalouq, ارخه لوق

6. Aster, استر

Là dessus sera un *katebi*<sup>1</sup>, un *kourdi*, qui sera de drap d'Angleterre fourré de peaux de marthe, *semour*, pour les riches, et pour les autres de peaux d'agneaux frisées de leur naturel, d'autres sans doubleure. Ce *katebi* est comme un de nos juste au corps, toutefois sans distinction de basques et sans manches.

La ceinture, *charguezi*<sup>2</sup>, comme qui diroit de quatre *guezes*, qui est chez eux comme une aune, est ouvragée de soye, d'or, d'argent à fleurs, selon la personne. Là dessus doit encor estre le *chal*<sup>3</sup>, qui est une pièce comme de sargette grise ou blanchastre sans façon, et de cela ils se ceignent encor, et ensuite du *charguezi* ils font un gros nœud sur le devant.

Le haut de chausse, *tombon*, est de toile ou de soye à petits quarréaux, qui prend depuis la ceinture jusques aux talons comme un pantalon. Leurs chausses, *chackhour*<sup>4</sup>, de drap d'Angleterre est d'une mesme largeur, car icy il n'y a point de nouvelle de se contrefaire une grosse et petite jambe à l'espagnole. De jarretières à grosses touffes encor moins, seulement ils attachent leurs chausses avec une espèce de cordon plat de soye qu'ils font passer trois ou quatre tours l'un sur l'autre, et ils rengagent le bout dans les replis pour le faire tenir.

La plupart du commun peuple ne sçait ce que c'est que des chausses, mesme en la rigueur de l'hiver, *zameston*<sup>5</sup>, si ce n'est que quelquefois, ils auront des brodequins, *jourab*<sup>6</sup>, qui, faits de laine à l'aiguille, leur viendront aux chevilles des pieds.

Les souliers, *kefche*<sup>7</sup>, sont à talon haut, de couleur verte pour l'ordinaire, ou bleu, ou blanc, pour le vulgaire à plate semelle,

1. Katiby, کاتبی
2. Teharguezy, چارگزی
3. Châl, شال
4. Tchaqehour, چاقشور
5. Zemistan, زمستان
6. Djourab, جوراب
7. Kefch, کفش

et tant les uns que les autres sont avec des *na'ls*<sup>1</sup> ou fers comme aux rossignols d'Arcadie, et ce au talon seulement.

Pour les cheveux, moustaches et fausses perruques, il n'y a rien de tout cela; icy est la coutume de raser tout. Quant à la barbe, les gens d'espée la rasent aussi, ne laissant que deux grandes moustaches sur la lebyre d'en haut. Jadis, ces grandes moustaches, *sebils*<sup>2</sup>, estoient de requeste et estime; à présent l'on s'en moque et on les appelle *jaroub moutevaz*<sup>3</sup> (balay de latrines), comme aussi la grande et longue barbe. Les gens de loy ne se font point raser le menton ni les joues, mais avec des ciseaux, *mekrazes*<sup>4</sup>, ils se font tondre, en sorte que la peau ne paroisse pas découverte, et pour la barbe il faut que son poil ne passe que deux ou trois doigts au dessous du menton, car dans telles observances ils font de très grands mystères.

La despense icy surpassant tousiours au triple le revenu, consiste en habits, valets et chevaux; icy, qui va à pied, c'est par faute de monture et ce plus qu'ailleurs. Le plus bas eslage de ceux qui vont montés sont ceux qui vont sur un asne, *krez*<sup>5</sup>, bien encharné et qui trotte aussi bien et vite le long d'une rüe que nos petits bidets. A la longue, je croy qu'ils seroient égaux, un borbier estant capable de les rendre morfondus.

Ceux qui passent plus outre auront le cheval ou la mule (car icy cette monteure n'est point hypothéquée seulement aux médecins), avec un valet, *chater*<sup>6</sup>, qui court devant pour faire faire place à Monsieur qui vient. Ceux qui passent plus outre feront porter à ce valet un petit tapis sur l'espaule comme un chaperon

1. Na'al, نعل

2. Sebil, سبيل

3. Djaroubi moutewezza, جاروب متوضي

4. Miquaz, مقراض

5. Khar, خر

6. Chatir, شاطر

de docteur, et ce, ou pour asseoir son maistre au lieu où il voudra, ou bien, comme c'est l'ordinaire, pour couvrir la selle du cheval lorsqu'il est descendu.

Celuy qui passera plus avant aura un homme de cheval en outre avec luy appelé *bokchédar*<sup>1</sup>. Celuy-cy porte comme une tavoille enpendancée dans son bras, là où sont les habits de nuit de son maistre, et ceci qui semble ne devoir estre que pour la nécessité du soir ou d'un festin nocturne, se porte soir et matin et par grandeur.

Celuy qui passera encor ce degré aura encor un homme de cheval qui portera son galion ou tabak; celuy là est appelé *galion dar*<sup>2</sup>. Depuis peu que le luxe et la pauvreté croissent icy à l'envi l'un de l'autre, ils se sont encor trouvés d'autres, qui par grandeur, font porter à un serviteur de cheval un coquemar, petit pot et autres ustensiles pour cuire le cavé. D'autres qui passeront encor plus avant, outre les susdits officiers, auront encor quelques cavaliers avec eux de leurs serviteurs, et aussi par conséquent deux, trois ou quatre *chater* (lacquais) qui marchent devant, pour faire faire place à ce petit triomphe qui passera bien tost.

Quant aux grandissimes officiers, lorsqu'ils marchent, ils paroissent avec une grande cavalcade, mais composée de clients, gens qui ont affaire d'eux, et de courtisans; cette troupe s'accroist le long du chemin comme une boule de neige. Ces courtisans sont gens qui cherchent et qui, soir et matin, font les empressés à un service où ils ne sont appelés ni païés, pour n'estre point sur l'estat de la maison, mais ils se fourrent là pour se donner du nom, « un tel est bien venu ». Quelqu'un qui ne pourra avoir l'accès et achever son affaire, jettera les yeux sur ces *kasselis*<sup>3</sup> et pensera par son moïen venir au bout de ses pré-

1. Boghtchéh dar, بوغچه دار

2. Qalian dar, عالیان دار

3. Khassely, خاصه لی

lentions, *metleb*<sup>1</sup>, et leur donnera ou promettra tant, l'affaire estant expédiée. Ceux-cy font les procureurs d'iceluy, taschent de parler au *mirza* en faveur de l'autre; peut-estre que le *mirza* en considération de cet homme qui tous les jours grossit sa suite à ses propres dépenses, achevera et terminera l'affaire de ce pauvre homme.

Ces gens cy font grande despense en valetaille, *koulloutchi*<sup>2</sup>, car il n'y a si petit coquin qui ne se vueille donner des officiers aux mesmes noms que ceux du Roy, quoyque de nombre différent et quoyqu'il ne les paye pas par quartier, ny le plus souvent par an, sinon au pied raccourci. Si faut-il toutefois qu'ils vivent eux et leurs femmes et leurs enfants; ils excroquent là où ils peuvent à la maison de l'*aga*, du maistre. Après que l'on a desservi, vous verrez cette troupe famélique se jeter à corps perdu là dessus, et en un instant qu'il ne reste plus à peine que les plats, lesquels, s'ils n'estoient point de compte, pourroient encor bien passer le pas.

En chevaux, ils ne laissent pas de dépenser encor beaucoup (je parle des grands), car outre les chevaux qui ont chacun leur cavalier, *souarè*<sup>3</sup>, ils feront encor mener un ou deux chevaux de laisse appellés icy *koutelle*<sup>4</sup>. La plupart de leurs chevaux et toutes leurs mules et mulets de selle sont appris à marcher l'amble, qu'ils appellent *yourge*<sup>5</sup>. Quant aux chevaux de pas, malliers, *yabou*<sup>6</sup>, chevaux entiers, *aïgerat*<sup>7</sup>, chevaux indomptés comme venant de baras, *tchalouk*<sup>8</sup>, lesquels ils font monter par

1. Methleb, مطلب

2. Koulloutchi, قوللوتچی, ce mot est turc.

3. Souvarèh, سواره

4. Koutel, کوتل, ce mot est turc.

5. Yourghèh, یورغه

6. Yabou, یابو

7. Aiguer àt, cheval de selle, ایگار آت, ce mot est turc.

8. Tchalouq, چالوق, ce mot est turc.

un valet, un autre avec une grande corde qui les traîne et mène le long des bazars, places publiques pour les apprivoiser, et de ombrageux, *gagir*<sup>1</sup>, les rendre assurés; ensuite pour leur dresser le pas à l'amble, ils attachent chaque deux pieds d'un costé avec une corde de mesure qui ne leur permet qu'un pas réglé à cette cadence.

Le Roy faict entretenir à la campagne plusieurs haras où les *madions*<sup>2</sup> (juments), étalons et poulains, *koureh*<sup>3</sup>, sont à demi sauvages. De là l'on les prend et amène à troupeaux en ville à la disposition du *mir akrour bachi* (prince chef des crèches), qui retient les meilleurs pour les escuiries du Roy, ensuite baille les autres aux officiers du Roy qui en demandent et ce, eu égard à leur condition, meilleurs ou pires. Ces chevaux ont la marque du Roy sur la cuisse, ce qui fait que désormais ils ne se peuvent vendre au marché, encor moins les faire sortir du royaume, et lorsque aucun de ces chevaux meurt, il faut en escorcher la partie de la peau qui porte la marque du Roy, la présenter à ce grand escuyer, *mir akrour bachi* en luy disant, « ce cheval est mort de telle maladie, de tel accident ». Ceux cy ne se contentant pas de tel rapport, ils la mettent dans l'eau et par là cognoissent si ce n'est pas de l'aim qu'on les a fait mourir ou si on les a tués pour ne plus pouvoir les entretenir: ce estant, il se déclare estre au chemin de l'hospital et les vouloir rendre au Roy.

Ces gens cy se tiennent très mal à cheval, les estriers sont très courts, ce qui faict qu'ils vont tousiours branslants et jouant du genouil et de la jambe, et s'ils veulent courir la poste, ils se tournent moilié de costé, tenant une demi fesse hors de la selle. Lorsqu'il est question d'arrester leurs chevaux, après avoir tiré de toute leur force les rênes de la bride qui n'est pas aspre,

1. Djaguir, چاغر
2. Median, ماديان
3. Kourrèh, كره

ains est comme un filet avec lequel l'on mène les nostres à l'abreuvoir, vous voyez les chevaux lever la teste comme pour bailler un coup dans la poitrine de l'escuyer, et le cheval encor par l'impétuosité du mouvement avance en glissant plus de vingt pas, et ce principalement parce que leurs fers, *nals*, n'estant point relevés par le derrière, sont tout plats pour mieux glisser.

Les Arabes ont meilleure contenance à cheval que ces gens cy : vous les verrez sur leurs chevaux maigres et légers, une selle de bois courbé comme douëlles de pipe, une peau verte bandée et desséchée là-dessus, estre comme collés à leurs chevaux, n'ayant point autre bransle que le leur ; de sorte que, avec leurs visages de satyres, vous les prendriez pour les anciens Centaures ; et ces gens cy, je ne sçaurois mieux les comparer qu'à nos pédants qui, un jedy, s'en vont picquer le teston.

Touchant leur despense de bouche, quoy que chaque jour ils ne mangent rien de cuit, *mehbouk*<sup>1</sup>, que le soir, le matin ils se contentent de *mah hazari*<sup>2</sup>, fruits, lait et fromage, toutefois elle est excédante leur revenu, car icy ils ne font provision de rien au jour la journée ; au temps qu'il faut, ils envoient quérir chez les boutiquiers voisins du charbon, du pain, de la viande, du beurre, etc., quelquefois ils payent, le plus souvent c'est *nescieh*<sup>3</sup> (à crédit) dont le boutiquier a bien de la peine enfin à moïenner le paiement. Les femmes qui, dans nos païs, sont les chefs de l'économie, icy sont des zéros en chiffre : le long d'un jour, elles ne font que tabaquer et piéliner dans un *haram* ; leur plus haut employ sera à broder quelques toiles et estoffes pour se faire des hauts de chausse ; tout le mesnage dépend de l'homme, ce qui faict qu'icy le soupé achevé, rien ne se réserve pour le matin desjeuner. Les souris n'ayant que faire de s'attendre au reste,

1. Methboukh, مطبوخ

2. Ma hazary, ce qui est prêt naturellement, ما حضري

3. Nescieh, crédit, نسيه

peuvent bien se pourvoir ailleurs. De ce mauvais ménage, il arrive qu'ils meurent de faim, *gouchneqi*<sup>1</sup>, et encore ils despensent au centuple.

Les festins se font la nuit; les convives viennent l'après dinée, *pessin*<sup>2</sup>. Là le tabak est présent; à chacun qui arrive l'on luy présente son galion: le feu est éteint ou le tabak consommé, là sont quantités de garçons, enfants qui servent jusques au soir; ils sont là, dessus leur cul, commes singes à conter des contes borgnes, et ce en chausse et prépoint, car d'abord ils se font tirer leurs chausses en présence l'un de l'autre, se mettent pieds nus, ostent leur *cabaye*, se mettent en *arkalou* (chemisette), dessanglent leur *charguezi* pour estre plus à leur aise. L'on apporte le *cavé*, quelques dragées, *nokle*<sup>3</sup>, dont la paste est pour la plus part de *nechasté*<sup>4</sup> (amidon), avec peu de sucre, *chekker*<sup>5</sup>. Le soir venu, comme sur les dix heures, l'on estend une grande toile peinte par le milieu de la place, chacun se coule sur son cul, (car desjà les places conformes à son rang sont prises) s'approche de la nappe; l'on met des pains de papier, *lavatche*<sup>6</sup>, cuicls sur la platine, un chacun devant chaque personne, les salières, *nemekdon*<sup>7</sup>, deux ou trois; de couteaux, *carde*<sup>8</sup>, cuillers,

1. Goursenegui, کرسنگی

2. Pessin, پسین

3. Nouql, fruits secs, dragées, نقل

4. Néchastèh, نشاسته

5. Cheker, شکر

6. Levatch, لواج

Ce pain a au moins deux grands pieds de diamètre et est si mince qu'on ne le scauroit tourner que sur un coussin avec lequel il s'applique contre la muraille de ce fourneau (lennour) d'où on le tire comme on feroit une feuille de papier fraîchement collée et on l'estend sur des cordes pour le garder. Les Arméniens prétendent qu'il n'y a pas de pain plus sain qu'est celui-là... On y entortille la viande par morceaux quand on la veut manger et on la ploye en quatre ou cinq doubles sur la table comme nous ferions une serviette. *Nouvelles relations du Levant*, par le Sr Pouillet, Paris, 1668, page 310.

7. Nemekdan, نمکدان

8. Kard, کارد

*kachouk*<sup>1</sup>, serviettes, *destemol*<sup>2</sup>, il n'y en a point. L'on apporte de grands bassins pleins de riz, *plau*, et de viande bouillie, *jiakny*<sup>3</sup>, dessus de grandes escuelles creuses de faïence pleines de saugrenées à leur façon, quelquefois quelque rosti, *berion*<sup>4</sup>; des poulets, pigeonaux il y en a peu, et s'il y en a, ils sont rostis sans estre lardés, les pieds resserrés, ains jellés çà et là conformément à l'action du feu et du charbon sur lequel ils auront été enfumés ou grillés plustost que rostis.

S'il y a quelqu'un des principaux convives pour lequel, ce semble, aura esté faicte l'assemblée, l'on porte toutes ces menestres devant luy; l'officier, disons escuyer tranchant, *pich khidmet*<sup>5</sup>, est à genoux assis sur ses talons devant tous ces plats, qui ainsi sont entre le principal convié et luy. Il met là encor une escumouère, *kelfguir*<sup>6</sup>, et une grande cuiller en croix et reste là en faction pour attendre le signal du combat. Alors le maistre du logis faict ses compliments à son hoste en tendant les deux mains ouvertes comme luy voulant dire, « *Mirza*, seigneur, tout ceci est en vostre considération; si l'on en donne à tous ces autres convives, ce n'est que par vostre permission, *roukhsat*<sup>7</sup>; commandez que l'on leur partage; » et ainsi de la teste et par signes et gestes, *acharet*<sup>8</sup>, ils se complimentent. Alors vous verrez apporter quantité d'escuelles, d'assiettes et des serviteurs debout qui marchent à beaux pieds entre les plats et la mangerie, qui est mise par terre.

Cet escuyer tranchant avec son escumouère mettra du riz sur une assiette à pleins poings, rompra et deschirera le bouilly,

1. Qachouq, قاشوق, mot ture.
2. Destmal, دستمال
3. Inkhuy, يخني
4. Berian, بریان
5. Pich khidmet, پیش خدمت
6. Kelfguir, کفگیر
7. Roukhsat, رمت
8. Icharet, signe, ordre, اشارت

en mettra quelques padasses sur le haut de ce riz et commandera à un de ces valets d'en porter à un tel ou à un tel, tant que chacun aye sa part. Ainsi il emplira de ces saugrenées de petites escuelles et l'enverra ça et là regardant qu'un chacun aye ce qu'il luy faut. Ainsi fera il du rosti, le rompant et deschirant à belles mains pour servir un chacun, qui, estant servis, ces valets sont tousiours en pieds au milieu de la nappe, leurs pieds fumants servant de cassolettes ; c'est icy qu'il faut être attentif : un chacun la teste basse donne tout de bon. Vous voyez nos gens à pleins poings prendre une poignée de riz, echarogner un peu de ce bouilly avec les ongles, avec un peu de pain prendre du lait et le verser sur ce riz et sur cette viande, que quelquefois ils saleront avec du sel qu'ils auront pris en la salière avec leur pouce mouillé de leur salive, *ab dehen* ; lors, de tout ce salmigondis, ils font une pelotte qu'ils tournent, virent, durcissent entre leurs doigts comme une balle de fauconnerie, la jettent si adroittement dans leur bouche qui s'élargit à l'équipollent qu'il faut que leur œsophage crève ou donne passage à ce morceau, qui, secondé de deux ou trois tout au plus, est pour faire sortir la faim, et ce par force, de l'estomac le plus famélique du monde.

Vous voyez nos gens la bouche et barbe grasses, les mains et les bras à descouvert presque jusqu'au coude ; car, se servir de fourchette ou de couteau, lever une aïle de poulet après la cuisse, faire une halte d'un beau verre de vin pour saluer la compagnie, il n'y a point de nouvelles ; il n'y a point d'attente au jeu de : J'en suis, comme disent les petits enfans. Icy nostre Mirza prendra un poulet au défaut des costes, luy enfonçant les ongles et les doigts dans le ventre, il le mettra en deux pièces, dont mettant une dans sa bouche dont les dents, quoyque en demi tour, ne céderoient point aux pierres d'un moulin au faict d'écraser, vous voyez que l'un après l'autre, il fera tomber les os de ce pauvre poulet dévoré sur la nappe et sur son pain.

Quelquefois pour faire couler les trop grossiers et mal agen-

cés morceaux, il y aura du *chourbet*<sup>1</sup>, qui sera eau de grenade ou du limon avec du sucre et de la glace dans une escuelle ou tasse avec une cueiller profonde au possible; il en prendra un peu dont la moitié luy tombera sur les moustaches et la barbe. Ainsi tous nos convives, à qui mieux mieux, comme si la nappe estoit d'emprunt, taschent à leur pouvoir de la descharger. Le voisin ne dit mot à son voisin, si ce n'est quelque monosyllabe, encor entrecoupé de quelque morceau qui cherche son chemin et en moins de rien, l'airée estant battue, voilà tous nos gens qui auparavant ayant courbé la teste presque sur la nappe, se redressent, les mains et la bouche grasses. Tous ces valets ramassent peu qui reste, ostent les plats, les fragments de pain et de viande, et entortillent tout cela dans la nappe qu'ils enlèvent.

De prières avant le manger ou après, ils n'en font autant que des pourceaux sous un chesne à qui l'on bat du gland. Alors un serviteur s'en vient avec un bassin et un *aftabe*, qui est le mesme vaisseau à bec long avec lequel ils vont aux lieux se nettir; il se présente devant le principal convié. Iceluy le renvoie au maistre de la maison et ainsi par déférences alternent. Celuy cy se lave les mains jusqu'au coude, *merphak*<sup>2</sup>, prend de l'eau dans le creux de sa main, la met dans sa bouche pour s'en faire un gargarisme qu'il rejette dans le bassin sans se détourner de la compagnie. Avec cette eau et ses doigts il prendra son nez, *bini*<sup>3</sup>, l'étreindra pour en faire sortir *ab bini*<sup>4</sup> qu'il jettera encor dans le bassin en secouant ses doigts, qui ne manquent pas encore d'en faire part à la compagnie, ensuite il prendra son mouchoür propre, car de serviette ou linge ployé en oiseaux ou poissons, il n'y en a point. Après s'estre essuyé, le valet avec le bassin, *sini*<sup>5</sup>, fera le tour

1. Cherbet, شربت

2. Merfeq, مرفق

3. Biny, بینی

4. Abi biny, mucosité, morve, آب بینی

5. Siny, سینى

de la compagnie en faisant station à chacun de ces saints tant qu'il aye fait avec la mesme civilité que le précédent son devoir.

Cela fait, un chacun se rapproche de la muraille, et s'adosse à des coissins qui sont là; l'on rapporte les galions; un chacun fait grenouiller son eau et fume de sorte que cela nous empeste, nous autres Européens. Durant ce peu de temps, quelques fragments de ce souper sont portés aux valets, *chater*, de ces messieurs qui gardent leurs chevaux à la porte. Les ennemis de Daniel ne furent pas si tost dévorés des lions que ces reliquais le sont de ces affamés, car celuy qui leur porte le *tabake*<sup>1</sup> ou bassin, à peine l'a-t-il mis à terre que le voilà deschargé et en estal d'estre remporté sans leur faire tort. Nos messieurs convives sont là un petit demi-quart d'heure; aussitost un chacun se lève, et sans beaucoup de compliment, sinon un *kronéabadon*<sup>2</sup> (que vostre maison prospère), cherche le chemin de la porte, monte à cheval et met hant le pied. Si c'est une personne de grand mérite, l'on la fera conduire avec une lanterne de Judas, qui sont icy telles que dans les images l'on les peint, sçavoir, comme un réchaud plein de guenilles huilées de suif et de graisse, le tout enmanché en un long baston, car de flambeaux ou à tout le moins de falots, il n'y en a point. Voilà la manière de manger et de festiner du país. Je ne désirerois autre chose, sinon que ces gaillards de l'hostel de Bourgogne en eussent les idées aussi vives que moy pour en divertir quelque fois leurs auditeurs et pour leur apprendre que si la civilité au manger est icy, eux ne l'ont aucunement.

La coustume n'est donc icy que de faire deux repas le jour : le *chachte*<sup>3</sup>, qui est vers dix ou onze heures; ils mangent des

1. Tabaq, طبق

2. Khanèhâbadan, خانه آبادان

3. Tchacht, چاشت

fruits, fourmage, ce que nous appellons dessert ; aucuns de plus haute condition se feront apporter, pour eux, un petit plat de bouilly seulement. Le soir, ils mangent le cuit. Icy desjeuner, faire la collation ne se fait point, ce qu'il ne faut pas attribuer à leur sobriété, ains à la pauvreté du païs, quoy qu'ils disent ne le pouvoir faire peur de l'*emtelen*' (réplétion).

Quant aux jeux, *bazy*<sup>2</sup>, icy il y en a peu : le jeu des cartes, *kengefê*<sup>3</sup>, est en usage ; ils ont six ou sept sortes de couleurs, qu'ils appellent *senfe*<sup>4</sup>, leurs cartes sont peintes et espoisses, elles sont de soleil, espée, et toutes différentes de nos trèfles, picques, etc. ; aussi, en jouant, ne les cachent-ils point si soigneusement comme nous, ce qui marquera leur jeu estre de hasard comme un lansquenet, et non point un jeu d'esprit comme un picquet ou un jeu de trois.

Ils ont le *chetrengé*<sup>5</sup> (échecs), *nerde*<sup>6</sup> (trictrac), mais ils en usent peu. De jeu de paulme, de boule, de mail, il n'y en a point, puisque mesme ils ne se promeneront point d'une allée en l'autre, revenant et retournant sur leurs pas comme nous ; mais, arrivés au milieu du jardin, ils estendent là un tapis et assis dessus, ils envoieront un valet quérir telle ou telle fleur qui leur plaist, cueillant et ravageant tout un jardin de la sorte, sans considération, ainsi que les chèvres de nos païs que l'on dit dans les rües estre des paons.

Les jeux d'argent de hasard sont généralement deffendus icy, par la loy et le prince, lequel donne au *mechaldar bachi*<sup>7</sup> (chef des porte flambeaux), le droit de prendre tant sur chaque

1. Imlila, امتلا

2. Bazy, بازی

3. Guendjefêh, گهنده

4. Sinf, espèce, forme صنف

5. Chaltrendj, شطرنج

6. Nerd, نرد On peut consulter sur ces deux jeux l'ouvrage de Hyde portant le titre de : *De ludis orientalibus libri duo*, etc. Oxonii, 1691.

7. Mach'aldar bachi, شعلدار بانی

partie de ces joueurs. Pour ce subject, celui-cy aura plusieurs de ces fainéants et berlandiers là avec un petit tronc de bois portatif et fermant à clef. Iceluy sçait où sont les chalands, qui, cachés dans un coin de cimetièrè, *cabrestan*<sup>1</sup>, dans des *carabi*<sup>2</sup> (maisons moitié tombées), sont à jouer; iceluy les regarde et prend d'eux son droict qu'il met en sa boîte, puis il le partage avec le *mechaldar bachi*, selon leur convention, *cherle*<sup>3</sup>.

Icy, les petits enfans ont, comme en France, leurs jeux innocens selon les temps, et dont ils changent selon le saison. Dans le printemps, *bhaar*<sup>4</sup>, sont les œufs rougis et colorés; c'est à qui en rencontrera de plus durs et qui puissent casser les autres sans se briser. Le jeu est que l'un tient son œuf dans sa main, bien serré; l'autre de la pointe du sien frappe dessus; s'il l'enfonce et le casse, il l'emporte; si le sien est cassé, il a perdu; pour ce subject, ils couperont un œuf en deux, en osteront le dedans qu'ils rempliront de cire et rejoindront les bords si adroitement que la coque estant rougie, l'on ne s'en aperçoit point.

Les petits enfans, *elfal*<sup>5</sup>, qui sont pour devenir *aïar* (rusés), comme les autres, ne se fiant pas à leurs yeux qui ne peuvent en apercevoir la fallace, les prennent et les coignent contre leurs dents pour découvrir au son s'il est légitime ou non. Icy, il y a une espèce de poule couleur cendrée, roussastre et mouchetée appellée *sebzvari*<sup>6</sup>, qui faict les œufs à cocque si dure qu'aucuns seront acheptés un ou deux quarts au dessus, ce qu'ils regaignent en œufs incontinent; et de ce mestier, les grands mesme s'en meslent par passe-temps.

1. Qabrestan قهرستا

2. Kharaby, ruines, خرابی خرابه

3. Chart, شرط

4. Behar, بهار

5. Elfal, اطفال

6. Sebzvary, originaire de la ville de Sebzvar, dans le Khorassan, سبزواری

Quant aux mariages, icy au plus tost les pères et mères marient leurs enfans sans eslection d'iceux; car icy pour un jeune homme, faire l'amoureux transi, donner des aubades à sa maîtresse, cela ne se fait point icy, les femmes ne se laissant pas voir. Icy, les entremetteurs sont les femmes qui vont et viennent abuser l'une et l'autre partie sur le compte de leurs belles qualités, faisant accroire au jeune homme que c'est le plus beau visage, la plus riche taille, un port de reine, de sorte que cet Ixion prend une nuée pour une renlite : il promet tant pour la dot de sa future épouse et d'ordinaire plus qu'il ne peut tenir. Cette dot doit être payée à la femme en cas que celui cy, un jour, veuille la répudier. L'accord fait, le marié doit envoyer à sa promise le *bachliq*<sup>1</sup>, qui est de l'argent pour habiller et ameubler sa bien aimée. Celle doit avec cet argent en mettre au double, de sorte que pour dix tomans par exemple de *bachliq*, ce sont trente tomans qu'il faut employer en vestemens de femme, *nimtené*<sup>2</sup>, *roupak*<sup>3</sup>, *emberché*<sup>4</sup> et autres guimpes et guenilles qu'il faut pour attifer cette banque, car icy les habits de femmes leur paroissent plustost à charges et à bouchons qu'à enjolivements. Ces habits, ameublements de la maison, du bain, *esbab*<sup>5</sup>, *yraq kroné*<sup>6</sup> *hammam*<sup>7</sup>, préparés, les parents de la fille les font voir aux parens du marié, les font estimer au double de ce qu'ils valent pour faire voir qu'ils ont doublé le *bachliq* (argent envoyé), et au delà.

Le jour de la noce, *aroussi*, estant déterminé, tous les parens, *kaoum krich*<sup>8</sup>, des deux côtés assemblés, on fait venir le

1. Bachliq, باشلق
2. Nimtenéh, veste, نيمتنه
3. Roupak, sorte de fichu qui couvre la tête et le front, روباك
4. 'Embertchéh, sorte de coiffure, عنبرچه
5. Esbab, اسباب
6. Yaraqikhanéh, يراق خانه
7. Yaraq hammam, يراق حمام
8. Qaoum, krich, famille, parents قوم خویش

*moulna* pour faire le *siyé*<sup>1</sup>, qui sont certaines formules avec lesquelles ils font cette cérémonie. Le garçon est présent, la fille est en une chambre avec les femmes vers la porte, devant laquelle est un rideau tiré; le *moulna* commence d'ouvrir son grimoère; il lit le pacte de cette sorte de mariage, car il y en a encore un ou deux autres, qui se passent sous un autre style, ainsi que nous dirons; celui cy s'appelle *agde dawom*<sup>2</sup> (lien perpétuel), la femme s'appelle *nekha*<sup>3</sup> (légitime); il demande à l'une et à l'autre des parties: Estes-vous contents? L'un, d'une voix basse, sans crainte du péril où il se lance, à cause qu'il est encore *gahel*<sup>4</sup> (bec jaune), dit oui, *ary*<sup>5</sup>, *belé*. Les femmes contraignent la fille de dire oui, et pour ce faire, d'ordinaire, elles luy font choquer la teste contre la porte pour tirer cette parole de sa bouche. Cependant, la cérémonie finie, les hommes se retirent ensemble à festiner, les femmes avec l'espousée *arouss*, se retirent d'un autre côté. L'on prend un jour pour mener la mariée au logis de son espoux, ce qui se fait d'ordinaire la nuit, sur les neuf ou dix heures. Ce temps venu, le marié est dans son propre logis avec ceux qu'il a conviés à festiner. Icy est le *makre*<sup>6</sup> (tromperie) de nos Persiens, mais de ceux du dernier estat, comme marchands ou bien ouvriers, car ceux d'espée n'en useront pas de la sorte.

Le jeune homme, qui, sur le récit du bien et de la beauté de la fille, *dokter*<sup>7</sup>, a promis de dot, *meher*<sup>8</sup>, plus que luy ni peut-estre sa généalogie n'a vaillant, pour enlacer cette canne, ne dit mot, mais continue tousiours, et envoye les tambours, trom-

1. Sighèh, صيغه
2. 'Aqdi dewam, عقد دوام
3. Nikah, نكاح
4. Djahil, ignorant, inexpérimenté, جاهل
5. Ary, آری Bely, بلی
6. Meker, ruse, subterfuge, مکر
7. Doukhter, دختر
8. Mehr, don nuptial, مهر

pettes et hautbois, *dehoul*<sup>1</sup>, *nephir*<sup>2</sup>, *sourna*<sup>3</sup>. Les femmes, hommes et enfans de la nopce se rendent au logis de la mariée pour l'emmener ainsi solennellement à son espoux, qui l'attend de pied coy à son logis propre. L'on donne à chacune personne un cierge de cire verte pesant d'ordinaire une demi-livre plus ou moins. Une matrone porte le gros cierge nuptial, qui d'ordinaire sera de dix ou douze lb. pour précéder immédiatement la mariée qui, comme contrainte, ce semble, se fera porter par dessous les aisselles à demi par deux autres femmes. Tous les cierges, *chame*<sup>4</sup>, sont allumés, et iceux sont de figure ronde, sans aucune cannelure, le tambour avec les deux trompettes et hautbois vont devant; le peuple se met sur la terrasse ou plate forme de la maison, *balabom*<sup>5</sup>, car icy toutes les maisons sont plates par dessus et non point en chevrons brisés, comme en France. Le son de ce tambour icy n'est ni de suisse, ni de dianc, ni d'entrée en campagne, nonobstant que sa structure soit comme celle des nostres. Le tambourineur l'ayant pendu à son costé a, dans sa main droicte, un petit baston comme une crosse et il frappe sur cette peau bandée, et avec la main gauche, d'un autre petit baston, à chaque coup, comme pour faire le contrecoup, il reffrappe contre la peau opposée. Cette batterie avoisine assez au son que font nos pippes en septembre, lorsque les enfans tambourinent dessus. Pour les trompettes, imaginez-vous en Beausse ou en Berri, un berger qui, avec sa trompette de terre crie : aux vaches ! aux vaches ! car encor, s'ils approchoient de celles de ces petites villes qui, dans la place publique, précèdent un crieur de dict de par le roy, cela pourroit passer. Ceux cy néanmoins pour ne pas pro-

1. Dehoul, gros tambour, دهل

2. Nefir, trompette, نفير

3. Sourna, clarinette, سرتا

4. Cham', cierge, bougie, شمع

5. Balabam, terrasse, بالابام

digalizer cette haute harmonie, ne sonnent que de temps en temps, pour faire haster les paresseux de venir voir ce qui se passe. Pour les *sornatchi*, ceux cy le long du chemin ne font que bouzins ; mais par malheur, le plus beau ne paroist pas, qui est de voir leurs grimaces, leurs deux joues enflées si grosses qu'il semble que leur nez et leur bouche sont ensevelis dans ces concavités. Ceux cy n'ont qu'une mesme note et ils répètent tousiours la mesme chose, ainsi que nos lorigos des villageois et encor bien moins, car icy de violons, basses, violes, luths et guitares, il n'y en a point du tout. Ils ont bien une espèce de petite guitare, *temboure*<sup>1</sup>, dont le corps gros comme un sabot est fait de bois de meurier blanc, *thut*<sup>2</sup>, le manche a un ou deux pieds ; deux ou trois cordes bandées là dessus sont de laiton ou de soye, *maftout*<sup>3</sup>, car de ces cordes de boyau fines, il n'y en a point icy ; les chevilles sont faictes avec la serpe, un *chater* époussetant cet instrument avec les doigts et quelque fois variant sa voix avec luy, fera dire ce qu'il imaginera assez gauffement, car un honneste homme auroit honte d'en user ainsi.

Cependant les tambourineurs précédant, les enfans et les marmailles les suivent de près ; quelquefois il y aura des tampanons, qui sont deux plaques de laiton résonnant qu'ils frappent l'une contre l'autre à la cadence de leur son. Quelquefois aussi, ils auront un tambour de basque dont ils savent assez bien se servir. Icy particulièrement les *kahbé*<sup>4</sup> filles de joye), qui dans cette populace, à visage descouvert, le long des rües danseront et chanteront à leur façon, gaignant leur vie à ce mestier. Les hommes suivent pesle mesle sans ordre, sinon qu'ils vont assez posément pour faire durer la feste plus long temps et mesme ils prendront d'ordinaire le chemin de l'escole

1. Tambour, طنبور

2. Tout, توت

3. Mefloul, fil lordu, مفتول

4. Qahbèh, قبه

Les femmes suivent immédiatement aussi chacune un cierge à la main : au milieu d'icelles sera le gros cierge aussi allumé, puis la donzelle soustenue par dessous les bras de deux autres femmes, et toutes avec leurs voiles, *chader*<sup>1</sup>, de toile blanche.

Arrivés à la porte du marié, si celui-cy se repent d'avoir achepté marchandise trop chère, il dira n'avoir pas le moïen de païer une si grande dot, *meher*, comme l'on luy a faict promettre par force et que l'on luy en rabatte une partie ou la moitié. Les pourparlers se font, d'un costé et d'autre ; l'affaire presse, plusieurs despenses se sont desjà faictes ; si l'on ne calc un peu la voile, elles seront perdues et l'on pense à sauver le reste : enfin, l'on luy en remet une partie par force. Iceluy après avoir faict tout son possible, ne pouvant plus rien gagner à ce coup, a encor une autre corde, *tchellè*<sup>2</sup>, à son arc, qui est le *talak*<sup>3</sup>, répudiation, comme il sera dit ; il ouvrira la porte, fera ses excuses, païera ses beaux pères de bourdes, *bhonè*<sup>4</sup>, disant : En tel et tel temps je pouvois vous donner tant et tant, mais telles pertes, *nokson*<sup>5</sup>, me sont arrivées ; j'aime mieux promettre peu et tenir beaucoup et ne pas frauder vostre attente.

Tous les conviés entrent, les femmes dans le *haram* avec la mariée, les hommes dans le *divon kroné* ; les tambours et les hautbois, restent dans la cour et font leur bruit et tintamarre ordinaires ; les *kahbé* à louage font parmi les hommes à visage decouvert, mille danses, *rakse*<sup>6</sup>, sauts et voltes. Leur façon de danser est de tenir deux mouchoïers pendants dans les deux mains, les deux bras estendus, tantost s'inclinant sur un costé, tantost sur l'autre, la teste allant à la cadence, et c'est tout à faict

1. Tehadir, چادر

2. Tchellèh, چله

3. Talaq, طلاق

4. Behanèh, mauvaises raisons, vains prètextes, بهانه

5. Noqsan, نقصان

6. Raqs, رقص

différent de nos façons de danser. Icy jamais les hommes ny les femmes, *sen*, ni les filles, *dokter*, qui sont d'honneur, *ademizadé*<sup>1</sup>, ne dansent, cela estant, privativement à tout autre, le mestier des *kelaufsché*<sup>2</sup> (vieilles savates). Icy de cette caste sont les *kahbé megelessi*<sup>3</sup>, dont la plupart ont paie du Roy pour venir sauter et gambader devant le Roy et les grands, quand l'on les demande. Icelles vont encor aux festins des particuliers, mais elles coustent cher, *gueron*<sup>4</sup>. D'autres sont de condition moïenne qui gagnent encor leur vie à cette vie, parentes de l'escureur; leur parler d'ordinaire tient du Renaud. D'autres sont les *kelaufsché*, qui sont pour portefaix et palefreniers, et de vilaines pourries. Quelquefois, le Roy voulant en retrancher la trop grande abondance, en fera perquisition et deffense, comme aussi du vin, *cherab*, lorsque les ivrognes, *meste*<sup>5</sup>, en trop grande quantité, font des insolences trop publiques. Un More d'icy rencontre bien en ce point en disant : Une femme publique restant en Hispan et un cep de vigne dans les jardins, l'on ne sçauroit empêcher l'un et l'autre.

Le festin se fait comme dessus, puis sur le minuict, un chacun se retire. Quelques jours après, de la maison de la fille l'on luy envoie son trousseau achepté de ce *bachlique* doublé, comme il a esté dit, et cecy se fait encor en cérémonie, car l'on charge quantité de chevaux et de mules, de coffres, coissins et matelas, et ce à demi charge, pour faire plus de bruiet que de besogne et donner un grand esclat à la maison. De cette sorte en usent icy les marchands et les artisans, et ces derniers sont ceux qui seront pour faire la susdite supercherie lourde, car il y en a une plus subtile, cachée et honneste qui, ne faisant pas tant de bruit, réussit encor mieux que la première.

1. Ademyzadéh, آدمی زاده

2. Kelafschéh, کلاشفه

3. Qahbèhi medjlissy, قبه مجلسی

4. Guiran, کران

5. Mest, مست

C'est que l'homme mescontent de sa femme en espousera encor une autre, négligera et mesprisera cette première, favorisant en tout cette seconde : l'émulation et la jalousie commencent à maistriser l'esprit de cette première, qui, ne pouvant plus supporter tant d'affronts, demande le *talak* (répudiation), et son douère, *meher*. Le mari faict du renchéri, disant ne vouloir point de séparation avec elle : « Que vous manque-t-il? dit-il, qui vous pique? Si l'on vous faict tort, si aucuns vous molesent, dites-le moy, je mettrai le remède, *alage*, nécessaire. » Cependant, il se plaist à voir les jalousies croistre; l'autre proteste vouloir sortir, iceluy n'en veut point entendre parler. La femme luy dit : « Je vous laisse tant de ma dot et me quittez. » Celuy cy, entendant parlementer cette ville, redouble ses efforts; l'autre crie, pleure, et dit : « Avec un tiers de mon doüere, me laissez sortir. » Iceluy faict la sourde oreille; la femme, qui voit bien l'enclouere dit : « *Gehennem*, je vous laisse tout mon doüere. » Alors il voit que cela va assez bien; peut estre la traitera-il si mal encor que, outre son douère, elle lui quittera tout son trousseau, et se contentera, ainsi despoüllée, de sortir. L'homme qui verra un beau jeu et ce gain apparent, luy dit : « Bon, allons chez le *kazi*; » là, les parties disent leurs mécontentemens; enfin l'on leur taille un papier de *talak* (répudiation), et désormais ils ne se sont plus rien l'un à l'autre.

Si ensuite l'amour ou le souvenir l'un de l'autre les vouloit remarier, ils le peuvent faire, en faisant venir un *moulna* qui relise les paroles de *sigué*. Ainsi, de divorce et de réunion ils peuvent faire jusques à trois fois, la quatrième non, car faisant cela, il paroistroit trop d'inconstance entre ces parties. La loy du Mahométisme ordonne que cette femme se marie à un tiers, aye affaire avec luy, puis iceluy luy donnant le *talak*, elle peust retourner avec son premier mari, *chouher*<sup>1</sup>, autrement non.

1. Chauher, شوهر

Par tout il se trouve des veillaques qui en usent de la sorte, mais icy plus qu'ailleurs ; d'autres en usent plus raisonnablement comme gens d'honneur et d'espèce, qui tiendroient à déshonneur qu'une femme les quitte. Ils la tueroient plustost, comme cela arrive quelquefois.

Une autre espèce de mariage est celui d'*amouthé*<sup>1</sup> (femme à louage). Il faut encor faire venir un *moulha*, qui lit le *sigué* ou paroles adaptées à ce contract, qui se limite à dix ans, à deux ans, à tant de mois et de jour, conformément à leur pacte. Au bout du terme, l'homme est obligé de luy païer ce qu'il luy a promis, et elle est obligée de se conserver quarante jours ensuite, sans se donner à aucun, pour voir si elle ne seroit point grosse, *hameli*<sup>2</sup>, d'iccluy.

Une autre espèce de mariage est celui de qui a des femmes ou des filles ses esclaves ; il peust s'en servir comme de son *krass*<sup>3</sup> (propre). Or, les enfans tant des uns que des autres sont censés légitimes et héritent également, sçavoir, un garçon, *pser*<sup>4</sup>, aura la part de deux filles : posons en une maison un garçon et deux filles ; tout le bien consiste en deux cents tomans ; le garçon prendra cent tomans pour soy et chaque fille aura cinquante tomans.

Pour les femmes répudiées *amouthé*, leur temps fini, elles emmènent les filles avec elles si elles le veulent ; pour les garçons, ils restent au père. Un homme icy peut espouser quatre femmes légitimes, et d'*amouthé*, autant qu'il voudra ; de *canizes*<sup>5</sup> ou esclaves, tant que portera son moïen ; ce qui faict icy que dans les maisons où est cette polygamie infame, c'est un enfer. Les enfans de ces diverses femmes sont tousiours en riottes, *fetné*<sup>6</sup>, le pauvre geolier de ces prisonniers a la gehenne pour concilier

1. Amouthé ou Amoutia, *اموتیا امرتہ* est un ancien mot persan qui a le sens de servante.

2. Hamilèh, *حامله*

3. Khass, bien particulier, *خاص*

4. Pèser, *پسر*

5. Keniz, *کنیز*

6. Fitnèh, discorde, dispute, *فتنه*

leurs différens; il n'y a point d'amour, point d'union ni d'affection. Les voisins savent bien qu'en dire. Leur raison icy d'avoir plusieurs femmes est, ce disent-ils, pour la pluralité d'enfans qui puissent servir Dieu, mais la vérité est que c'est pour contenter leur concupiscence, *chehvet*<sup>1</sup>, car la raison physique enseigne que ce grand meslange empesche la génération, tant de tempéramens divers se détruisant et s'achevant l'un l'autre. L'expérience, *tegrebé*<sup>2</sup>, le confirme, car icy les Arméniens qui n'ont qu'une femme, abondent en enfans et ces gens cy en ont peu.

Le père venant à mourir, le fils aîné est le tuteur de tous ses frères. Icy il est plus respecté que dans nos païs, car l'on ne l'appelle point autrement que l'*aga* (maistre). Cet homme mourant, s'il est du liers estat, sur lequel la justice a du pouvoir, le *kazi* faict son enqueste : s'il a faict le voïage de la Mekke, qui est icy d'obligation une fois en sa vie, il ne prélève rien pour ce, sinon il prend tant de son bien pour luy achepter une *hagge* ou voïage de la Mekke que l'on faict faire à quelque autre au nom et pour le mérite du deffunct. Le *kazi* trouve son compte en ce procédé, ce qui le rend si aspre à la curée.

Chaque enfant masle naissant, les tambourineurs, *nogaretchi*<sup>3</sup>, qui, gagés du Roy, sont en quelque haut bastiment proche la maison du Roy pour sonner les dianes à minuit, à midy, le soir et le matin, envoient un ou deux de leurs gens, ou plus, selon la condition des personnes, tambouriner à la porte de l'accouchée, et ils ne cesseront point que l'on ne leur aye païé leur droict, qui leur est deu de par la loy du prince. Aucunes femmes veulent tascher d'éviter ce coup, mais les matois ont complot faict avec les sages femmes, *mamatché*<sup>5</sup>, qui les advertissent.

1. Chehvet شهوت

2. Tedjroubèh, تجرید

3. Hâïdj, pèlerinage, حج

4. Nouqarèhtchy, نقره تپی

5. Mamatchèh, ماماچه

Un enfant sera icy émancipé à quinze ans et avant ce temps là, malheureux est le créancier qui a des debtes à prendre en cette maison où sont des *yatim*<sup>1</sup> (pupilles), qui ne sont pas *baleg*<sup>2</sup> (adolescents) ! car, sous prétexte de garder le droict de ces petits, l'on faict injustice notable au demandeur en le faisant attendre un très long temps après son bien.

Pour faire juger un tel émancipé, l'on le mène chez le *kazi*, qui considère son visage, lui demande son âge, puis en bon persien luy dira, *Cheiton ber pouchte tou omed*<sup>3</sup> (le diable est-il venu de nuict sur tes espauls)? voulant dire la qualité du boucq, et iceluy disant *aré*, ouy, il est capable de vendre et d'aliéner. Si quelque fois pour grandissime nécessité le mineur estoit obligé de transiger quelque affaire, alors le *kazi* luy assigne un procureur, *vehil*<sup>4</sup>, dont les transactions sont légitimes.

Icy, le service se faict par serviteurs qui, chaque an, ont gaiges déterminés, les paier, c'est autre chose, et aussi par esclaves, *goulom*<sup>5</sup>. Les voulant faire *azad*<sup>6</sup> (libres), l'on prend un papier de liberté du *kazi*. Les uns d'iceux sont blancs et sont amenés icy de Géorgie, Mosquovie et Circassie; d'autres sont noirs, et viennent de l'Inde, les plus noirs viennent de l'Éthiopie. D'ordinaire, on les mariera dans la maison à d'autres esclaves, et tout le mesnage est entretenu par le maistre. Leurs enfans ne sont pas libres, mais *kroné zad*<sup>7</sup> (nés dans le logis), et ceux là ne sont point à vendre, ains les maistres les eslèvent et les pourvoyent le mieux qu'ils peuvent selon leurs aptitudes, *cabeliet*<sup>8</sup>.

1. Yetim, orphelin, یتیم

2. Baligh, qui a atteint l'âge de la puberté, بالغ

3. Cheitan ber pouchti tou âmed, Satan est-il venu sur ton dos, شیطان بر پشت تو آمد

4. Vékil, وکیل

5. Goulam, غلام

6. Azad, آزاد

7. Khanéh zad, خانزاد

8. Qabiliet, قابلیت

Les degrés de consanguinité de lignes collatérales, ascendans, descendans, se terminent icy au premier degré, car les deux frères marient leurs enfans ensemble. Pour ce subject, la cousine germaine ne se laissera jamais voir à son cousin germain, n'estant pas *mouharrem*<sup>1</sup> ensemble ; car icy, par cette belle loy, toute personne qui se peust marier avec un autre, il ne luy est pas permis de la voir, ce que les grands observent au possible ; pour les moindres, la pauvreté les rend plus sociables.

Les mariages de plusieurs gens d'espée seront de femmes que le Roy voulant descharger son *haram*, leur donne ne s'en voulant plus servir. Icy c'est au hazard, *tabu nésib*<sup>2</sup> ; une telle tombera en partage à un *kan*, à un *sultan* ; sa compagne tombera à un simple soldat, lequel tant que durera le peu de miel que cette mouche a apporté de la maison du roy, fera grande chère et beau feu ; ce peu consommé, l'indigence y faict entrer le divorce.

Aucuns des grands taschent icy d'avoir des filles esgales à leur estat et ne le pouvant pas à raison d'une dot, *bachlique*, qu'il faut faire à l'équipollent, ils se contenteront de donner à leurs fils des *kenizes* pour leur usage ; car cette belle qualité de chasteté, qui nous tirant du genre humain, nous approche de l'estat angélique, icy n'est cultivée que par impuissance. Ces gens cy sont comme Sardanapale, tous plongés dans cette fange ; d'où il arrive que la pluspart en auront *suzenak*<sup>3</sup>, *atechek*<sup>4</sup>, *dumbel*<sup>5</sup> (furoncles), et toutes autres telles libvrées que l'on gaigne avec le sexe. Mais comme l'air est icy fort sec, froid pendant six mois et chaud pendant les autres six, et qu'il n'y a point d'humidité, l'*atechek* n'est pas dangereux icy comme en Occident,

1. Mahrem, celui qui tel que le père ou le fils peut pénétrer dans le harem, محرم

2. Taba nassib, تبع نصيب

3. Souznak, bubon, سوزنك

4. Atechek, chancre, آتشك

5. Doummel, furoncle, دمل

d'où vien t que lorsque les gens icy voyent un *atechek* qui pourrit et empor te son homme, incontinent ils l'appellent *atechek frangi*.

Icy, trois choses concourent à les poyvrer : les bains, les femmes, les razou ères et le boire. Icy en chaque quarrefour, *tchehar sou*<sup>1</sup>, il y a des *sakha* (donneurs d'eau à boire), et ce particulièrement en esté, qui, avec un meschant pot donneront à boire à tous ceux qui en veulent ; après leur donne un *khasbequi* qui veut. En d'autres lieux seront des piterres, *commere*<sup>2</sup>, pleines d'eau à boire, avec cela un pot de terre qu'un voisin par dévotion aura légué par *kasde tsouab*<sup>3</sup> (intention de mérite), car ils pensent que entre tant de buveurs d'eau, quelqu'un plus recognoissant, *ensaf*<sup>4</sup>, pourra dire en son cœur, *kroda bech biamourzed*<sup>5</sup>, que Dieu luy pardonne ! Et comme ces maladies sont communicables, *mousry*<sup>6</sup>, voilà un canal, *menvet*<sup>7</sup>, pour n'en manquer pas.

Le rasoir, *tigue*<sup>8</sup>, du barbier, *dellak*, qui aura razé une teste ornée de ce frontelet sera pour le rappliquer sur une autre. L'immodicité des bains, comme il sera dit, en gaste beaucoup qui n'ont jamais veu de femmes à cause de leur bas âge, de sorte que, icy, la pluspart de leurs faiblesses de nerfs, douleurs, lassitudes, fluxions et mauvaises compositions de ces corps qui ne vivent point à âge d'homme sans estre tout blancs et cassés, ne procédent que de ce mal, qui icy, les deux premiers mois, se faict paroistre par bubes, pustules qui viennent au front, au visage, à la gorge, à la bouche, de sorte que cela est hideux à voir. Icy ils disent qu'il ne faut faire aucun remède de peur d'irriter le mal, lequel

1. Tchehar sou, چهارسو

2. Khoumrèh, jarre, cruche, خمره

3. Qusdi sawab, intention de faire une bonne œuvre, قصد نواب

4. Insafy, juste, équitable, انصافی

5. خدا به اش بیامرزد

6. Mousry, contagieux, مسری

7. Il faut lire Menbourèh, منبوره

8. Tigh, تیغ

peu à peu se retire au dedans dans les os et dans les jointures, ce qui faict que leur vie se passe en misère, non telle toutefois qu'en Occident, où, comme la crotte de Paris, elle emporte la pièce.

Les enfans icy ne prennent point le nom de quelque terre de leur race; celle ci estant ou de nulle considération ou qui n'aura paru qu'en leur père ou grand père avec esclat, car icy de grandes et anciennes maisons avec leurs alliances qui, comme grands chesnes avec leurs rameaux verdoyans ombragent tout un païs, l'on ne sçait ce que c'est. Il n'y a encor moins de ces beaux escussions, armes, blasons, timbres et couronnes, où par les couleurs, par les diverses pièces entretailées, l'on cognoist et l'alliance et l'antiquité des maisons; icy mesme, ils n'en ont pas l'idée. Prendre le nom de leurs terres nullement, car icy baronnies, marquizats, comtés, duchés, etc, sont trop beaux titres pour les gens de néant qui icy n'auront de l'esclat, encor passager, que durant leur vie ou partie d'icelle, quand le roy leur aura donné quelque charge à l'ombre de laquelle ils font esclairer un feu de paille qui passe incontinent, ne restant plus que la fumée et la cendre noire pour leurs enfans, qui, pour ce subject, demeurent d'ordinaire plus que pauvres, car tant et tant de *kroné zad* (enfans de leurs esclaves) *kenizes* (servantes de couche), de leurs pères et femmes, avec toute la maison, *kolphé*, leur restant à entretenir et n'ayant pas le *deromeden*<sup>1</sup> du defunct, et par honneur ne pouvant pas rien retrancher de toutes ces bouches inutiles, ils soupirent à chaque moment de leur vie, s'engaigneant de çà et de là en espérance de quelque *menseb*<sup>2</sup> (charge, office), ou d'un don de Roy qui quelquefois viendra, et quelquefois non. Leur vers icy est bien vray :

*Ber hal on kess baied griste*

*Ke der omeden deh der krarge biste*<sup>3</sup>.

1. Der ameden, entrer (revenus, rentrées), در آمدن

2. Menseb, منصب

3. بر حال آن کس باید گریست که در آمدن ده در خرج بیست

(Il faut pleurer de l'estat de celuy qui n'a que dix de revenu et est obligé à faire vingt de dépense). icy, tant de fils de *Kam*, de *sultan*, d'*athemadeulet* et d'autres grands officiers dont les pères emplissoient une demi-rue de leur train, *hachem*, *kradem*<sup>1</sup>, et bouchoient les passages en y passant, sont à présent pauvres, *negbeti*, *maffouk*<sup>2</sup>. Voilà l'effet de la noblesse de la Perse qui est temporelle, et non pas comme en Occident en quelque façon éternelle, puisqu'elle est de maison et de race; icy elle vient d'un hazard, d'un œil favorable d'un prince aussi prest à édifier qu'à détruire.

Leurs noms icy sont pris de leurs saincts, et particulièrement des douze successeurs de leur prophète, appellés icy *douazdè mason*<sup>3</sup> (Les douze innocents et purs); mais le plus répété est celuy d'Ali, de sorte qu'icy *goulam Ali*<sup>4</sup>, l'esclave d'Ali, *gueda Ali*<sup>5</sup>, le gueux d'Ali, *Kelbe Ali*<sup>6</sup>, le chien d'Ali, *Keram Ali*<sup>7</sup>, la miséricorde d'Ali, *Pir Ali*<sup>8</sup>, l'ancien, le vieil d'Ali et autres tels noms sont ceux dont ils s'honorent. Ceux qui tranchent du noble adjoutheront *bec* avec cela comme *Gueda Alibec*, *Pir Alibec*, etc. Ceux qui sont *kans* ou qui ont envie un peu profondément de l'estre, mettront *kan* au lieu de *Bec*, comme *Guedalikan*, *Pir Ali Kan*. Les autres noms d'ordinaire seront *Kassem*, *Hachem*, *Heussen*, *Hassen*, *Gaser*, *Ahmed*, *Reza* et autres tels noms que l'on pourroit faire passer pour Brifaut, Gerfaut, etc. icy ils disent qu'un père, ayant deux enfans au plus, est obligé que quelqu'un d'iceux porte le nom de Mohammed ou d'Ali, ce qui faict que ces noms sont assez répétés, et peur d'y manquer, d'ordinaire ils

1. Hachem, khadem, suite, train et serviteurs, حشم خدم

2. Maffouk, réduit à l'indigence, مفلوك

3. Douazdèh ma'ssoum, دوازده معصوم

4. Ghoulam 'Aly, غلام على

5. Gueda 'Aly, كدا على

6. Kelb 'Aly, كلب على

7. Kiram 'Aly, كرام على

8. Pir 'Aly, پير على

les joignent ensemble appellant *Mohammed Ali*, *Mohammed Ali-  
bec*, *Mohammed Ali kan*.

Les noms sont donnés quelquefois par fantaisie du père ou de la mère et aussi le plus souvent par sort, escrivant divers noms qui leur plaisent en de petits billets ou papiers, et en tirant l'un au hasard pour nommer l'enfant.

A leurs esclaves ils donnent des noms qui valent plus qu'eux : *Mirza Kam*<sup>1</sup> (Monsieur le gouverneur), *Deulet yar*<sup>2</sup> (le compagnon des richesses), *Ember*<sup>3</sup> (ambre), *Fessih*<sup>4</sup> (éloquent), *Khoch kadem*<sup>5</sup> (qui est de bon pas), *Mouberek*<sup>6</sup> (béni), et ainsi tels noms qui sont, comme l'on dit, *bi moussemme*<sup>7</sup> (sans fondement). Or, comme tous ces noms se répètent assez souvent, pour distinguer les personnes l'on dira, un tel fils d'un tel, comme *Mohammed Alibec veled Ahmed bec*, Mohammed Ali bec, fils d'Ahmed bec, etc., et ce, dans les contracts de vente et d'achapt ; pour signer, icy aucun n'use de paraphes ou seings, mais un chacun a son bul, *mher*<sup>8</sup>, faict d'agate, ou de pierre d'azur, de *giloni*<sup>9</sup>, de turquoise, et son nom bien gravé en persien et quelque petite devise de leur dévotion ; et pour buller un papier ou une lettre, ils barbouillent leur cachet d'encre avec le bout du doigt, mouillent avec la langue un peu le papier, puis ils impriment là dessus leur bul ; ainsi l'on en use en toutes les actions de justice, de finances et d'affaires.

Icy le point d'honneur est le lieu du cachet en escrivant des missives, car en escrivant à un égal ou à un moindre, au bout de

1. Mirza khan, میرزا خان
2. Daulet yar, favorisé par la fortune, دولتیار
3. 'Ember, عنبر
4. Fessih, فصیح
5. Khoch kadem, dont les pas sont heureux, خوش قدم
6. Moubarek, مبارک
7. Bi maussem, intempestif, déplacé, بی موسم
8. Mouhr, cachet, sceau, مهر
9. Djilany, hématite, جیلانی

la lettre Iâ où finit l'écriture, ils vous planteront au milieu le cachet; écrivant à un autre un peu plus que eux, ils le mettront tout au bas de la lettre. Mais à un qui, sans *teftige*<sup>1</sup> (disquisition), les excède de condition, ils mettront tout au bas de la lettre leur bul, mais en sorte qu'il n'y aye que la moitié du bul qui soit sur le papier; l'autre moitié comme faute de papier, n'y estant point comme pour dire: En votre présence, Monsieur, je n'ay point de lieu; avec votre permission pourtant, pour vous faire sçavoir que cette lettre est de vostre *goulom kadim*<sup>2</sup> (ancien serviteur, esclave), j'ay marqué mon caractère dans une petite extrémité du papier.

Le dernier degré est de mettre son bul sur le derrière de la lettre, qui est la dernière recognoissance de grandeur. En écrivant leurs lettres dont les signes, pour estre bien couchés, doivent aller en lignes courbes, avec des ciseaux, *kaitchi*<sup>3</sup>, ils coupent les bords bien droictement, puis de ce papier s'estant fait comme un parallélogramme, ils coupent un des angles du papier, sçavoir le droict du bas du papier pour en faire un trapèze, *monharref*<sup>4</sup>, irrégulier. Leur raison est que le rectangle est figure parfaite, et comme les choses parfaites ne sont point de notre ressort, il ne faut pas les attendre comme de notre ressort. Je croy que c'est pour éviter la figure du triangle, *mou-selles*<sup>5</sup>, qu'ils tiennent *bed youmine*<sup>6</sup> (mauvais augure), car dans ce *moustetil*<sup>7</sup> (rectangle), tirant la diagonale, *kohezol*<sup>8</sup>, il se forme deux triangles égaux, *mousaoui*<sup>9</sup>. L'horreur de la figure triangu-

1. Teftich, تفتيش

2. Ghoulami qadim, غلام قديم

3. Qaitchy, قايچی

4. Mounharref, منحرف

5. Moucelles, مثلث

6. Bed youmn, بد يمن

7. Moustetil, مستطيل

8. Ce mot est tronqué et défiguré: il faut lire qathi' ezzawouyetein, قاطع الزاويتين

9. Mousawy, مساوی

laire, particulièrement mise dans un cercle, comme un triangle équiangle dont les pointes se terminent dans la circonférence d'un cercle, *dairé*<sup>1</sup>, procède de ce que les chrétiens, *aissai*, expliquent analogiquement les trois personnes divines, l'essence, génération et spiration; par ce symbole, la trinité, *testis*, n'est point incompatible avec l'unité, *touhid*.

Icy, en taillant une plume ou plus tost leur *nei*<sup>2</sup> (canne d'Inde), avec quoy ils escrivent, ils se gardent de laisser les retailles tomber à terre là où elles pourroient estre foulées aux pieds, ce qu'ils disent estre péché contre l'honneur de Dieu, le nom du quel cette plume, *kalem*<sup>3</sup>, aura peut estre escript plusieurs fois; car, leur coustume en chaque papier, lettré, *ktabel*<sup>4</sup>, requeste, *arzé*<sup>5</sup>, contract, *cabaté*, est de mettre en haut *Hou*<sup>6</sup>, Dieu; puis quatre doigts plus bas, ils commencent à tracer leurs lettres ou escriptures de pinlées. Pour ces retailles de plume, ils les mettent en un lieu honneste pour estre exemptes de tomber sous les pieds. Ainsi ces gens honorent Dieu des levres; leur cœur est tout confit en immondice de sensualité des femmes, en *eglomi*, et en corpis, d'avarice, d'envie, d'orgueil et de philastie telles qu'ils se louent lousiours eux mesmes lorsque d'autres oublient de le faire.

Ces *codperesti*<sup>7</sup> (philastie) et *eugbe*<sup>8</sup> (vanité orgueilleuse), sont tellement dans toutes les conditions que prenant dans tous les estats *picé*<sup>9</sup>, un apprentif, *chaguerde*<sup>10</sup>, après avoir appris à dresser et ramasser les instruments de la boutique et à les remettre

1. Daïrèh, دايره
2. Ney, نى
3. Qalem, قلم
4. Kitabel, كتابت
5. 'Arzèh, عرضنه
6. Hou, Lui, هو
7. Khodperesly, خودپرستى
8. 'Oudjb, عجب
9. Pichèh, métier, profession, پیشه
10. Chaguird, شاگرد

en leur Dieu seulement, je ne dis pas de s'estre rendu la main habile, *d'este kabal*<sup>1</sup>, pour passer pour compagnon, si ce bec jaune peut faire quelque forte pièce de son mestier un peu déguisée du commun, il la portera partout pour faire voir ce chef d'œuvre, disant : « *Karnomé fekre men est*<sup>2</sup> (c'est de mon invention). L'*hosta*<sup>3</sup> (maistre) se cache de moy, mais il n'en sçauroit faire autant, *hem der kab ne did*<sup>4</sup> (mesme en songe il ne luy est jamais venu une telle pensée), » et ainsi l'ingratitude, *bi vafa*<sup>5</sup>, de ces apprentis, fait que les maistres les tiendront toute leur vie s'ils peuvent, le bec en l'eau. Montons plus haut : les estudians, *talebélme*, en useront de la sorte envers leurs lecteurs; ils auront quelque méchante *choubhé*<sup>6</sup> (objection), *moulakeché der lefs*<sup>7</sup> (embrouille de paroles), ils la proposeront à tout le monde comme le sphinx d'OEdipe, avec icelle que c'est d'ordinaire sans raison ni fondement ils diront avoir rendu *agcz*<sup>8</sup> les plus grands docteurs leur ayant donné *eltesoum*<sup>9</sup>, qui est, comme nous le disons, les réduire à quia, le mat aux échecs.

Passons plus outre. Les premiers de la cour, après avoir veu quelque image imprimée, quelque figure d'un livre imprimé de mathématiques qui, à raison de la taille douce moderne, à ceux qui ont quelque peu d'entrée dans la science est une explication du *metleb*<sup>10</sup> (intention), lors ces messieurs tascheront de la déguiser, de l'augmenter de sottize ou de diminuer de sa per-

1. Desti qabil, دست قابل

2. Kar noumounéhi fikri men est, ce travail est un échantillon de mon imagination,

کار نمونه فکر منست

3. Oustad, استاد

4. Hem der khâb nè did. Il ne l'a pas même vu en songe, هم در خواب ندید

5. By vefa. بی وفا

6. Choubhéh, شبه

7. Moulakeché der lefz, ملاقاته در لفظ

8. 'Adjiz, faible, impuissant, عاجز

9. Ilizam, التزام

10. Metleb, مطلب

fection, puis ayant mis ce soulier en pantoufle ils porteront cet *ekteraa'* (invention), en disant, c'est moy qui a trouvé cela, et pour se chauffer à leur feu, il ne faut pas dire le contraire, mais enclé-  
rir là dessus, faire le pasmé d'admiration, et si quelqu'un à la  
traverse disoit avoir veu en d'autres mains quelque chose de  
mesme, il ne faut dire *aré* (il est vray), mais *tché nesbet daret*<sup>2</sup>  
(quelle comparaison y a il)? Quelque pièce d'armurerie, de  
force mouvante, hydraulique, pneumaticque, que nos Arméniens  
et Francs auront apportée icy, ils la considéreront et diront,  
encor à grand peine, *koub tessarouf est*<sup>3</sup> (voilà une belle inven-  
tion), *amma aïbeki daret*<sup>4</sup> (elle a un petit défaut). Alors, comme  
ils ne manquent pas d'esprit ny de malice, ils maçonneront quel-  
que chose approchant qu'ils haut loueront et feront passer cent  
piques par delà. Ainsi est le *resme*<sup>5</sup> (coutume) de ces gens icy  
à qui le désir du *choheret*<sup>6</sup> (réputation) faict faire des pièces de  
Zoïlus, mais comme c'est icy la coustume, l'on ne s'estonne  
point de voir s'imputer à faux le travail d'autruy. La consi-  
cience et sincérité ont esté pratiquées bien autrement chez les  
Européens de tout temps, car un autheur rapportant quelque  
figure, théoresme et invention qui n'est pas de son creu,  
ne manquera jamais de mettre le nom de l'autheur, *moutsen-  
nef*<sup>7</sup>; autrement il se déshonoreroit soy mesme, en se faisant  
passer pour copiste. La nature corrompue et viciée en Adam  
et fomentée en ce désordre produit par ces gens cy encor  
bien d'autres sottizes, comme de se louer tousiours soy mesme  
et ce qui aidera encor le plus adroictement à leur dessein pour

1. Ikhtira', اختراع

2. Tchih nisbet est, چه نسبت است

3. Khoub tessarouf est, خوب تصرف است

4. Amma aïbeki daret, اما عیبکی دارد

5. Resm, رسم

6. Chouhret, شهرت

7. Moutessannif, متصف

obtenir la meilleure place proche de leur cœur qui se repaist de telles viandes creuses, est de mespriser et abaisser de leur possible leurs compéiteurs, puis par une sainteté et naïveté pharisaïque, il dira, *kodra tarif ne mi kenem, hemmè kess midaned*<sup>1</sup> (je ne me loue pas moy mesme, un chacun le sçait), car c'est une chose notoire, je ne puis pas le cacher.

Le temps et le papier me manqueroient si je voulois peindre ces gens cy avec les couleurs vives qu'il faudroit et dont j'ay une science expérimentale non encor totale, car, de jour en jour, elle croïst et de plus en plus me faict rendre grâces à Dieu de m'avoir faict naistre en un país où la vérité, sincérité, recognoissance et pureté sont les premiers mobiles de nos actions; que s'il se rencontre quelques petites imperfections, pleut à Dieu qu'elles fussent icy! en comparaison du procédé de ce país, elles seroient action de surérogation. L'object immédiat à la puissance empesche d'en faire la sensation, il faut un medium entre deux pour le passage des espèces. Quiconque voudra voir la beauté de l'Occident, l'ordre admirable de toutes les parties qui le composent tant à raison du civil, *ourfy*<sup>2</sup>, que de l'ecclésiastique, *charai*<sup>3</sup>, qu'il s'en vienne icy, s'informe soigneusement de tout ce qui est icy et entre dans l'esprit du país; qu'il hante et converse avec toute sorte d'estats, non point par personne interposée, mais, qu'avec la langue du país, il puisse cognoistre scientifiquement ce qu'au rapport de dix mille il ne pourroit s'imaginer; après avoir bien tourné et viré et acquis une science expérimentale, il dira comme en s'estonnant que de cent l'on luy en avoit à peine dit deux.

La langue ordinaire de la Perse est la langue persienne pour le commun, la turquesque pour la cour; la persienne, à cause de

1. *Khodra ta'rif nemy kounem, hemmè kess my daned*, خودرا تعریف نمی گویم همه کس می داند

2. *'Ourfy*, عرفی

3. *Char'y*, شرعی

son indigence, prend la plupart de ses noms substantifs et adjectifs de l'arabe. Elle a peu de verbes, et encor d'ordinaire elle les laisse pour prendre un nom arabe et l'accommoder avec le verbe auxiliaire. L'inflexion de ses verbes est une seule, ils ont peu de temps et aucune distinction de genre masculin ou féminin; les noms sont sans déclinaison et par conséquent les prépositions sans régime; la syntaxe a peu de gouvernement, de sorte que dans les phrases l'on trouve les mots tout dans leur entier sans que, comme dans le latin, les dernières syllabes soient changées. Enfin la persienne que l'on appelle icy l'ancien *fourssse*<sup>1</sup>, se perd de jour en jour pour se meslanger de trop de vocables arabes.

Pour la turquesque, elle est plus régulière dans sa conjugaison, car elle n'en a qu'une seule et uniforme dans tous ses temps; dans tous ses noms de quelconque termination, elle n'a qu'une seule déclinaison; les pronoms primitifs, possessifs, se déclinent de mesme par tous les cas sans toutefois avoir de masculin ou féminin; les prépositions, leurs cas particuliers comme aussi les verbes dans la syntaxe suivent en quelque façon la syntaxe latine; pour la détermination des premières, secondes et troisièmes personnes, on insère de certaines lettres de M. N. L., avec tant d'ordre et de gentillesse que lorsqu'il se trouve deux voyelles, l'une par exemple qui détermine la personne, l'autre un cas, comme le datif ou l'accusatif, elle interpose une consonante pour en éviter la cacophonie. Les langues latine et grecque sont belles pour leur abondance d'inflexions qui toutes ont des significations propres et particulières; la turquesque en cela ne leur cède rien et, en outre, n'a point tant d'hétéroclites anormaux et diversités de conjugaisons et déclinaisons, par une unique et régulière satisfaisant à tout ce que l'on scauroit désirer. Le Ture de ce pais cy, appelé Ture *Ageni*, est plus délicat à l'oreille que le Ture *Osmanlou*,

1. Fourssy, فرسی

qui, pour converser, avec l'arabe, luy donne des accents et prononce es plus gutturales, là où icy, pour user aussi du persien, la prononcc est plus labiale. La langue persienne est en règne icy comme en son país natal, et aux Indes orientales elle est la langue de la cour, et pour ce subject, ils la parlent plus littéralement que icy, un honneste homme aux Indes, ne voulant pas parler, quoy qu'il le sache, l'Indostany. Pour la langue turquesque, en remontant d'icy vers le Nord, comme la petite et grande Tartarie, c'est là son origine et aussi dans le Gurgeston, Mosquovie, Roussie, elle sert pour le trafic.

Oultre le boire et le manger, qui seuls sont ordonnés pour maintenîr l'individu, dans lesquels ces gens icy cherchent autant qu'ils peuvent le *lezzet*<sup>1</sup> (goust), et s'ils ne le trouvent, ce n'est pas leur faute, ains celuy du país qui ne peust pas donner davantage; pour se procurer du *damague*<sup>2</sup>, comme ils disent, et se mettre en bonne humeur, ils ont diverses choses dont ils usent et ils y acoustument tellement la nature que s'ils s'en désistent, ils courent péril de la vie. Pour le premier, mettons le vin de ce país cy, qui de soy est fort, sec, froid, pesant et terrestre, car nous avons les mesures du pied cube des choses liquides de France, de là nous jugeons de sa pesanteur facilement et de sa froideur à l'estomac. A la teste il ne donne que fumées, et sur la langue une amertume presque de coloquinte. Dans ce país cy sont venus autrefois d'Occident quelques uns de ces bons entonneurs de vin, qui, du commencement, renversoient icy toutes les testes du país à boire, les terrassant à force de santés, *ehk chouma*<sup>3</sup>, et les mettant sous les pieds de la table. Après que le vin icy a pris possession de leur individu et affoibli leur cervelle, une rinseure de bouteille, comme l'on dit, les mettoit par terre. Ces gens, lorsqu'ils se mettent au vin, ce n'est que pour en faire excès, se mettre hors du raison-

1. Lezzet, لذت

2. Dimagh, دماغ

3. 'ehqi chouma, عشق شما

nable et estre en estat de n'avoir plus, faute de cognoissance, aucun dégoût des adversités de la vie humaine. Ils ne boivent pas le vin pour son goust, ny encor moins pour aider et haster la digestion, ains seulement pour s'enivrer: aussi, ce pendant, ne mangent ils rien que quelque fruict à moitié meur, *na residé*<sup>1</sup>, ou pareilles choses, car durant leur repas du soir ou du matin, ils ne boivent que de l'eau. Vous verrez ces gens cy dans un *megeles* (assemblée de vin), une petite *pialé*<sup>2</sup> à la main, la faire emplir jusques à comble, l'escarter de dessus leur habil, de peur que quelque goutte venant à tomber dessus ne le rende *neges* (pollu), ensuite marmotter en leur bouche quelques prières ou paroles d'excuse de transgresser ainsi manifestement la loy en buvant de cette liqueur qui leur est très justement deffendue, enfin ouvrant la bouche, jeter dedans tout d'un coup le breuvage après lequel ils font les mesmes grimaces qu'un malade dégoûté que l'on faict boire par force à la santé d'un apothicaire. Ils continueront ce choquement de tasse, leur langue y estant conforme, *pialé zeden*<sup>3</sup>, tant que, comme pourceaux, ils tombent sans raison et jugement, seulement agités et meus du principe prédominant de leur tempérament, *mezage*<sup>4</sup>, car les uns seront des lions, d'autres des pies; d'autres complimentent aux excès d'extravagance, d'autres règlent l'estat et la politique, enfin là vous verrez des fols naturels, puisque, en cet estat, la pure nature de beste agit et destitue de la conduite de la raison. Celuy qui s'est habilité à cette belle vie, en premier lieu, les mains commencent à luy trembler, *raché*<sup>5</sup>, les yeux à s'appetisser et à s'obscurcir: si s'apercevant de ce désordre, il quitte le vin tout d'un coup, il est mort; s'il le continue, il n'en eschappera pas. Enfin, voilà la

1. Na ressidèh, qui n'est pas arrivé à maturité, نا رسیده

2. Pialèh, coupe, tasse, پیاله

3. Pialèh zèden, choquer la coupe, پیاله زدن

4. Mizadj, مزاج

5. Ra'chèh, tremblement, رعشه

récompense de ce brave compagnon, duquel pour se desfaire honnestement, il ne faut pas le congédier tout d'un coup, ains peu à peu se retirer de sa trop grande conversation et ce adroitement, pour ne pas irriter par trop son tempérament.

Le second est le tabac pris en fumée par le moïen de ces bouilles et cannes, qui font passer par l'eau cette fumée pour la tempérer. C'est à présent si commun en Perse que les femmes, les enfans et les hommes en usent. Leur tabac n'est pas si violent comme celui de Saint-Christophe, qui est cordé et confit dans son jus. Icy les feuilles sont desséchées ; les ayant comme conquassées et pulvérisées, ils les détrempent avec de l'eau pour en faire clurer la fumée plus longtemps. Ceci encor est une horrible subjection ; car s'ils manquent d'en prendre de temps en temps, vous les voyez tout *souste* (efflanqués et abattus)<sup>1</sup>. Pour ce subject, le long des rues, passages et lieux de promenade, vous ne voyez que tabaquerics et vendeurs de tabac tout prêt qu'un More lirera vislement en passant ; il jettera un kasbequi, ou ne donnera rien pour le paiement, puis il suivra promptement son chemin. Cette façon de petun n'enivre pas, mais depuis peu les Yuzbeks, peuple de la Tartarie mineure, leur ont appris, au lieu de tabac, d'y mettre des feuilles de chènevière qui donnent des illusions et des endormissemens à la teste merveilleux et pires cent fois que ceux du vin.

*Kokenar*<sup>2</sup> est une autre drogue permise par la loy : c'est le suc du pavot mis en consistance. Icy l'on en sème des campagnes tout entières. Le matin, le villageois va faire, avant le soleil levé, trois incisions à la teste du pavot par lesquelles découle son suc que ces pauvres gens ramassent ; l'odeur seule les met presque hors d'eux, mesme comme gens attaqués du haut mal.

Icy, dans Hispan et la Perse il y a comme des académies pour

1. Soust, faible, mou, sans vigueur, سست

2. Koukhar, pavot blanc, کوکنار

ces messieurs-là, que l'on appelle icy *kokenare kroné*<sup>1</sup>. Aux commençants l'on donne de la décoction faicte de l'escorce de pavot, qui les enteste et les enivre ; à ceux qui sont un peu plus avancés, l'on rectifie davantage cette décoction comme estant plus malaisés à esmouvoir; aux parfaicts l'on donne du susdit extraict, en augmentant peu à peu, car comme la nature s'accoustume à la froideur violente de cette drogue, ils ne voient plus d'illusions à l'ordinaire. Or, la nature estant accoustumée à cette prise de *ensfon*<sup>2</sup>, s'ils manquent à leur heure d'en prendre, en tardant par trop, infailliblement, dans trois ou quatre heures de souffrance les voilà morts ; et si une personne accoustumée à cela va aux champs et a oublié de se fournir le long du chemin peu esloigné du logis, en retournant, elle sera en danger de passer le pas avant que d'arriver. Dans les *kokenar kroné*, petites cahuettes, là où s'assemblent ces grands personnages, vous les voyez jouer toutes sortes de personnages : qui pleure, qui rit aux anges, qui faict des contes à la cigogne, qui faict venir des ambassadeurs de toutes parts, qui sçait plus de nouvelles que le gazelier du bureau d'adresses. Enfin, c'est le plus grand divertissement du monde que d'entendre leurs discours et de voir leurs postures. Ceux qui sont plus honnestes et retirés font ceci dans leurs maisons en leur particulier. Pour le *kokenar*, ils l'envoient quérir à leur heure dans des bouteilles au *kokenar kroné*; pour l'*ensfon*, ce sont boutiquiers particuliers qui ne vendent autre chose que tel poison. Icy d'aucuns qui, par désespoir, voudront se faire mourir à leur aise, prendront un gros morceau de cel *ensfon*, puis ils boiront du vinaigre par dessus de peur que les leurs, en s'apercevant de cela, ne leur donnent pour les sauver quelque vomitif. Cet *ensfon* ainsi pris et du vinaigre par dessus n'a plus aucun autre terme que la mort : cel

1. Kouknar khanèh. كوكنار خانه

2. Esfon, opium, افیون

homme commence un peu comme à sommeiller et à rire en mesme temps, puis il continue en cet estat de riant et à moitié assoupi jusques à ce qu'il passe au lieu des pleurs et là où il n'y a plus de repos.

*Bengize*<sup>1</sup> est une autre espèce de breuvage faict avec du chènevis, fu cilles de chènevière et autres belles drogues amères au possible. Les gens adonnés à cette potion ont continuellement des illusions en la teste et sont comme des personnes qui resvent en veillant. Leur couleur est comme celle d'un mort déterré. Ce breuvage est si violent que, par leur loy, il est défendu, ce qui le faict encore plus à désirer.

Outre ceux cy cognus de tout le monde, ils ont encore d'autres opiats, *magoum*<sup>2</sup> (conserves de folie), dont les compositions diverses ne tendent qu'à les rendre comme insensés, et à leur donner mille et mille phantaisies d'hypocondriaque dans la teste. Vous les voyez dans les rues qui parlent en eux-mesmes, font des soliloques, et rient aux anges ; ils sont courtois, d'un visage gay et joyeux lorsque la drogue opère ; car avant que les ventricules du cerveau soient remplis de ces vapeurs, ils sont de mauvaise humeur, mélancoliques et hargneux, d'où est icy la coutume de dire à un homme qui conteste hors de propos, *miguer theriaque tou ne residé est*<sup>3</sup> (peut-estre que la drogue ne faict pas encor son effect) ? Voilà comme l'on en use icy en Perse, et de toutes ces choses suscitées, je ne croy pas que de dix mille, vingt personnes en soient du tout exemples, puisque mesme dans les compagnies où l'on s'est assemblé pour passer le temps le plus joyeusement, l'on vous en offre et l'on est presque contrainct pour ne pas dégénérer de cette espèce irrationnelle.

1. Bengue ou Bendj, بنج بنگ

2. Ma'djoun, électuaire, معجون

3. Meguer teriaki tou nèressidéh est, مگر تریاک تو زسیده است

Nonobstant cela, ces mots de *thériaki*, *kokenari*, *benqui*, passent pour une injure, le tabac seul ou galion estant reçu pour honneste folie. Aussi arrivant en un lieu, incontinent l'on met la bouche à la canne du galion de tabac ; en saluant l'hoste l'on aura la moitié de la bouche emplie du bout de la canne, l'autre moitié à moitié entrouverte laissera passer quelques mots entrecoupés de compliments, puis recommençant de toute la bouche à retirer par leur haleine cette fumée, ils se donnent loisir de repenser à ce qu'ils ont à dire. Les docteurs enseignants, leurs escoliers auront aussi bien les uns que les autres la canne du galion en bouche pour pétuner, voulant faire l'un et l'autre exercice ensemble. Vous verrez dans la chambre des comptes ou ailleurs un *kateb*<sup>1</sup> (escrivain de livres), avoir la canne de galion dans sa bouche pétuner et escrire en mesme temps. Enfin, le tabac y est un *telesme*<sup>2</sup> qui domine sur les jeunes et les vieux, les riches et les pauvres. Car icy lorsqu'ils ont quelques deniers pour acheter leurs nécessités, le premier est le *poul tabacou*<sup>3</sup> (monnoye du tabac), le second est pour la glace, *yakre*<sup>4</sup>, qui se compte sans rabais ni consulte ; pour les autres choses, comme fruits, *mivé*<sup>5</sup>, melons, *karbeyé*<sup>6</sup>, fromage, *penir*<sup>7</sup>, ils consultent leur petit pouvoir sur la qualité et la quantité de l'emplette, retranchant sur un pour augmenter sur l'autre ; mais quant au tabac, c'est le premier en hypothèque, son adjoinct est la glace de laquelle ils se servent hiver et esté. Nonobstant cela, la pierre n'est pas ordinaire icy comme en Rome et autres païs occidentaux qui font le mauvais usage d'eaux si

1. Katib, écrivain, commis, كاتب

2. Telesm, talisman, طلسم

3. Poul tounbakou, پول تباکو

4. Iakh, glace, يخ

5. Mivé, میوه

6. Kharbouzéh, خربوزه

7. Penir, پنیر

froides. Seulement ce beau cristal leur noircit les dents, les met de couleur de vieil ivoire jausne qui, en peu de temps, ne leur laisse que des dentiers de chair. Les *chirini* (douceurs), *halva* (confitures), *nokle* (dragées), *kande* (sucre candi)<sup>1</sup>, et autres telles friponneries y contribuent encor dans l'excès, qui faict que leurs dentiers en âge d'homme ou de vieillards ne sont point subjects aux douleurs. Encor bon si cela les dispensoit d'un des supplices de l'enfer, *douzak*.

Icy la vieillesse n'est pas bien reçue, car lors que la barbe et cheveux blancs les debvroient rendre vénérables, ils taschent par tout moïen de se remettre au rang des jeunes gens; ils se peignent la barbe et les cheveux assez bien de noir, qui toutefois tient tousiours un peu de la couleur violette, et lorsque venant de la campagne ou estant occupés ailleurs, ils n'ont pas eu la commodité de mettre la main au pinceau, c'est alors que vous voyez des cheveux de deux couleurs, car le pied qui, selon son naturel, est blanc, ne se conforme pas à sa pointe, qui est noire.

Icy les hommes paraissent vieuxs incontinent; l'excès du sexe, des douceurs et autres tels ennemis de la vie humaine leur font incontinuent perdre et flestrir la fleur de leur âge. Les bains, *hammom*, y contribuent encor le plus.

*Hammom*<sup>2</sup> (bain), est une estuve publique là où ils sont obligés par la loy et par la nécessité d'aller continuellement pour se purifier et se laver lorsqu'ils ont fait la beste, autrement leurs prières sont inutiles, *batel*. Dans le bain, à l'entrée, est une grande et longue chambre relevée des trois costés, comme le Pont Neuf de Paris. Le plancher est le fond là où il y aura quelques *tanguis*<sup>3</sup> ou bassins d'eau froide; ce lieu s'appelle *rakte*

1. Chiriny, شیرینی, helva, حلوا, nouq, نقل, qand, قند

2. Hammam, حمام

3. Tenguy, تنگی

*ken* (déshabillouër); entrés là, ils quittent tous leurs habits; aucuns entrent la chemise sur le dos, dans la chambre de l'estuve qui luy est immédiatement adjacente. Là on oste sa chemise et on ceint ses *aurat*<sup>2</sup> (parties honteuses tant antérieures que postérieures), d'une toile appelée *foutch*<sup>3</sup>, longue. Icy sont deux officiers, le *kissemal*<sup>4</sup> et le *dellak*. Le *kissemal* avec une estamine le frotte et estrille par tout, ce pendant que l'on luy verse de l'eau chaude sur le corps. Le *dellak* luy rase les cheveux s'il veut.

La chaleur moite de cette estuve, qui faict que, mesme en hiver, vous les voyez tout fumants de sueurs et dégouttants à grosses gouttes, vient du *krazimé*<sup>5</sup>; c'est un retranchement dans cette grande chambre d'environ huit ou neuf pieds en quarré. Ce lieu est bien cimenté, et au milieu est une grande bassine de bronze ou polin de trois ou quatre pieds de diamètre, sous laquelle l'on faict un feu continuel de fucilles d'arbre, de guenilles, de fumier de cheval ou de chameau, car icy de brûler du bois pour ce subject, il y a deffense, outre qu'il ne tourneroit pas à compte de la chaleur de cette bassine; l'eau s'eschauffe, et un chacun en prend avec des vases à son besoin; d'aucuns entrent dans cette eau pour se chauffer et se faire suer davantage, ce qui désoblige fort ceux qui désireroient avoir de l'eau bien nette.

Après que notre homme s'est bien faict frotter et jeter plus d'eau sur le corps qu'il n'en faudroit pour eschauder et peler un cochon, il s'en va dans le *kolletin*<sup>6</sup>, qui est un bassin ou fosse en terre profonde de hauteur d'homme et pleine d'eau

1. Rakhtken, رختکن

2. Aourat, عورات

3. Foutch, فوطه ou فوته

4. Kjsseh mal, qui frotte avec un sac en crin, كيسه مال

5. Khazinéh, خزينه

6. Koullétin, كولتين

chaude. Là vous verrez quelquefois un *vesvas* (scrupuleux) sur ses talons sur le bord de cette piscine grommelant je ne sçay quels mots adaptés à la purification de la loy. Arrivé à certaines paroles, il faut sans perdre de temps se plonger dans ce cloaque. Ces paroles sont *gosle mikonem bray genabet*<sup>1</sup> (je fais la purification à cause d'avoir etc.); n'en disons pas plus. Si dans l'univers il y a lieu infect, plein d'ordures, d'eau grasse et puante, c'est ce *kolletin*. Sur la surface de cette eau à moitié chaude, il y a pour le moins trois doigts de grosse ordure de couleur de savon délayé, de sorte que, de peur que cela ne marque comme de la craye, jusques où leur corps ou espauls ont esté dans ce cloaque, ils escartent avec la main cette grosse vilainie. Là seront ensemble huit ou dix de ces personnages en mesme temps, qui ne manqueront point de se faire part de quelques raretés de Naples s'ils en sont fournis, de quoy ils ne manquent guères. Icy les enfants mesme deviennent poivrés avant l'âge de malice et de puberté, ce qui n'est point une exagération, eux-mesmes le confessant comme aussi ceux qui ont honte de dire avoir gagné cela en mauvaise compagnie; cette excuse dans le civil passant pour plus honneste et mieux reçue.

A costé de cette chambre est une petite antichambre là où il y a des lieux, *moutevazen*<sup>2</sup>. Là aussi est un canal d'eau froide avec diverses petites séparations, où ceux qui veulent s'appliquer le *nouré* le font. Ce *nouré*<sup>3</sup> est une composition de chaux vive, *ahék*<sup>4</sup>,

1. Ghousl mykounem beray djenabet, غسل میکنم برای جنابت

2. Moutevezza, latrines, متوضی

3. Nouréh, نوره. Les Persans se servent d'une poudre composée de parties égales d'orpiment, de chaux vive et de cendres de bois ou de crotlin, qui, délayée dans l'eau est appliquée en pâte plus ou moins épaisse sur les parties du corps dont on désire ôter les poils: la pâte reste en place pendant dix à quinze minutes et est enlevée ensuite par un lavage à grande eau. Schlimmer, *Terminologie médico-pharmacologique et anthropologique française-persane*. Téhéran, 1874, p. 183.

4. Abek, آهک

et d'orpiment, *zernik*<sup>1</sup>; ils se l'appliquent là où ils ont du poil qu'ils veulent faire tomber. Icy, il faut estre attentif, car lorsqu'ils s'aperçoivent que le poil se laisse arracher facilement et est comme détaché par la qualité caustique de cette drogue, incontinent, il faut jeter de l'eau froide dessus pour arrêter son action, autrement les vésicatoires des cantharides n'y feront jamais œuvre.

D'aucuns qui ne veulent pas tant noircir ni durcir leur peau, car ce *nouré* noircit et durcit un peu le cuir, se font arracher le poil l'un après l'autre avec des pincettes, *menkach*<sup>2</sup>, qui est une assez grande douleur pour les obliger à ne point défaire ce que la nature par honneur a fait. Notre homme ainsi deschargé de crasse et de poil retourne dans le *rakht ken*; là, il respire un air un peu plus frais que dans ce lieu estouffé, qui n'a de jour que par en haut et est encor fermé par des lozanges de verre, *goum*<sup>3</sup>. Là il se rehabille et paie le *hammondar* (baigneur ou maistre du bain), qui est à la porte pour regarder qui va et vient, veiller à ce que les habits ne soient point volés, et que celui qui sort le premier ne descharge celui qui sort le dernier. Icy se sont trouvés des tirelaines, qui entrant dans les bains, se feignoient serviteurs de M. un tel, qui est dans l'étuve; ils ployoient tout le bagage du *mirza* dans un paquet, et se présentant pour sortir, ils disoient estre serviteurs d'un tel *mirza* et avoir commandement d'aller au logis quérir promptement de nouveaux habits et ce pour rechanger, et ainsi, ils ne pouvoient pas estre condamnés d'avoir dépouillé le *mirza*, mais bien, ne retournant point, ils l'avoient laissé nud.

Les nouveaux mariés, *kuraken*, sont menés au bain avant la noce par leurs camarades. Le *hammondar* alors par honneur

1. Zernikh, زرنج

2. Minqach, منقاش

3. Djam, verre, vitre, جام

estend un tapis dans le *rakte ken* ; le nouveau marié desfraie la compagnie, quitte sa vieille *cabaye* qui appartient au *hammondar* et en revest une neuve.

La dépense d'une personne qui se fera donner toutes les douches et cérémonies du bain reviendra à huit sous et non plus ; d'aucuns, pour avoir plus de plaisir au bain, feront *kou-rouk*, c'est-à-dire empescheront le monde d'y entrer jusques à ce qu'ils aient fait. La dépense sera de cinq *abbassis* ou neuf lb.

Les hommes peuvent aller au bain depuis les trois heures ou quatre du matin, que, sur les bains, un homme avec une conque marine, trompette pour advertir que les bains sont prests, et que vienne qui voudra. Depuis ce temps là, les hommes sont reçus à y venir jusques à huit heures du matin. Après qu'ils se sont bien tantouillés dans ces eaux et y ont laissé des îles de crasses flottantes, les femmes y viennent à leur tour ; elles achèvent d'époissir ces cloaques de leurs infections, qui empuantiroient le papier qui voudroit descrire leurs façons de faire aux bains, auxquels la loy et la conscience les obligent pour se purifier dignement. A peine peust-on penser aux ordures et fanges et aux eaux puantes qui sortent de ces lieux, que le cœur ne bondisse.

Proche des bains sera le *mengelab*<sup>1</sup> qui est une grandissime fosse où l'on descharge toutes ces eaux qui, après avoir servi, ont presque perdu le nom d'eau. D'autres qui, faute de lieu, ne peuvent avoir de telles fosses, font des puits et des cavernes souterraines là où se deschargent ces pourritures, et il faut de temps en temps les curer.

Icy il est à remarquer que l'eau courante d'un fleuve n'est pas reçue légalement pour la purification dans un bain et qu'il faut tirer de l'eau dans un puits, *tchah*<sup>2</sup>. La raison de conscience est

1. Mendjelab, égout, منجیلاب

2. Tchah, چاه

que peut-estre, le maistre de cette eau courante, pour avoir passé sur son fonds avant d'arriver dans le bain n'est pas content que l'on se purifie de cette eau. Comment voulez-vous que l'usage d'une chose soit licite quand le maistre y contredit ? Et après cela vous n'advouerez pas les Persiens, gens de conscience, qui regardent aux petites choses de la sorte !

Il y a des bains qu'ils appellent *merdoné*<sup>1</sup>, là où les femmes ne sont pas reçues, et ce pour les hommes qui ne peuvent pas prendre le temps des autres bains.

Si icy les Persiens, hommes et femmes, manquent huit jours d'aller aux bains, il leur semble avoir un million de fourmis, *mourché*<sup>2</sup>, qui leur démangent le corps à raison que les pores bouchés, les vapeurs fuligineuses qui veulent sortir par les passages ordinaires et ouverts cherchent passage par les estuves et baigneries.

Cette fréquentation des bains et cette laverie de corps faict que leur odeur tient tousiours du saquenas et particulièrement les femmes qui, dans les rues, puent estrangement et vous empestent de leurs cassolettes ; car, en passant dans les rues, prenez tousiours le dessus du vent, car autrement vous ne manquerez pas de vilain parfum, particulièrement quand il y a quelque temps qu'elles n'ont été au bain. Là encor dans le bain, les femmes font paraistre leur grandeur d'avoir à leur suite quelques esclaves qui les servent, leur grand bassin d'airain à elles, leur pot à puiser de l'eau, leurs tapis mis en terre, leur pierre ponce pour s'oster les caluts des talons, leurs mirouërs et leurs toiles, ne se servant point du tout des ustensiles du bain qui sont communs à toutes.

D'aucuns des plus grands de la Perse ont des bains à eux dans leur maison, et lorsque eux et leurs femmes y vont, ils font

1. Merdanéh, réservés aux hommes, مردانه

2. Mourchéh, مورچه

fermer la porte ; entre temps, ils font ouvrir une porte de derrière pour faire entrer les estrangers qui aident à paier la dépense du bain, et encor, en outre, quelque petite rente qui sert à la maison.

De maladies dans la Perse, le Bender Abbassi, port sur le Sinus Persicus en pourvoit assez bien les marchands qui passent par là pour aller aux Indes. Il y a assez bonne garnison de marchands anglois et hollandois ; l'intempérie de la chaleur avec les vapeurs de la mer auxquelles la montagne ne permet pas d'aller ailleurs, font trouver à plusieurs passagers en ce lieu ce qu'ils ne cherchent pas ; s'ils ne demeurent là en garnison, d'ordinaire ils s'en reviennent icy avec une maladie, telles que fiebves et langueurs irrégulières dont il faudroit encor ajouter l'espèce à celles que Fernel a descriptes. Les mauvaises eaux de Lar, qui sont de cisternes où, dans ces eaux croupissantes, s'amassent des insectes infinis, causent des enflures de jambes et dans icelles comme un ver qui perce de sa teste la peau pour regarder ce qui se passe au dehors. L'expérience a appris à ces gens icy de le tirer peu à peu, le roulant chaque jour d'autant qu'ils le peuvent lirer sur un petit rouleau de bois, mais que l'on se garde que, précipitant la besogne, l'on le vienne à casser, car surviennent alors des douleurs intolérables<sup>1</sup>.

Icy les gouttes ne sont pas ordinaires, non plus que leurs supposts ; il y a peu de la gravelle ; il y a quelque espèce de ladrerie, *beres*<sup>2</sup>, car à beaucoup vous verrez leur corps ou leur

1. Il s'agit dans ce passage du dragonneau ou ver de Médine appelé par les Persans *richtth*, رشتہ, *peyouk*, بيوك, ou *erqi medeni*, عرق مدني. M. Schlimmer a consacré à cette maladie fréquente dans le sud de la Perse et à son traitement, un long chapitre dans sa *Terminologie médico-pharmaceutique française-persane*, pages 198-214.

2. Beres, برص. Cette maladie est connue sous le nom vulgaire de *pis* پيس (sale, immonde) ; elle est une affection endémique spéciale mais rare, se caractérisant par des taches plus blanches ou plutôt plus pâles que le reste de la peau (ou bien comparables pour la couleur à celle de cicatrices résultant de profondes brûlures chez des personnes de teint plus ou moins bronzé) d'étendue diverse, sans prurit, sans

visage comme de marbre, quelques parties blanches sont comme dominées d'excès de pituite, d'autres sont brunes de leur couleur naturelle, car les gens naturels du païs ont quelque peu du blanc d'Égypte, non pas tout à fait.

D'escrouelles, *kranasir*<sup>1</sup>, il s'en trouve quelques-unes, avec beaucoup d'hémorroïdes, *bavassir*<sup>2</sup>, lesquelles bouchées ou arrêtées ne manquent point de dégénérer en hydropisie, *estiska*<sup>3</sup>. Au temps des melons, mais particulièrement comme au mois d'aoust, il y a force fiebvres avec grands tremblemens, ce qui ne peut provenir que des crudités et quantités de fruitages qu'ils mangent. Le pourpre, *haspé*<sup>4</sup>, en emporte encor assez. Les petits enfans sont aussi, comme en nos quartiers, subjects à la verette, *chichek*<sup>5</sup>, lesquels en sont icy quelquefois esborgnés plus que chez nous.

Outre ces maux généraux, il y a quantité de douleurs intérieures d'espaules, de jambes, d'os, de cuisses, lesquelles ne viennent toutes d'autres sources que de l'*atechak*, qui s'étant retranché au dedans, suivant les changemens du temps, envoie ses qualités d'un costé et d'autre, et si l'air estoit humide dans ce païs, ils tomberoient par pièces. Icy sont aussi quantités de taves, *perdè*<sup>6</sup>, sur les yeux qui grossissent et débordent à merveille au dehors. Une autre maladie est encore celle de l'esprit, de laquelle un homme ne guérit point qu'à la mort; c'est la folie ou privation de jugement; plusieurs personnes icy sont de

sécrétion aucune, sans inégalité ou aspérité, dont la guérison a été jusqu'ici difficile et qui par cela persistent souvent pendant de longues années chez des individus de caractère insouciant qui n'en font aucun cas et cachent leur mal aux yeux de leurs parents et de leurs proches pour n'être point exclus de leur société. Schlimmer, *Terminologie*, pages 22-27.

1. Khenazir, scrofules, خنزير
2. Bevassir, بواسير
3. Istisqa, استسقا
4. Hasbèh, pétéchies, حصبة
5. Tchitehek, variole, چچك, ce mot est turc.
6. Perdèh, رده

ce rosle . Dans quelque saison de l'année, ils reviennent un peu à eux ; en d'autres temps, ils mériteroient les petites maisons. La grande sécheresse de l'air, l'inquiétude de la vie humaine touchant la dépense et la pensée où la trouver, qui est logée dans la plus grande part des maisons, pourroient bien causer ce désordre dans leur cervelle joint avec cette pèlunerie continue.

Icy, les molades estant comme désespérés, la coustume est d'allumer plusieurs feux sur la terrasse de la maison, affin que ceux qui voient cela, prient Dieu pour la santé du malade, ce qui n'est pas mauvais. Si ces feux ne profitent pas pour cela, au moins servent-ils pour avertir le messenger *Eblis*<sup>1</sup> que on doit faire la dernière voicture. Le médecin venant voir son malade met d'ordinaire deux cordes à son arc ; en arrivant, après avoir considéré son patient, il rassure les esprits des assistants en disant : *Akbet be kreir hichdadaguè nist*<sup>2</sup> (la fin en sera bonne, il n'y a aucune appréhension) ; en sortant vers la porte il dira à quelque domestique comme en secret, *aagel ech resid goun nemtoned bourden*<sup>3</sup> (son heure de mort naturelle est arrivée, il ne sçauroit réchapper) et ainsi quoy qu'il arrive, il a ses garants qui le justifient, lui et sa judiciaire.

Pour l'enterrement, nous l'avons descript ci-dessus. Après avoir descript ce que nous avons pu remarquer des façons de faire de ces gens icy en général, nous particulariserons sur toutes sortes de conditions, des plus hautes jusques aux moindres ; d'autant que pour faire une description méthodique qui comprenne tous les habitans d'un royaume chrétien, l'on les divise d'ordinaire en trois ordres, sçavoir ceux du clergé, de la noblesse et du tiers estat ; aussi me proposant de descrire les

1. Iblis, le démon, ابليس

2. 'Aqibet bekheir, hitel, dagdaguhè nist, عاقبت بخير هیچ دغدغه نیست

3. Edjelech rssid djan nemy touwaned bourden, اجلش رسيد جان نمی تواند بردن

estats, fonctions et pratiques des Persiens, vu leurs vocations et exercices, nous les diviserons aussi en trois classes, sçavoir, les gens d'espée, ceux de plume et ceux de main, laquelle division correspondra, quoyque analogiquement à la nostre.

Soubs les personnes d'espée, nous comprendrons les gens de commandement, du criminel et de guerre;

Soubs ceux de plume, seront ceux d'estude, de justice et des finances;

Soubs ceux de main, sont les marchands, artisans et villa-geois.

#### *Des personnes de commandement.*

Les premiers sont les *beklerbegui*, *kams* et *sultons*.

*Beklerbegui* est un mot turquesque qui signifie seigneur des seigneurs. Ce sont des gouverneurs de grandes provinces qui ont encor soubs soy quantité d'autres gouverneurs ou *kams* de places ou provinces, comme nous dirions en France un gouverneur de Guienne, de Bretagne, de Normandie, etc. Celuy-cy est obligé d'entretenir tant de milice pour garder les *serhad*<sup>1</sup> ou limites du royaume; il commande à ses *kams* ou gouverneurs de provinces particulières, non que leur investiture ou déposition soit en son pouvoir, mais en celuy du roy seul. En temps de guerre, lorsque les armées sont assemblées, son commandement est en évidence, car pour lors, il a l'intendance absolue tant sur ses *kams* que sur leur soldatesque.

Les *kams* sont gouverneurs de provinces particulières, comme nous dirions en France du Berri, de Nivernois, etc. Iceux aussi ont leur milice entretenue, qui est païée des deniers du roy, que le *kam* ramasse de ses subjects, en mangeant une partie et donnant l'autre pour la milice, et en temps de guerre ils sont obligés de suivre lorsque l'on les appelle.

1. Serhadd, frontière, سرحد

Les *sultons* sont des petits gouverneurs d'une place ou d'une contrée seulement ; iceux sont sous les *kams*, mais leur investiture ou leur déposition est indépendante d'iceux.

Ces trois estats qui passent icy pour gouverneurs, mangent les provinces, car le mot ordinaire y est propre en cette langue, d'autant plus, que pour demander qui gouverne tel país, l'on dit *quis flan olkei mikouret'* (qui est celui qui mange tel país ou telle province) ? pour dire « qui gouverne tel país. »

Iceux reçoivent les revenus, et là-dessus leur entretien pris, ils sont obligés de paier leur soldatesque, de donner telle somme par an dans les coffres du roy, au grand vizir, telle somme, et ce par art et par obligation. A présent, pour se maintenir, en outre, de leur libéralité, ils envoient de temps en temps au roy des présents, des *barkroné*<sup>2</sup>, comme chevaux, fruits, esclaves et filles, comme aussi aux grands de la cour pour qu'ils soient leur souslien, et pour le cas où plumant leurs poules trop fort, si elles viennent à crier, les oreilles de ceux qui pourroient en prendre cognoissance soient bouchées.

S'ils se montroient trop serrés en cecy, l'on a encore deux machines pour deslier leurs bourses. Le roy pour récompenser un officier, envoie à ce *kam* ou *sulton*, quelque oiseau de sa vennerie avec ordre de donner au porteur tant ; en outre, il faut qu'il fasse son présent à part. L'on luy porte cet oiseau ; luy avec sa cour vient au devant, le reçoit avec mille témoignages d'allégresse de se voir dans le bon souvenir du roy. Un chacun de ses gens loue cette cheveche, qui d'ordinaire, n'a ni serre ni bec, et est un vicil oiseau dont il faut descharger la fauconnerie. Enfin le *kam* qui voit bien que ce n'est pas pour la perdrix, la grue ou la gazelle que cet oiseau est venu, mais pour luy tirer une dent, faict le magnifique de contenance,

1. Kist ki flan olkèh my khoured, کیست که فلان اولکه می خورد

2. Barkhanèh, بارخانه

traicte à merveille son hoste afin que, à son retour, il en fasse un récit avantageux au roy. De cette mesme façon, il leur envoie une veste ou *kalcate*<sup>1</sup>, de quoy ils se parent dans les jours d'honneur.

Toutefois, si ces choses ne luy venoient quelquefois, luy mesme se les procure par argent et amis, et ce pour estonner ses subjects qui auroient quelque envie de se plaindre de ses tyrannies, appellées *chekaiet*<sup>2</sup>, car alors eux voïant que le roy luy envoie tel ou tel présent, ils le croient fort intime du prince et que, par conséquent, leurs plaintes ne serviroient que pour leur attirer quelques bastonnades qui leur cousteroient encor de l'argent.

Outre ceux cy, il y a encor les *coutouals*<sup>3</sup> comme gouverneurs d'une petite place, roc, bastille ou chasteau, où l'on met les mauvais garçons en dépost.

Pour le criminel, le premier est le *divan begui*, qui est comme le grand prévost du royaume : à iceluy doibvent estre reportés tous les meurtres signalés, et il a droict d'en prendre cognoissance. Iceluy a sous soy quantité de cavaliers, d'archers, de piétons, qui sont autant de lévriers qu'il envoie à la chasse.

Dans chaque ville, en outre, le roy envoie chaque an ou le continue un *daroga*, qui est prévost ayant l'intendance du criminel. Cccy d'ordinaire est pour récompenser un officier. Celuy-ci arrive dans son lieu, réveille les vieux péchés, prend de l'agresseur et de l'agressé, et les battus païent aussi bien l'amende comme celuy qui a battu. Icy nos procédures d'Europe, rapports du chirurgien, pensions alimentaires, etc., ne sont point en usage : s'il y a du sang respandu, des injures dites, le tout se termine au profit de ce bon saint, que l'on peust bien dire qu'il mange les péchés du peuple.

1. Khelaât, vêtement d'honneur, خلات

2. Chikaiet, plaintes, شكايات

3. Koutouwal, کوتوال

Pour la soldatesque ou gens de guerre, icy il y a deux corps d'armée anciens, outre un troisième érigé de nouveau; aussi il y a trois généraux d'armée, *kourtchibachi*, *kouller agasi* et *tuphincâi bachi*.

*Kourtchibachi* (chef des Kourtchis), qui sont anciens peuples qui, à la façon des Turquemanes, habitent sous des tentes; donnent de leurs enfants pour le service du roy et le maintien et appuy de leurs familles. Cette milice là a encor ses *minbachi* (millénaires), *yuzbachi* (centeniers), *onbachi* (décurions). Mais d'après leur ancien pacte un de leur race et non un autre sera leur chef. Ces gens icy sont comme l'on dit d'*ale mach*<sup>1</sup> (gens de mesnage), car s'ils ont un escu, ils le mettront à acheter une brebis comme estant accoutumés au trafic et à la parcimonie.

*Kouller agasi* (chef des esclaves), comprend tous les serviteurs ou soldats qui ont paie annuelle du roy, qui six, qui huit, qui dix tomans par an, et sont obligés de suivre à la guerre quand on les commande. Ceux-cy, d'ordinaire sont des Roger Bontemps: quand leur paie est venue, ils la despensent à faire bonne chère, à acheter de beaux vestemens, des tapis, des coissins, de belles étoffes, que au bout de quelque temps, il faut porter tous en pension comme robes de chambre de pensionnaires, c'est-à-dire l'engager pour quelque argent. Ceux-cy sont d'ordinaire gens endebtés et qui pour six tomans de *dunloque*<sup>2</sup> païés en feront par an soixante de depense: le reste se trouve par rapine, industrie, ou par quelque employ qu'ils exeroqueront au roy, ou aux grands. Ceux-cy pour la plus part sont des Géorgiens ou Circassiens, que l'on amène petits comme esclaves pour le roy. L'on les appelle encor *kazelbache* (teste rouge), à cause que, anciennement, ils portoient des bonnets rouges: sur quoy raillant un jour par lettres et ambassadeurs, le Grand Turc dit à ce roy

1. Ehlî mach, اهل ماش

2. Donlouq, argent destiné à acheter des chausses, solde, طونلق

d'ici : « C'est moi qui les faict *kazelbache*<sup>1</sup> », leur ayant rougi la teste de leur sang en une défaicte qu'il fit de ces gens cy, surpris de façon qu'ils ne peurent se ballre qu'à la façon des Parthes ou Persiens, c'est-à-dire tirer la flèche en arrière, ce qui veut dire fuir en bon François.

Ceux-cy ont aussi leurs *min bachi*, *yuz bachi*, etc.

*Tuphintchi agaci*, est le maistre des mousquetaires ou gens de pied qui se ballent avec le mousquet. Ceux-cy se prennent des villageois et rustaux, qui savent mieux manier une bêche que de se mettre en mousquetaires. Aussi sont-ils mesprisés des deux milices ci-devant déduites, qui se tiennent pour fidalques et ceux-cy de basse caste, et ils les appellent par mespris *aleph chemchir*<sup>2</sup> (l'herbe pour l'espée), car les deux premiers sont cavaliers n'ayant que l'arc, les flesches et l'espée. Ces derniers sont maladroits ; avant qu'ils se soient mis sur le derrière comme des singes, qu'ils aient dressé une petite fourchette attachée d'ordinaire vers l'extrémité du fust du mousquet, compassé leur mesche, pris leur visée, l'on auroit porté trois fois la balle au lieu où ils veulent l'envoyer.

Lors qu'il est question de quelque entreprise particulière, le roy nomme un *serdar*<sup>3</sup> sur ces trois généraux, comme qui diroit tenant le chef ; cestuy cy n'est pas d'office, mais de commission, car pour le généralissime d'armée il s'appelle

*Sepehsalar*<sup>4</sup>, qui commande absolument à toute la milice. Celuy-cy est par office. Or, pour concevoir l'estat de ces milices, il ne faut rien mesler des communes notions de l'Europe, comme de bataillon quarré, de terrain, d'hommes de grand front, ny moins user de nos termes ordinaires, dressez vos files, prenez vos distances, doublez les rangs, remettez-vous, etc. ; il

1. Qizil bach, قزلباش

2. Alefi chemchir علف شمشير

3. Serdar, général en chef, سردار

4. Sipèhsalar, سپهسالار

n'y a rien de tout cela icy. Ce sont des hommes contre qui nous nous battons en Europe, et ainsi nous sommes obligés d'user de méthodes rationnelles; les gens icy n'ont que les déserts, les longueurs de chemins, la faim, la soif et la lassitude à combattre; ils vont qui devant, qui en arrière, comme des troupes de bestes. Si, quelquefois, ils sont en cervelle pour la proximité de l'ennemi, ils envoient sur les coupeaux des montagnes quelques espies pour découvrir. Le soir estant arrivé pour se camper, ne vous imaginez pas une place d'armes fermée faisant front de tout costés, là où les divers quartiers bien compartis pour les vivandiers, hultes de soldats, estables de chevaux, logis des capitaines, colonels et autres officiers sont divisés par règle et compas, selon la proportion du terrain et du corps de l'armée; icy, le plus beau et commode sera arrêté pour le général et autres des plus apparens, le reste se loge où il peut; chacun tend son pavillon, qui de çà, qui de là, de sorte que vous voyez comme un grand village dont les maisons sont de toile rouge, verte ou jaune. Pour les vivandiers, qu'ils appellent *ordou bazari*, *doukender*, *bakkal*<sup>1</sup>, chacun fait sa petite cuisine dans une fosse en terre, avec deux ou trois pierres sur les bords, la pignate dessus et un peu de feu de broussailles ramassées de çà et là et d'ordinaire de crottes de chameau; d'ordinaire tout est cher dans l'extrémité. Pour le pain, aucuns le font sur une platine de fer, la paste est fort étendue avec un rouleau, et ils la mettent dessus comme en France l'on met un rabal ou une collerette sur un tour pour l'empeser. D'autres comme plus puissants, ont un four portatif: ce sont deux grandes pièces de fer comme de demi-quarts garnis de gros clouds dedans pour retenir l'argile dont ils sont enduits. Les deux pièces jointes ensemble, feront comme un grand quart plus estroit par le haut que par le bas.

1. *Ordou bazary*, marché du camp, اردو بازارى, *Doukkandar*, boutiquier, دکاندان, *Baqal*, marchand de légumes, épicier, باقال

Là dedans, l'on fait un grand feu de flamme, et autour, par dedans, ils plantent leur paste mise en forme de tourteau ou eschaudé qui cuit comme collée aux parois de cette machine; et ce pain icy est le meilleur, car si on cherchoit du pain de la reine ou de la belle cuve pour son repas, l'on pourroit bien s'en aller coucher sans souper.

Ce qui ruine encor ces armées, c'est que pour cinquante mille combattants effectifs, il faut au moins quatre cent mille hommes, ces bouches inutiles estant *sorbons*<sup>1</sup> (chameliers), *farraches*<sup>2</sup> (tendeurs de pavillons), *saccatchi*<sup>3</sup> (arroseurs d'eau), *chaters*<sup>4</sup> (laquais), *meters*<sup>5</sup> (palefreniers); en outre, il y a une quantité infinie de chevaux, de chameaux et de mules, pour porter tout ce bagage, car icy personne ne marche à pied. D'attendre dans ces païs des batailles rangées à un jour déterminé, là où les volontaires, pour espérance d'honneur et de gloire, accourent de toutes parts pour se signaler et se rendre recommandables, il n'y a point de nouvelles. S'ils sont pris entre deux portes, comme des chiens, ils monstrent bien les dents; surpris entre des montagnes, ils tascheront de se defendre, s'ils se voyent les plus forts; sinon ce sera de se battre à la Parthe, c'est-à-dire en fuyant. Tout leur déduict n'est que volliger à l'entour de l'ennemi non pour luy enlever des quartiers, mais pour luy couper les eaux et les vivres et faire que la famine et la misère luy fassent ce que leurs mains innocentes n'oseroient pas entreprendre.

Pour ce qui est d'assiéger une place forte, ils nous surpassent à creuser la terre et à la renverser, et non pour y planter des mines telles que les ont inventées nos ingénieurs et pyrobolistes

1. Serban, سربان

2. Ferrach, فرانش

3. Saqqatchy, porteur d'eau, qui distribue de l'eau, سقاچی

4. Chatir, شاطر

5. Mehter, مهتر

modernes, mais pour en défaire les fondemens, ainsi qu'en France, nous faisons faire aux villageois dans les garennes pour déterrer les renards et les blaireaux après que l'on les a enfumés dans leurs tanières.

Ils se ballent encor avec du canon ; leurs batteries sont accommodées à la nécessité et simplicité du país. Quelques sacs de laines et toiles sont pendus pour mettre le canonnier et boute feu à l'ombre des mousquetades ; de jeter des bombes et des grenades et de contraindre les assiégés de s'enterrer tout vifs, l'on ne sçait ce que c'est. Leur batterie continue de jour, mais de nuit, le canon et le canonnier se reposent. Ils feront aussi quelques mines y mettant de la poudre, qui d'ordinaire, s'éventent et produisent des effets auxquels ils ne s'attendent pas.

Le grand maistre de l'artillerie s'appelle icy *toupchi bachi* (maistre ou chef des canonniers), et il a plusieurs ouvriers sous soy.

Leurs forteresses icy sont à l'antique : il y a force tours de distance endistance, du reste, la muraille est plane, sans dehors ; il y a quelques fossés à demi comblés dans la campagne ou bien le rocher escarpé rend la place de difficile accès.

Tous nos termes de fortifications régulières n'existent point dans la langue persienne, et par conséquent, on trouve encor moins dans leur país ces prodiges d'architecture militaire qui, édifiés suivant les règles de la géométrie et de l'expérience journalière, à raison des assauts, font morfondre les assiégeants au dehors pour ne pouvoir se loger au dedans.

Finissons donc notre milice et l'art militaire persien, qu'aucuns de nos auteurs nous voudroient persuader passer les nostres ; car, quand ils nous font une description d'évolution persienne, vous diriez qu'ils leur font danser les cinq pas avec une tranquillité d'esprit et une composition de corps et de mouvement toutes particulières, le chef de file avec sa longue queue venant au lieu du serre file et cestuy-cy en la place de l'autre, le

bataillon occupant le mesme terrain. Ainsi, nous sommes portés à croire beaucoup plus de l'estranger qu'il y en a, et à négliger et comme mespriser ce que nous possédons de parfait pour le chercher au dehors, ce qui toutefois est une marque de nostre acquis, car un butor se croira tousiours le plus ravissant personnage, comme nous l'expérimentons icy.

*Des personnes de la plume.*

Venons maintenant à la plume, qui, quoy qu'elle ne soit icy que bois, estant de petites cannes des Indes, est maniée avec plus de profit et de dextérité par trois sortes de conditions, sçavoir, les docteurs, la justice et la chambre des comptes, que le tranchant de l'espée des précédents; laquelle espée, sans garde pour conserver la main, courbée presque comme une faucille, pesante à la main comme la hache d'un bucheron, est coupante (quoy que d'un seul costé, l'autre estant plat et espois d'un tiers de poulce) plus par son poids que par son fil tranchant, quoy que l'on nous aye voulu faire passer cet acier qui vient des Indes pour ce fabuleux acier de Damas qui tranche les landiers en les regardant seulement, et ne disant pas qu'il casse comme verre s'il se trouve la moindre résistance, ce qui provient de l'excès du soufre dont il n'a pas bien esté purgé. Pour marque de cela, prenez de la limeure d'iceluy et la jetez dans le feu: elle se mettra à flammescher comme le soufre, poix, résine rousin ou poudre à canon jettés dans le feu. Son grain deslié et menu au possible tromperoit nos ouvriers, lesquels le mettant au feu et luy donnant une chaude, passant la couleur de cerise et venant à blanchir, en le mettant sur l'enclume, il se trouveroit qu'il ne resteroit rien sous le marteau, le tout s'enfuyant de çà et de là comme de l'argile embrasée, avec une infinité d'estincelles.

Pour revenir à nostre damasquineure, cela ne provient sinon

que des parties hétérogènes de cet acier, lequel, pour n'estre pas bien conroyé et soudé ensemble, comme est la matière de nos arcs, espées, sçavoir acier et fer ne sont pas bien meslés ensemble pour ne faire qu'un corps homogène partout. Mettant sur iceluy acier bien poli et limé, un peu de couperose détrempee en eau et chauffée, elle mange les parties les plus tendres; les plus dures luy résistant, font dans cet acier une espèce de marbrure ou séparation de veines inégales et interrompues que nous appellons damasquineure, avec une telle vénération que en maniant seulement tels instrumens, nous regardons au bout de nos doigts s'ils ne nous ont point coupés.

Après cette digression, pour retourner à nos docteurs ou gens de plume, les premiers sont ceux qui ont quelques relations à l'église mahométhane. Le premier desquels s'appelle *cedre*<sup>1</sup>, ou par honneur *sedaret ma*<sup>2</sup>, qui peust s'interpréter le refuge ou azile. Celuy-cy est le premier qui a en sa disposition tout le bien légué qu'ils appellent *mal vejke*<sup>3</sup>, et le partage à qui bon luy semble, comme à ceux qu'ils appellent *ahel éstehkak*<sup>4</sup> (ceux qui en conscience peuvent et sont dignes de vivre du bien légué), duquel il y a grand stimule de conscience d'user si l'on peust vivre d'autre revenu ou occupation, particulièrement au dire des rebutés de cette fortune qui n'en peuvent rien accrocher, car s'ils pouvoient mordre, ils changeroient bien vite de note.

Ensuite sont les *mouchtehed*<sup>5</sup>, qui sont docteurs consommés dans toutes les sciences et cognoissances, tant spéculatives que pratiques de leur loy, comme purifications, prières, morales, et dont ils ne manquent pas. Ce degré ne s'acquiert que par un

1. Sedr, docteur investi de la plus haute fonction de la magistrature, صدر

2. Sedaret penâh, asyle de la magistrature suprême, صدارت پناه

3. Mali vaqf, les biens de main morte, provenant de legs pieux, مال وقف

4. Ehli istihqaq, les gens de mérite, dignes de remplir les fonctions qui leur sont confiées, اهل استحقاق

5. Moudjtehid, littéralement, celui qui combat pour la foi, magistrat qui éclaircit les points de doctrine et les cas de conscience, مجتهد

long exercice de vie pharisaïque, ayant, pendant longues années, par une sainteté feinte, fait cognoistre au peuple qu'ils sont détachés des *alakat dunia*<sup>1</sup> (embrouilles du monde), et se sont tout à fait consacrés au culte divin. Vous les verrez avec un habit tout blanc, comme un fumier revestu de neige, le chapelet à la main, roullant les yeux en teste comme tout intravestis pour Dieu, le long des rues, avec une contenance d'hypocrite qui faict paraistre à l'extérieur ce que le monde luy preste. Cette posture estudiée faict venir l'eau au moulin, mais leur plus grand mal de teste est d'en voir plusieurs autres dans la mesme ville ou quartier, qui prennent le même train et aspirent au mesme but. Ce ne sont qu'émulation, jalousies et medisances les uns des autres. Leurs *tabis*<sup>2</sup> ou suivants sont en mesme mouvement; un chacun tasche d'amasser un grand nombre d'escoliers, *talebhelme*, pour les enseigner, qui sont autant de trompettes pour faire esclater et retentir son *choheret* (renommée ou réputation), à quoy ils visent seulement; et si la science n'est suffisante pour s'amasser un grand nombre de prosélytes, ils taschent de le faire par argent, déférence et honnestetés. Ils taschent de se placer en les plus fameuses mosquées, à faire là le *pich namaz*<sup>3</sup> et que le plus beau monde leur fasse l'*iktida*<sup>4</sup>. Ce sont de petits martyrs du diable, car dans un quartier l'on les tiendra pour *moussellam*<sup>5</sup>, sans contredit tels, et dans l'autre pour *fasek dunia pereste*<sup>6</sup> (corrompu qui adore le monde). Il faut, selon le dire du peuple, qu'ils sachent soixante-dix sciences, qu'ils puissent

1. Alaqat dunia, les liens qui attachent au monde, علاقات دنیا

2. Tabi', تابع

3. Pich namaz, celui qui fait la prière devant la communauté des fidèles et en règle les mouvements, پیش نماز

4. Iqtida, action de prendre quelqu'un pour modèle et pour guide, direction spirituelle, اقتدا

5. Moussellem, qui s'est abandonné aux mains de Dieu, exempt de toute préoccupation mondaine, مسلم

6. Fassi q dunia perest, libertin qui adore les biens de ce monde, فاسق دنیا پرست

rendre raison à toutes les objections, doutes, *choubhé* et questions, que l'on leur pourroit faire, autrement ils passeront pour *kher*<sup>1</sup> (asné). Il faut particulièrement qu'ils soient bien versés dans le *fokke*<sup>2</sup> (lois légales), et les *hadis*<sup>3</sup> (discours du prophète sur leur *cherayat*<sup>4</sup>), les purifications, prières, jeusnes et contracts. Il faut que deux *mouchtehed* ne puissent faire l'oraison du vendredi, qui est particulière pour les *aoulia* (saincts) et défendue à tout autre soubs, peine de grande malédiction de la part du prophète, que plus proche d'une lieue l'un de l'autre. Icy de mille qui commencent dès leur jeunesse jusques à l'âge décrépit, un seul ne viendra pas à estre réputé tel sans contredit, pour s'appeller *janichin* de l'*imon*<sup>5</sup> (lieutenant du prophète), car, en cet estat, il traîneroit les peuples après lui comme un autre Orphée. Les roys mesmes y mettent ordre de bonne heure, car la croyance de ce peuple est que un tel se rencontrant, le gouvernement de l'estat se doit faire par ses ordres, et que le roy ne porte l'espée que pour luy tenir main forte et faire exécuter par force ce que la douceur de cet hypocrite ne sçauroit faire. Le roy, à leur dire, n'est qu'usurpateur du gouvernement, lequel debvroit, en tout et partout, passer par le *phoutva*<sup>6</sup> (explication et décision) de ce saint.

En chaque mosquée, s'il y a des revenus, il ne manquera pas d'officiers. Le premier sera le *moutévéli*<sup>7</sup> ou fabricant, qui a soin des rentes et des réparations d'édifices; le second est le *moulna* ou recteur, qui les vendredis fait la prière et l'exhortation. Là, les hommes se mettent à genoux sur leur derrière, ils sont tantost debout, tantost inclinés, prononçant les mesmes paroles

1. Kher, خر

2. Fiqh, jurisprudence, فقه

3. Hadis, paroles du prophète conservées par tradition, حديث

4. Chery'al, la loi divine, شريعت

5. Djanichini imam, le remplaçant de l'Imam, جانشين امام

6. Fetva, décision juridique, فتوا

7. Moutevelly, administrateur d'une fondation pieuse, متولى

que ce bon directeur dit d'ordinaire d'une voix faible et comme cassée par la saincteté, les jeusnes et les austérités; ces paroles, un *mouahzen*<sup>1</sup>, les répète une à une et à haute voix, et les fait entendre jusques aux plus éloignés. En sortant de cette assemblée, vous voyez ce pharisien la teste tombée sur l'épaule, les bras pendants comme s'il estoit en enthousiasme. Ensuite, le meilleur mets de son repas est que le peuple, par dévotion, luy baise la main et les vestements, ce qu'il endure fort facilement, ainsi que l'on l'appelle *akroun*<sup>2</sup> (docteur).

Après ces bélistres, faisons suivre les supposts de la petite Sorbonne qui sont les escoliers, *tabelme*. Icy, il y a quantité de *medressés*<sup>3</sup> (collèges) bien rentés. Le principal s'appelle *mouderres*<sup>4</sup> comme le premier et le plus sçavant. Là, sont quantité de chambres où l'on est là seul à seul ou deux à deux; l'on y loge ceux que le *cedre* juge debvoir estre admis à vivre de ce bien légué : qui a un *besti*<sup>5</sup>, qui en a deux ou trois (qui seront trois ou quatre sols) à dépenser par jour. Iceluy *tabelme* fait sa cuisine luy mesme ou bien il va au bazar acheter luy mesme ce qu'il luy faut, et comme cela ne suffit pas d'ordinaire, il cherchera son Mecenas, tels que sont ces chercheurs d'honneur et de vent du monde descripts ci-dessus, et à avoir entrée chez le *cedre* et chez les grands, pour attrapper là une carleure de ventre. Si ses aptitudes ne suffisent pour s'ouvrir cette porte, il se mettra à transcrire des livres, pouvant gager par jour un demi teston ou plus, s'il est bon escrivain.

Icy, il y a plusieurs sortes d'escripiture, comme le *nestalik*<sup>6</sup>, qui est la plus belle lettre et tellement difficile que peu y réus-

1. Mouezzin, crieur, chanteur public, مؤذن
2. Akhound, اخوند ou اخون, akhoun.
3. Medressèl, collège, مدرسه
4. Mouderris, professeur attaché à un collège, مدرس
5. Bisty, بستی. Le bisty valait au xvii<sup>e</sup> siècle en monnaie de France un sol et dix deniers.
6. Nestalîq ou plus correctement neskhतालîq, نستعلیق

sissent ; l'autre plus facile est le *neskre*<sup>1</sup>, l'une et l'autre sont pour les livres escripts à la main, car icy il n'y a point d'imprimerie. La courante est le *chekesté*<sup>2</sup>, la dernière est le *divani*<sup>3</sup>, pour la justice.

Les livres sont icy fort chers ; l'on compte par vers et cinquante lettres font un vers ; les mille cousteront le moins deux *abbassis* et jusques à cinq *abbassis* s'ils sont de l'écriture la plus parfaite, de sorte que l'estime des livres est d'ordinaire à l'écriture et peu à leur contenu, si ce ne sont des livres rares.

Ils ont icy l'*Almageste*<sup>4</sup> de Ptolémée en arabe, la *Sphérique* de Ménélaus<sup>5</sup> et Théodose<sup>6</sup>, plusieurs sortes de théories et moïens mouvemens de planettes comme de *Coagé Neseir*<sup>7</sup>, de

1. Neskh, نسخ

2. Chikeslhèh, littéralement, rompu, écriture cursive dont les lettres sont enchevêtrées et qui est plus particulièrement employée pour les lettres et les billets, شکسته

3. Divany, دیوانی

4. Les Orientaux désignent sous le nom de *Almajesty*, المجسطی, les deux traités de Ptolémée relatifs au mouvement des astres et à la sphère céleste. Ces deux ouvrages ont été traduits en arabe sur l'ordre du vèzir Yahia ibn Khalid le Barmécide par Aboul Hassan et Salmoun. Une nouvelle version arabe due à Nairizy et à Ishaq ibn Hounèin fut revue et corrigée par Thabit ibn Qourrah, puis par Aboul Wefa Mohammed Bouzjdjany et Nassir Eddin Thoussy.

5. Le traité de Ménélaus d'Alexandrie sur les figures sphériques, کتاب منالوس فی الاشکال الکریة, a été traduit par Honaïn ibn Ishaq et corrigé par Ahmed ibn Sayd el Hèrèwy.

6. Les trois livres des sphériques de Théodose de Tripoli portent le titre de : Livre de Théodose comprenant trois livres et cinquante-neuf figures, کتاب الاکر. Ils ont été traduits du grec en arabe sur le commandement du khalife Abou 'l-Abbas Ahmed el Moustayn billah par Qosta ibn Louqa et par Thabit ibn Qourrah, puis par Abou Zeyd ibn Noqlhah et Yahia ibn Mohammed el Ifriqy.

7. Khadjéh Nassir Eddin Mohammed Thoussy naquît à Thous l'an 597 de l'hégire (1200) et mourut à Bagdad l'an 672 (1273). Nassir Eddin qui étoit au service du dernier chef des Ismayliens, Roukn Eddin Khourchâh, déterminâ celui-ci à faire sa soumission à Houlagou. Il s'attacha à ce prince et construisit par ses ordres l'observatoire de Meraghah. Nassir Eddin est l'auteur d'un « Traité abrégé sur la composition de l'almanach », مختصر فی معرفت التقویم, d'un ouvrage intitulé « Vingt chapitres sur l'usage de l'astrolabe », بیست باب در معرفت اسطرلاب, de tables astronomiques dédiées à Houlagou Khan, زنج الخانی. Nassir Eddin est, en outre, l'auteur d'un traité de morale auquel il donna le titre de Akhlaqi Nassiry, « les caractères de Nassir », اخلاق ناصری et qui fut composé pour Nassir Eddin Abd-

*Mirza Ouloukbec*<sup>1</sup>; Euclide en toutes ses œuvres<sup>2</sup>, quelques fragmens d'Archimède et d'Appollonius<sup>3</sup> et d'auteurs anciens, aussi la perspective de Ebn Heissen, des livres d'arithmétique, *elme hasabe*<sup>4</sup>, d'algèbre, *elegebre*, d'optique, *minaser*, de forces mouvantes, *gerre sakrit*<sup>5</sup>. Les mathématiques se cultivent icy plus généralement, mais non pas en supresme degré comme en Occident. Icy se trouveront toutes les parties des mathématiques, *riasi*<sup>6</sup>; mais toutes ces sciences, ils les subordonnent à la judiciaire, *chkoum*<sup>7</sup>, disant que les moïens sans l'effet sont inutiles.

allah Mouhtechem, prince du Kouhistan, ainsi que d'un commentaire sur le *Liber fructus* de Ptolémée, شرح ثمره بطليموس

1. Mirza Oulough Beik était le fils aîné de Châhroukh Mirza et le petit-fils de Tamerlan. Il naquit à Sulthanièh en 796 (1393); son père lui confia en 812 (1409), le gouvernement de la Transoxiane et il établit sa résidence à Samarqand où il fit élever un observatoire. Il succéda à son père en 852 (1448), et fut mis à mort, l'année suivante, par son fils Abdoul Lathif. Oulough Beik rédigea, avec la collaboration de Salah eddin, plus connu sous la dénomination de Qazi Zndèh Roumy, et celle d'Aly Qouelhdjy, des tables astronomiques auxquelles il donna le titre de « Nouvelles tables royales », زيج جديد سلطاني. Les ouvrages d'Oulough Beik ont été, dès le xviii<sup>e</sup> siècle, l'objet des études des orientalistes. Cf. *Epochæ celebrioris astronomiæ, historicis, chronologis Chataiorum, Syro-Græcorum, Arabum, Persarum, Chorasmiorum, usitatae ex traductione Ulugh Beigi; primum publicavit, recensuit et commentariis illustravit J. Gravins, Londini, 1650. Binæ tabulæ geographicæ: una Nassir Eddini Persæ, altera Ulugh Beigi Tatarî, opera et studio J. Gravii nunc primum publicata, Londini, 1652. Tabulæ longitudinum et latitudinum stellarum fixarum ex observatione Ulugh Beighi... ex tribus invicem collatis mss. persicis jam primum luce ac Latio donavit... Thomas Hyde, Oxoniî 1665. Prolegomènes des tables astronomiques d'Oulough Beg, publiées avec notes et variantes et précédées d'une introduction par S. P. E. A. Sedillot, Paris, 1847-1853.*

2. Les Éléments de la géométrie d'Euclide et ses autres ouvrages ont été traduits sur l'ordre des khalfes Haroun Errechid et Mamoun par Hedjadj ibn Yousouf bin Mathar et plus tard par Ishaq ibn Honeïn et Qosta ibn Louqa. Thabit ibn Qourrah a également traduit les ouvrages d'Archimède de *De sphaera et cylindro*, كتاب الدائرة والاسطوانة, *De dimensione circuli ejusque computatione*, كتاب المخزونات في اصول الهندسة, et les *Lemmata*, كتاب مساحة الدائرة وتكبيرها

3. L'ouvrage consacré aux sections coniques d'Apollonius, كتاب المخروطات, a été traduit en arabe par Hilal ibn Hilal de Hims et par Thabit ibn Qourrah.

4. L'arithmétique, ilmi hissab, علم حساب, l'algèbre, fenni djebr ou mouqabelèh, فن مناظر, l'optique, fenni menazir, فن جبر ومقابله

5. Djerrî eqqal, la mécanique, جراثقال

6. Riazy, رياضى

7. Ehkam, les décisions basées sur les calculs astrologiques, احكام

Pour ce subject, ils calculent chaque an leur *takoin*<sup>1</sup> (éphéméride), là où, comme dans notre armenak, ils mettent leurs prédictions, d'ordinaire de mesme estoffe que les nostres et encor plus. Le curé de Vilamont ou Jacques Petit le Troyen ne gagneroient pas icy leur vie pour y avoir trop de cette vacation<sup>2</sup>.

Le roy chaque année dépense plus de vingt mille lomans pour entretenir ses astrologues, *monagem*, qui sont tousiours auprès de luy avec leur astrolabe pour prendre la bonne heure, l'ascendant, pour dominifier, et pour dire quand il est bon de s'asseoir, de se lever, de partir, de manger, de se coucher, de vestir telle ou telle couleur, de sorte qu'il est dans leur disposition absolue. Quelquefois, retournant des champs, supposons par exemple de Chartres pour venir à Paris, ils le feront entrer par la porte Saint Honoré ou Saint Martin, en le faisant attendre en pied jusques à ce que l'instant de la constellation nécessaire soit arrivé.

Ils travaillent les astrolabes mieux que nous en France; ils ont des *destours*<sup>3</sup> ou plats de formes divisés et subdivisés pour promptement tirer les cercles des astrolabes ou les *moukantaré almicantharat*<sup>4</sup> ou cercles de progression; ils sont de un à un, *nesphi*<sup>5</sup>, ou ils sont de deux en deux; *soultsi*<sup>6</sup>, de trois en trois, *khomsi*<sup>7</sup> de cinq en cinq, *soudsi*<sup>8</sup>, de six en six. Les termes

1. Taqvim, تقويم

2. Jean Petit de Troyes et non Jacques Petit, comme le dit le P. Raphaël, jouissait au commencement du xvii<sup>e</sup> siècle d'une grande réputation pour ses almanachs et ses pronostications. Il a publié à Paris en 1616 les *Prédictions pour cinq années des choses plus mémorables qui nous sont denoncées advenir par les révolutions, grandes conjonctions des planettes et estoilles, comettes et autres methooves, ensemble les eclipses solaires et lunaires commençant en l'an 1617 et finissant en l'an 1621 par maistre Jean Petit, speculateur es causes secondes, mouvements et propriétés des astres. Dédié au tres-chrétien roy de France et de Navarre Louis XIII.* Paris, Pierre Menier. Jean Petit publia un nouvel almanach en 1622.

3. Destour, دستور

4. Mouqantharet el miqantharat, les cercles de progression, مقنطرة المقنطرات

5. Nisfy, نصفي

6. Soulsy, ثلثي

7. Khomsy, خمسي

8. Soudsy, سدسي

de l'astrolabe sont comme les nôtres, à la réserve de la corruption des mots arabes que nous avons faite en les faisant entrer dans notre langue : *Om*<sup>1</sup>, la mère de l'astrolabe ; *sapheh*<sup>2</sup> planches ou tables ; *elkoutb*<sup>3</sup>, le cloud que nous appelons *alkitob* ; *pheres*<sup>4</sup>, le petit chevalet qui est un coin qui passe par ce cloud pour serrer l'araignée, *enkebout*<sup>5</sup>, sur les tables ; *al hidoda*<sup>6</sup>, *moukantareh al micantarah*, *azime*, azimuts. *Kret estevai*<sup>7</sup>, — ligne du levant et couchant, *kretout mouavege*<sup>8</sup>, les arcs des heures babyloniennes, *zullan*<sup>9</sup>, douze *esabea*<sup>10</sup> l'échelle allimètre, *lobnetain*<sup>11</sup>, les pinnules, *sokbetain*<sup>12</sup>, les trous et autres termes semblables. Ils n'en ont pas d'autres instruments de mathématiques. Quant aux problèmes de géométrie, ils s'en desfont assez bien, comme aussi de ceux d'arithmétique, règle de trois, *rebié moutenasebé*<sup>13</sup>, *katuin*<sup>14</sup>, règle de fausse position, algèbre,

1. Oumm, ام
2. Sefthèh, plaque de métal, صفيحه
3. Qouthb, قطب
4. Feres, فرس
5. Enkebout, عنكبوت
6. Ouzad el 'idadèh, عناد العضاة
7. Khatti istiwa, خط استوا
8. Khoutouti mouwadjèhèh, lignes parallèles, خطوط مواجهه
9. Zilal, les ombres, ظلال
10. Asabi', doigts, اصابع
11. Loubneleïn, لبتين
12. Soqbetaïn, سقبتين On peut consulter sur les dénominations des différentes parties de l'astrolabe L. Am. Sédillot, *Mémoire sur les instruments astronomiques des Arabes*, Paris, 1841 ; Morley, *Description of a planispheric astrolabe constructed for Shah Hussein Safawi, King of Persia and now preserved in the British Museum, comprising an account of the astrolabe generally... To which are added concise notices of twelve other astrolabes Eastern and European*, London, 1856. Wœpcke (F.), *Ueber ein in der königlichen Bibliothek zu Berlin befindliches arabisches Astrolabium*, Berlin, 1858, in-4 ; Dorn, *Drei in der K. öffentlichen Bibliothek zu S. Petersburg befindliche astronomische Instrumente mit arabischen Inschriften*, dans les *Mémoires de l'Académie impériale des sciences*, Saint-Petersbourg, 1805 ; Almerico da Schio, *Di due astrolabi in caratteri eufici occidentali trovati in Valdagno (Veneto)*, Venise, 1880.
13. Rebyeh moutenassihèh, رباعيه متناسبه les quatre quantités proportionnelles.
14. Qath'ain, قطعين

calculs de triangles rectilignes et sphériques par les sinus, tangentes, secteur, qu'ils ont encor en degrés, minutes, secondes, et le raïon des sinus total leur estant de 60 parties, ainsi que nous l'avions avant que de Monte Regio nous l'eût calculé au compte de 60,000,000, puis au compte de 10.000,000, l'un et l'autre par nombres entiers.

Ils ont icy les livres de Platon, d'Aristote, d'Avicenne et d'autres anciens, le tout en arabe, qui est à eux comme à nous la langue latine, qu'ils apprennent premièrement, sçavoir le *tesrif*<sup>1</sup> (grammaire), puis le *nahve*<sup>2</sup> (syntaxe), et le *logat*<sup>3</sup> (la signification des mots); mais ils n'apprennent jamais cette langue en proportion pour la pouvoir parler librement, ains de l'entendre en la lisant ainsi que pour l'ordinaire font nos Italiens au respect du latin.

Ils ont la logique, la physique et la théologie; ils ont quatre figures d'argumentation, et au contraire de nous, dans leur argument ils font tousiours passer la mineure pour la majeure, comme leur argument pour prouver le *houdousi dounia*<sup>4</sup> que le monde est dans le temps : *Dounia mouteghaier est, her tché mouteghaier est hades est, pes dounia hades est*<sup>5</sup> (Le monde est changeant, tout ce qui est changeant est temporel, donc le monde est temporel).

Leur manière d'enseigner et de prendre leçon est de choisir qui bon leur semble pour régent, car icy d'enseigner est le supresme degré de l'honneur, les plus grands ne s'en voulant pas priver; et pour ce subject, ils détaillent d'ordinaire plus de bourse que de langue, de science et de sçavoir pour s'acquérir le nom de docteur, là où en France ce mot d'enseigner, qui ne

1. Tesrif, les conjugaisons, تصريف

2. Nahv, la syntaxe, نحو

3. Loughat, la lexicographie, لغات

4. Houdousi dounia, le commencement, l'apparition du monde, حدوث دنیا

5. Dounia mouteghayer est, her tchih mouteghayer est, hadis est, pes dounia hadis est, دنیا متغیر است هرچه متغیر است حدث است بس دنیا حدث است

peust se laver de la dernière injure du monde qui est pédant, n'est pas beaucoup envié pour la gloire ains pour le profit.

Là, M. le docteur est assis sur son derrière comme un tailleur, l'escolier est aussi assis, mais sur ses genoux, par respect; il lit deux ou trois lignes du livre qu'il aura apporté; le docteur luy explique en persien; celui-cy recommence, et ainsi alternativement, l'espace de deux tiers d'heure; que l'escolier ne concevant pas la glose d'Orléans, importune trop son docteur, alors il commencera à l'embrouiller d'un long discours, commençant comme l'on dit, à déduire les deux guerres de Troye par un œuf: l'escolier bien avisé doit acquiescer et mentir en disant: « A présent je conçois fort bien, cela est fort clair. Je ne croy pas que en tout le monde l'on puisse mieux expliquer, et si Aristou venoit au monde, il ne pourroit rendre la chose si claire. » Telles et telles sont les paroles de flatterie, *tilali*<sup>1</sup>, de ces parasites, *kasselis*<sup>2</sup>, lesquelles, estant mises en leur langage naturel, auroient une bien autre énergie. Le maistre qui, comme le pescheur, ne cognoit de meilleurs mots que luy dire qu'il a triomphé et s'est surmonté soy mesme, rend le réciproque à son escolier, et ainsi, comme deux asnes, ils se grattent l'un et l'autre. Cependant l'escolier comme le plus rusé, attrappe tousiours quelque chose de solide comme quelques sols, cabayes et habits que ce maistre luy donne de temps en temps de peur de le perdre.

Un escolier ne se contentera pas d'une leçon sur une sorte de science; en un jour, il fera un pot pourri de logique, de physique, de théologie et de grammaire, ainsi que les maistres, qui se croiroient déshonorés s'ils avoient refusé d'enseigner quelconque science que l'on leur demande, quoy qu'il n'en aient jamais entendu parler; baste, que l'escolier lise! Comme il entend la langue et a un peu plus de science et de babil que son escolier,

1. *Thilaly*, manières douces et flatteuses, طلالی

2. *Kassèh lis*, littéralement, qui lèche les écuelles, parasite, کاسه لیس

il peut toujours assez s'en débrouiller. Ce n'est pas comme, en Occident, là où il faut qu'un professeur, après avoir picouré le sens et l'opinion de tous les bons auteurs, en tire le miel pour nourrir et endoctriner ses étudiants, et est ainsi obligé de s'arrêter à une seule science à la fois, ce qui nous fait réussir au point où est la France pour le présent, la chaire et le barreau nous ayant donné l'avantage sur toutes les nations.

Il faut avouer, pour se servir du terme d'icy, *ezhac ne miton kouzachte* <sup>1</sup> (l'on ne sauroit s'écarter du vrai), que si ces gens icy avoient la foy véritable, qui est le principe des bénédictions du ciel, l'imprimerie comme nous, pour la communication facile de ce que un chacun veut donner au public, l'ordre dans la lecture et la prise des leçons et études et les biens qui suivent d'ordinaire nos gradués, ils pourroient peut estre bien nous égaler, si je ne dis nous surpasser, car ils estudient depuis leur enfance jusques à l'âge décrépit, là où nous autres en France, après nous estre un peu enfarinés dans les classes jusques à l'âge de dix-huit ou vingt ans, et ce par force, car garde quelque affront ou surprise par derrière! nous ne continuons pas à approfondir les sciences comme nous pourrions le faire, si ce n'est peu dont les escripts ravisants sont nos lumières; et quant à la plus part de nos auteurs modernes, ce ne sont que rapines des anciens déguisées et mises en d'autres postures et autres sauces pour donner du goust de nouveauté au lecteur.

Ils ont icy naturellement la veine pour la poésie; leurs vers sont de rythmes, *mouteradef* <sup>2</sup>, comme les nostres en la langue françoise, non par pieds et par longues et breves comme en latin. Ils ont quantité de bons poètes, dont les pointes sont fort bonnes et subtiles.

Ils ont aussi quantité d'historiens, et si anciens que je pense

1. Ez haqq nemi touwan gouzecht, از حق نمی توان گذشت

2. Mouteradif, مترادف

qu'ils en ont qui traitent plus loing que la création de notre premier père Adam, puisque avant son espèce, ils mettent le monde possédé pendant d'infinies années avant luy, par une autre génération à laquelle on a osté ce dépôt à raison de son infidélité dans la cognoissance et recognoissance envers son Créateur et autres tels récits apocryphes qu'il seroit ridicule de rapporter.

Après ces gens cy, nous mettrons les *moulna* de *mektebe* (précepteurs de petites écoles), là où l'on enseigne seulement à lire et escrire. Ceux-cy se font paier par mois et par semaine, de peur de n'avoir rien au bout de l'année. Outre cela, à certains chapitres de l'Alcoran où ils seront arrivés, il y a le *vichony ser ahlié*<sup>1</sup>, commencement des chapitres, le *pul bouria*<sup>2</sup> (l'argent des stores) et autres petites malloutes qui jettent tousiours quelques deniers à ces pauvres pédants dans les petites escolles. Une personne de condition ne laissera pas aller son fils à l'escole, de peur de l'*églomi*, n'expliquons point ce terme, car dans leur logis, ils gardent pour ce subject des précepteurs, et les enfants sont gardés et réservés sans qu'il leur soit permis de sortir jusques à ce qu'ils soient *mouzellef*<sup>3</sup> (ayant le poil qui leur noircisse le menton); s'ils sortent, ils sont accompagnés de chastrés, *cogés*.

Dans les principales mosquées sont des *mouazen* qui, à des heures déterminées comme le soir, le matin, à midy, à minuit, sont obligés de crier *Alla ekber*<sup>4</sup> et autres tels braiemens. Icy ils ne sont pas ponctuels à leurs heures comme dans la Turquie, où par divers grands pulverins de une heure, deux et trois, ils sont réglés au possible.

1. Vichany seri niéh, la pièce d'or donnée pour commencer les versets, وشاقى سرآه. Le mot Vichany désigne une petite pièce d'or de bas aloi qui portait aussi le nom de Heft dèh, هفت ده, parce que sur dix parties elle en avait sept d'alliage.

2. Pouli bourya, بول بوريا, l'argent des nattes. Bouria est le nom d'un roseau employé pour la fabrication des nattes grossières.

3. Mouzellef, مزلف

4. Allahou ekber, Allah est le plus grand, الله أكبر

Voilà donc ce qui regarde icy l'estude et son administration. Vous ne trouverez rien d'approchant à ces grandes et plaisantes Universités d'Europe, à ces académies célèbres où la piété et la science se disputent le prix ; rien de ces beaux rangs de docteurs, de bacheliers, de maistres aux arts, de licentiés aux droicts civil et canonique, ni des privilèges que les princes séculiers pour le temporel leur ont attribués, et les ecclésiastiques dans la communication des bénéfices par le moyen des gradués, qu'en France l'on appelle par ironie les mois des enragés.

Touchant la justice, d'ordinaire en chaque ville, il y a un *kazi* auquel appartient tout le civil, comme de décider les procès à raison des partages et des debtes ; il passe les contracts, les achapts ; il cognoist des mariages et de la repudiation de femmes, *talak*. Ce *kazi* est investi par le *cedre*, excepté dans les grandes villes, où le bon plaisir du roy doit intervenir tant pour le lever d'office que pour l'y installer. Icy la justice ne se passe point par intimés appointés à escrire, par recouvrement de nouvelles pièces et mille autres intrigues qui donnent aux parties le loisir de mourir avant de voir le gain ou la perte de leur procès. Icy, il n'y a point d'avocats qui remonstrent et souliennent le droict des parties, point de greffiers ni de procureurs. Quelqu'un ayant affaire avec un autre s'en va en personne chez le *kazi* se plaindre du tort qu'il luy a faict, et comme l'on dit, le premier coup en vaut deux. Si celuy-cy entend son mestier, il commence par luy graisser la main. Le *kazi* commande à un de ses serviteurs, car il en a quantilé qui n'ont point d'autres gages que telles corvées ; celuy-cy les appelle tous deux le jour que le *kazi* se sied dans une chambre de sa maison pour entendre les parties, car de palais pour ce subject il n'y en a point. Un chacun dit ses raisons ; celuy qui aura fait sonner plus haut quelques ducats aux oreilles de ce Barthole sera le mieux entendu. Un chacun crie et elabaude ; le *kazi* aussi de son costé, qui, ennuyé, ne manquera pas encor de dire quelques injures du país, *goh*

*kourdi*<sup>1</sup> (tu as mangé la plus fine), *ser be divar zedi*<sup>2</sup> (tu l'es cassé la teste contre le mur); enfin, après plusieurs altercations, le *kazi* assis sur son derrière comme un singe, les parties debout, si ce sont gens de néant, ou assis proche de luy s'ils sont un peu plus que du commun, prononce sa sentence que l'on peut dire estre plus que arrest de parlement, car icy il ne se parle point de requestes civiles, ni d'appel.

Pour les ventes et les achapts, l'on les faict faire par un des *moulna* du *mhakemé*<sup>3</sup> (escrivain de la justice), qui sont comme serviteurs de Saint-Innocent et qui sont de la cognoissance du *kazi* et sur lesquels il ne laisse pas encor de tondre le papier de vente et d'achapt, puis les parties se montrent d'accord devant le *kazi*, et le *kazi* en son langage, dit : « Tel bien est-il à toy? — Ouy. — Le vends-tu à un tel? — Ouy. — Es-tu content du prix? — Ouy. — N'as-tu point d'associés en la possession de cela? — Non. » Enfin, il escript son nom au bas, puis mouillant avec la langue un peu le papier et barbouillant d'encre le cachet, qui ne porte que son nom et quelque devise à sa fantaisie, il imprime son bul, puis il le rend à la partie.

Icy, il n'y a point de notaires, point de registres pour les grosses et les minutes. Néanmoins quand c'est quelque chose de conséquence, il y a un livre chez le *kazi* où l'on le transcrit, ce que l'on appelle mettre au *zepte*<sup>4</sup> de peur de perte du papier principal.

Comme l'usure et le prest à intérêt sont défendus par la loy, il y a le *hilé cheraiat*<sup>5</sup> (la finesse de la loy). Celuy qui prestant cent tomans en veut avoir vingt de profit, porte cent tomans devant le *kazi* avec un petit mouchoüer de deux ou trois francs

1. Gouh khourdy, tu as mangé des excréments, کوه خوردی

2. Ser be divar zedy, tu l'es frappé la tête contre la muraille, سر بدیوار زدی

3. Mehkemèh, tribunal du cazy, محکمه

4. Zebthi, action de garder, d'enregistrer, ضبط

5. Hiléhi cheriyèh, subterfuge légal, حيلة شرعية

et dit : « *Mirza* (seigneur), je preste à cet homme là, à me rendre d'icy à un an, cent tomans et ce petit mouchoïer que je veux vendre vingt tomans, aussi à païer dans un an. » Le *kazi* luy demande : « Êtes-vous content de ce prest et de cet achapt? » Il dit ouy. « Dans un an d'icy vous luy serez redevable de cent vingt tomans. » Il respond ouy; alors, l'on faict escrire un papier que le *kazi* signe comme dessus. Voilà comme, assez grossièrement, ils vuident l'explication indéterminée de nos casuistes de ces deux termes *damnum emergens* et *lucrum cessans*.

D'autant que ce *kazi* comme trop surchargé d'affaires ne pourroit pas suffire, l'on a faict une autre justice qui ne luy est pas subalterne, sçavoir :

Le *cheik esloum* (ancien de la loy). Celuy-cy, comme dessus, sans longue estude du code ou du digeste, juge à droicte et à gauche, comme le précédent, et selon que luy ou l'autre aura plus d'accès et de grandeur chez le roy ou le *cedre*, les affaires iront plus de son costé, les parties croyant que leur décision sera plus stable.

Il y a bien encor quelques solliciteurs de procès qui sont créatures du juge, qui plument la perdrix et le chapon, faisant fort les empressés pour conserver et poursuivre le bon droict de l'un et de l'autre.

Le *cedre* encor d'un autre costé, quand bon luy semble, entend les procès, et ny les uns ny les autres ne sont dépendans l'un de l'autre. Chacun est en sa maison, à l'heure qu'il veut, toutefois le matin, en l'habit ordinaire, car de robes de palais, de bonnets quarrés et autres choses extérieures qui, tacitement sont pour advertir les juges, par cet appareil extérieur, qu'ils sont lieutenans du roy et dédiés à qui appartient d'exercer la justice et qu'ils doibvent considérer ce qu'ils font de peur de déshonorer leur chef, si, sous son nom, ils prononcent quelque chose d'injuste; ils n'ont donc que leurs habits ordinaires,

loutefois modestes comme ceux de *moulna*, de couleur blanche ou obscure, et non point éclatante comme les gens d'espée. Icy il n'y a rien de ce bel ordre de nos justices subalternes, de nos sièges royaux et présidiaux, de nos parlements, dont les dépendances et appels des uns aux autres forment de merveilleuses hiérarchies. Mais les pauvres ou plus tost les opiniastres plaideurs en paient la subsistance.

Pour estre *kazi*, *cheik estloun*, juge, etc., cela n'est point attaché à l'obligation d'avoir des lettres de licence des grandes écoles.

Soubs les juges nous pouvons mettre encor les professeurs de médecine, qui icy, d'ordinaire, jugent et exécutent en dernier ressort. Un *talebhelme* (escolier) qui voudra s'adonner à la médecine, prendra, quelque temps, leçon de cette faculté là où bon luy semblera, car icy il n'y a point de Montpellier. Après qu'il aura appris quelque jargon pour endormir le malade, par le moïen de ses amis, il se présentera au premier médecin du roy pour avoir licence d'iceluy de tuer le monde sans en estre repris. Ce nouveau Galien ou Esculape jette les yeux sur le quartier, *mhallé'*, ou canton de la ville qu'il verra le plus destitué d'ouvriers. Il se plante là, estend un petit tapis, met son escriptoire à costé de luy, avec une petite caisse ou armoire contenant des petits pots pleins d'ordures et autres ravauderies. Les femmes, qui en ce pays cy, leur servent par leur concours comme les pies et les geais, à assembler tous les oiseaux d'un país sur les gluaux d'un homme qui, avec un chat-huant attaché sur une tonnelle de rameaux ployés, faict la pipée, vont et viennent et assemblent les chalands. Celuy-cy faict l'entendu, interroge ses patients méthodiquement : « Depuis quel temps estes-vous malade? Dormez-vous? Avez-vous appétit? Quel costé vous faict plus grande douleur? Estes-vous

1. Mahalléh, محله

resserré? » Et cependant il jette des œillades de costé si l'on se met en peine de tirer quelques kasbecquis pour sa consulte, qu'il escript sur deux ou trois petits doigts de papier en quarré. Ses receptes d'ordinaire sont des consommés et bouillons de semences froides, peu de séné et de casse; car pour ces gros remèdes comme rhubarbe, scamonée, antimoine préparé, etc., ils sont trop consciencieux pour tuer avec ces grands cousteaux là, ne sçachant pas s'en servir. Le malade prend son ordonnance, s'en va en ville au premier *attar*<sup>1</sup> (droguiste), et luy présente son billet; l'on luy donne en petites enveloppes toutes les drogues contenues, qui d'ordinaire ne monteront pas à un *besti* ou deux sols et elles paroistront grosses comme la teste. Le malade porte cela à son logis et le faict bouillir comme une potée de choux. Ladécoction faicte, qui sera tousiours de la mesure de un grand pot, il faut que le malade avale tout cela, deubt-il en crever; la panse remplie de ce lavaige, il doibt en rendre quelque chose, à moins de crever, et quand il ne rendroit que de dix un, l'on jugera par les selles que la médecine a bien opéré, car de cela se juge la bonté de la médecine.

Icy grands et petits, pauvres et riches se servent du médecin.

D'autres médecins un peu plus relevés donneront leurs consultations pour l'amour de Dieu, ce semble : mais à costé d'eux, dans leur maison, ils ont leur *attar* (droguiste), qui donne les drogues que le *hakim*<sup>2</sup> (docteur) a ordonnées et il se faict bien paier. A voir ces deux larrons en foire, vous diriez des deux gardes du tripot où jouent les comédiens : le premier qui est à la porte, accable tout le monde de compliments qui ne coustent rien, mais celuy qui est à la porte de la galerie coupe la bourse.

Pour les chirurgiens, *gerrah*<sup>3</sup>, il y en a aussi quantité qui

1. Atthar, droguiste, parfumeur, عطار

2. Hekim, médecin, حكيم

3. Djerrah, جراح

traitent, mais fort mal, les plaies, les contusions et les ruptures. L'on ne treuve icy aucun qui puisse remettre en bon chemin un pauvre garçon qui retourneroit de l'employ faict à Naples. Ils ont des onguents rouges, verds et jausnes, mais non tels que les nostres qui renouvellent les parties charnues du corps humain, les faisant renaistre toutes nouvelles; l'on ne sçait ce que c'est de diaphalma basilicum, unguentum divinum, de Vigo, etc.

Pour la saignée, ce sont les barbiers ou *dellak* qui font ce mestier. Leurs lancettes aiguës comme les flammes des mareschaux de nos païs ne rebouchent pas facilement à raison de leur espaisseur et solidité. La façon de saigner est d'ordinaire le soir : le patient est assis sur ses talons, une fosse est faicte en terre pour recepvoyr le sang; le saigneur luy lie le bras d'une couroye comme les cornes d'un bœuf et frotte un peu la veine qu'il veut saigner, car cognoissant bien *vazilie*<sup>1</sup>, *keifali*<sup>2</sup> et *echel*<sup>3</sup>, la basilique, céphalique et médiane, il enfonce sa lancette; puis le sang sortant, il laisse son patient qui, sans baston, soustient son bras et se promène. De temps en temps, il regarde à la fosse combien elle paroist remplie de sang pour juger de la quantité qu'il en veut tirer; cela faict, il frotte un peu la veine de terre, puis il y applique un peu de coton blanc et bande ce bras avec le mouchouër du patient. Chaque saignée coustera icy douze kasbekis, qui seront cinq ou six doubles ou un sol.

Ces mesmes ouvriers là razent aussi la teste et appliquent les ventouses par cornets, comme l'on faict à Bourbon l'Archambaut. Voilà comment s'exerce la médecine en ce païs, assez grossièrement, car de vouloir estre traictés en hommes par nos physiciens, qui quelquefois passant par ces quartiers, leur feroient suivre une méthode raisonnable, approuvée par la

1. Bassiliq, la veine basilic, باسليق
2. Qeyfal, la veine céphalique, قينفال
3. Ekhel, la veine médiane, اكل

science et par l'expérience, ces bestes cy n'en sont point capables; et si, à l'instant qu'ils ont pris le remède, il n'opère conformément à leur caprice, promptement ils envoient chez celuy du païs, qui donnera du froid où l'autre avoit donné du chaud, et ainsi, par antipéristase de qualités contraires, se faisant là dedans un grand combat, le patient attribue toute cette révolution ou révolte d'humeurs à la bonté de cette dernière drogue. Mesme nos Européens, habitués icy depuis quelques années, se laisseront emporter à ces désordres et apprenant l'impatience des gens du païs, ils se laisseront traicter de la sorte. Ainsi les influences d'un païs naturalisent peu à peu un estrangier. Or, de médecins en Hispan, je croy que l'on trouvera plus de quinze cents; d'*attars* ou droguistes, plus de deux cents; de *dellaks* (saigneurs, barbiers), en nombre infini, un ou deux à chaque quarrefour; de *gerrah*, il y en a peu. Outre ceux-cy, il y a encore des oculistes, *keihhal*<sup>1</sup>. Iceux ne permettent pas que la vieillesse accourcisse la veue, leur mestier est d'éborgner ou d'aveugler les fols qui se mettent entre leurs mains, car de sçavoir tirer une laye, non. Plusieurs poudres qu'ils soufflent dans l'œil, comme caustiques bruslent les tuniques et enfin font du mortier un roc et une muraille; là-dessus pour empêcher le raïon optique de passer désormais, ils se servent comme d'une petite seringue dont le canon est en forme triangulaire : à costé et vers les extrémités est un petit trou. Ils l'appliquent sur les deux contus pour les descharger, ce disent-ils, des humidités superflues. Ils tirent le baston, et par attraction, l'eau de l'œil entre dedans ce canal. Voilà l'opération de nostre oculiste, et ceux-cy sont encor plus ignares que les trois autres, qui, comme les maladies sont d'ordinaire chroniques, suffisent passablement pour le païs.

Touchant la chambre des comptes, *defter kroné*, c'est un

1. Kehhal, oculiste, كحل

divan et lieu particulier où s'assemblent tous les officiers touchant les finances, tailles et deniers du roy. Là, le premier s'appelle *Mestcouphi et memalek*<sup>1</sup>, comme appréciateur des possessions ; le second est le *nazer* (voyant). Le *daroga*, prévost et autres tels égratigne-papier qui, selon son ordre, a plus ou moins d'entrée dans ces offices qui tous dependent du roy, et outre qu'ils sont bien païés, encor d'ordinaire, comme les meuniers, ils se paient à mesme le sac. Là, de toutes parts du royaume, sont envoïés les mémoires et taux des tailles, *ckragat*<sup>2</sup>, des revenus, *egarèh*<sup>3</sup> et autres biens du roy, et ce par les *vizirs* et rentiers, qui sont sur les lieux dans les provinces à mesnager le domaine du roy. Ceux-cy chaque an, après avoir faict l'estimation mandent : un tel ou tel villageois ou rentier, doit tant au compte du roy. L'on assemble tous ces papiers de debtes, puis comme ils ont le roole des paies, *dunlogue*<sup>4</sup>, que le roy donne tant aux officiers de sa maison que à sa milice, ils leur baillent ces papiers en main pour s'aller faire païer sur les lieux, suivant ce qui leur est deu. Or, d'autant comme ces lieux là sont d'ordinaire escorchés, et mesme que toute la paie d'un pauvre officier ne s'attribue pas dans un même endroit et que, pour l'aller recevoir, avant que d'arriver là, la moitié seroit mangée, ces gens icy sont contraincts de vendre leur salaire en papier à de certains égrillats que l'on dit ici *thahsildar*<sup>5</sup> (ramasseurs de rentes), et ce au denier raccourcy ; car, comme ces officiers icy ont besoin de deniers comptant, ils sont bien aises de treuver une partie de leur paie et de la prendre de la main de ces *thahsildar*, qui risquent aussi, car peut estre estant arrivés dans les villages,

1. Moustaufy oul memalik, administrateur des provinces, مستوفى الممالك

2. Ikhradjat, revenus que l'on tire d'un domaine, dépenses, اخراجات

3. Idjarèh, somme que l'on perçoit d'un loyer, اجاره.

4. Donlouq, argent destiné à payer les chausses, les vêtements, solde, طونلق  
Ce mot est turc.

5. Tahsildar, percepteur, collecteur des impôts, محصيلدار

le païsan débiteur aura tiré païs. Voilà comment tous les officiers de Perse ne retirent pas quelquefois les deux tiers de leur paie ordinaire, particulièrement les pauvres et petits officiers qui n'ont pas le crédit au *defter kroné* de se faire assigner leur paie sur un bon et proche poulailler, comme le font les grands qui, au lieu d'y perdre y gagnent; car ils envoient là de leurs esclaves qui serrent les pouces au pauvre villageois, et par droict sur la dette, prennent de dix un pour eux, puis au tour du baston quelque autre chose qu'ils rapinent, et ainsi apportent le *helal* (permis) à leur maistre et le *harom* (défendu) est pour leur peine.

L'escripiture du *defter kroné* est d'ordinaire une grande lettre bastarde allongée en faucille et il n'y a presque que ceux qui sont de cet office qui la puissent lire.

#### *Des personnes de main*

Le discours des personnes de l'espée et de plume parachevé, celui de la main doibt suivre par nécessité, puisque sans son action, les deux précédens sont pièces d'escart.

Les premiers et plus célèbres sont les marchands, qui ont tousiours la main employée à vendre ou à achepter, à compter, à recepvoir et à distribuer. Les principales factureries d'icy sont les toiles qui viennent des Indes, et des marchands forains les acheptent icy pour les transporter par toute la Turquie, la Tartarie et la Perse. Les plus grands négociateurs de cette marchandise sont les Indiens, appelés icy Hindou ou Moultou<sup>1</sup>,

1. Moultony, originaire du Moulton, مولتانى. Moulton, situé dans le Pendjab, était autrefois une ville très commerçante. Elle fut conquise par les musulmans commandés par Mohammed ibn Qassim à la fin du viii<sup>e</sup> siècle de notre ère. Sultan Mahmoud le Ghaznévide s'en empara au commencement du xi<sup>e</sup> siècle, et Tamerlan s'en rendit maître à la fin du xiv<sup>e</sup>. Les Sikhs en firent la conquête dans les premières années de ce siècle.

On peut consulter sur Moulton : Elphinstone, *An account of the Kingdom of Cabul and its dependencies in Persia*, London, 1819. Alex. Burnes, *Voyages de l'embouchure de l'Indus à Lahor, Caboul, Balkh et à Boukhara*, Paris, 1835; et Ch. Masson, *Narrative of various journeys in Balochistan, Afghanistan and the Panjab*, Londres, 1842, tom. 1<sup>er</sup>, pages 394-398.

et beaucoup de Persiens. Ces marchands, la loy les appelle *bazzaze*<sup>1</sup>. Ce sont ces toiles-là que les Hollandois prennent vers Golconda; ils chargent leurs vaisseaux des plus fines, les mènent et transportent par mer en tout l'Occident, en les faisant passer pour toile de Hollande et baptiste, comme estant faictes de lin, quoyque elles ne soient faictes que de coton, estant assez difficile de discerner les unes des autres, particulièrement quand la toile est trop fine, car pour de grosse toile de chanvre ou de gros lin, il n'y a point de difficulté.

Outre ce trafic, il y a les soyes, *abrichon*<sup>2</sup>, qui se produisent et se recueillent dans le pays du Guilan, contrée de Perse très aquatique, marescageuse et proche vers la mer Caspie. Les Arméniens d'ordinaire font ce trafic et les transportent par la Turquie à Smyrne et à Alep; puis par la mer Méditerranée, ils les portent à Venise et Ligourne, et de là rapportent de l'argent net, le tout en piastres ou escus d'or et sequins; d'autres rapportent des perles fausses de compte, *taclidi*<sup>3</sup>, des miroüers, *ainés*<sup>4</sup>, et telles autres denrées de Venise, des lunettes, *ainak*<sup>5</sup>, des mouchettes, des chapelets de verre, du corail, *mergoun*<sup>6</sup>, de l'ambre jausne, des verres colorés pour faire des vitres, en quoy ils treuvoient autrefois un grandissime profit, et ce depuis le temps de Chabbas, qui estoit contemporain du roy Henry le Grand, roy de France. Car, comme dans ce temps, le Turc avoit une armée puissante, il eut le dessein de conquérir la Perse; il s'en vint du costé d'Arzeron, prit Erivan et tous les lieux adjacens. Chabbas, voyant ce grand feu qui prenoit au coin de la forest, pensa n'y avoir d'autre moïen de l'anéantir qu'en lui ostant toute sorte de

1. Bezzaz, marchand d'étoffes, بزاز.

2. Ibrichoun, soie, ابريشم.

3. Taqlidy, objet imité, contrefaçon, تقلیدی.

4. Aynèh, miroir, آینه.

5. Eynek, lunettes, عینک.

6. Merdjan, corail, مرجان.

matière combustible. Donc, ce grand politique commença à tirer de ces costés là tous les habitans, qui estoient pour l'ordinaire tous pauvres gens, laboureurs de terre et Arméniens; il enleva les hommes, les femmes, les enfans et les bestiaux, et ne laissa rien de ce qui peut se charger sur chameaux, chevaux, mules et asnes, et ainsi il amena de toute cette populace la plus grande part à Hispan; il les logea dans divers cantons, aucuns dans la ville, aucuns aux faubourgs, qui icy ont encor retenu le nom d'où ils avoient esté pris, car les habitans amenés de l'ancienne ville de Julpha, Chabbas leur donna des terres de l'autre costé du fleuve, et là ayant basti comme une petite ville, l'on l'a nommée et elle se nomme encor *Julpha*. Les habitans de l'ancien Erivan furent logés dans la ville proche de la forteresse, là où il y avoit quantité de champs et de terres labourables. Cette contrée ou quartier fut nommée Erivan. D'autres, mais ramassés de divers lieux, furent mis hors de la ville en un grand faubourg, par delà la forteresse, appelé Serabana<sup>1</sup>. D'aucuns s'appelloient Tebrisi comme venus de Tauris, Nakchivani comme venus de Nakchivan. D'autres furent mis au-dessus la maison du roy hors la ville, appelée *Chamsabat*, d'autres en *Abbasabat*. D'autres en quantité furent transportés dans le Mazenderon vers la mer Caspie, qui a un très mauvais air à cause de la quantité de serpens, de grenouilles, d'aspics, de tortues, de crapauds et autres bestes aquatiques qui vivent à leur aise le long de l'hiver dans ces marais et eaux croupies; mais venant l'esté, lorsque tout se dessèche, ces animaux viennent à mourir pour la plupart, et ils infectent et empoisonnent l'air, de sorte que les habitans en ce país sont de couleur jausne et deffaicts comme des morts déterrés. En ce país là, les chairs des sangliers, des cerfs, des chevreuils, qui en regorge, les canards, oyes et autres tels oiseaux

1. Seraban me parait être la corruption des deux mots سر خجیان, *Seri Kheiban*, le commencement de la chaussée, ou سریابان, *Seri Biaban*, le commencement du désert.

aquatiques qui obscurcissent l'air dans leur vol, sont sans goust et insipides; — enfin, c'est une terre qui dévore ses habitans, de sorte que de quelque trente mille familles d'Arméniens que le roy Chabbas y transporta, à peine s'en peust-il à présent compter douze cents, qui, de jour en jour, se vont se réduisant à néant, ainsi que m'a dit leur évesque appellé Isaac Vertabiete, qui luy-mesme, pour ce subject, s'est retiré de ce lieu, comme un véritable pasteur arménien à qui sa peau est plus chère que celle de ses brebis, contre la pratique du bon pasteur de l'Évangile.

Pour en revenir à notre discours, Chabbas qui se disoit et estoit en effect le père des Arméniens, leur donna des soyes du Guilan avec de l'argent et les envoya trafiquer çà et là. Ceux de Julpha prospérèrent, ceux de Serabana firent de cent sols onze lb. Chabbas leur remit l'intérest de son argent pour quelques années. Enfin, les Julphaliens avec ces avances du roy se sont faicts marchands. Or, dans ce temps là, la marchandise étoit dans sa plus grande vogue, le trafic eschauffé et le profit immense. L'on a veu deux filées de perles de compte fausses que dans Venise ils acheptoient deux ou trois f., les avoir vendues icy trente ou quarante francs, et à présent le prix s'estant diminué, on en donne en Hispan pour presque rien. Ainsi les Julphaliens estoient venus à des richesses immenses : l'on a veu un *Coage* qui a faict bastir la plus grande église à ses dépens proche du *Maidon*<sup>1</sup>. De boucher qu'il estoit en Erivan, il avoit amassé vingt-trois ou vingt-quatre mille tomans, qui sont de nostre monnoye neuf cent soixante mille francs. Qui avoit vingt mille tomans, qui dix mille. Depuis ce temps là, ils ne font que diminuer, et comme limaçons, ils mangent peu à peu leur glaire jusqu'à ce qu'ils soient devenus secs, d'où ils ne sont pas tantost bien loing, à raison du procédé de la loy des Mores,

1. On trouve dans les *Voyages* de Chardin, t. II, p. 19 et suiv., de l'édition d'Amsterdam, 1735, une description fort détaillée du Meidani ehâh ou place royale d'Ispahan.

que quiconque des chrétiens se fera More, tout le bien de ses parents luy appartient absolument, nonobstant qu'il ait des enfans héritiers, ce qui faict qu'ils se défilent par là pour conserver leurs biens et se redimer de la vexation avec laquelle peu à peu le siècle les porte, comme le successeur de Pharaon, qui ne se souvenoit plus de Joseph ni du bien que son païs en avoit receu. Une partie aussi de ces Arméniens, de leur propre volonté, se font Mores, et ce à raison de quelques procès qu'ils veulent gagner, de debtes qu'ils veulent flamber, d'héritages de leurs parens qu'ils veulent engloutir. Ainsi cette nation dépérit tous les jours, les Mores se montrant ennemis mortels du christianisme.

Depuis trois ou quatre années, par commandement du roy, tous les Arméniens qui estoient logés en ville à Serabana, à Chamsabat, à Abbasabat, et à Gebrabat, ont eu ordre de se retirer et de vendre leurs maisons. Le roy leur a faict distribuer des terres un peu au-dessus de Julpha, lieu distant d'icy de une heure et demie de chemin. La raison de cette transmigration apparente est que le roy leur a cent et cent fois faict deffense, *kourouk*, de vendre du vin aux Mores, leur permettant d'en faire et de le vendre seulement aux chrétiens; tant de fois il leur a faict rompre toutes leurs jarres, *gomrèh*, pour les faire par force observer ses commandemens et il n'a jamais pu venir à bout de cette canaille affriponnée à tenir taverne, et ensuite de Bacchus, de Vénus; enfin le roy les a faict vider hors de la ville.

Le zèle de religion s'y est encor meslé; car premièrement ceux de Chamsabat estoient logés au-dessus de la maison du roy hors la ville, sur un grand canal d'eau qui, de droicture, s'en va dans la maison du roy. Un *moulna* zélote dit au roy que les chrétiens se lavoient dans cette eau, qu'ils y lavoient leurs hardes, et leurs jarres de vin, que cette eau estoit *neges* (pollue), et que l'on ne pouvoit pas désormais faire avec cette eau aucune purification qui fust légale selon le commandement de la loy. Le roy entendit les raisons de ce barakin; les grands qui sont logés

aussi en Chamsabat, sur l'espérance de prendre chacun un petit morceau de ces terres et les maisons des chrestiens expulsés, poussèrent à la roue; enfin le roy leur commanda un bransle de sortie.

En outre, comme les Mores disent leur estre d'obligation de ne point permettre aux églises des chrestiens l'usage des cloches et autres tels bruits qui puissent arriver jusques au lieu où sont les demeures des Mahométans, les Arméniens qui estoient logés aux faubourgs et avoient là plusieurs églises, où, pour appeller le peuple au service, ils ont une grande planche de bois sec sur laquelle ils frappent avec un gros marteau de bois et font un tel tintamarre que le bruit s'en porte fort loing, les zélotes de la loy voyant cette ouverture que, pour considération de ces eaux pollues par les chrestiens l'on les avoit faict dénicher, ils pensèrent que pour raison de ce son *harom* (défendu) dans la loy, l'on pourroit obtenir le mesme. Enfin, ils en sont venus à bout et ils ont logé tous ces pauvres chrestiens si loin de la ville en laquelle ils gagnent leur vie, qui d'une façon, qui de l'autre, qu'ils n'y sçauroient retourner que en perdant toute la journée à venir le matin et s'en retourner le soir, ce qui faict que toute cette populace d'Arméniens se réduit, à veue d'œil, à néant en passant au mahomélisme et en s'enfuyant de çà et de là.

Touchant donc l'avance que Chabbas fit aux Arméniens en ne leur redemandant son capital que après plusieurs années, leur donnant l'intérest, ceux de Julpha, comme nous avons dit, firent profiter le talent; ceux de Serabana, qui sont de vrais *toulongi*<sup>1</sup> (gens de néant), mangèrent une partie du bien du roy, et lorsque le terme fut venu, et que l'on les pressa de payer, ils furent bien empeschés. Les Augustins Portugois, en ce temps que leurs conquestes et trafic dans les Indes florissoient, avoient de grandes aumosnes à faire; ils jugèrent icelles estre bien em-

1. Dolandjy, vaurien, fourbe, طولانجی . Ce mot est turc.

ployées si l'on acquittoit ces chrestiens, à la charge pour eux de faire profession de la foy apostolique et romaine, ce qu'ils firent facilement. Chabbas, contre son espérance, se voyant païé en belle monnoye, leur demanda qui leur avoit donné de l'argent; ayant entendu le procédé, il dit que si pour de l'argent l'on changeoit de religion, il vouloit que l'on prist la sienne, son argent estant aussi bon que celui des Francs. Ce faict, il contraignit la pluspart par force à estre Mores, et il les fit tailler (*sonnet*)<sup>1</sup>. Depuis, la pluspart sont retournés à l'église, et depuis ce temps là, ils n'ont faict que vivoter, partie à vendre du vin, partie à d'autres telles coionneries qui les ont tousiours tenus en la bassesse, jusques à ce dernier coup que l'on les a escartés de la ville qui estoit le principal entretien de ces misérables; s'ils sont traictés de la sorte, ils ne le méritent que trop.

Un autre trafic est encor celui des espiceries, que la compagnie Hollandoise apporte aux Bender sans païer aucun droict, s'estant obligée de prendre par an tant de soye du roy à tel prix, un peu plus cher que au marché, pour compenser ces douanes, *ouchour*<sup>2</sup>. Ils en prennent, chaque an, le moins qu'ils peuvent; aussi c'est la vérité que la Perse ne leur sçachant fournir par an au compte du roy ce qu'ils avoient arrêté par leur contrat, ils emportent le prix de leurs denrées en argent monnoyé.

Un autre trafic est celui des toiles d'or, d'argent faictes à Hispan, *zerbaft*<sup>3</sup>, faictes par figures de soye, comme à haute lice, en quoy l'on travaille icy en Hispan à merveille avec peu d'instrumens; quatre picquets emmanchés l'un dans l'autre suffisent, car icy tous les ouvriers travaillent avec peu de frais. Toutes ces estoffes avoient cy devant un grand cours et se vendoient bien aux Indes. A présent qu'il y a deffense d'orner de ces estoffes les pelenquis ordinairement aux Indes, ce trafic est fort anéanti. Tel

1. Sounnet, circoncision, سنت

2. 'Ouchr, عشر, au pl. عشور, impôt du dixième, dime, taxe.

3. Zerbaft, brocard, زربفت

*charbafé*<sup>1</sup>, ouvrier, qui avoit vingt et trente *destega*<sup>2</sup> (ouvroïers), n'en peut pas garder deux ou trois, et avec cela ils n'ont pas de l'eau à boire. La plus part de ces ouvriers se sont mis à tisser de la toile, *joula*<sup>3</sup>, ou des taffetas.

L'on trafique encor de tapis de Turquie, qui se font icy fort beaux et qui se transportent hors le pais. Mais cecy ne donne pas un grand denier. L'on avoit commencé à tirer des laines fines grises, appelées icy *teftik*, du païs kourde, de Kirman et de Yezde pour faire et feutrer des chapeaux en Occident. La cherté s'y fourroit estrangement, mais à présent l'on n'y treuve pas son compte, ces laines estant de leur nature trop molles ne se peuvent fouler et durcir pour tenir les-bords d'un chapeau en estat, sans baler l'oreille.

L'on apporte icy des draps d'Angleterre, mais à présent c'est à perte sur le principal, car ces gens icy se contentent d'estre vestus, comme les moulins à vent, de toiles, quoy que plus fines, peintes, colorées et bigarrées de variétés de fleurs, un chacun selon sa condition, l'usage n'estant d'employer du drap d'Angleterre que pour quelque justaucorps *kourdi*, et bas de chausse, *chakchour*, qu'ils font d'une même largeur, tout d'une pièce, comme la jambe d'un chien. Les Turcsq's l'entendent mieux que ces gens icy, car ils se font de bons *dolimans*<sup>4</sup> (vestes longues de drap qui les couvrent de pied en cap), et cecy dure un long temps, comme les pourpoints de buffle et de chamois, de nos septentrionaux; icy, pour se vestir il faut de ces toiles fines et à moins d'en changer souvent, l'on est incontinent tout déchiré et sali. De faire laver ces *cabaies*, cela sent le valet.

Icy, il se fait encor trafic de turquoises, *phérousé*<sup>5</sup>, à cause

1. Che'erbas, tisserand, شعرباف
2. Destgah, métier, دستگاه
3. Tchoula ou Tchoulwary, جلوارى جولا
4. Dolama, veste de drap portée par les jannissaires, طولامه
5. Firouzèh, la turquoise, فیروزه. Les turquoises ne proviennent point de Firouz Kouh, comme le prétend le P. Raphaël. « La turquoise, dit Tavernier, ne se trouve

qu'elles se prennent en une montagne appelée Phirouzkou, vers la mer Caspie, tirant vers les Kolmaqs.

Il se trafique encor de perles, *mourvarid*<sup>1</sup>, lesquelles se peschent dans l'isle de Bahren, qui appartient aux Persiens, qui l'ont prise sur les Portugois et pour avoir la paix, iceux laissent pescher paisiblement ces *margoullodoros*<sup>2</sup>. La Perse a faict contract de leur donner la moitié de la douane du Bender Congo en Perse, de plus, quelques chevaux par chaque an. Mais à présent que les Portugois n'ont plus de force sur ces costes, l'on se moque d'eux et l'on ne veut plus rien leur donner, si ce n'est quelque peu de chose, et encor à la faveur de mille prières et bassesses qu'il leur faut faire.

Pour les diamans, ils viennent du Golconda aux Indes. Les pescheurs de perles et les chercheurs de diamans sont les plus pauvres et misérables conditions d'hommes du monde, ils gagnent à peine du pain tout sec.

Pour les perles, la saison venue, un riche marchand mettra en mer quantité de barquettes; ces pauvres pescheurs ramassent les conques, *sedef*<sup>3</sup>; puis en ayant faict des monceaux, ils les laissent pourrir; puis ils les ouvrent au hasard de rencontrer ou

que dans la Perse et se tire de deux mines; l'une qu'on appelle vieille roche, à trois journées de Meched, tirant au nord-ouest, près d'un gros bourg nommé Nichabour: l'autre que l'on nomme la nouvelle, qui en est à cinq journées. Celles de la nouvelle sont d'un mauvais bleu tirant sur le blanc et peu estimées, et l'on en prend de celles-là autant qu'on en veut pour peu d'argent. Mais depuis plusieurs années, le roy de Perse défend de fouiller dans la vieille pour tout autre que pour lui... » *Voyages*, t. II, p. 358.

1. Mourvarid, perle, مرواريد

2. Mergulhador est le mot portugais signifiant plongeur.

3. Sedef, coquille, écaille, صدف

« Il y a une pescherie de perles autour de l'isle de Bahren dans le golfe Persique. Elle appartient au roy de Perse et il y a une bonne forteresse où il entretient une garnison de trois cens hommes... Pendant que les Portugois tenoient Ormus et Mascate, chaque terate ou barque qui alloit pescher estoit obligée de prendre d'eux un passeport qui coustoit quinze abbassis et ils tenoient toujours là plusieurs brigantins pour couler à fond celles qui n'en avoient pas voulu prendre. Mais depuis que les Arabes ont repris Mascate et que les Portugois ne sont plus forts sur le golfe, chaque homme qui va pescher paye seulement au Roy de Perse cinq ab-

de la semence de perles ou quelque grosse perle bien formée qui soit de grande valeur, et encor il faut bien la cacher, car garde que les gens du roy en ayant quelque nouvelle, ne la prennent pour le roy. Peut-estre aussi que les ouvreurs pourront bien la cacher et en frustrer le maistre, car la conscience icy est marchandise fort courante.

Touchant les diamans, un riche marchand prendra vers Golconda tant de terre en quarré, puis il assemblera quantité de ces pauvres Indiens, leur fera faire des puits çà et là, et ce de la profondeur de six ou sept pieds, non plus, car plus bas il n'y a rien. La terre qui en sort, est passée au crible, *cavé*<sup>1</sup>, et, peut-estre se trouvera-t-il quelque chose de bon, peut-estre rien, et si le marchand estant présent n'a tous les yeux d'Argus, ces ouvriers, voyant le petit morceau de terre seiche dans lequel ils jugent estre le diamant, le jettent aussi subitement dans la bouche que font nos joueurs de gobelets en France. Or, peut estre que ces puits que fera fouir ce marchand auront esté ouverts et recomblés d'un temps immémorial, et cependant, la pie ne sera plus au nid.

De Pegu viennent icy les rubis, *yakout*<sup>2</sup>; d'Occident viennent les émeraudes, *zouroud*<sup>3</sup>; de la Tartarie, la pierre d'azur, *ladjiverde*<sup>4</sup>. Depuis peu, ils ont trouvé icy en Perse, vers Yezde, une

bassis, soit que sa pesche soit bonne, soit qu'il ne trouve rien. Le marchand donne aussi au Roy quelque peu de chose de chaque millier d'huitres.

« La seconde pescherie de perles est vis-à-vis de Bahren sur la coste de l'Arabie Heureuse, proche de la ville de Catifa, qui appartient à un prince arabe avec toute la contrée d'alentour. Toutes ces perles qui se peschent dans ces lieux-là se vendent la plus part aux Indes, parce que les Indiens ne sont pas si difficiles que nous, tout y passe aisément, les baroques aussi bien que les rondes et chaque chose à son prix, on se défait de tout. Il s'en porte quelques-unes à Balsara. Celles qui vont en Perse et en Moscovie se rendent au Bander Congo à deux journées d'Ormus ». Tavernier, *Voyages*, t. II, p. 360-361.

1. Kavèh, كاوه

2. Yaqout, ياقوت

3. Zoumourroud, زمرد

4. Ladjiverd, lapis lazuli, لاجورد

espèce de pierre bleue qu'ils ont fait pulvériser à la façon de l'azur d'outre-mer; elle rend une couleur approchant de l'azur, mais employée, elle revient vers le verd, et s'en va par escailles comme de la boue appliquée. Nonobstant, le roy a fait commandement de se servir de cet azur persien et deffense d'employer de celuy de Tartarie.

La rhubarbe vient de Tartarie; l'on l'appelle *rivende*<sup>1</sup>.

Voilà tous les principaux trafics de Perse qui occupent tous les grands marchands, dont le chef s'appelle *Melik el tuggar*<sup>2</sup> (roy des marchands).

Les marchés ne se font icy d'ordinaire que par l'entremise des *dellal*<sup>3</sup> (couratores). Le vendeur et achepteur présents, le *dellal* fait l'entremetteur, hausse le prix d'un costé, le baisse de l'autre pour les faire convenir du prix, car s'ils ne s'accordent, peine de vilain n'est point comptée; si la vente se fait, il a son droit de tant par cent.

C'est pourquoy à perte ou à gain, il fait son possible pour que la marchandise soit vendue. La façon de procéder est que le *dellal* prenant la main d'une des parties et la couvrant de son *chal*<sup>4</sup> (ceinture), pour que l'autre partie ne voye rien de ce qui se passe, luy pince les doigts en certains lieux, qui sont caractères cogneus entre eux, sçavoir qu'il faut donner tant et tant. L'autre

1. Rivend, rhubarbe, ريويد. On n'avait à la fin du xvne siècle aucune donnée certaine sur le pays qui produit la rhubarbe. « Il est étonnant, dit Savary des Brulons, vu le commerce considérable qui se fait en France de cette drogue qu'on y connoisse si peu le véritable lieu où croist la plante qui produit et nourrit cette racine: les uns disent qu'elle vient dans le royaume de Boutan aux extrémités de l'Inde, les autres disent qu'on la trouve dans les provinces de Xensi et de Suchen dans la Chine, d'où elle passe en Turquie par le moyen des marchands du Tibet et du Mogol et de là en France par les négocians de Marseille: d'autres la font naître sur les confins de la Moscovie, d'autres seulement dans la Perse. »

*Dictionnaire universel du commerce*, Paris, 1748, t. III, col. 1264.

2. Melik et toudjar ملك التجار

3. Dellal, courtier, دلال

4. Châl, شال

dit non, *valla ne midchem*<sup>1</sup> (par Dieu, je n'en donnerai pas tant). L'autre le repince ailleurs pour hausser ou baisser le prix. Vous diriez que leurs doigts sont un clavier d'épinette, dont en touchant quelque marche, l'on luy faict sonner le ton que l'on désire. Ils continueront quelque temps cette pince-morille alternati-  
vement jusques à ce qu'ils s'accordent sur le prix.

Mentir, jurer et se dédire, apporter le privilège des Normands, lesquels n'ont que vingt-quatre heures seulement, mais qui icy est sans limite, cela est l'ordinaire. Il n'y a point d'autre raison sinon que, *Makboun choudem*<sup>2</sup> (j'ay esté trompé), *Cheraïa noxon ne mi fermaied*<sup>3</sup> (la loy ne commande la perte d'aucun). Il n'y a point de parole assurée et arrestée, car fausser sa foy, se parjurer, c'est icy chose commune. Aussi un homme quelque honneste qu'il soit, ne prendra point en mauvaise part d'entendre que l'on luy dise, *droug goufti*<sup>4</sup> (tu as menti). De tromperies dans la marchandise à revendre, le proverbe de Hispan estant *ab ba ab kati mikonende*<sup>5</sup> (les Persans pour vendre de l'eau mesleront de l'eau avec), c'est-à-dire que ils altèrent tout. Il n'y a marchand qui vend à balance qui n'aye une pierre pour peser en acheptant et une autre pierre pour vendre, l'une et l'autre différentes du juste poids ; avec cela, ils ont la main adroicte pour donner le tour à la balance. D'aucuns laissent traîner d'un des bassins une petite corde à terre et mettent le pied dessus, particulière-  
ment en vendant choses grossières comme bled, charbon, bois, raves ou choux.

Un marchand acheptera vostre marchandise à païer à tel terme. Durant ce temps, il vendra la marchandise à profit s'il

1. Wallah nemy dehem, والله نيمى دهم

2. Maghiboun choudem, مغبون شدم

3. Cher'yat noqan nemy fermaied, شريعت نقصان نيمى فرمايد

4. Dourough goufti, دروغ گفتى

5. Âb ba âb qaty mykounend, ils mêlangent de l'eau avec de l'eau, آب با آب قاتى ميکنند

peut, et le terme venu s'il ne peut pas fourber et vous faire attendre, il vous paiera ; s'il n'a peu vendre cette marchandise en y trouvant bon profit, au bout du temps, il vous rendra la marchandise au lieu d'argent, disant qu'elle est trop chère. Encor on est bien heureux de la retrouver en son entier et de la reprendre en cet estat, de peur de n'avoir ny l'un ny l'autre.

La Perse est comme un grand caravanséra qui n'a que deux portes, l'une du costé de la Turquie par laquelle entre l'argent qui vient d'Occident ; ce sont piastres qui viennent du Nouveau Monde en Espagne, de là en France par la Bretagne ; passant la France par Marseille, elles sortent pour entrer en Turquie, puis elles viennent icy, où l'on les faict refondre pour les mettre en *abbassis*, qui est monnoye comme d'un teston ou quart d'escu. Aucuns portent leurs piastres entières jusques aux Indes, et là ces noirs ne se fient pas à une pierre de touche, ils les cassent en deux ; si elles sont bonnes, ils les prennent, sinon ils vous en rendent les pièces. Les faux monnoyeurs ne manquent point icy. Ils peuvent faire passer leurs jetons blanchis un à un, car l'argent qui paroist neuf et bien blanc précipite le marchand de vendre ; mais en grosse somme, il est impossible, car ils pèsent tout, et les Bagnanes descouvriront plus tost un *abbasi* faulx entre mille qu'un chien couchant ne lève une compagnie de perdrix en un champ descouvert, tant ils sont habiles *serraf*<sup>1</sup> (essayeur de monnoye).

L'autre porte de sortie est le Bender Abassi ou Kommoron sur le Sinus Persicus pour aller aux Indes, à Surrat, où se va décharger tout l'argent de l'univers, et de là, comme tombé dans un gouffre, il n'en ressort plus ; car il ne tourne pas à compte de rapporter de là de l'argent monnoyé, puisque l'employant là en marchandises, l'on gagne jusques en Perse quelques cinq à six par cent. La richesse de la Perse n'est donc que comme l'hu-

1. Serraf, changeur, banquier, صرافى

midité de l'eau qui s'attache aux canaux cependant qu'elle passe pour aller se descharger dans son bassin; bien que cet argent passe pour quelques menues denrées, il reste quelque peu de chose sur le país. Mesme les *kams*, gouverneurs de provinces aux lieux de leur demeure, amusent les *caflés*<sup>1</sup> ou caravannes; ils les font séjourner plus qu'il ne faudroit, sous apparence de faire caresse au *caravanbachi*<sup>2</sup> (chef de la caravanne), comme aussi aux principaux; ils leur font quelques festes, et tout cela affin que, durant ce séjour, leurs subjects en vendant quelques potées de lait, des fourrages, des pailles et orges, ramassent quelques piastres, que ensuite ils savent fort bien retirer de leurs mains.

Le bon argent qui est neuf et sans alliage est choisi et trié par ces Indiens qui, jour et nuit n'ont point d'autre occupation que de le passer au trébuchet et sur la pierre de touche, et sans la philosophie d'Archimède<sup>3</sup> pour découvrir l'alliage des couronnes d'or, ils viendront naturellement à découvrir le billon de la monnoye. Ils envoient tout le meilleur en leur país; quant au *havai*<sup>4</sup>, qui est vieille monnoye effacée, escorchée à moilié, rouge comme chair de pie, cela ne sort point de Perse; qui la refuse, qui la prend plutôt par peur de ne rien avoir du tout; de sorte que, de jour en jour, l'argent se rend très rare en Hispan; toutes sortes de marchandises estrangères diminuent de prix, les dépenses sont grandes et par tout, la pauvreté se loge comme étiquettes sans fourriers.

Les Juifs, qui par tout l'univers sont camarades de l'apostre

1. Qafiléh, قافلہ

2. Karavanbachi, کاروانباشی

3. On peut consulter sur ce fait, outre les écrivains de l'antiquité, le chapitre de P. Mexia : « D'une subtile invention, que trouva Archimèdes pour cognoistre combien un orfèvre avoit meslé d'argent en une couronne d'or sans que pour le cognoistre, la couronne fut brisée, ny endommagée. » *Les dernières leçons de Pierre Messir gentilhomme de Séville*, etc. Tournon, 1616, p. 334-336.

4. Hevay, léger comme l'air, هوائی

d'Escart comme de sa nation, sont ici pauvres, cancrés, et nonobstant que, en quelques cantons de la Perse, l'on les aye fait Mores ils fréquentent tousiours la synagogue en cachette, et font leurs festes et leurs pasques. Leur exercice icy le plus relevé est d'estre *dellal* (censar) en quoy ils réussissent mieux que les Mores, car ils sont plus capables d'essuyer toute sorte d'affronts que aucune autre nation. Plusieurs d'iceux sont lapidaires ou plustost émouleurs de pierres à fuzil, *hakkat*<sup>1</sup>; d'autres, ramasseurs de guenilles, *pilever*<sup>2</sup> (frippier). De ce dernier mestier sont les plus belles boutiques, parées d'ordinaire comme celles de nos marchands, après le retour de la foire de Guibray. Là, vous voyez infinis justeaucorps de toile d'or, d'argent de nos *kazelbach* en vente, infinies serviettes, *mendil*<sup>3</sup>, ceintures, *tcheharguezi*, et autres meubles de nos messieurs Persiens pendus au croc pour être vendus à moitié de ce qu'ils les avoient acheptés en leur abondance, le frippier frippant l'autre partie.

Icy, il se fait encor un trafic de peaux de martre, *semour*, qui s'apportent de Mosquovie, et s'emploient sur ce país à parer le prépoints de nos messieurs, qui quelquefois par ornement, au temps que tout fond desécheresse et de chaleur, paroissent en public emmitoufflés. Ces peaux et habits fourrés sont fort chers : cinq, six, sept tomans pour un justeaucorps s'en vont en moins de rien, et cela encor des moindres.

Après ces marchands sont les ouvriers, qui sont encor marchands de leurs ouvrages et de celuy des autres, quand ils peuvent avoir du fond, *mahië*<sup>4</sup>, pour les achepter et les revendre ; que s'ils ne peuvent faire cela et mesme que le fond et principal leur manque pour travailler, ils se mettent à estre *dellal* (censar)

1. Hekkak, حكاك

2. Pilèhver, پیلهور

3. Mendil, مندیل

4. Maieh, capital, mise de fonds, مايه

dans leur mestier, qui est une vie plus lucrative et moins fainéante que de s'attacher à une boutique, car en cet estat, ils ont lousiours un pied dans l'air, d'où nos Portugois les appellent *couratoures*.

Les ouvriers principaux icy sont les *Charbafes*<sup>1</sup>, ouvriers en toile d'or, d'argent et de soye à haute lice, en quoy ils surpassent l'Occident, pour de peu faire quelque chose. Il est vray que les *zerbafes*, ou estoffes d'or de Venise, sont icy plus chères et plus estimées à cause qu'elles sont plus chargées d'or et d'argent, celles d'icy estant plus à la légère. Mesme dans Yezde, l'on lire si délié le fil de laton que l'on le met en estoffe comme or, que, durant six mois, l'on auroit de la peine à le discerner d'avec le vrai filel d'or.

*Zerkech*<sup>2</sup> sont ceux qui tirent l'or et l'argent en filets par filières, si délicats que à peine l'on le voit.

*Makkekou*<sup>3</sup> sont ceux qui, sur des enclumes très polies et marteaux de mesme, aplatissent cet argent et cet or traicts et les femmes des ouvriers les roulent sur la soye pour les employer.

Ces trois sortes d'ouvriers n'en doibvent rien aux nostres pour l'habileté, vu le peu d'instruments dont ils se servent.

*Zerguer*<sup>4</sup> sont orfebvres; ils sont infinis en nombre et pauvres gaigne-mailles qui, le matin, chargent leur fourneau, soufflet et boutique, à leur col et vont travailler là où l'on les appelle; d'autres sont de résidence en leur boutique, mais avec tout cela, ils sont bien gueux. Leurs ouvrages sont comme pour faire des bagues de chambrières, des ceinturons, des joncs et autres petites nippes, car de ces grandes et hardies pièces telles que celles que l'on voit à la foire de Saint-Germain, à Paris, il n'y a pas d'ouvrier qui les puisse faire, ny aucun qui les puisse commander.

1. Chaarbat, شمر باق

2. Zerkech, tireur d'or, زرکش

3. Makou koub, ماکو کوب

4. Zerguer, orfèvre, زرگر

*Messeguer*<sup>1</sup>, qui sont comme poesliers, travaillant seulement en cuivre. L'on peust dire qu'il nous surpassent en leur travail et en dextérité à faire *nolbegui*<sup>2</sup> (assiette), *sini*<sup>3</sup> (bassins), *digue*<sup>4</sup> (marmites), *tavé*<sup>5</sup> (poesles), et en un mot toute sorte de vaisselles si bien faictes qu'il n'y reste rien à reprendre. Après le marteau, ils les tournent au tour.

Puis les *rouyguer*<sup>6</sup>, qui sont estameurs avec l'estain pur ; les estameures sont blanches, polies à merveille, beaucoup mieux que en France, et ce, par le moïen du sel ammoniac qui vient icy des Indes à présent, à quelque dix huit francs la livre. La coutume icy est de n'avoir d'autre vaisselle que celle de cuivre, que l'on faict reblanchir de temps en temps par ces pauvres gens qui viennent dans les maisons travailler. Si la vaisselle est un peu grasse, à cause que l'estain ne prendroit ny ne s'estendrait que par grumeaux, ils font une lessive de soude dite icy *kehal*<sup>7</sup>, puis avec du sable, avec leurs pieds, ils tournent et virent par exemple sur un bassin mis en terre, tant que la peau des pieds leur soit usée de moitié ; ensuite ayant bien éclairci ce bassin, ils le lavent pour le nettir, puis le mettent bien chauffer sur un feu de charbon, tant que, espanchant du sel ammoniac dessus bouilli et séché auparavant, il commence à brusler et estamer la pièce. Lors, ils continuent leur feu tant que, appliquant de l'estain mis en petites bandes bien tenues, le bassin le fasse fondre, puis promptement, avec un petit bouchon de coton neuf, ils estendent cet estain, qui s'unit et se polit à merveille.

*Kachi péz*<sup>8</sup> ou poliers de faïence. Ceux cy surpassent encor

1. Missguer, ouvrier en cuivre, مسگر
2. Naa'lbeky, نعلبكي
3. Siny, سيني
4. Dik, ديك
5. Tavêl, تاوه
6. Rouyguer, رويگر
7. Qèly, soude, قلی
8. Kachy péz, کاشی پز

nos ouvriers de Nevers, de Cosne et d'Orléans, car icy ils la font aussi blanche dedans comme dehors, pointée d'azur de Venise, qui est du verre bleu qui vient de là icy, et ces gens le préparent comme l'azur d'outre mer, en quoy ceux qui ne le cognoissent pas y seroient trompés. De mesme que dans cette poterie cy qui vient de Kirman, là où se fait la meilleure, difficilement la sauroit on distinguer de la *tchini*<sup>1</sup>. Cette vaisselle de Chine, dans laquelle le poison viendroit à bouillir comme ne le pouvant souffrir, ainsi que l'on nous faisoit accroire en France, ce qui est faux, n'a rien de préciput sur ce *kirmani*<sup>2</sup>, sinon que le *kirmani* peut s'escailler à l'eau chaude et le *tchini* luy résiste. Voyez si cela vaut la peine de faire commutation si chère de pièces d'argent pour pièces de terre aussi fragiles que le verre !

*Nakkache*<sup>3</sup> (peintres). Icy, ce sont des enlumineurs de jeux de paulmes au respect des nostres d'Occident, qui d'ordinaire dans les portraits, *tesvirat*<sup>4</sup>, font mieux que le naturel. Touchant la miniature, les petites figures d'oiseaux, de mouches, de papillons, les fleurs et les bouquets, ils n'en doibvent rien aux nostres. Leurs peintures sont plus vives et adoucies et avec cela, ils ont un vernis qui, ne s'escaillant point et résistant à l'eau, rehausse le lustre des couleurs. La composition est avec du sandarak, de l'huile de lin et de l'eau de naphte.

*Kemonguer*<sup>5</sup>, faiseurs d'arcs, dont la composition est de corne, de bois, de nerfs en filets, d'escorce d'arbre, et de colle forte. Icy ils le tirent à la main, tenant le milieu de l'arc fortement dans la main gauche, le pouce courbé armé d'un anneau de corne, *zehguir*<sup>6</sup>, et refortifié de l'index pour attirer et bander la

1. Tchiny, porcelaine de Chine, چینی
2. Kermany, porcelaine du Kerman, کرمانی
3. Naqqach, نقاش
4. Teswirat, figures, تصویرات
5. Kemanguer, کاکگر
6. Zehguir, littér., qui saisit la corde, زهگیر

corde, *tchellé*<sup>1</sup>. L'adresse et force de l'archer paroist lorsqu'il peut courber tellement l'arc qu'il fasse, ayant esloigné de soy l'arc de la longueur du bras gauche, venir la corde à son oreille. Icy, l'adresse à tirer de l'arc est estimée : le roy, en esté, faict dans la place publique mettre sur le haut comme d'un mast de navire une coupe d'argent, puis dix ou quinze des plus grands de la cour bien montés, bride abattue, à toute poste, se suivent l'un l'autre ; il faut qu'ils passent ce poteau, puis sans arrester le cheval, se tournant un peu le corps, qu'ils tirent par dessus l'espaule leurs flesches pour abattre cette coupe d'argent. Le defunct roy ne manquoit pas du premier ou deuxième coup de l'abattre ; cette année passée, ce fut le *nazer*. La plupart des flesches en approchent de la longueur de la gaule du puits, aussi bien que nos tireurs de papegau ou parcois en France. Garde d'estre là où ils donnent, non pas là où ils visent.

*Tirguer*<sup>2</sup>, faiseurs de flesches, lesquelles pour la guerre ont comme de petites lances coupantes et aigües au bout, mais pour tirer au blanc, elles ont des bouts de fer fort émoussés.

*Chichèguer*<sup>3</sup> : les verriers nonobstant la pénurie de bois ne laissent pas de travailler, mais non pas continuellement, car ils allument leur fourneau lorsque les *pilevers* ou ramasseurs de de verres ou bouteilles cassées leur en ont apporté une suffisante quantité ; car de fondre du verre, c'est-à-dire le faire de nouveau, icy en Hispan il ne tourneroit pas à compte, le verre neuf se faisant à Chiraz de pierre et de soude, car là le bois est à meilleur marché. Donc icy, ils ne font que refondre ce verre là, et ce avec du *diremné*<sup>4</sup>, qui est comme la brande de nos païs. Ils mettent le verre à mesme le fourneau et non pas dans un creuset ; ce feu, qui n'est que moitié fumée et meslé de cendres volligean-

1. Tchelléh, چله

2. Tirguer, تیرگر

3. Chichèguer, fabricant de bouteilles, شیشه گر

4. Dermènéh, la plante appelée *Artemisia santonica*, درمنه

tes, fait que ce verre devient, de blanc et clair qu'il estoit, demi noir, plein de pailles et de vessies. Aussi ne fait on icy que des bouteilles, car de ce beau verre pour se contenter de la vue d'une belle couleur de rosée de septembre, icy ce n'est point l'usage ; aussi ces marmiteux cy ne le méritent ils pas.

Cette vacation de verrier ne suppose pas naissance de gentilhomme comme en France, ceux cy estant icy, comme le reste, de la lie du peuple.

*Hakkak*<sup>1</sup>, lapidaire, qui avec peu d'instruments ne font pas aussi grand chose qui vaille. Ils composent leurs roues de lacque ou cire d'Espagne pulvérisée avec de l'émeri mis en poudre, un tiers de lacque, deux tiers d'émeri. Le bon émeri, *senhadé*<sup>2</sup>, vient de l'Inde ; le moindre et plus mol vient de Niris en Perse.

*Nedggar*<sup>3</sup>, menuisier. Ils ne travaillent pas mal, particulièrement à faire de grandes fenestres en compartimens comme de vitres, des portes et fenestres. Le plus beau bois dont ils se servent, est le *tchenar*<sup>4</sup>, qui est fort dur et marbré, le noyer avec ; de chesne, cormier et poirier, ils ne servent point. Ils travaillent tout assis, sans estau, sans valet pour tenir leur planche à raboter, sans fiche pour l'arrester, ayant seulement un petit piquet en terre pour arrester ce qu'ils rabotent ; ils le tiennent avec leurs pieds comme avec les mains, car ces gens icy mettent tout en ouvrage et besogne de la main gauche ; ils tiennent leur bois en l'air, et de la droite ils poussent le rabot, qui n'est pas comme les nostres ouvert par le milieu, mais par le costé, comme en France est le guillaume. Leurs scies à main surpassent en bonté les nostres, et elles sont faictes comme nos écohines. Ils n'ont point icy l'herminette, le chevalet, etc., mais ils se ser-

1. Hakkak, graveur sur matières dures, حكاك

2. Senhadèh, سنباد

3. Nedjdjar, menuisier, نجار

4. Tchenar, platane, چنار

vent d'un oustil appelé *tiché*<sup>1</sup>, qui est presque faict comme une petite herminette, la teste leur servant encor de marteau.

*Sahaf*<sup>2</sup>, relieur de livres, le tout à la grecque, sans nerfs, qui à la vérité, tiennent bien le dos d'un livre en estat, mais empeschent l'ouverture totale d'iceluy, et luy faisant force, voilà que le livre crève et que le dos d'iceluy faict gouttière. Ils rognent leurs livres avec un grand cousteau, l'unissent avec une rape, n'ayant point encor l'usage de notre tourniquet à rogner les livres. De dorer sur tranche et sur le maroquin, il n'y a point de nouvelles; cela est particulier pour nos livres qui contiennent la vérité.

*Kagaz saze*<sup>3</sup>, papetier. Ils font du papier, mais assez grossièrement. Les Juifs et les ramasseurs de guenilles leur en ayant assez fourni, ils les lessivent et les font pourrir, puis au lieu que nous les mettons au moulin, ils ont une roue de pierre, pour les broyer, comme nos huiliers en France, puis ils les mettent en une auge pleine d'eau; leur châssis est de jonc assez grossier où, chez nous, il est de fil de laiton. Leur papier tout raboté doit estre lissé avec une paste de verre solide faicte à ce dessein, autrement l'on n'y sauroit escrire; ils passent dessus le *nechasté*<sup>4</sup> ou colle, au trement l'encre passeroit comme au travers d'une toile.

Voilà les principaux et plus relevés ouvriers d'icy. Quant aux autres, nous n'en mettrons que le nom, n'y ayant rien de remarquable.

*Ahenguer*<sup>5</sup>, ferronniers, taillandiers, œuvres blanches.

*Kefch douze*<sup>6</sup>, cordonniers, dont le point menu ne cède en rien à celui des nostres et peut estre l'emporte.

1. Tichèh, bacheite, تیشه

2. Sahhaf, libraire, relieur, صحافی

3. Kaghas saz, fabricant de papier, کاغذ ساز

4. Nechastèh, amidon, نشاسته

5. Âhenguer, آهنگر

6. Kefch douz, کفشدوز

*Derzi*<sup>1</sup>, cousturiers de moitié avec les nostres, qui pour un habit en feront tousiours deux. Si l'on les laisse faire, en nostre païs comme nous sommes bons géomètres, nous descouvrons s'ils ont trop pris de terrain; icy par ce moïen l'on ne descouvrirait pas s'ils ont jetté quelque chose dans la rue. Aucuns pèsent l'estoffe qu'ils leur donnent; et la besogne achevée, ils la repèsent, prenant garde s'ils ne la rendent pas plus mouette ou humectifiée que quand on la leur donne, ce qui est leur faire perdre l'escrime. Je ne sçay si les nostres pourroient parer ce coup.

*Riktéguer*<sup>2</sup>, fondeurs de chandeliers, lampes, mortiers, clochettes, etc. Leur matière, *messalé*<sup>3</sup>, est d'ordinaire de lalon, ou de cuivre, et pour ce subject, sur deux liers de rozette ils jettent un liers de *rouh toutia*<sup>4</sup>, comme estain de glace, comme je croy; elle vient icy des Indes, car il n'y a point de calamine comme en Allemaigne. Le potin s'appelle *mafrak*<sup>5</sup>. En Perse, il se treuve force cuivre, mais il est cassant et ne peult bien se travailler s'il n'est allié du nostre qui vient d'Occident. Ils se servent de châssis, *devitgé*<sup>6</sup>, de fonte, de terre à mousler, de botte métallique, et soufflets, comme nous. De fondeurs de canon et de grosses cloches, ils ne sçavent ce que c'est. Pour des *patil*<sup>7</sup>, qui sont des grands bassins ronds, de la figure de nos assiettes d'argent, du diamètre de quatre et cinq pieds, et de deux doigts d'espoisseur uniforme, ils les jettent en sable ou plus tost ils les moulent fort nettement. Ceci est pour les bains, car une chambre estant toute pleine d'eau qu'il faut eschauffer, dans le milieu de la chambre est comme un puits;

1. Derzy, درزی

2. Riktèh guer, ریخته گر

3. Messalih, مصالح

4. Rouhi toutia, روح توتیا

5. Mafrak, میرفق

6. Devitdjéh, دویتجه

7. Patil, پاتیل

sur la bouche est ce *patil* ou bassin qui la ferme et est bien cimenté ; là dessous, on fait un feu qui eschauffe bien ce *patil* et par ce moïen l'eau. Ils savent encor bien jetter en cire perdue les choses qui ne sont pas en despouille.

*Nalchîguer*<sup>1</sup>, mareschaux pour ferrer et médeciner les chevaux. Leurs fers sont icy tout plats sans estre relevés de derrière, ce qui fait que les chevaux icy glissent mieux que les nostres, et à la poste, pour les arrester, après leur avoir tiré la bride court ; c'est comme ces grands vaisseaux qui, les voiles abattues et le vent estant impétueux, courent encor une ou deux lieues. C'est pourquoy garde d'estre à leur rencontre et leur servir d'arrest!

*Douadguer*<sup>2</sup>, travailleurs en fer blanc, pour ne pas les injurier du nom de lanternier,

*Namba*<sup>3</sup>, boulangers, qui nous font icy du pain qui ne ressemble au nostre que analogiquement, l'un et l'autre estant paste bien ou mal cuite.

*Cannadi*<sup>4</sup> sont confituriers, faiseurs de dragées, non de Verdun, mais moitié d'amidon, de confitures de miel, *asel*<sup>5</sup>, et de vin cuit, *douchab*<sup>6</sup>, et d'un tel meslange avec d'autres ingrédients visqueux. Un jour un More me contraignit d'en prendre un morceau en la main pour le manger. Je l'apportai ainsi au logis ; arrivé, je pouvois à peine ouvrir et séparer les doigts les uns des autres. L'air icy est si sec que dans les confitures faictes liquides à nostre façon, si l'on ne met un peu de miel parmi le sucre qui vient des Indes, icy la composte se candira aussitost. Pour le sucre candi, ils le font icy à merveille dans des bouteilles.

1. Na'alchey ou na'alguer, fabricant de fers de chevaux, نعلچی نعلگر

2. Devatguer, littér. fabricants d'écrivoires, دواتگر

3. Nanva, نانوا

4. Qannady, قنادی

5. Assel, miel, عسل

6. Douchâb, moût de vin, دوشاب

*Dabbac*<sup>1</sup>, tanneur. Leur cuir icy s'accommode avec le sel et la noix de galle, non avec le tan et la chaux; aussi prend-il l'eau comme une esponge, à quoy Dieu a pourveu par la grande sécheresse de l'air.

*Renquesaze*<sup>2</sup>, teinturier. Icy le plus qu'ils teignent sont des toiles et des soyes sans estre travaillées.

*Tchitt saze*<sup>3</sup>: ce sont imprimeurs de toiles en toutes sortes de fleurs et de couleurs. Bonheur à leurs voisins d'avoir l'odorat perdu pour ne point respirer les mauvaises odeurs de leurs couleurs affin de n'en point recepvoir d'incommodités.

*Karrat*<sup>4</sup> sont tourneurs de bois à l'archet à la main comme en Espagne, non point au marche pied comme en France. De tourner l'ovale, la vis, les figures équilatères, rose et clisse, ils ne savent ce que c'est. Pour couvrir les colonnes de lacque, qui semblent vernis de Chine, ils le font à merveille en agitant leur bois tourné sur les poupées par le moïen de l'archet et ce promptement, sans interruption, et en tenant leur lacque ou cire d'Espagne dessus: elle s'eschauffe, et en tournant il s'en prend une couche dessus assez inégalement, puis avec un morceau de branche de palmier qui est poreux, ils l'estendent toute chaude qu'elle est, puis pour luy donner le lustre tel qu'il se voit, ils l'estendent polie avec un peu d'huile sur une peau.

*Zinsaze*<sup>5</sup>, selliers de selles de chevaux qu'ils travaillent fort bien, comme aussi tout son équipage. Les brides des gens qui passent le commun sont couvertes de petites plaques d'argent appliquées l'une contre l'autre, ayant diverses figures. Ceux qui passent outre les ont d'or, comme aussi de grandes plaques d'or massif appliquées aux costés de la selle, ce qui

1. Debbagh, دباغ

2. Rengue saz, رنگ ساز

3. Tchit saz, جیت ساز

4. Kharrat, خراط

5. Zinsaz, زینساز

paroist comme pièces de chaudron, celles qui sont peintes de fleurs et bien vernissées estant plus gaies. Une selle icy peut presque servir à tous les chevaux, car elle ne touche pas immédiatement le cheval, y ayant entre deux le *tekaltouk*<sup>1</sup> (coissinet) qui faict que le harnois n'a pas la fermeté des nostres en France, et si les chevaux de manège et de chasse n'estoient point autrement et plus fortement harnachés, l'escuier seroit bien tost piéton.

*Douldouze*<sup>2</sup>, couseur de seaux de cuir pour puiser de l'eau, car icy de seilles il n'y en a point, non plus que de tonneliers, puisque, ny pour l'un ny pour l'autre, il ne se treuve point de merrain.

*Baroutsaze*<sup>3</sup>, faiseur de poudre à canon. Il y en a, mais comme ils ne dépurent pas bien leur salpêtre, *chouré*<sup>4</sup>, ni leur souphre, *kebrit*<sup>5</sup>, et qu'ils ne l'incorporent pas bien avec leur charbon, selon la doze qu'il faut, elle n'est pas prompte comme la nostre pour tirer à la volée, car elle lime et souffle longtemps avant, comme ne sçachant si elle veut partir.

*Kardeguer*<sup>6</sup>, coustelier. Ils travaillent icy assez bien, jusques là que aucuns joignent deux alumelles de cousteau si dextrement que leur dos et leur coupant sont doubles; assemblés dans un mesme manche, le coupant n'est que un, et à l'usage l'on ne sçauroit s'en apercevoir, ce qui demande une grande dextérité; et pour concevoir cela, imaginez-vous un de nos cousteaux fendu précisément par le milieu de son espaisseur de bout en bout. Icy la coustume ordinaire est de mettre à la ceinture un petit cousteau bien faict avec sa petite et longue pierre à aiguïser, les deux attachés l'un à l'autre avec une esguilette.

1. Teqaltouq, تَقْلَتُوق, ce mot est turc.

2. Deloudouz, دِلُودُوز

3. Barout saz, بَارُوت سَاز

4. Chourèh, شُورِه

5. Kebrit, كَبْرِيت

6. Kardguer, كَارْدْگَر

*Tigue saze*<sup>1</sup> sont faiseurs de rasoüers et de lancettes. L'un et l'autre de ces deux mestliers n'aiguisent pas sur une meule de pierre tournant dans l'eau par le mouvement d'une grande roue, mais, en ayant une petite roue de noyer tournée au tour, ils frottent de cette sorte la circonférence extérieure, puis la roulant ainsi sur de l'émeri mis en poussière et tamisé, ils la laissent sécher, puis ils refrottent avec de la colle forte et refont encor une autre couche d'émeri, et ainsi jusques à quatre et cinq couches. Cette roue aiguisée et mange l'acier estrangement, car cela faict feu à merveille, mais elle destrempe tout ce que l'on aiguisé, et pour marque, c'est que au premier tour de roue, le cousteau ou rasoüier paroist tout bleu et de couleur d'eau.

*Kondak saze*<sup>2</sup> : ce sont monteurs ou faiseurs de fusts de mousquets et d'arquebuses qu'ils montent à leur mode. Pour bien forger un canon d'arquebuse, ils y réussissent et à le bien forer avec le foret quarré, *bourgau*<sup>3</sup>, avec les mesmes machines que nous, mais elle ne sont pas si bien ajustées.

*Rismon baf*<sup>4</sup>, sont cordiers, qui travaillent encor assez bien icy tant en cordes, *rismon*, en cables, *tenaf*<sup>5</sup>, en sangles, *tesmé*<sup>6</sup>, non pas qu'ils fassent de ces grands câbles comme pour nos navires et nos bateaux de la Loire. Icy, ils n'en ont pas affaire, car de faire des ponts de corde pour faire passer un fleuve à une armée, des eschelles de corde pour escalader une ceinture de ville, comme aussi les cordaiges pour les machines de force mouvantes qui tirent de gros poids, il faudroit d'abord que ces machines fussent en ces pais icy pour faire ces équipages. Toute leur matière, *messalé*, de quoy ils travaillent n'est que du coton, à

1. Tigh saz, تیغ ساز

2. Qondaq suz, قونداق ساز. Le mot Qondaq est turc.

3. Bourgau, بورغو, ce mot est turc.

4. Risman baf, ریسمان بان

5. Thenab, طناب

6. Tesmèh, تسمه

la réserve de quelque peu de gros filet de poil de chèvre ou de chameau, car tout ce país cy s'accommode à la légère et par industrie de nécessité, ne le pouvant faire à la solide comme en Europe, là où est l'abondance. Icy, pour tordre les cordons qui doivent composer la corde et ce en mesme temps, ils ont quatre poulies, *karkaré*<sup>1</sup>, longues de un demi pied, qui ont leur axe de fer. Un des bouts est à crochet pour attacher le cordon, l'autre à teste pour s'attacher et s'emboister à une planche de bois ou pouteau immobile. A l'entour de ces poulies est passée une corde si dextrement que, sur chacune poulie, la corde se plie entièrement, puis elle s'en va au bas du pouteau passer par une autre poulie ou boucle qui ne sert que pour empescher cette corde en son mouvement circulaire de s'embarasser, puis de là elle revient à son autre extrémité, à laquelle elle est derechef attachée, dirons nous par diapedeze, car là il faut qu'elle se réunisse sans nœud ou éminence pour ne faire aucune inégalité, qui, autrement, dans le mouvement s'agripperoient l'une l'autre sur ces poulies, qui toutes quatre sont en quadrangle, fort proches les unes des autres. Donc, en tirant continuellement cette corde avec la main, elle faict jouer toutes ces quatre poulies et par conséquent tordre tous ces cordons. Icy, ils n'ont rien à filer, pour faire leurs cordons, car ils ne se servent que de coton filé desjà, là où en France il faut que nos cordiers fassent leurs filets, gagnant leur vie à reculons.

*Sendouk sa ze*, bahutiers. Icy, ils les font assez grossiers qui, d'un coup de pied, seroient mis en pièces; ils les couvrent de peaux avec de la colle d'une certaine racine pulvérisée au moulin. Celle ne demande qu'un peu d'eau pour la détremper et la brouiller avec le bout du doigt, et voilà cette colle faicte, qui tient estrangement. Les libraires ne s'en servent aussi point d'autre, et

1. Ghergherèh, غرغره

2. Sendouq saz, صندوق ساز

ainsi il ne leur faut point de feu ni de poeles. Ce que font ces gens icy dextrement sont les *yukdon*<sup>1</sup> : sont deux petites caissettes attachées l'une à l'autre par une grande et large peau en deux ou trois doubles, icelle fendue par le milieu ; la selle du cheval passe par là dedans. Les deux caisses sont aux deux flancs du cheval comme collées dessus sans embarrasement, le cavalier dessus, les pieds en l'estrier, et dans ces caisses l'on peust porter bouteilles, mangeries et toute autre chose que l'on a peur qu'elle se feupisse ou se rompe.

*Saatsaze*<sup>2</sup>, horologers. Icy, il y a quelques Mores qui, en voyant les horologers Francs, ont appris à monter et démonter les pièces d'un horologe, à y mettre une corde, et s'ils veulent passer outre, la gaster, car de refendre une roue, des pignons, et de prendre un calibre, ce ne sera pas pour cette année.

*Suzan saze*<sup>3</sup>, faiseurs d'aiguilles. Ils les font fort mal, longues, toutes d'une grosseur et de fer seulement tiré à la filière, puis trempé ; la chase est un petit trou rond ou ovale, ne pouvant faire le petit canal dans le trou pour coucher et faire passer le fil. Aussi leurs estoffes de colon ne le demandent pas.

*Curé peze*<sup>4</sup>, sont ceux qui font cuire les briques, *krichte*<sup>5</sup>, et le plastre, *guetch*<sup>6</sup>, qu'ils pulvérisent avec une roue de pierre, de mesme que celle qu'ont nos huiliers. Les *krechtamal*<sup>7</sup> sont pauvres gens qui font les malons de terre forte, puis mettent un peu de paille sur le haut pour empescher que, en séchant, elles ne se fendent :

*Benna*<sup>8</sup> sont les maçons qui font les murailles, maisons

1. Yukdan, بوكدان. Le mot yuk est turc.

2. Sa'at saz, ساعت ساز

3. Souzen saz, سوزن ساز

4. Kouréh pez, کوره پز

5. Kricht, خشت

6. Guetch, گچ

7. Kricht mal, qui pétrit les briques, خشت مال

8. Benna, maçon, بنا

toutes de matons cuits au soleil. Ces gens icy en travaillant parlent tousiours : *krichtebdè*<sup>1</sup> (donne moy une tuille), *guil bdè*<sup>2</sup> (donne moy du mortier), qui n'est que terre destrempee sans chaux ; *nimè bdè*<sup>3</sup> (donne une demi tuille), *koulouk bdè*<sup>4</sup>, (une pièce), et ainsi en marmottant continuellement, l'accoustumance faict que leur gosier ne crève point de sécheresse causée d'un si long gourmellement. Ils font les murailles assez droictes, sans niveau et sans truelles ; seulement pour les rendre avec du *kahguil*<sup>5</sup> (mortier faict avec de la paille), ils le font avec le *malè*<sup>6</sup> (truelle), qui n'est qu'une lame d'acier longue d'un demi pied et large de quatre doigts qui a dessus comme un petit archet de bois attaché à cette lame pour l'empoigner. Ils unissent fort bien leur renduit, font en moins de rien des voustes de toutes façons, sans cintres ; seulement, pour commencer un rang de matons, ils auront un gros baston un peu courbé, et sur iceluy ayant posé ce premier rang de matons avec du plastre, qui sèche icy incontinent, sur cette arcade, ils continuent à attacher et planir leurs matons, qui, en moins de rien, prennent forme de vouste. Aussi n' imaginez icy de grands domes et voustes comme Saint-Pierre de Rome ou Nostre-Dame de Paris. Mais icy l'on s'en passe et les logis ne sont point tant hors de raison. Quant au plastre, qui est le second et dernier renduit, ils l'unissent mieux qu'à Paris : vous diriez que c'est du blanc en bourre, poli sans fractures, ni fentes, ni diversité de pierres, qui feroient paroistre le lieu où l'on a commencé et fini.

Ceux qui veulent passer outre, collent avec de la gomme, *samke*<sup>7</sup>,

1. Kricht bedèh, خشت بده

2. Guil bedèh, گل بده

3. Nimèh bedèh, نیمه بده

4. Kouloukh bedèh, donne-moi un carreau, کاروخ بده

5. Kah guil, کاه گل

6. Malèh, ماه

7. Samgh, صمغ

sur ces murailles du talk pulvérisé, et cela semble enfin comme une muraille ou vouste argentée.

Leurs diamaçons sont *falé*<sup>1</sup>, qui portent le mortier dans des bassins de paille doublés de peau, *keppé*<sup>2</sup>, sur leur teste.

*Maamar*<sup>3</sup>, architectes, sont les entrepreneurs pour faire le plan et le dessin d'un grand logis. Icy ils ont, selon leur capacité, un peu le craçon pour dessigner ; mais, comme les nostres, de faire voir un grand palais par son iconographie, son orthographe et sa perspective et comme si desjà il estoit capable d'estre habité, ils ne sçavent ce que c'est, non plus que les raisons d'une vouste plate, qui néantmoins a son centre et par conséquent sa courbeure sous entendue. Aussi les grands logis icy ne sont point comme nos grands édifices modernes ; ils n'ont ny les subdivisions de salles et de chambres, ny les antichambres, garde-robes, cabinets, galeries, perrons et escaliers simples et doubles, en sorte que, par un mesme perron, l'un descend et l'autre monte sans se rencontrer ; tout cela n'est point de leur gibier. Leurs édifices conformes au païs sont de grands divans, ouverts d'ordinaire aux quatre parties du monde et tout de pied plan, car de second ou troisieme estage, ils sont trop terrestres pour s'avoisiner du ciel. Les estables sont tousiours en bas.

Ils font encor de grands *talars*<sup>4</sup>, qui sont des lambris de plafond de menuiserie par petits compartimens fort bien travaillés, le tout soustenu par de grandes colonnes ou piliers de bois à pans, faiets avec le rabot d'une égale grosseur : il n'y a point de différence de la base du tronc et de l'entablement, sinon qu'à ce dernier ils attachent diverses pièces de lattes en forme de moulures et corniches, qui deyroient faire un sixiesme ordre de colonnes, la Toscane et l'Ionique ne tenant rien de ces compartimens.

1. Faléh, homme de peine, apprenti, فالة

2. Keppéh, كبه

3. Mimar, معمار

4. Talar, تالار

Ces lieux-là sont fort délicieux pour l'esté et le temps de chaleur, car outre que dans le milieu de ce terrain est d'ordinaire un bassin d'eau, *haouse*, faict de marbre blanc, il y a de beaux tapis de Turquie pour s'asseoir, avec des coissins de diverses estoffes assez précieuses, pour s'accouder. Le vent donnant de tous les costés donne une fraischeur qui, dans cette mesme saison, est de requeste. Pour ce mesme subject, ils ont encor une certaine machine appellée *badzen*<sup>1</sup> (vent de femme). Ils bastissent comme un fort haut tuyau de cheminée de deux ou trois toises en quarré, dont le canal est divisé en quatre parties opposées aux quatre parties du monde; le sommet de cet édifice debvant surpasser tout autre est faict de telle ouverture que, de quel costé que le vent souffle, il s'entonne dans les canaux qui l'obligent de couler en bas sur une *haouse* pleine d'eau qui cause une fraischeur indicible. Mais ceci n'est pas pour tout le monde, ains pour les plus grandes maisons.

De ces grands portiques qui dans nos païs sont l'entrée des grands hostels, icy il n'y a rien de cela. Le tout est d'une façon assez médiocre, les plus relevées estant de briques cuites et taillées, par quelque espèce de compartimens, non que la muraille soit entièrement faicte de briques cuites, ains elle en est seulement parée, le reste n'estant que de matons cuits au soleil. Il en est ainsy des cabinets d'Allemagne, le corps estant de poirier ou de pommier peints en noir et les parures d'ébène collé dessus pour les faire paroistre tout de ce bois estranger. Icy il n'y a point de ces beaux et hauts clochers dont les pointes à perte de veue semblent entrer dans la supresme région de l'air. Enfin, l'art de l'architecte tel que nous l'avons ne ressemble en rien touchant les règles avec celuy cy. Ce sont divers païs : l'un veut l'utile, le nécessaire et le délectable, l'autre à peine a-t-il le nécessaire. Les seules

1. *Badzen*, باد زن, ne signifie pas le vent de femme, comme le prétend le Père Raphaël, mais bien qui fait descendre le vent. Ces tuyaux portent aussi le nom de *Badguir* بادگیر.

machines pour nos grands bastimens, ces grues, moules, moulinets pour enlever les poutres et les pierres, reviendroient à plus cher que tout l'ouvrage et tous les ouvriers d'icy, et nonobstant tout cela, en nos païs, l'on croit que les édifices estrangers sont des palais et les nostres, à leur respect, de petites chaumines.

*Hammal*<sup>1</sup> sont portefaix, qui icy, non pas avec des crochets et des hottes, comme à Paris, mais avec une souquenille qu'ils ont sur leur corps toute rapetassée et enflée de diverses pièces et de guenilles, dite *pala*<sup>2</sup>; ils la ramassent comme un gros coissin sur leur dos, et ils portent de très grands fardeaux autant et plus que les anges de Grève.

*Pinédouze*<sup>3</sup>, saveliers. Il n'en manque pas non plus dans le païs qui professent cette vénérable vocation et mesme communiquent avec la pluspart des artisans, *kasseb*<sup>4</sup>, cy dessus décrits, et quoy que en des boutiques différentes, leur façon de travailler a quelque chose de commun.

*Chemchir baze*<sup>5</sup>, spadassins. Icy il ne faut point chercher des maistres d'escrime, des prévosts de salle non plus que des fleurets, encor moins des jeux de fléau, d'espées à deux mains, de baston à deux bouts; l'on ne sçait icy ce que c'est de duels, encor moins de les transformer en rencontres. Ceux qui ont quelque différend ensemble le voident par un million d'injures de leurs gueules aussi puantes que la mine d'où elles sont pour la plus part tirées et qu'il faut taire par honneur, et ils les vomissent à boisseaux. Cette sorte de vengeance que la générosité, disons manie ou rébellion françoise, faict passer pour marque de noblesse, quoy que damnable pour contrevenir tant au droict divin que au droict civil, Dieu et le Roy le deffendant, encor a quel-

1. Hammal, جمال

2. Palan, پالان

3. Pinèh douz, qui rapièce, qui racomme, پينه دوز

4. Kassib, كاسب

5. Chemchir baz, qui joue du sabre, شمشير باز

que justice civile et apparente, puisque l'offensé se met en armes égales avec l'offenseur comme luy voulant faire sçavoir : « Vous m'avez offensé, je désire en retirer la vengeance : que si c'est moy qui vous ay offensé, faictes en de mesme. Je ne prends aucun avantage sur vous ; que le sort des armes et ce que, selon votre condition, vous avez deu apprendre à l'académie vident nostre différent. » Mais icy ils procèdent tout autrement ; car après avoir enombré une légende d'injures et ne faisant désormais que les répéter, pour n'en pouvoir plus désormais forger de nouvelles, si la passion n'est satisfaicte par ce procédé de lavandières, l'un ne manquera pas, à son avantage et en cachette, sans hazarder sa personne, de tascher de tuer l'autre, et ceci arrive quelque fois sur le différent d'une *kahbé*, *fahsché*<sup>1</sup> ou d'un *eglomi*, n'en cherchez point la signification ; — car sur un point d'honneur, sur une place prétendue par droict de préséance, pour un mépris imaginaire, leurs patientes espées ne sortent jamais du fourreau pour ces subjects trop spirituels et trop délicats pour eux, leurs meurtres et assassinats, n'arrivant d'ordinaire que dans le *bait elletif*<sup>2</sup> (palle mouche).

Pour retourner à nos spadassins, quelquefois, dans une place publique, deux coquins qui vivent d'industrie, l'un et l'autre avec un bouclier, *turse*<sup>3</sup>, à la main gauche et un baston à la droite, se mettent par jeu à tirer quelques coups d'estrançon, *zerbe*<sup>4</sup>, et non point d'estoc, *soukoulmè*<sup>5</sup> ; l'un et l'autre sautillent continuellement pour tascher de se surprendre au défaut de la rondache, et le premier coup qui touche l'emporte. Leur intention est d'assembler les fainéans et les passans, car leur jeu fini, vous voyez l'un d'iceux faire le complaisant et allonger la main pour

1. Qabbèh, قبه, Fahichèh, فاحشه, fille publique, courtisane.

2. Beit ellethif, maison de plaisir, بيت الاطيف

3. Ters, ترس

4. Zerb, ضرب

5. Sokoulmèh, سوكلمه, ce mot est turc.

retirer quelque denier des spectateurs. Aucuns qui en ont trop donnent; d'autres sentant ce terme d'exaction volontaire s'approcher, lèvent le siège sans attendre cette estocade, ce que voyant, ces matois, par une autre ruse plus spirituelle, se mettront d'ordinaire à crier : *duchemen morteza Ali cheved on kes ke verkrized*<sup>1</sup> (qu'il soit tenu pour ennemi de *morteza Ali* qui est leur second grand prophète celui qui se lèvera) ! Lors ou par timidité ou par crainte de passer pour infidelle, *Kafer*, ou pour *Sonni*, Turc, qui ne reconnoissent point cette sainteté, ils resteront là et, par considération d'estat et par cérémonie, ils sont obligés à quelque denier. Pour amasser encor mieux leur monde, ils font sonner les *nagaré*, qui sont des pots de terre couverts d'une peau de parchemin qu'ils battent avec deux petits bastons; car de se renfermer en quelque lieu, comme nos comédiens en un jeu de paulme, et envoyer un tambour pour assembler le peuple, ils pourroient bien jouer au large sans que l'affluement les empeschast, ces gens icy n'estant point si curieux, de sorte qu'il faut que tous les *tamascha*<sup>2</sup> (divertissemens), se fassent en pleine rue comme les suivans, autrement il n'y viendrait personne.

*Rismon baze*<sup>3</sup>, danseurs de corde. Ceux cy n'en doivent rien aux nostres. Les commençans se servent du contrepoids, les autres non, et ils font là dessus des tours de passe-passe que Gille le niais, l'an 1645, ne faisoit pas en France.

*Hokka baze*<sup>4</sup>, joueurs de gobelets. Ceux cy font encor assez bien leur mestier; pour des boutons, ils se servent d'œufs. Couper le filet, le tirer de la bouche, jeter le feu par icelle, ainsi que les eaux de diverses couleurs, ils le font assez adroitement.

1. Douchmeni mourteza Aly cheved an kes kih ber lkhized, دشمن مرتضی علی شود، آ نکس که بر خیزد

2. Temacha, تماشا

3. Risman baz, ریسمان باز

4. Houqqah baz, حقه باز

*Laobr' haze*<sup>1</sup>, joueurs de marionnettes. Ceux cy sont marchands grossiers : ils ont quelques grossières et malotrues figures emmanchées en un picquet qu'ils agitent et remuent selon les diverses postures et occurrences de leur langage assez maussagement contrefaict. De sorte que l'an 1659, un éléphant que un Indien promenoit dans le *Maidon* eut raison avec sa trompe d'enlever et le marion et les marionnettes, déracinant et picquets et pavillon, et emportant le tout comme feroit un villageois une brassée de chaume ; ce qui donna plus de passe-temps, car il n'en cousta rien que le jeu précédent. Ce pauvre misérable, se sentant enlever avec sa boutique comme une araignée avec sa toile, commença à se débattre comme un poisson dans un filet, en telle façon qu'il se coula à terre, puis, de terreur, il gagna au pied, donnant plus à rire à l'assemblée que n'avoient pas faict ses marionnettes.

*Vuës*<sup>2</sup>, prescheur. Là encor dans la place publique il se trouvera le soir de ces directeurs, lesquels assis dans une chaire, se mettront à prescher de la loy, et à conter quelques fables de leurs sainets, et ce pour ramasser quelques deniers qui ne leur manquent point à la fin, car eux mesmes font le tour de leur audience, la main ouverte pour ramasser ce que leurs auditeurs voudront donner. Ceux cy pour amasser le monde, ne se servent point de timbales comme les précédens, mais ils font leur glaïre d'une façon plus modeste.

*Kessés*<sup>3</sup>, ce sont conteurs d'Amadis de Gaule. Les plus éloquens se trouvent dans les *kavekroné*, qui sont bazars ou grandes chambres publiques ouvertes de tous costés où le peuple un peu plus que de la lie du peuple, va prendre le *cavé*, se divertir et, comme à un bureau d'adresse, chercher des nouvelles. Là, le

1. Laabèh haz, لعبه باز

2. Va'iz, واعظ

3. Qassas, conteur public, قصاص

tabac en fumée est le premier mets, qu'ils prennent d'une façon assez industrielle et commode pour amortir sa trop grande force, car ils ont une bouteille patée à gros et égal col, pleine au deux tiers d'eau. Dans le col de cette bouteille prend un canal de bois tourné et percé; dans ce trou est un canal de laiton ou fer blanc, qui, du fond de cette bouteille, s'en va jusques à cinq ou six doigts par dessus le col de cette bouteille. Là se met la teste du galion faicte quelquefois de terre ou d'argent; on y met le petun un peu détrempé en eau pour le faire fumer davantage; dessus on met un charbon. Ensuite dans ce bois tourné, *rais*<sup>1</sup>, au haut de cette bouteille est comme un tuyau d'argent ou de laiton comme en saillie dans lequel s'articule une canne creuse, *nehî*<sup>2</sup>, longue de trois, quatre et cinq pieds. Maintenant, en tirant de l'haleine l'air de là dedans, la fumée de ce tabac est attirée le long du canal de fer blanc; elle en sort, et passe par cette eau, par ce tuyau en saillie et par cette longue canne et vient dans la bouche de ce pétuneur. Tout l'instrument s'appelle *galion*<sup>3</sup>, ce qui est icy, à présent, si en usage que hommes, femmes et enfans, en prennent en tout lieu et en toute occurrence, d'où il arrive qu'en tous lieux de passage, et en toutes les places, vous ne voyez autre chose que gens qui liennent quantité de ces galions tout prests.

*Teberdar*<sup>4</sup>: ce sont autre sorte de canailles, car ils sont facheux sous un zèle de loy. L'on les appelle ainsi à cause d'une grande hache d'armes qu'ils portent tousiours en main. Ceux cy vont par les rues et les places, là où ils voyent du monde capable, ce leur semble, de leur donner quelque chose. Ils disent des histoires de guerre des grands héros, de leurs saints, et quand ils voyent passer quelque *gair mellet* (qui n'est pas mahométan), vous di-

1. Ras, رأس

2. Ney, roseau, tuyau, نى

3. Ghalian, غليان

4. Teberdar, qui porte une hache, تبردار

riez qu'ils ont une légion de démons dans le corps qui les faict tempester et crier à tue teste, *lanet, lanet, lanet* (malédiction)<sup>1</sup>.

*Calandur*<sup>2</sup>, ce sont gueux ou quémanders qui font semblant d'avoir quitté le monde et de mespriser ses pompes. Ceux cy particulièrement là où ils voyent des cuisiniers, *achpeze*, des boulangers, *namba*, des confituriers, *kanadi*, là ils se mettent à déclamer des vers, non de leur creu, mais de quelque livre qu'ils auront appris par cœur. Leur vestement est le plus grotesque qu'ils peuvent imaginer pour attirer les regards des passans; ils sont couverts de peaux de brebis, sont à demi nuds, et ont quelques grosses chaisnes de laiton pour les ceindre, et quelque espieu en leur main; ils seront deux s'ils peuvent, qui se respondent en vers dont les pointes d'ordinaire ne sont pas mauvaises. Mais l'on est si ennuyé de ce rompement de teste que le boutiquier, *bakkal*<sup>3</sup>, pour s'en deffaire et les faire avancer et rompre le teste à d'autres, leur donne quelque petite chose de sa boutique.

*Doa gou*<sup>4</sup> sont encor d'autres saints qui portent comme un petit réchaud en pendance de chaisnes dans lequel il y a du feu et de l'encens, *condour*<sup>5</sup>. Ils vont encensant les marchandises et les comestibles, le long d'un bazar ou marché; le marchand croyant que cela donnera quelque bénédiction à son débit, luy donnera quelque petite chose. D'autres ont un mouchoür ou une serviette pleine d'herbes odoriférantes ou de fleurs, qu'ils vont départant çà et là encore comme pour *teberrouk* (chose de bénédiction). Aucuns luy donnent, aucuns non.

*Dervich*<sup>6</sup>, ce sont encor capons de la suite des précédens, qui,

1. Lu'anel, لعنت

2. Qalender, قلندر on trouve dans les Voyages de Nicolay d'Arfeuille. Anvers, 1586, page 125, une planche représentant un de ces religieux.

3. Baqqal, باقل

4. Doa gou, qui fait des vœux, دعاگو

5. Koundour, کندر

6. Dervich, درویش

soubs le masque de saincteté et renoncement au monde, quémangent leur pain. Iceux sont vestus d'ordinaire de guenilles de diverses couleurs, ayant un *kechkol*<sup>1</sup> ou escuelle en ovale pendue à leur ceinture, et ils vont comme les précédens le long des bazars, preschant le mespris du monde. Il en est venu des Indes de cette sorte icy en Hispan, qui pensoient faire aux Persiens comme ils ont coustume de faire à ces pauvres Indiens et Gentils. Ces gens cy font dans les Indes les inspirés de Dieu et les abstinens. Ils disent qu'il leur a été révélé d'aller faire un tel pèlerinage à tel saint en telle part, et que pour ce subject, ils demandent tant de toile, tant d'argent, un asne, un sac, d'un seul homme. Cestuy cy persévère en le mesme lieu longtems, faict instances continuelles, et menace le peuple d'un malheur ou châtiment imminent de la part de Dieu si l'on n'obéit pas à ses commandemens. Ces pauvres abusés boursillent pour le satisfaire; mais s'il est recusé, pour faire voir qu'il ne cherche point son interest, ains qu'il doibt exécuter de point en point la volonté divine, qui veut que ce voyage se fasse aux frais et aumosnes d'un seul croïant, *moumen*<sup>2</sup>, il redouble ses instances si longtems que ces pauvres gens sont intimidés des menaces que ce nouveau prophète leur faict de la part de Dieu, et que enfin quelqu'un se saigne pour contenter cette sangsue.

Pour retourner à notre discours, un maistre *derwich* s'en vint se planter au *Maidon* proche de la *Caisserié*<sup>3</sup>, faisant ses démarches de ravi en extase; il exposoit par l'inspiration et commandement de Dieu, qu'un seul luy fournist telle et telle chose pour faire son voïage à Mesched, ville de Corassan, là où est l'Imam

1. Kechkoul, كچكول

2. Moumin, مؤمن

3. Qaïcerièh, قيسريه ou Qaissarièh, قيساريه. Ce mot désigne un bâtiment carré dans lequel se trouvent des chambres, des magasins et des boutiques loués à des marchands. La Qaissarièh d'Ispahan est située dans le bazar près de Meïdani Châh ou place Royale.

Reza; il répétoit continuellement ces paroles, *Aulud Sephahan. souda ba Kroda*<sup>1</sup>, (enfants d'Hispan, icy est un marché ou contract avec Dieu); cependant, il refusoit les aumosnes particulières. alloit et venoit comme un forcené et un aliéné de son sens. Nonobstant, avec toutes ses grimaces, il a esté obligé de quitter la partie et d'aller chercher fortune ailleurs. Ensuite, ne sont point tombés sur Hispan aucuns de ces imposteurs. Un autre de mesme ordre ne demandoit rien, et tout ce que l'on luy donnoit, il le redonnoit aux autres pauvres, ne parloit à personne et ne proféroit continuellement d'autres paroles que *hak, hak, hak*<sup>2</sup>, (le vray ou vérité), et plusieurs estoient estonnés de ce procédé. Mais enfin, comme il a disparu et suivi la route des autres, l'on a cognu qu'il estoit de leur célèbre compagnie.

*Gueda*<sup>3</sup> (gueux ou pauvres mendiants), sont ceux qui, de porte en porte ou bien arrestés au coin d'une rue pour estre estropiés ou aveugles, demandent leur pain sans autre industrie, ains seulement pour l'amour de Dieu, *echk Kroda*<sup>4</sup>, ou en commémoration de quelqu'un de leurs saints dont ils content une légende, les prenant à témoins que ils seront garants, *zamen*<sup>5</sup>, du bien faict, pour au jour du jugement, *rouze kiomet*<sup>6</sup>, en faire récompenser les bienfaicteurs. Ces pauvres *dilentchi* (mendiants), se servent de telles et telles fleurs de rhétorique, mais avec tout cela, la misère en purge les rues. Il n'y a point de compassion : mesme les plus moraux d'entre eux ne sçauroient avec patience entendre la complainte de ces pauvres misérables lorsqu'ils disent que, « il y a tant de temps que je n'ay mangé »,

1. Aoulad Isfahan! Souda ba khouda. Enfants d'Ispahan, il faut faire un marché avec Dieu! اولاد اصفهان سودا با خدا

2. Haqq, Dieu qui est la vérité absolue, حق

3. Gueda, گدا

4. Ichqi Khouda, عشق خدا

5. Zamin, ضمان

6. Rouzi qiamet, le jour de la résurrection, روز قیامت

ils leur disent des injures, *bebin in guidi in segue migoued ke hich ne kourdem ne mi bini ke sir est*<sup>1</sup>. Ainsi là où n'est point la véritable religion, là ne peuvent estre ny la charité ny l'amour désintéressé du prochain. D'icy il arrive que leurs

*Dar el chepha*<sup>2</sup>, (hospitaux) qui, dans une grande ville, seront un ou deux, sont appellés par les gens mesmes du païs *Dar el mergue*<sup>3</sup> (le lieu de la mort), et non pas de la santé, car quoy qu'il y ait quantité de chambres, toutes néantmoins sont comme les chambres pour les gens du roy, c'est-à-dire les quatre murailles sans aucun meuble. De quelque bien légué, *mal nekfe* (toutes fois il ne se donne rien aux pauvres, qui mourroient plustost de faim que de permettre que l'on les transportast là) le médecin et autres officiers mangent tout le revenu. Dans celuy d'Hispan en faisant tout le tour (car il est comme un cloistre quarré, les chambres sont toutes à l'entour, la porte servant de fenestre comme dans les caravansera), je ne vis là qu'un pauvre Indien moribond couché à plat de la terre, et en une autre chambre, un pauvre fol attaché avec une chaisne. Donc, il faut que qui désire icy manger, qu'il travaille et s'ingénie.

Ces gency sont fort curieux de sçavoir le futur et leur bonne aventure, et un homme de néant voyant quelqu'un qui sçaura prendre la hauteur, *erte fea*<sup>4</sup>, avec l'astrolabe, la première chose sera de luy demander son *talea*<sup>5</sup> (horoscope), comme si le ciel rouloit et influoit pour debalde. C'est pour quoy plusieurs vivent à l'ombre de cette passion qui ne leur est pas particulière. C'est pour quoy mettons :

1. *Bebin in djehoudy, in segue; my gouied kih hich nêlchourdem; nemy biny kih sir est.* Vois ce juif, ce chien; il dit: je n'ai point mangé; ne vois-tu pas qu'il est repu, *بین این جهودی این سگ میگوید که هیچ نخوردم می بینی که سیر است*

2. *Dar ech chefa, hôpital, دار الشفا*

3. *Dar mergue, دار مرگ*

4. *Irtifa, ارتفاع*

5. *Thali', horoscope, طالع*

Les *raïmmal*<sup>1</sup>, sont ceux qui se servent de la géomancie. Ils se mettent dans les lieux plus hantés sur un petit tapis, *quelim*<sup>2</sup>, une petite tablette de buis ou d'ivoire, avec leur *ramle*<sup>3</sup>; ils ont comme des dés de laiton quarrés et marqués de points pairs et impairs dont les figures leur font, en vérité, dire des menteries pour excroquer quelques kasbequis. Là, ils ramassent s'ils peuvent encor quelque instrument de mathématiques, dont pour l'ordinaire, ils ne sçavent ny la fabrique ny l'usage; baste! leur dessein n'est que de prendre les perdrix au mirouër. Ceux qui ont la teste troublée d'inquiétudes, comme procès, requeste, perte ou larcin, vont à ces docteurs et leur exposent ce qu'ils désirent sçavoir. Ceux cy attentifs font semblant de revenir à soy d'une profonde pensée et leur disent, *bes est*<sup>4</sup>, assez; ils commencent à grommeler quelques mots arabes comme d'invocation à Dieu et à leurs saints, puis ils jettent leurs *ramle* ou dés et figures, puis par la combinaison de ces nombres, ils jugent et payent l'interrogeant de mensonge: car si c'est pour un larcin et pour sçavoir comme s'appelle le voleur, où il s'est caché, ils diront en battologies des paroles à double sens, comme l'oracle du temps passé: *Aio te Bacida Romanos vincere posse*. Enfin, ils endorment leur auditeur, leur dessein n'estant que lirer quelque denier de luy. Leurs prédictions sont comme celles de nos almenaks: emprisonnement profitable, la mort d'un grand, secrets découverts et autres choses qui peuvent s'appliquer et à bestes et à gens. Enfin, ces imposteurs ont des libvres et traictés entiers de géomancie. Ils se meslent encor de fabriquer soubs des constellations particulières des *telesma*<sup>5</sup> (telesme), petites platines de laiton, d'argent, de fer ou plusieurs métaux fondus ensemble au

1. Remmal, qui prédit l'avenir au moyen du sable, رمال

2. Kelim, tapis ras, كلم

3. Reml, sable, رمل

4. Bes est, c'est assez, بس است

5. Thelèsm, talisman, طلسم

temps de l'opposition, *moukabelé*<sup>1</sup>, de la conjonction, *echtema*<sup>2</sup>, et du regard, *nazer*<sup>3</sup>, des planètes qui leur sont *mensoub*<sup>4</sup> (appropriées); sur icelles, ils gravent des caractères, des nombres, etc., de mesme que nous les avons en Cornelius Agrippa, le diable, *eblis*<sup>5</sup>, les ayant aussi bien icy pour escoliers que nos nécromanciens, *gadoudguer*<sup>6</sup>. Les *moulnas* de leur costé escrivent aussi en de petits papiers des passages de l'Alcoran, et ces gens cy superstitieux se pendent au col, au bras d'ordinaire, de telles béatilles, mesme au col des chevaux, afin qu'ils se le rompent plus facilement, au col des béliers et des taureaux de combat, afin qu'ils demeurent maîtres du champ.

*Tabir, tefsir*<sup>7</sup>, explication des songes. Icy, l'un de ces matois aura un grandissime livre peint de divers marmousets, bestes, hommes et paysages, le tout comme en confusion telle que l'on les voit la nuit, lorsque l'âme destituée de ses cinq sens extérieurs, ne fait que ravauder les espèces de la réminiscence, *hafazé*<sup>8</sup>; celui-cy, quiconque luy dit son songe, incontinent il va tourner la feuille de quelque peinture approchante et luy dit : « Vous avez vu cela et cela; cela prognostique telle chose, » et la vérité de tout ceci revient à quelques kasbequis qu'il retire des dupes.

*Estekaré*<sup>9</sup>; ceux cy le prennent au spirituel. Ce sont les gros *moulnas* de sainteté connue, auxquels l'on s'adresse pour sçavoir la bonne ou mauvaise issue d'une affaire. Ceux-cy, la chose leur estant proposée, après quelque légère prière marmollée

1. Mouqabelèh, مقابله.

2. Irjtima', اجتماع.

3. Nazar, نظر.

4. Menssoub, منسوب.

5. Iblis, ابليس.

6. Djadouguer, enchanteur, جادوگر.

7. Taabir, تعبیر; Tefssir, تفسير.

8. Hafizèh, qouwèhi hafizèh, mémoire, قوة حافظه حافظه.

9. Istikharèh, action de consulter le sort, استخاره.

entre leurs dents, avec toute vénération, prennent l'Alcoran et non point d'autre livre; ils l'ouvrent au hasard, puis ils lisent ce qui leur tombe sur la vue sans élection, comme laissant agir librement la motion divine. Le premier verset, *ahîé*<sup>1</sup>, qu'ils rencontrent, si c'est un commandement affirmatif, *amre*<sup>2</sup>, la chose est bonne à entreprendre et aura une bonne fin; si ce verset se trouve estre commandement négatif, *nehî*<sup>3</sup>, la chose est périlleuse et mauvaise, — et cette façon de procéder va par la conscience de religion. Aucuns pour rompre un marché arrêté, faussent leur parole et diront : « J'ay fait tirer l'*estekaré*, *dest ne dade*<sup>4</sup>. » Il a y encor d'autres manies sur ce subject; un More voulant faire un pas en avant ou en arrière, prendra son chapelet en main; il dresse son intention de sçavoir ce qui est le plus expédient, puis en fermant les yeux, de l'autre main avec deux doigts, comme un preneur de mouches, il prendra en bas le premier grain de son chapelet, qui sont faiets de la terre du sépulcre de Mohamed, et icy pour l'ordinaire de la terre de la fosse de l'Imam Reza enterré à Meched, ville principale de Corasson, puis selon le nombre pair ou impair qu'il se sera proposé, il entreprendra ou laissera l'affaire.

*Monagemon*, astrologues. Ils disent encor la bonne et mauvaise heure, *saat nik ou bed*<sup>5</sup>, pour vestir un habit neuf, entrer en telle ou telle habitation neuve, de sorte que ces *vesvas* (scrupuleux) n'entreprendront presque rien que dirigés par ces rubriques ridicules, qui néanmoins en ce païs sont grands mystères de requeste, car icy les plus réservés, doctes et autres, après quelque conversation d'un Franc qu'ils cognoissent *akel*<sup>6</sup>,

1. Ayêh, آیه

2. Emr, ordre, امر

3. Nehy, défense, نهی

4. Dest nêdad, littér. cela n'a point donné la main, n'a point réussi, دست نداد

5. Saati nik ou bed, l'heure favorable et funeste, ساعت نیک و بد

6. 'Aqil, homme intelligent, عاقل

(homme d'esprit), ce sera l'interroger s'il ne sçait point de l'*elme garibé*<sup>1</sup> (de ces sciences curieuses). Si icy Cornelius Agrippa et le docteur Faust estoient venus tenir escoles de magie, *sseher*<sup>2</sup>, ils n'auroient point manqué de *mouridon*<sup>3</sup> (suivans), pourveu que leurs principaux agens eussent voulu concourir à leurs signes extérieurs et charmes pour mettre en compagnie les *oukoul felekié*<sup>4</sup>.

Après tous ces gens cy qui vivent de *helal* et *haram* (licite et deffendu), mettons les derniers, qui sont la base et le fondement de tous les estats précédents; sans l'existence, *vougoud*<sup>5</sup>, desquels tout s'en va en ruine; ce sont les

*Dehati*<sup>6</sup> (villageois), *berziguer*<sup>7</sup> (bescheurs), *egaedar*<sup>8</sup> (fermiers). Ces gens cy sont d'un très grand travail, lequel consiste seulement à égaler les terres et à les abreuver d'eau. La manière ordinaire d'égaliser les terres procède du grand usage et de la nécessité qu'ils ont de ce faire, afin que venant l'eau, les parties les plus basses estant noyées, les plus hautes ne restent sèches et par conséquent stériles, ce qui est ensemencé venant à périr.

Quant aux pièces de terre qui sont esloignées de l'eau, pour sçavoir si elle y peut arriver de son mouvement naturel, ils se servent d'une géométrie assez grossière et naturelle; car après avoir nivelé deux plans, ils plantent là deux picquets d'égale hauteur, un cordeau est tendu sur leurs deux extrémités hautes; lors, sur le cordeau, ils plantent au milieu précisément un bardeau, *takté*<sup>9</sup>, ou planche de bois divisée en degrés et ils approchent

1. Ilm gharib, la science merveilleuse, علم غريب

2. Sihr, magie, سحر

3. Mouridan, disciples, مریدان

4. Ouqoul félékiéh, les intelligences célestes, عقول فلکیه

5. Voudjoud, وجود

6. Dehaty, paysan, villageois, دهاتی

7. Berzèguer, laboureur, برزگر

8. Idjarèhdar, qui tient un bien à loyer, اجاره دار

9. Takhtéh, planche, tablette, تخته

d'un quart de nonante avec son plomb, en sorte que cette petite planche garde sa situation perpendiculaire à l'horizon. Lors, ils regardent au filet ou plomb, *chagouli*<sup>1</sup>, s'il bat sur la ligne du milieu ou sur quelle ligne, et de là ils jugent que le lieu de ce picquet est plus bas ou plus haut que l'autre de tant.

Pour faire venir les eaux, les ruisseaux et rivières et rames d'eau, qui sont en bien petit nombre (car le Royaume de Perse est disetteux à cause de ce defaut d'eau, autrement à raison de la bonté de la terre il seroit un paradis terrestre), ils coupent les eaux de bien haut, les forcent et leur font prendre de temps en temps d'autres lits, et des canaux et conduits autres que son naturel, de sorte que une rivière, qui dans nos païs porteroit bateau et feroit tourner d'infinis moulins, par le moïen des chaussées, *sedde*<sup>2</sup>, icy estant saignée en divers endroits avant que d'estre arrivée au lieu de sa descharge et fin, se treuve toute estre de boue dans les terres labourables et particulièrement dans celles où il y a le riz, *bringe*<sup>3</sup>, au pied duquel il faut incessamment que l'eau soit; car il se sème et se transplante en borbier, puis il croist comme cannes et joncs d'estang, et lorsque le grain est assez formé, et qu'il est temps de le faire meurir, l'on luy retranche l'eau et on le met à sec. En peu de temps, il jausnit et se rend propre pour la moisson. A raison de ces eaux amassées là, il y a grand nombre de grenouilles, aspics, serpens et autres insectes, des cousins, *mourtché*<sup>4</sup>, à l'infini, qui à peine laissent reposer les habitans à moins que de s'enfermer de toiles; autrement ils mangeroient un homme tout vif, leur picqueure et morsure estant comme autant de petits poincts de feu, qui, le lendemain, vous font paroistre le corps d'un homme tout ampoulé.

1. Chagoul, fil à plomb, شاقول

2. Sedd, barrière, digue, سد

3. Birindj, برنج

4. Mourtchéh, petite fourmi, مورچه; le nom du cousin en persan est Péchéh, پشه

L'autre moïen d'avoir de l'eau est que par des canaux soubterrains, ils iront d'une lieue et plus chercher de l'eau au pied des montagnes, et pour donner de l'air, ils font, de temps en temps, des bouches comme des ouvertures de puits. Là se ramassent des eaux qui en fournissent quelque peu aux villages, *déh*<sup>1</sup>. Plus bas que l'orifice de ce grand canal, appelé icy *karize*<sup>2</sup>, dans ces eaux soubterraines qui ne voient le soleil que par la bouche de ces puits (supposé sa hauteur sur l'horizon nécessaire), sont des poissons que ces villageois y mettent, qui se nourrissent de vase, *legem*<sup>3</sup>. Ils sont comme une espèce de barbeau ou de chevenne, car de carpes, de brochets et de tanches, la Perse peust s'en passer. La chair de ce poisson, faute de meilleur, peust passer, mais quant à leurs œufs, il n'y a pas de meilleur vomitif au monde ; si l'on en prenoit en quantité, ils pourroient faire sortir l'âme du corps.

De ces eaux cy chaque terre a sa portion réglée, en quoy ces villageois ont leurs principales querelles, et sur le subject des quelles ils ne laissent pas de jouer ensemble du baston, de la bêche, *bil*<sup>4</sup>, de se casser la teste, ce qui est le profit du *mir ab*<sup>5</sup> (seigneur de l'eau), qui est un office dont le roy fait présent à quelque affamé, *gouchné*<sup>6</sup>, pour son entretien. Celui-cyseroit comme un maistre d'eau et non de forest, car icy tout est à sec de bois de haute futaye, si ce n'est en Mazendron, comme nous dirons.

Cet officier cy juge et décide les procès venus à raison de l'eau ; il prend de l'un et de l'autre le plus qu'il peut, et ainsi les parties plumées sont contrainctes de s'accorder. Outre ces

1. Déh, village, ده

2. Kariz, canal souterrain, کاريز

3. Ledjen, لجن

4. Bil, bêche, بیل

5. Mirâb, répartiteur des eaux, ميراب

6. Gouresnèh, affamé, کرسنه

aventures de *fiéz' havades*<sup>2</sup>, il a encor son droict sur chaque terre, qu'il prend à raison de l'eau, de sorte que dans le territoire d'Hispan, qui contiendra quelque dix ou quinze lieues, cet office de droict et de tour du baston luy vaudra mille ou quinze cents tomans, selon que, sachant bien son mestier, il sçaura plumer la poule sans la faire crier, car quelquefois ils le font si rudement que son cri entendu à la cour, l'on les lève d'office, *maazoul*<sup>3</sup>, sans toutefois rien restituer à ces pauvres plumés.

Or ces eaux, don de Dieu, sont pour satisfaire, encor bien petitement, aux fromens, *guendon*<sup>4</sup>, riz, *tchaltouk*<sup>5</sup>, vignes, *mouveston*<sup>6</sup>, car pour les petites denrées comme le coton, *koulouzé*<sup>7</sup>, les oignons, *piaze*<sup>8</sup>, les betteraves, *tchoukender*<sup>9</sup>, les choux, *kelem*<sup>10</sup>, etc., il faut tirer d'ordinaire l'eau des puits; et ce avec un bœuf et des seaux de cuir. Icy de bastardeaux de Flandre, de moulins à eaux, à vis aquatiques de Vitruve, l'on ne sçait ce que c'est. Ils font la saignée à force de bras, avec quelques cordages et un seau à queue, *courtan*<sup>11</sup>, qui se vuide de soy par le moïen de deux tourniquets de sorte que icy ils n'ont que le nécessaire, *zerour*<sup>12</sup>, absolument, et encor bien petitement.

La plus part des terres sont *moulke chah*<sup>13</sup> (fonds de roy), peu sont *erbaby*<sup>14</sup> (fonds de maistre). Dans un païs, il y aura un vizir ou

1. Feiz, abondance de l'eau. فیض
2. Havadis, accidents, حوائث
3. Maazoul, destitué, معزول
4. Guendoum, blé, گندم
5. Cheltouk, riz brul, شلتوك
6. Mouvestan, vignoble, موستان
7. Koulouzèh, fruit du colonnier, کاوزه
8. Piaz, پیاز
9. Tchoughoundour, جغندر
10. Kelem, کلم
11. Kourtan, کورتان
12. Zerour, ضرور
13. Moulki chahy, bien du roi, ملك شاهي
14. Erbaby, bien d'un propriétaire, اربابي

fermier de la part du roy, qui a toutes ces terres à sa disposition. Les villageois, selon leur force, prennent de luy tant ou tant de terre, l'ensemencent à leur volonté, puis au temps de la moisson, *dereâ*<sup>1</sup>, ce vizir fait sa cavalcade, et l'*estefa*<sup>2</sup> (estimation du revenu); un tiers, une moitié, plus ou moins est pour le villageois, le reste est pour le roy. Cestuy-cy faict ses procès-verbaux, établit un rosle que tel et tel villageois doit tant au compte du roy et il envoie cela au *defter kroné* (chambre des comptes), qui ramasse tous ces papiers, et d'iceux en paye les officiers du roy et la soldatesque, les païant en *berat* (papier), pour que eux s'aillent faire païer là.

Lorsque le vizir faict son estimation, il juge à l'étiquette du sac et par une simple veue sur l'apparence des espis; si le païsan homme d'entendement fermant la bouche, ouvre la main, il sera content de la taxe; mais s'il faict le contraire, en ne faisant que clabauder, il sera sanglé et les poulces lui seront si fort serrés que il n'osera toucher à la moisson de peur d'estre redevable; de sorte que, aucunes fois, pour l'avarice et opiniastreté de l'un et de l'autre, la neige, *berfe*<sup>3</sup>, et glace, *yark*<sup>4</sup>, survenant, ils feront la moisson hors de temps; et par cela commence et se continue la ruine de ce royaume, car les vizirs qui ont infinies bouches à contenter à la cour, pour conserver leur office ruinent tout le plat païs.

Les fruits de la Perse sont le froment, le riz et le mil, car il n'y a ny seigles ny avoines. Ils ont des orges pour les chevaux, ensuite tous les fruiets que nous avons en France, non point en les mêmes quantité et qualité et non point en toutes ses parties, car aucunes donnent les oranges et les limons; d'autres, les abricots, les poires, les pommes; d'autres, les chataignes;

1. Dûroou, moisson, درو

2. Isliâ, استیفا

3. Berf, برف

4. Iakli, یخ

d'autres les dattes, *corma*<sup>1</sup>, selon les provinces, et ce pour vivotter et non pas à en faire litière.

Icy en Hispan, les melons qui s'y mangent tout le long de l'année (mais la grande abondance est en juillet et en aoust), sont en telle abondance que, sans hyperbole, il ne s'en mange pas tant en toute la France que icy en Hispan ; tel en mangera à son repas trois *mons*<sup>2</sup>, qui sont trente-six livres, sans se trouver incommodé. Les premiers melons, qui sont appelés *guermek*<sup>3</sup>, sont insipides, mais la populace les croit de grande utilité pour la santé, ainsi que leur font accroire les médecins, *tebib*<sup>4</sup>, qui y trouvent bien leur compte. Les autres, qui se suivent d'espèce en espèce, ont divers noms, *Ismaheli*, *Abedini*, *Kourouki*, *A gemabati*<sup>5</sup>, etc., tous ayant le nom de *karbezé*<sup>6</sup>, melon. Le soin qu'ils prennent de les cultiver est indicible : à chaque pied ils ne laissent qu'un seul pour meurir, estant tousiours les moindres tout verds et non meurs, *na residé*<sup>7</sup>, qu'ils apportent en ville vendre, qu'ils appellent *gombizé*<sup>8</sup>, qui se mangent comme *krial*<sup>9</sup>, concombre, en enlevant la seule peau de dessus ; car de les mettre par petites tranches et les battre avec du sel, des especes et du vinaigre entre deux plats pour en oster l'eau, cela ne se fait point icy. Ils se contentent de les manger cruds comme les poires, deux ou trois, et ce sans s'en trouver mal.

Pour des *zerdalou*<sup>10</sup> (abricots), icy il s'en treuve quantité de diverses espèces, *kaitsi*, *chamsi*<sup>11</sup>, mais non d'une si grande

1. Khourma, خرما

2. Man, من

3. Guermek, un peu chaud, كرمك

4. Thebib, médecin, طبیب

5. Ismayiy, اسماعیلی, Abediny, عابدینی, Qourouqy, قوروقی, Adjemabady, عجمآبادی

6. Kherbouzèh, خرززه

7. Na ressidèh, qui n'est point arrivé à maturité, نارسیده

8. Gounbizèh, گونبیزه

9. Khar, خیار

10. Zerdalou, زردآلو

11. Qaissy, قمیسی, chemsy, شمسی

senteur que les nostres; pour le goust, aucuns ne leur cèdent point, aucuns en ont moindre. Ceux qui ne sont pas entés s'appellent *heilenderi*<sup>1</sup> et sont comme des prunes ordinaires, toutefois un peu fades. Mais leurs arbres ne manquent point de charges pour les entes : cela est casuel, à cause des froids et des neiges qui viennent et durent tard, de sorte que icy en Hispan nous avons bien les neiges et elles dureront jusqu'au 28 mars, et ainsi adieu nos abricots.

*Alou balou* (cerises). Il y en a icy quantité, mais ce n'est que du bois. Elles n'approchent point de nos griottes, non plus que les *gilas*<sup>2</sup> de nos bigarreaux.

*Sip*<sup>3</sup> (pommes). Il s'en treuve encor, mais en Normandie, les cidres en consomment de meilleures. Les plus estimées icy sont les *azaechi*<sup>4</sup>. Ces gens ne croient pas qu'il y en ait dans le monde de pareilles, et cependant nos *goras*<sup>5</sup> en France en mangent de meilleures. Elles sont comme approchant de la reinette bastarde.

*Goulabi*<sup>6</sup> (poires) : il s'en treuve d'assez bonnes, que leur petite quantité faict, comme je croy, treuver encor meilleures.

*Nar*<sup>7</sup> (grenades). Il s'en treuve assez d'aigres et de douces; les bonnes viennent de Yezde.

*Alou*<sup>8</sup> (prunes) : il y en a peu qui valent. Ils en ont une sorte, *aloutché*, qu'il faut manger toutes vertes; la disette les faict passer.

*Engure* (raisin). Il s'en treuve qui n'est pas mauvais de différentes espèces, qui chacune a son nom : *Koupai*, *Chirazi*,

1. Heylenderi, هیلندری

2. Alou balou, cerises aigres, آلو بالو. Gilas, bigarreau, کیلاس

3. Sib, سیب

4. Assaichy, آسایشی

5. Gouraz, pore, کراز

6. Goulaby, کلابی

7. Nar, نار

8. Alou, آلو, aloutchéh, petites prunes, آلودجده

*Ouloughz*, *Kichmichi*<sup>1</sup>, et de ce dernier, qui est sans pépins, se faict le vin, *cherabe*, qui n'est tel que parce que il est faict de jus de raisin; car pour cette couleur, cette odeur, ce goust relevé, cette chaleur, il n'a rien de tout cela. Sa couleur est blanchastre, son goust amer; il est sans odeur et froid dans l'estomac et vaporeux dans la teste, ne manquant point avant la vieillesse d'emporter son homme qui luy fera trop bonne compagnie, car le meilleur marché est une débilité de nerfs et un tremblement de mains.

*Chadoné*<sup>2</sup> (chanvre, chenevière). Icy cela n'est point en usage, toutes les toiles estant faictes de coton, qui, pour leur fragilité et facilité à s'user, ne passent point de la mère à la fille.

*Chabalaut*<sup>3</sup> (chataignes). Il s'en treuve peu et encor viennent elles vers Gurgiston et elles sont bien petites presque comme dans nos bois, *bicha*<sup>4</sup>.

*Pastork*<sup>5</sup> est la feigne, qu'ils mangent fort bien, comme aussi quantité d'autres fruicts sauvages que nous avons dans nos tail-lis et forests sans que nous sachions si cela se peust manger, comme alizes, guines d'aubépin. Pour nos meures de haye, s'ils les avoient, ce ne seroit pas pour les pourceaux à quatre pieds.

*Tut*<sup>6</sup> (meures). Ils en ont de noires et de blanches, et assez de blanches.

*Girdou*<sup>7</sup> (noyers). Ils en ont qu'ils ne cernent pas comme nous dans leur primeur, ains séparent le noyau, *makze*<sup>8</sup>, delacoque, en

1. Engour, انگور, Koupay, کوبای, Chirazy, شیرازی, Ouloughi, اولوغی, Kichmich, کشمش

2. Cháh danèh, graine de roi, chanvre, شاه دانه

3. Cháh balout, شاهبلوط

4. B'chèh, bois, forêt, بیشه

5. Fislouq, فستق

6. Tout, توت

7. Guérdou, noix, کردو

8. Maghz, pulpe, مغز

frappant dessus avec le manche d'un cousteau assez dextrement.

*Naringe*<sup>1</sup> (limons, oranges, citrons). Ils en ont aussi assez, et de ces derniers, il s'en vend beaucoup d'exprimé, ce suc s'appellant *ab limou*<sup>2</sup> (eau de limon).

*Corma*<sup>3</sup> (datte). Ils en ont vers la coste du Sinus Persicus, la grande abondance estant vers Ballou et l'Arabie adjacente.

*Béh*<sup>4</sup> (coignassiers); leurs fruicts sont meilleurs et plus doux que les nostres, car ils se peuvent manger au cousteau là où des nostres il n'en faut point parler, à moins que de les mettre en compoute dans une cloche, enterrés dans le braisier.

*Cheftalou*<sup>5</sup> (pesches). Elles n'approchent point des nostres, si ce n'est que en grosseur elles les surpassent, et non point en odeur et en goust.

*Heulou*<sup>6</sup> sont ce que nous appellons presses, pavies. Icy ils sont d'une grosseur extremesme et d'un goust passable.

*Kehver*<sup>7</sup> (capres). Il s'en treuve assez, mais toutes sauvages, qui viennent d'elles mesmes, *kodrouh*<sup>8</sup>. A Gênes, l'on ne confit que le bouton; icy pour ne rien perdre, on confit encor le bout des branches, qui est tendre.

Voilà pour la pluspart des arbres fruictiers. Pour ceux qui ne portent point de fruict, comme les chesnes, les fouteaux, les trembles, il s'en treuve en quantité vers le Mazanderon; icy il y a seulement les *tchenar*, qui sont grands arbres et gros, ayant l'escorce toute lisse; leur bois est fort dur et marbré et fort beau en ouvrage. En outre, il y a le tremble, duquel l'on faict des ais de bois blanc, qui est icy fort en usage, quoyque fort

1. Narendj, نارنج

2. Abi limou, آب ليمو

3. Khourma, خرما

4. Béh, به

5. Cheftalou, شفتالو

6. Heiou, هلو

7. Kever, كور

8. Khod rou, qui pousse spontanément, خودرو

mauvais, car une espèce de vers appelés *malingenè*<sup>1</sup> mangent les fenestres et les portes auxquelles l'on ne touche pas souvent.

Après les arbres, mettons les fleurs de Perse, que dans nos païs l'on extolle tant. Icy ils ont quelques tulipes, *suzan*<sup>2</sup>, jaunes et rouges, lesquelles l'on chasse de nos parterres comme le chiendent; d'en voir icy de drap d'or, de panachées, que mesme à peine peut-on souffrir en nos jardins, ce seroit un *touhfè*<sup>3</sup> (chose rare et digne de présent). Ils ont de l'amarante, des pieds d'alouette, *zabon der kafu*<sup>4</sup>, des gerouffées, *cheb bou*<sup>5</sup>, des œillets, *keranfoure*<sup>6</sup>, des œillets d'Inde, des lis blancs et rouges, *zembak*<sup>7</sup>, et autres petites florettes comme pasques, *narkess*<sup>8</sup>, etc., qui se treuveroient dans le jardin d'un coq de paroisse en nos païs et qu'un floriste tiendroit à déshonneur que l'on vist dans son jardin.

De laulpes, icy il n'y en a point; la terre dure comme tuf ne leur permettant pas l'exercice de leurs pieds et de leur museau.

*Zebzi*<sup>9</sup> (herbes potagères), sont les mesmes que chez nous. Leurs laictues, *kahou*<sup>10</sup> sont comme nos laictues romaines. D'en avoir à pommes, de mignonnes, à feuilles de chesne, il n'y en a point, et si de France l'on nous en envoie quelque graine, la première année, comme se ressouvenant encor de leur origine, elles viendront telles quelles, mais leur graine, l'an suivant, comme celle du païs, se conforme au terroir, de mesme que les

1. Malindjenèh, مانجنده

2. Sousen, سوسن

3. Touhfèh, تحفه

4. Zaban der qafu, littér., qui a la langue dans la nuque زبان در قفا

5. Cheb bou, شب بو

6. Qarenfoul, قرنفول

7. Zenbaq, زنبق

8. Nergues, نرگس

9. Sebzy, سبزی

10. Kahou, کاهو

*tourp*<sup>1</sup> (raifort), *korphé*<sup>2</sup> (pourpier), *kachny*<sup>3</sup> (chicourée franche) et autres telles choses, dégénèrent icy incontinent.

Le labourage des jardins se fait avec la besche, *bil*<sup>4</sup>, puis avec un grand marteau de bois, *kollouk kou*<sup>5</sup>, ils rompent les mottes. Le labourage des champs se fait avec une charrue, *krich*<sup>6</sup>, toute seule d'une seule aisle, ayant un petit soc sans rouelles, et ce avec deux bœufs seulement, qui ne tirent pas de la teste et des cornes, ains du devant, comme font en nos païs les jumens de Guéret.

Icy les bœufs sont assez chétifs; ils n'approchent point en grandeur et en force des nostres. Aussi n'ont-ils pas besoin d'en attacher quatre ou six à une charrue, car icy ils ne font que égratigner la terre, là où en la France l'on la laboure. Ils ne font point tant de façons comme nous de labourer, de refendre, d'émotter et de curer; icy ils émottent avec un traîneau d'un chevron tiré en travers sur lequel le picque-bœuf se tient debout.

Ils n'ont point icy de chars, de charrettes et de tombereaux, pour l'usage de l'agriculture; ils se servent de bœufs pour la terre et de mulets ou asnes, *ester*<sup>7</sup>, *krer*, pour transporter leur fumier, *koud*<sup>8</sup>, ou terrier là où ils ont de besoin.

De grand matin, ils envoient en ville vendre leurs denrées, puis ils retournent chargés des immondices qu'ils ramassent le long des rues et des retraicts, *abrize*<sup>9</sup>, qui d'ordinaire ont leur

1. Tourb, rave, radis, ترب

2. Khourfèh, خرفه

3. Kasny, chicorée, کاسنی

4. Bil, بیل

5. Keloukh kou, کلوخ کوب

6. Krich, charrue, خیش

7. Ester, mulet, استر

8. Qout, قوت

9. Abriz, latrines, آبریز

descharge dans la rue proche la porte de la maison, dans le conduit desquels vous voyez ces escoubilleurs mettre la sonde et retirer avec leurs besches la charge de leurs asnes, et ainsi ils retournent au village mettre ce fumier, *koud*, en terre, que l'année suivante, ils rapportent vendre sous figure de melons et de herbes, de sorte que, à raison de cette révolution continuelle, vous diriez que c'est icy la métempsyose, *tenasouk*<sup>1</sup>.

Pour scier les bleds, ils les coupent jusque par le pied avec des faucilles sans les javeler ou mettre en gerbes, ains ils mettent le tout dans un monceau, *embar*<sup>2</sup>, dans un lieu du champ qui soit uni et aplani pour le battre. Ils ne se servent souvent pas du fléau pour battre dans une aire à trois ou quatre trézeaux. Ils ont comme un petit chariot là où s'assied le villageois; les roues sur lesquelles il tourne sont quelques vingt ou trente de fer, de demi pied de diamètre. Cet instrument s'appelle *choun*<sup>3</sup>. Une jument ou une mule, les yeux bandés, tire cela, tournant tousiours en rond à l'entour du monceau. Or cet instrument coupe et concasse la paille, et faisant sortir le grain de l'espi couché, d'un coup en faict deux, car la paille ainsi triturée sert icy au lieu de foin pour les chevaux, et le grain se treuve parmi en son entier. Un cheval ayant ainsi tourné une heure, ils le laissent reposer et manger à mesme le monceau, ce qui sans doute estoit l'ancienne coustume, car l'Éscripture sainte le rapporte en disant: *Os bovi tritुरanti non alligabis; commistum migma comedent*, ce qui paroist en cette façon.

Les vaches sont icelles des dernières que Pharaon vit en songe sortir du Nil, car elles sont maigres au possible. Leurs veaux, à cause qu'ils ne les laissent presque pas teler, n'ont que la peau et les os.

1. Tenassoukh, métempsyose, تاسوخ

2. Enbar, انبار

3. Choun, شون

Les brebis, *gouspende*<sup>1</sup>, s'engraissent icy fort. Elles sont de haute stature, leur laine, *pechme*<sup>2</sup>, est longue et grossière. Elles ont la queue fort large qui, toute de graisse, pèsera d'ordinaire un dixiesme ou plus du reste du corps de la brebis. Leur chair, *gouchte*<sup>3</sup>, est grossière, assez insipide et pesante, de sorte que rostie ou bouillie, elle se retirera tousiours d'un tiers. Leurs aigneaux, *berrèh*<sup>4</sup>, approchent du goust des nostres.

*Bouzghalèh*<sup>5</sup> (chèvres), sont icy à oreilles longues et pendantes, à long poil et de grande stature, approchant du goust des brebis. Leurs chevreaux, en leur saison, sont de requeste.

*Penir*<sup>6</sup> (fromage), se faict de laits de brebis, de chèvres, de vaches, meslés par ensemble. Il est blanc et tout par petits grumaux, de sorte que l'on l'apporte et on le vend dans des outres, *khik*<sup>7</sup>; mais il n'a aucune forme ni ressemblance à nos fromages d'Occident.

*Rougan*<sup>8</sup> (beurre). De mesme cet ingrédient de cuisine si nécessaire est icy comme liquide, et je ne le sçaurois mieux comparer que à ces vieux oings que l'on vend en France pour graisser les roues de charrette, qui cause que les mets ne sont icy que pour faire perdre l'appétit, *ichtiha*<sup>9</sup>, et non point le provoquer.

*Dauchan*<sup>10</sup> (lièvres), *cargouche*<sup>11</sup> (lapereaux), il y en a peu icy.

1. Gousfend, mouton, گوسفند

2. Pechm, پشم

3. Gouchl, viande, گوشت

4. Berrèh, agneau, بره

5. Bouzghalèh, chevreau, بزغاله

6. Penir, fromage, پنیر

7. Khik, outre, خیک

8. Rougan, beurre, روغن

9. Ictiha, اشتها

10. Taouchan, lièvre, طاوشان. Ce mot est ture.

11. Khergouch, lièvre, lapin, خرگوش

*Kēfter*<sup>1</sup> (pigeons); ils sont en quantité. Les fuies, *bourye*<sup>2</sup>, que l'on faict icy pour les ramasser surpassent infiniment celles de nos païs en grandeur, en structure et en dépense de leur fabrique. Là l'on entretient les pigeons sans prendre de pigeonnaux, *mouklef*<sup>3</sup>, seulement pour en avoir la siente, *teholgouzè*<sup>4</sup>, et ce pour surner les melons. L'on ne donne rien à manger à ces pigeons là qui sont sauvages; lire dessus qui veut et quiconque le veut est receu à bastir de ces fuies, là où en France, que la police et la raison nous gouvernent, aucun ne le peust faire sans droict de fié, puisque l'on n'est point obligé de recevoir de servitude que de son seigneur.

*Mourgue*<sup>5</sup> (poule), *kourous*<sup>6</sup> (coq), sont comme dans nos païs.

*Ourdak*<sup>7</sup> (canne), *kaze*<sup>8</sup> (oye), de mesme, et généralement de tous les oiseaux sauvages que nous avons, il s'en treuve icy, à la réserve des geais, qui ne se voient point, sinon une espèce d'iceluy, qui est tout verd, mais solitaire et qui restera perché un long temps sans se bransler.

Icy, *sertché*<sup>9</sup> (monneaux), mangent et gaslent tout et sont en si grandes bandes et si importuns que l'on ne sçauroit les chasser. Ils sont de la couleur des nostres, mais non de leur humeur, nous laissant plus en patience.

*Perestok*<sup>10</sup> (hirondelles); elles sont de passage, comme en France.

1. Kēfter ou kebouter, کفتَر کبوتر

2. Bourdj, tour, colombier, برج

3. Mouklef, مقلَف, se dit aussi d'un enfant qui n'a point été encore circoncis.

4. Tcholgouzèh, چلغوزه

5. Mourgh, مرغ

6. Kourous, خروس

7. Ourdek, canard, اوردک. Ce mot est turc.

8. Qaz, oie, قاز, ce mot est turc.

9. Sertchèh, moineau, سرچِه. Ce mot est turc.

10. Perestou, hirondelle, پرستو

*Facté*<sup>1</sup> (lurterelles) : les villes en sont pleines, mais d'une autre espèce que les nostres. Il y en a de grosses et de petites ; les petites sont plus privées et viennent dans les maisons faire leurs petits. Il ne faut que leur pendre un panier ou le fond de la clisse d'une bouteille et elles vous confieront le dépost de leurs amours. Les grosses sont un peu plus sauvages. Leur chant, *se-da*<sup>2</sup>, est différent de celui des nostres. Vers le printemps, il en vient icy de passage, comme les nostres, leur chant est de mesme, mais il y en a peu et elles s'en retournent incontinent.

*Dourna*<sup>3</sup> (les grues), sont aussi icy de passage.

Aucuns autres oiseaux sont icy qui ne se voient point en France, mais généralement, ils ne sont point en si grand nombre, à cause qu'il n'y a rien pour les nourrir, et si l'on giboyoit icy comme en France, en moins de deux ans, il faudroit en faire revenir de la graine d'ailleurs.

*Kebke*<sup>4</sup> (perdrix). Il s'en trouve de rouges ; il y a encor une autre espèce d'icelle ; leur vol, leur grosseur, leur cheminer, sont semblables, mais non leur chant. Elles n'ont au pied que trois doigts ou ergots ; elles sont dures dans l'excès. Le secret que nos Francs ont treuvé est de les escorcher, et ainsi elles peuvent passer pour des perdrix.

Les lits, *duchek*<sup>5</sup>, matelats, coüettes, oreillers, *nasbalechte*<sup>6</sup>, ne se font icy que de laine, ce qui est le meilleur, et de coton aussi, qui, à cause qu'il se feutre, est moins estimé. De Mosquovie l'on apporte de la plume de cygne, *taous*<sup>7</sup>, pour ce

1. Fakhtéh, فاخته

2. Seda, سدا

3. Thourna ou dourna, طورنا, ce mot est turc.

4. Kebk, كبك

5. Duchek, lit, دوشك, ce mot est turc.

6. Nazbalech, coussin, oreiller, نازبالش

7. Thaous, paou, طاوس. Le nom du cygne en persan est Erilz, ارچ, ou Qoughou, قوغو

subject, mais elle est bien chère, et par conséquent elle n'est pas pour tout le monde.

La demeure des villageois est dans le bourg, et non pas que un chacun demeure dedans le milieu de ses terres, comme sont nos métayers et closiers. Le lieu de leurs vergers est tout entouré de murailles faites de terre que l'on appelle *tehiné*<sup>1</sup>; ils détrempe<sup>nt</sup> la terre, puis avec les pieds la pétrissent et conroient tant que de molle elle devienne comme en consistance. Lors, avec une besche, ils l'enlèvent comme gazons et en bastissent leurs murailles avec le poing, la faisant prendre l'une avec l'autre; et cette sorte de mur et de closture, à cause de la grande sécheresse, dure assez.

Icy ne pensez point que la campagne soit embellie de belles maisons de plaisance, de chasteaux, *kalaa*<sup>2</sup>, de demeures de gentilshommes, *negib*<sup>3</sup>, lesquels pour respirer un air plus pur et plus spacieux eslisent leurs demeures hors les villes, là où l'abondance du peuple rend pour l'ordinaire l'air *moutaufen*<sup>4</sup> (un peu corrompu). Icy il n'y a point de noblesse, point de maisons antiques qui, de temps immémorial, ont persévéré dans l'honneur et le rang que leurs ancestres leur avoient acquis. S'il se rencontre quelque habillé de couleur, c'est-à-dire qui surpasse un peu le villageois, ce sera un *erbabe* (homme qui a là des terres en fonds de domaine). Mais à présent que le siècle est dans l'exaction, pour l'ordinaire, ces visés s'enfuient dans les villes pour estre à couvert, où parmi la populace, ils se font méconnoistre.

Les jardins, *bague*<sup>5</sup>, ne sont point icy comme en France, à

1. *Tehinéh*, چينه

2. *Qala'n*, château, forteresse, قلعه

3. *Nedjib*, noble, de race illustre, نجيب

4. *Moute'affin*, infect, rempli de miasmes, متعفن

5. *Bagh*, jardin, باغ

grands parterres, à bordures de buis, *chemcha*<sup>1</sup>, d'herbes, de conduits d'eau, et de bassins d'eau au milieu. Icy, mesme les plus beaux, comme ceux du roy, seront à allées de grands arbres qui, plantés en ordre, feront une croisée au milieu, et ces arbres là d'ordinaire seront des *tchenars*; pour les quatre quarrés ou plus qui bordent ces grands arbres ils seront plantés d'arbres fruictiers çà et là et sans ordre.

La chasse n'est exercée icy que par le roy et les gouverneurs de provinces, le païsan ne s'en meslant point, si ce n'est que par force, *gebre*<sup>2</sup>, l'on les contraigne d'y assister, lorsque le roy voudra faire entrer en les filets qu'il aura tendus en le destroict de quelque montagne, *derré*<sup>3</sup>, toutes les bestes fauves, *vahchi*<sup>4</sup>, de vingt lieues à la ronde. Là il y aura une quantilé de loups, *gourgue*<sup>5</sup>, de renards, *roubah*<sup>6</sup>, de cerfs, *guehvaze*<sup>7</sup>, de gazelles, *ahou*<sup>8</sup>, de *chakgal*<sup>9</sup>, qui est une espèce de loup-renard qui crie comme les villageois qui, le matin, s'entre appellent pour aller au marché. Leur cri est le soir lorsqu'ils sortent de leurs tanières et viennent mesme jusques en ville pour y manger les chevaux, les asnes, les chats et les chiens, qui demeurent à pourrir en les mesmes rues où ils seront morts et tombés.

*Keftar*<sup>10</sup>, sont encor autres telles bestes qui vivent de proye et de charognes mortes; elles font des trous dans les cimetières, *kabreston*<sup>11</sup>, et s'en vont manger les corps enterrés. Pour ce

1. Chemchad, شمشاد
2. Djeb, contrainte, violence, جب
3. Derréh, vallée, دره
4. Wahchy, bêtes sauvages, وحشى
5. Gourg, كرك
6. Roubah, روباه
7. Guevzen, كوزن
8. Âhou, آهو
9. Chaghal, chucal, شغال
10. Keftar, hyène, كفتار
11. Qabrestan, قبرستان

subject, l'on faict la garde quelques nuicts à l'entour de la fosse de quelqu'un que l'on ne voudra pas, pour affection dernière, laisser la proye de ces animaux.

Ces pauvres villageois, comme nous avons dit, sont commandés de planter rets . *dom*<sup>1</sup>, et autres telles fonctions; ils font telles corvées, *kredmet*<sup>2</sup>, à leurs dépens, et comme cela se faict d'ordinaire en hiver, *zameston*<sup>3</sup>, les neiges, *berfe*, les glaces et autres intempéries de la saison en font plus mourir que la flesche et l'espée de nos chasseurs ne feront pas des bestes fatives.

Toutes ces pauvres bestes estant ramassées là en petit lieu et réservé de tous costés, sans pouvoir eschapper, le roy et ses grands entreront là l'espée à la main; lors les flesches et les lances se donnent du passe temps au dépens de la vie de ces pauvres animaux. Quant aux porcs sauvages et très furieux, il s'en treuve infinié vers le Mazandron, dont la chair ne mérite pas que les charbonniers en fassent provision à cause de son goust fade.

Dans une chasse ainsi qui contient tout ce qui estoit dispersé dans un grand païs, quelquefois il s'en tire plus de six, sept ou huit mille chefs; la chair de celles qui se peust manger est pour ceux qui les peuvent prendre; quant aux immondes, *mechrouch*<sup>4</sup>, elles pourrissent là.

Icy en Hispan il y a une tour de brique et de terre toute garnie de chefs, de cornes et de branches de cerfs, de loups et de gazelles, que un roy prit un jour à la chasse, *chekar*<sup>5</sup>. Cette tour s'appelle *Monarè kellé*<sup>6</sup> : elle est tellement au dehors garnie de ces belles antiquailles, tant pleines que vuides, que l'on diroit

1. Dam, filet, دام

2. Khidmet, service, corvée, خدمت

3. Zemistan, hiver, زمستان

4. Mekrouh, qui inspire du dégoût, dont on doit s'abstenir, مکروه

5. Chikar, شکار

6. Minarèhi kellé, tour des têtes, مناره کله

qu'elle en est toute composée. Au-dessus une cigogne, *legleg*<sup>1</sup>, vient à son temps y faire ses petits, y ayant là amassé des ronces, *tiquen*<sup>2</sup>, des branchettes, *deremme*, et des herbes sèches, pour y bastir son gros nid, *huchioné*<sup>3</sup>, de sorte que là, naturellement, ce que l'artifice faict quelque fois sur le haut de nos hauts édifices, où vous verrez une grosse pomme ou globe de plomb, d'airain et une cigogne dessus de mesme estoffe, icy au naturel, la pomme est un gros fagot et un monceau d'épines apportés par cet oiseau vivant que vous verrez aux grandes ardeurs du soleil se tenir là debout pour voir de quel costé vient le vent et non pas pour l'enseigner aux bateliers et autres qui en ont besoin.

La campagne n'est point icy comme dans nos pais une station tranquille et agréable, là où le bourgeois va passer les jours les plus délicieux de sa vie, sçavoir, le printemps, *bhaar*<sup>4</sup>, l'esté, *tabeston*<sup>5</sup>, l'automne, *paize*<sup>6</sup>, cherchant la fraischeur dans ces lieux ouverts, là où en ville, *cheher*<sup>7</sup>, il luy faudroit mourir de chaleur, *heraret*<sup>8</sup>, dans ces demeures si resserrées et là où d'ordinaire l'air est tout estouffé. Les *erbabe*, qui ont des terres à eux envoient bien, et ce par nécessité, de leurs domestiques au temps de la récolte, *dereau*, pour retirer leur part sans se fier à la conscience, *ensaf*<sup>9</sup>, du villageois qui la luy feroit bien courte; et nonobstant encor que luy ou ses gens soient présents avec plus d'yeux que n'en avoit Argus, ils ne laissent pas encor de luy en faire passer, icy le villageois adroit sachant endormir

1. Lekkék, لکک

2. Diken, épine, branche épineuse. دکن. ce mot est turc.

3. Achianéh, nid. آشیانه

4. Behar, بهار

5. Tabistan, تابستان

6. Paiz, پایز

7. Chehr, شهر

8. Heraret, حرارت

9. Insaf, justice, droiture, équité, انصاف

son monde par un certain son clair, ce qui n'arrive que trop souvent, les uns et les autres ne cherchant que à expiner et faire leur compte.

Le grain, comme nous avons dit, est trituré et esventé comme chez nous, mais non point vanné (car icy il n'y a point de vans), mais bien criblé, *kalbir*<sup>1</sup>; l'on le pèse pour que un chacun en prenne son droict, qui moitié par moitié, plus ou moins, selon que les terres sont de difficile valeur et entretien; le maistre fait mettre sa part dans des sacs, *joüales*<sup>2</sup>, puis sur des asnes ou des mules, le villageois la porte en ville tousiours accompagné, autrement il s'y trouveroit du deschel.

Quant aux semences que l'on confie aux villageois, icy il n'y en a point : car, par plusieurs expériences, ils ont treuvé que le païsan porteroit ce dépost au moulin ou marché plus tost que de le garder fidèlement pour l'enterrer en son temps. Au temps de la semaille, il faut estre présent pour voir espandre et enterrer le grain, car autrement, l'an suivant, il n'y auroit point de moisson. Or l'industrie et la malice de ces *kentely*<sup>3</sup> n'ont point encor treuvé d'invention pour retirer et ramasser avec profit ce dépost confié à la terre, quoy qu'ils n'aient pas manqué d'y penser longtems; peut estre y réussiront ils un jour, car ils sçavent d'autres tours qui ne sont gueres loin de cestuy cy.

Pour la paille qui est, comme il est dit, triturée, les villageois, après leur petite provision, apportent vendre le reste en ville dans des sacs. Quant aux *erbabe* ou maistres, les plus riches garderont d'ordinaire un *kator*<sup>4</sup>, qui sont sept chameaux, que un *sarbon*<sup>5</sup> (chamelier) doit panser chaque jour; celuy cy envoie ses gens quérir la paille de ses provisions, et ce avec

1. Ghelbir, غدير

2. Djouwal, جوال

3. Kentely, کنتلی pour Kelendy, homme grossier, rustre, کندی

4. Qathar, file de sept chameaux, قطار

5. Serban, سربان

des filets, qui sont encore en façon de poche, mais à quarrceaux.

L'hiver, les villageois, pour ne point perdre de temps (car là ils n'ont pas de fosses à creuser, de haies à relever), envoient leurs valets et leurs petits enfans avec leurs asnes et leurs mulets, au pied des montagnes charger du plastre crud, *kech*, qui ne couste que à prendre et le porter aux fourneaux de la ville, *karépeze*, et de là ils vont le long des rues ramasser les ordures pour faire leurs fumiers.

Ils vont aussi proche du fleuve ramasser du sable et du gravier pour les porter dans leurs terres qui sont des terres fortes, pour les rendre un peu plus légères et plus faciles d'estre arrosées au fond.

*Asciab*<sup>1</sup>, sont moulins à farine, car à tan et à foulon, il n'y en a point. Ces machines sont, selon le país, à petites roues, qui sont doubles, pour prendre davantage d'eau qui tombe tout d'un coup sur leurs palettes, non par des gouttières, mais par une subite cascade d'eau de rivière ou de ruisseau, que l'on aura détachée par un conduict lointain pour l'élever plus haut que son canal naturel. La meule n'est que d'une pierre seule arrondie avec le marteau de trois pieds de diamètre, laquelle tourne sur l'immobile, qui est d'un diamètre approchant. Cette machine tourne très vite à cause de sa légèreté, et fait de la farine assez subtile, non toutefois tant que la nostre. Icy, il n'y a point de tour de bois autour de la meule; le point rond en quarré où nos meuniers sçavent bien faire réserver les premiers leur part de la farine, ne cause point de procès, seulement avec un peu de terre franche, rouste ou argile, ils eslèvent un peu les bords pour empescher la farine d'eschapper. Leur trémie est sans traquet, car le maistre du bled est tousiours présent lorsqu'il mout, autrement il ne treuveroit pas son compte.

Les meusniers ne vont point icy à la chasse des pochées de

1. Asiab, moulin à eau, آسیاب

bled que l'on leur confie sans presque les cognoistre. Icy, telle confiance n'existe point, et si quelqu'un l'avoit faict, je croy qu'il pourroit bien dire adieu à la poche et au froment, car de seigle, *parintchê*<sup>1</sup>, il ne s'en voit point icy pour l'usage : les Arméniens seuls s'en servent pour leurs menestres, *ach*<sup>2</sup>; aussi ce mot de *parintch* est arménien.

De four à ban, il n'y en a point. Icy, chacun cuit chez soi; la subordination de seigneuries et de chastellenies n'estant point icy, par conséquent, leurs droicts n'y sont point.

*Charea*<sup>3</sup>, les grands chemins, ne sont icy assez amples, n'estant recognus que par le chemin frayé qui a un peu cavé la terre; et d'ordinaire, pour gagner d'un lieu à un autre, l'on se sert de la visée de la pointe des montagnes qui dirigent les caravaanes, comme le nord les navigans; aussi dirions-nous presque icy naviguer en terre ferme.

Pour les *fersak*<sup>4</sup> (lieues), elles sont très grandes. Un va de pied cheminant fort bien peut en faire une par heure. Les terres ne valant gueres en ce païs, ils ont droict de les donner à si grand marché; et encor au bout de ces longues corvées, il n'y a point de bouchon pour se mettre à l'ombre; au lieu des gistes, *men-sele*<sup>5</sup>, il y a quelquefois un *caravansera* ou une mazure là où la *caflé* posée, les villageois apportent tout ce qu'ils ont à vendre aux passans, œufs, lait, orge, paille et moutons.

Icy les cuisiniers ne sont gueres de requeste, un chascun se contentant de moins que le nécessaire. Quelquefois les Arméniens, comme marchands exploitant partout le monde, un jour de feste ou de resjouissance, achepteront de compagnie un mouton;

1. Parintchêh, پارینجه. Les Persans donnent au seigle les noms de *tchavlar*, کتکران, et de *kengueran*, چاودار.

2. Ach, soupe, potage. آش

3. Chari, شارع

4. Fersakh ou Ferseng, parasang, فرسخ فرسنگ

5. Menzil, station, gîte. منزل

après l'avoir tué, l'avoir escorché et avoir nettoiyé le dedans, ils le renfermeront dans sa propre peau; puis, ayant faict un grand brasier, ils le couvriront de feu dessus et dessous, faisant ainsi, que l'on auroit de la peine à juger si c'est pasté, *semboust*<sup>1</sup>, bouilly, *yakni*<sup>2</sup>, ou rostli, *berion*<sup>3</sup>. Voilà comme ils en usent quelquefois, non d'ordinaire, car il ne faut pas marcher à si grands frais pour s'accommoder au país.

*Caravansera* (corps de logis pour les passans). Aucuns se trouvent ça et là en la Perse: ils sont assez beaux, bien bastis de quarreaux cuicts, que la dévotion d'aucuns a légués au public. Ceci s'appelle *kheir gari*<sup>4</sup> (bien courant et éternel), d'autant que un chascun qui y loge, *moufte*<sup>5</sup> (pour rien), donne quelque *doa* (prières) pour le fondateur. D'ordinaire, ce grand corps de logis sera gardé par un boutiquier, *doukkandar*<sup>6</sup>, qui aura sa petite boutique à la porte, comme nos Coridons à la porte des collèges d'une université.

*Sefer*<sup>7</sup> (voïages), ne se font pas icy comme en France, à quelle heure que l'on veut, en prenant le jour déterminé d'un messenger de la poste, ou d'un relai. Icy, l'on s'enqueste si quelqu'un veut aller en tel endroit: un chacun s'abouche, et ainsi, comme une boule de neige, peu à peu se grossit la pluralité de ceux qui veulent prendre la mesme route. Les principaux marchands donnent le bransle de sortir, et pour plus grande quiétude et ordre, comme aussi pour païer les péages, les passages, et satisfaire pour tous, ils eslisent un *karavan bachi* (chef de caravanne). Celuy cy aux difficultés de passage, aux arrests, aux

1. Semboussek, pâté, سنبوسك

2. Yakhny, viande bouillie, يخني

3. Berian, viande rôtie, بريان

4. Kheir djary, خير چاري

5. Mouft, gratis, sans exiger de paiement, مفت

6. Doukkandar, دكاندار

7. Sefer, سفر

contrastes des uns avec les autres, est l'arbitre, *mommeieze*<sup>1</sup>, de tous.

*Rahdar*<sup>2</sup> (garde de chemins). Icy en Perse, il n'y a pas de grandes douanes, à la réserve du Bender ou port de mer du Sinus Persicus pour passer aux Indes, car là, ce que l'on prend d'allée et venue sert à faire enchérir d'un dixiesme et plus les marchandises.

Ces *rahdars*, constitués d'ordinaire aux lieux des passages nécessaires, aux anfractes des montagnes là où il faut passer par nécessité, ont été institués pour garder les chemins. Pour ce subject, ils prendront peu de chaque charge et de chaque cheval de bast, mais tout cela est peu et sans tyrannie. Ils sont assez fréquens sur les chemins, qui, icy en Perse, sont des destroits par lesquels il faut passer de nécessité, de sorte que la Perse est une très grande prison d'où l'on ne peust pas eschapper et s'enfuir, supposé qu'il y aie recommandation de vous arrester.

Les voïages d'un mois, de deux ou trois mois, n'estonnent pas tant qu'un voïage hors de Paris, pour la préparation duquel de grandes résolutions sont nécessaires à prendre. La dépense n'est pas aussi si grande, car de loger une fois là à table d'hoste, payeroit icy la dépense de bouche pour une semaine et plus. L'on porte son pain et son eau, pour se refociller un peu, mais non pas pour vivre.

*Kreimé*<sup>3</sup> (pavillons). Ceux qui sont plus que du commun et qui peuvent faire cette dépense, les tendront le soir pour se reposer un peu et se mettre à l'ombre, mais la nuit approchant, l'on les lève et les plie, estant l'ordinaire de coucher sur la dure, à l'enseigne de l'estoile et d'ordinaire, dans quelque cimetièrre, s'il s'en treuve, entre les fosses, cette peur et terreur panique d'es-

1. Moumeyyz, arbitre amiable, عزیز

2. Rahdar, préposé à la sûreté d'une route, راهدار

3. Khimèh, tente, خیمه

prits n'estonnant point icy les gens que la lassitude contrainct de reposer.

La raison de ne se coucher sous les pavillons est la peur d'estre surpris là dedans par des voleurs comme des souris dans une ratière, comme aussi pour estre le lendemain plus prompts et expédiés de partir, car icy en couchant sur la dure l'on n'a point la peine en se réveillant de s'oster des cheveux les plumes de coissin qui y seroient restées. La grande parcimonie au boire et au manger dissipe les mauvaises humeurs, si ce n'est que enfin la lassitude et la souffrance, à peine, vous donneront-elles terme de repos jusques au lieu déterminé, là où les maladies de langueur et les foiblesses, vous font par nécessité donner du repos à vostre existence.

Ce sont là les petits passe-temps de la campagne, demeure de nos villageois, auxquels il faut retourner pour finir avec cette honorable caste.

*Racte, lebas*<sup>1</sup>. Leurs vestements sont de toile, *kerbaze*<sup>2</sup>, grossière, teinte d'ordinaire en bleu; ils sont assez éguenillés, néantmoins, pour la taille et façon, ils sont comme ceux de la ville. Quelques uns des plus apparens porteront sur la teste des *saisse* de peu de valeur ployées comme celles de la ville, à la réserve que ils ne portent point de *tepèh*<sup>3</sup>, qui est l'extrémité de l'estoffe, qui est ouvragé d'argent ou de soye ou de frange de la mesme estoffe, que, en pliant la *saisse*, l'on laisse au dessus comme un bouquet rose, car les villageois et ouvriers, *esnaf*, cachent ce bout là dans la *saisse*; les autres qui veulent paroistre plus haut la font sortir de trois ou quatre doigts. Ces *tepèh*, qui font la creste de coq, font paroistre la *saisse* neuve, et celuy qui la porte, homme de quelque chose. Celles qui

1. Rukht, رخت; lebas, لباس; vêtements.

2. Kerbas, کرباس

3. Tepèh, partie de la coiffure couvrant le sommet de la tête, دبه ou تپه. Ce mot est turc.

ballent l'oreille font paroistre une *saisse* relevée qui sent le valet.

D'ordinaire, les villageois vont jambes nues, hiver et esté. Pour leurs souliers, ils sont de plate semelle; ils n'ont point de sabots de bois. Icy, aucuns portent des *charouk*<sup>1</sup> : ce sont des pièces de cuir verd que, avec des cordes passées et repassées, ils ont bandées et auxquelles ils ont faict prendre forme sur le pied: de plus, pour les chausses ils auront des *patavé*<sup>2</sup>, qui sont des bandes de toile, de quoy ils s'enveloppent les jambes faisant d'icelles bandes plusieurs tours et retours.

Quelquefois, ils auront des hoquetons de gros feutre, *nemed*, pour se garantir de la pluye, *baron*<sup>3</sup>, et du froid, *sermo*<sup>4</sup>. Aussi les valets, les garçons de village et les petits villageois, ont aussi pour bonnets de ces feutres là faicts exprès.

*Nemed*<sup>5</sup> (feutre). Icy l'on le travaille fort dextrement. Ils en feront de quatre à cinq aulnes de long, et de une et plus de large, si fin et égal et si uniforme en toutes ses parties que l'on y seroit trompé, le prenant pour drap d'Angleterre, car au manier et au toucher pour estre mol, fort uni et poli, vous n'y treuvez point de différence avec le *londéré*<sup>6</sup>.

D'autres feutres sont colonnés d'un costé et rez de l'autre, et d'iceux ils font des robes de chambre, qui, par rareté, en nos païs, ne déshonoreroient point un honneste homme.

*Appenzi*<sup>7</sup>, sont encor des feutres fort durs et plus grossiers que ceux cy, qui servent pour les voïageurs, gardant son homme et sa monture de quelque pluye que ce soit, pour longue et ennuyante qu'elle puisse estre.

1. Tcharouk, چاروق

2. Patavéh, پاتاوه

3. Barnu, باران

4. Sernu, سرما

5. Néméd, نمَد

6. Londrèh, drap anglais, لوندره

7. Yappendij, manteau pour la pluie, ياپنډی

De ces feutres là encor ils garnissent la place des chambres, les entrecoupant en moresques et y remettant d'autres pièces rentrantes, *reffou*<sup>1</sup>, si dextrement que ces grands feutres paroissent d'une pièce. Nonobstant cela, ils sont tousiours de basse estime, et une grande maison ne se voudroit pas contenter de ces tapisseries de village.

Dans chaque village, il se treuvera d'ordinaire un *moulna*, maistre de petite escole, qui enseigne à lire et à escrire et que les villageois font vivoter, en luy donnant bled, fruicts et argent. Celuy cy encor, s'il met le nez dans ces grands livres, s'ingéniera d'estre leur *pich namas* (directeur en leurs prières), dans la mosquée.

Ils auront aussi un *dellak* (barbier), pour les tondre, car les cheveux généralement en ce país se font avec le razoüer, tant pour les grands que pour les petits, pour les villageois et les bourgeois, ce qui est cause que en la Perse, la teigne a donné la pelade à la pluspart des Persiens (peu estant qui n'en ayent peu ou prou), qui est icy en grand règne. Les petits enfans ont la peau, le crasne et la teste fort tendres et, par conséquent, fort susceptibles de gale et de rogne; le razoüer passant là dessus laisse une telle malignité que la pluspart sont icy teigneux, *kedchel*<sup>2</sup>. Vous verrez icy de telles calottes en crouste de relief couvrir la pluspart des testes des enfans et mesme des adultes des gens du dernier estat, car pour les plus grands, ils se font guarrir par toute sorte d'artifices. Nonobstant, vous voyez là les places vuides sur le haut de la teste qui dispensent le barbier de les balayer avec son razoüer. L'air encor par sa sécheresse, *yeboussel*<sup>3</sup>, y contribue en partie. Or, pour marque que cela procède principalement du razoüer, c'est que nos Francs habitués icy, ne permettant pas de razer les cheveux de leurs petits

1. Refou, reprise, رفو

2. Ketchel, كچل

3. Yeboussel, يوست

enfans, a ins à nostre façon, ils les font couper avec des ciseaux et les exemptent de ce sort commun; ou bien, si l'on veut faire instance que l'air du país influe sur ce beau vernis, disons que les enfans des Francs tiennent encor dans leur race quelque chose d'Occident qui les dispense de cette règle commune.

La coutume du país a fort bien pourvu à cet incident, qui est de faire passer pour incivilité, *biadebi*<sup>1</sup>, d'avoir la teste découverte, qui faict que jamais ils ne se descouvrent pour saluer. En présence du roy et des grands, c'est là où il faut estre plus régulier à cette observance, et si quelquefois en esté, à raison de la chaleur, estant seuls ou avec des personnes moindres que eux ou leurs domestiques, ils ostent leur *saisse* ou turban, pour se rafraîchir la teste, s'il survient quelqu'un auquel il faut porter honneur ou respect, soudain ils se recouvrent la teste, et sur ce subject, ils s'entrecomplimentent : « Pour moy ne vous incommodez pas, etc. », en quoy ils s'entendent aussi bien que nous à s'entrejetter de l'eau béniste de la cour.

*Zabon*<sup>2</sup>, la langue des villageois est différente de celle de la ville en quantité de mots, et quant à ceux qui leur sont communs, ils corrompent et changent tellement les dernières syllabes que cela paroist un bargouin que l'on ne peut entendre que à discrétion. Une vieille tradition, *tewatour*<sup>3</sup>, porte que un jour, quelques Arabes interrogèrent Morteza Ali, gendre et premier successeur ou lieutenant du Prophète, sur l'humeur prédominante des Persiens et particulièrement ceux d'Hispan. Il respondit : *droug gou*<sup>4</sup> (menteurs), *pour gou* (hâbleurs), *bi morvet* (sans charité, bienfaict), *bi vafa*

1. Biedeby, impolitesse, manque d'éducation, بی ادبی

2. Zaban, langue, dialecte, زبان

3. Tawatour, تواثر

4. Dourough gou, menteur, دروغ گو; vaul gou, hâbleur, ول گو; by mourouwel, sans sentiments humains, بی مروت; by wefa, sans fidélité, بی وفا; by haya, sans honte, effronté, بی حیا

(sans reconnaissance, ingrats), *bihaia* (esvergondés, impudens); puis il s'arresta là. Ces interrogateurs poursuivirent, disant : *Diguer begou*<sup>1</sup> (dites encor). Il poursuivit : *mouhil*<sup>2</sup> (fraudulens, fourbes), *doukondar*, qui ne respoud jamais au quarré (car icy le boutiquier interrogé, *nokout dari*<sup>3</sup>, as-tu des pois? ne dira pas non, mais il dira, *hades darem*<sup>4</sup>, j'ay des lentilles), *tital*<sup>5</sup> (flatteurs), *salous* (qui faict la chalemite), *riacar* (hypocrites), puis il s'arresta là. Eux poursuivirent : *Diguer begou*, dites encor. Il continua : *bi ensaf*<sup>6</sup> (sans conscience), *bi ekrare* (sans parole ou foy tentie), *bi adeb* (incivils), *bi kreir* (qui ne faict bien à personne), *bi dianet* (sans sincérité), puis il s'arresta. Les autres lui dirent : *Diguer begou*. Iceuluy continue : *hossoud*<sup>7</sup> (envieux), *moutekebbber* (orgueilleux), *magroud* (enflés de présomption), *khodpereste* (pleins de philastie), *moulhet* (athées), puis il s'arresta. Eux dirent : *Diguer begou*. Il continue : *desd*<sup>8</sup> (larrons), *davakar* (plaideurs), *tcheltaki* (chicaneurs), *aier* (fins, doubles), *cafir* (infidelles). Iceux fort curieux d'entendre tant de belles qualilés, luy dirent derechef : *Diguer begou*. Iceuluy peut-estre ennuyé pour trancher tant d'enquestes, laissant le persien de ville et se servant du langage villageois, leur dit : *arou bessou*<sup>9</sup> (c'est assez pour aujourd'hui), voulant signifier, comme porte la tradition, que ceux dont il

1. Diguer begou, دیگر بگو
2. Mouhil, rusé, intrigant, عميل
3. Noukhoud dary, as-tu des pois chiches? نخود داری
4. Ads darem, عدس دارم
5. Tital, flatteur, تيتال; salous, trompeur, سالوس; riakar, hypocrite, ریاکار
6. By inssaf, sans équité, sans droiture, بی انصاف; by edeb, impoli, بی ادب; by kheir, vaurien, بی خیر; by dianet, sans loyauté, بی دیانت
7. Hassoud, envieux, حسود; moutekebbir, orgueilleux, متکبر; maghrou, vaineux, مغرور; khodperesi, égoïste, خودپرست; moulhid, hérétique, ملحد
8. Douzd, voleur, دزد; Da'wakar, processif, دعوی کار; cheltaqy, querelleur, شلتاق; ayyar, rusé, finaud, عیار; kafir, infidèle, کافر
9. Arou bessou, آرو بسو, est la corruption de Imrouz bes est, امروز بس است; aujourd'hui, c'est assez.

avoit pris le langage estoient encor les pires de tous. Si cette tradition est vraie, il faut qu'ils souscrivent à ces belles qualités, puisque leur prophète l'a dit ainsi.

Que si le lecteur ne le veut croire, qu'il s'en vienne icy, qu'il s'habitue et converse parmi toutes sortes d'estats pour apprendre leur langage, pour s'acquérir une science expérimentale de la vérité, entrant dans l'intérieur du païs, et ne fasse pas comme les chevaux de poste, qui ne voyent que en courant, et arrivés au giste, vont donner des relations au public d'avoir veu un royaume, une cocaigne pour son abondance, pour la beauté de son territoire, sa variété de prairies, ses eaux, ses forests, ses maisons de plaisance, ses montagnes et vallées verdoïantes, ses plaines hérissées d'espis jaunissants, et par delà donnent les idées de tous nos peintres exprimées dans leurs paysages. Pour la politique montée en cette cour au période de la prudence du siècle à raison des conseils pris et arrestés avec un secret extremesme (pour user de leurs mesmes termes), c'est une idée platonique de puissance imaginaire réduite à l'acte, pour la loïauté, l'amour des estrangers et la magnanimité de cœur, qui surpasse infiniment les Européens.

Pour trois ou quatre monceaux de pierres de taille escornées qu'ils auront veus moilié ensevelis en terre, ils feront la description d'un superbe palais d'une espouvantable structure dont nos maisons et chasteaux de France seroient à peine reçus pour servir de basse-cour ; pour quelques marmouzets et figures taillés sur l'entrée d'une caverne dans les postures hardies de ces statues, ils feront passer les pièces de Michel-Ange pour les pièces ébauchées d'un apprentif.

Pour quelque butte de terre ou ramas de terre conroyée en forme de tour quarrée ou ronde qu'ils auront veue sur la pointe d'un rocher (car, en raze campagne, il n'y a pour la milice et pour les habitans aucune station assurée), ils nous feront la description d'une forteresse imprenable, hors de sape et de

mine, d'un accès impossible, d'une structure admirable, d'une deffense incomparable, de sorte que nos fortifications régulières compassées par les règles de la théorie et de la mécanique, corrigées par dix mille expériences, en comparaison de ces chasteaux en l'air, où il ne faut que laisser sécher la garnison au soleil (puisque de là elle ne peust faire aucune descente qu'à son désavantage), ne debyroient passer, à leur dire, que pour retranchemens de villageois.

Ayant veu quelques broussailles et quelques arbres sur la pente d'une montagne, ô Dieu! quelle haute futaye, ils ont remarquée; le tronc des arbres, diront-ils, est comme tourné au tour, d'une hauteur ineroïable, sans branches, de sorte que, au lieu d'aller en Norvège chercher des masts pour les grandes machines mobiles de mer, il faudroit venir là pour s'en fournir. En chemin faisant, pour avoir treuvé le long de quelque fleuve quelques hameaux de maisons, moitié ruinés et délaissés d'espace en espace, leurs mazures de pierres et de briques ensevelies partie en terre, partie esparses çà et là, ils se forgeront que là jadis a esté une grandissime ville dont à peine Troye la grande auroit esté receue pour en estre les sousfaubourgs et pour la ceinture; qu'ils supputent de la distance de ces mazures aux monceaux de pierre de l'un à l'autre, ils luy donneront tel circuit que le terrain d'une province y pourroit estre compris.

Si dans quelque ville en passant par le bazar, marché ou place publique où tout le monde s'assemble de toutes parts pour acheter, vendre et négocier, et ce en l'espace d'une halle de nos païs, ils vont faire un dénombrement infini de ses habitans; et pour le confirmer, ils diront que pour passer par les rues de cette populeuse ville à moins que d'avoir un homme qui leur fende la presse, il n'en faut point parler; car de faire comme celui qui demeura deux jours et demi à l'entrée d'un grand pont, à la campagne, sans pouvoir passer à raison de la foule des passans, qui encor évenrant les garde-fous, se jettoient

dans l'eau l'un l'autre, cela ne serviroit de rien dans ces peupuleuses villes icy, car tous les jours sont semblables. Pour les nuicts, je ne sçay s'ils ne feront point encore fourmiller le monde de la sorte. Il est vray que dans aucunes villes, dans la place ou bazar public et quelques environs d'iceluy, il s'y treuve du peuple beaucoup, mais allez au reste de la ville, dans les rues, à peine treuverez-vous qui vous enseigne le chemin.

Pour avoir veu un prince entouré de cent ou deux cents personnes, et en quelque espèce d'ordre qui seront l'eslite de tout le royaume (car, après cela, ne cherchez plus rien qui mérite d'estre mis en inventaire), ils vous vont faire la description d'une cour la plus florissante, la mieux ordonnée, la plus superbe d'habits, et que elle seroit trop rabaissée d'estre mise en parallèle avec celles d'Europe. S'ils ont treuvé quelque affabilité de quelque particulier qui aura traicté avec eux honnestement et civilement, et ce à raison sans double de quelque intérêt temporel, ils vont descrire l'humeur prédominante de ce païs, la plus courtoise, la plus affable, la plus sincère, que faisant réflexion sur nostre façon de procéder, en comparaison, nous nous jugerons estre des sauvages, car jamais Balzac ny autre n'ont donné au public les pièces de complimens et entregens de discours polis que ces relateurs font sortir des bouches dorées ou emmiellées de ces personnes icy.

Après avoir bien pensé à la raison que aucuns de nos voïageurs ont de tant mentir, je ne sçay si ce n'est point pour ne pas démentir cet ancien proverbe usité, ou bien si tout de bon ils croient tout ce qu'ils disent, ou bien s'ils veulent s'amuser des chiens pris par l'oreille ou la lecture de leurs brimborions, qui les congratulent de leur curiosité d'avoir passé tant de mers, de forests, de déserts, au péril de leur vie et de l'esclavage, ou veulent inquiéter ceux qui, dans l'Europe, jouissent par le don de leur naissance de ce qui est parfait dans l'univers touchant le spirituel et temporel (sauf quelques petites imperfec-

lions dont il est vray que la communication avec l'estranger peust nous faire apercevoir, et de nous mesmes ensuite les corriger), les invite à faire telles corvées. Un insigne souffleur, réduit en tel estat de misère qu'il ne luy restoit plus que sa miserable personne, et qui avoit tout jetté dans le fourneau, faute de charbon et d'argent pour en achepter pour continuer les degrés du feu jusques au dernier point de la transmutation imaginaire de ces ingrédients en la nature de la lune ou soleil, pensa à se venger hautement d'un sien ennemi, en luy conseillant par quelques pièces destachées de manuscrits d'alchimie, par la monstre de quelques pièces de verre coloré au feu par hazard et par quelque pièce de mercure coagulé, de travailler au grand œuvre et que peu de chemin luy restoit à faire.

J'avoue bien qu'il est fort bon de voïager, de sortir de son païs pour se déniaiser et ne passer pas tousiours pour homme de son païs, mais de converser avec l'estranger, de s'instruire de leurs façons d'agir, d'apprendre leur langue pour mieux entrer dans l'intérieur de leur estre et, comme un homme d'entendement pouvoit de la boue et de la fange d'Ennius en retirer des diamans, ainsi dans la conférence des mœurs et des façons de procéder de l'estranger corriger les siennes propres; car la vérité est que jamais il ne s'est donné aucun livre au public que le particulier n'y ait tousiours treuvé à profiter de quelque chose. Ayant ce que le lieu de nostre naissance nous a donné, et le conférant solidement avec ce que nous voyons à l'estranger, nous pouvons y ajouter ou diminuer dans les circonstances; car pour l'essence et le principal, l'on a raison aux quatre parties du monde exprimées sous figures humaines qui portent quelque marque de leur climat, de mettre la couronne en teste à l'Europe et en particulier à ces belles monarchies, qui, quoyque composées de parties hétérogènes, se réduisent toutes à l'unité comme image du gouvernement du monde. Combien d'ordres subalternes les uns aux autres avec une merveilleuse harmonie dans l'estat ecclésiast-

tique compris entre le dernier clere jusques au souverain Pontife! Rien de tout cela n'est, à présent, dans le Levant chez ceux qui le dominant; chez les tributaires de ces païs connus sous le nom de chrestiens, il se pourroit trouver quelque ombre ou fumée de ce bel estat qui leur est resté encor du temps que le beau flambeau d'unité les comprenoit au nombre de ses parties. Dans l'estat de noblesse, quel bel ordre de noms et de qualités depuis le moindre seigneur de fié jusques à un due et pair de vieille date! dans la justice, entre un sergent de village et le dernier chef lieutenant immédiat de Dieu en terre! Pour le civil, combien de juridictions, de sièges royaux, de présidiaux, de parlemens! Icy il n'y a rien de tout cela; un seul homme sans science des lois donnera gain de cause au plus offrant et dernier enchérisseur. Pour la noblesse, le nom mesme en est icy bien loin. Les supposts qui sont l'ornement et la force des peuples dans les finances, entre un collecteur de paroisses jusques à un dernier et supresme intendant de finances, combien de différens officiers relatifs les uns aux autres où icy l'on envoira un affamé, un député qui coupe et taille à sa fantaisie et mange le pauvre peuple; puis, pour ses rapines il vient vomir dans les coffres du roy par une violente compression de ventre qui ne leur manque pas de temps en temps.

Pour les sciences, entre le dernier grimaut d'une escole jusques à un chancelier d'université, combien de belles chaires, d'exercice d'arts libéraux, de professeurs, de docteurs, maintien unique de l'estat tant temporel que spirituel! Icy, il n'y a rien de tout cela; l'estude est sans ordre et sans l'aide de l'imprimerie. Pas de charité et de conscience des maistres, qui icy ne taschent d'assembler un grand nombre d'estudians que pour s'acquérir autant de trompettes qui fassent courir partout la renommée de leur suffisance, tout leur procédé n'ayant rien en veue que la vaine gloire. Dans la soldatesque, depuis un simple soldat jusques à un généralissime d'armée, combien d'officiers

et d'estats subalternes les uns aux autres dont l'union et la correspondance nous mettent hors des mains de l'ennemi qui, sans ce boulevard, feroit curée de nous autres ! Icy, il y a des invasions de peuples qui gagnent le païs, non point par discipline militaire, mais par leur grand nombre et obruent les assiégés. Si nous regardons encor dans l'exercice des arts mécaniques nécessaires pour la commodité de la vie, l'on trouvera dans leur subordination, (un chascun sachant l'estendue et la restriction de son trafic et facturerie sans pouvoir anticiper l'un sur l'autre), encor quelque chose de ravissant. Non que dans tous ces estats il ne s'y puisse rien adjouter ou retrancher pour plus grande perfection, autrement nous ne serions pas hommes, mais quant à l'essence, concluons que elle est de Dieu, puisque toutes choses bien ordonnées de la sorte sont de Dieu. Icy dans l'Orient de toutes les déductions susdites, l'on en peust remarquer quelques raïons, quoyque obscurément, mais un peu plus clairement dans la Perse à laquelle, le reste passant pour aveugle, l'on luy peust concéder un demi-œil.

---



٣٣٦٩٠٥

طبع في ٨٠ نسخة

نشر بمعهد تاريخ العلوم العربية والإسلامية  
بفرانكفورت - جمهورية ألمانيا الاتحادية  
طبع في مطبعة شتراوس ، مورلنباخ ، ألمانيا الاتحادية

مؤلفات الرحالة الأوربيين  
عن العالم الإسلامي

١٦

رافائيل دو مون

دولة فارس في سنة ١٦٦٠م

نشره شارل شفر

الجزء الأول

إعادة طبعة باريس ١٨٩٠م

١٤١٥هـ - ١٩٩٥م

معهد تاريخ العلوم العربية والإسلامية  
في إطار جامعة فرانكفورت - جمهورية ألمانيا الاتحادية

منشورات  
معهد تاريخ العلوم العربية والإسلامية

يصدرها  
فؤاد سزكين

مؤلفات الرحالة الأوربيين عن العالم الإسلامي

١٦

رافائيل دو مون  
دولة فارس في سنة ١٦٦٠م

الجزء الأول

١٤١٥هـ - ١٦٦٥م  
معهد تاريخ العلوم العربية والإسلامية  
في إطار جامعة فرانكفورت - جمهورية ألمانيا الاتحادية

منشورات  
معهد تاريخ العلوم العربية والإسلامية  
سلسلة مؤلفات الرحالة الأوربيين عن العالم الإسلامي  
المجلد ١٦